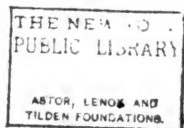


Palamède

LE PALAMÈDE.

IMPRIMERIE D'ÉDOUARD PROUX ET Cᵉ, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, 3.





Lith. par Marlet | Imp. par Auguste Bry

LOUIS CHARLES DE LABOURDONNAIS,

Mort le 13 Décembre 1840, à l'âge de 45 ans.

LE

PALAMÈDE,

REVUE MENSUELLE

DES ÉCHECS

ET AUTRES JEUX.

La vie est une partie d'échecs.
MICHEL CERVANTES.

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME PREMIER.

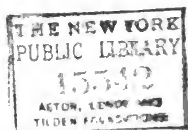


Paris.

AU BUREAU DE LA REVUE,
CERCLE DES ÉCHECS,
243, place du Palais-Royal.

BELLIZARD, DUFOUR ET Cᵉ,
LIBRAIRES-ÉDITEURS,
1 *bis*, rue de Verneuil.

1842.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

AVIS AUX ABONNÉS.

Ce numéro revenait de droit aux anciens abonnés du *Palamède*. Il sera pour eux l'acquit d'une dette de Labourdonnais. Pour les nouveaux abonnés il servira de *spécimen*, car il ne comptera pas dans les douze numéros de l'année, le premier commençant le 15 janvier 1842, le douzième finissant le 15 décembre suivant.

LE PRIX D'ABONNEMENT EST :	Pour l'année,	20 fr.
	Pour six mois,	10 fr.

On s'abonne au bureau du *Palamède*, cercle des échecs, place du Palais-Royal, 243, où toutes les lettres doivent être adressées franco au Directeur.

PORTRAIT.

Il n'existe aucun portrait de Labourdonnais. A sa mort, M. Deville moula sa tête. C'est sur ce plâtre et les souvenirs qu'il en conservait que M. Marlet a osé entreprendre de remplir cette lacune. — Nos lecteurs jugeront la ressemblance et sauront apprécier toutes les difficultés qu'un artiste de mérite a eu à surmonter pour faire revivre les traits de Labourdonnais.

Nous voudrions bien prendre l'engagement de placer un portrait à chaque numéro du *Palamède*; mais cette tâche ne dépend pas entièrement de nous : ce que nous pouvons promettre, c'est de le faire autant que les modèles nous en fourniront la possibilité.

RÉSURRECTION DU PALAMÈDE.

Depuis plus d'un an *le Palamède* a cessé de paraître. Il est mort civilement d'après le code de la presse. Cependant il y avait place pour lui dans la publicité. Jadis il naquit viable; aujourd'hui il est encore prouvé qu'il peut subsister. Que ses destins s'accomplissent !

La France a été tardive à s'emparer du plus ancien et du plus beau des jeux de l'antiquité. Ce n'est guère que depuis à peu près un siècle que nous avons prouvé qu'un peuple accusé d'un esprit léger et frivole sait cependant imprimer le cachet de sa supériorité, même aux choses qui exigent avant tout de la gravité et de la réflexion. Bien avant Philidor, sans doute, on jouait en France aux échecs, mais il appartenait à cet homme de génie d'élever ce jeu à l'état de science démontrée, et de lui assigner sa place dans le siècle encyclopédique. Il publia son *Analyse du jeu des échecs*, ouvrage toujours estimé, et par lequel il a initié ses contemporains et la postérité à la connaissance approfondie des calculs qui, jusque-là, ne pouvaient se transmettre que par la tradition vivante, sans ordre méthodique, et subordonnée à l'organisation plus ou moins heureuse de ses interprètes. Cette base fondamentale a servi de racine à plusieurs autres publications dans lesquelles se trouvent toujours quelques enseignements nouveaux.

Labourdonnais, dont la perte récente est encore si vivement sentie, a lui-même payé ce tribut en livrant à la publicité son Traité du jeu d'Échecs en 1833, ouvrage incomplet et bien au-dessous de ce qu'on pouvait attendre de ce célèbre joueur.

Il l'avait comme senti lui-même et chercha à prendre sa revanche

en créant *le Palamède*, Revue périodique, animée du mouvement de l'époque, et dont la forme se prêtait merveilleusement aux nouveaux besoins d'une société de publicité et de progrès. La mort est venue interrompre cet intéressant recueil, dont les premières livraisons avaient assuré le succès, et qui se ressentit naturellement vers la fin, de l'état de maladie et de malaise de l'auteur. De Labourdonnais avait été jusque-là le grand joueur de la France; grâce à son recueil, il devint celui du globe entier, et, des bords de la Seine jusqu'à ceux de l'Indus, il a joui de la célébrité la plus incontestée. Sans cesser d'être une des gloires de son pays il a parlé à toutes les nations une langue d'intelligence qui leur est commune. Les communications qui se sont établies, l'émulation qu'elles ont developpée réchauffèrent le zèle pour le roi des jeux, et tout progrès possible l'est devenu par ces échanges de la pensée écrite. Nous arrêter en si beau chemin serait une très-grande faute. Plus la perte que nous avons faite est déplorable, plus nous devons chercher à combler le vide qu'elle laisse parmi nous. La-Bourdonnais était notre Alexandre, mais dans sa succession quelques belles parts ont été recueillies, et la source même où il puisa les premiers éléments de sa grande force n'est pas encore tarie... Que de motifs pour persévérer!

Grâce au concours des principales notabilités de l'échiquier, *le Palamède*, dont je ne serai que l'anneau qui concentre toutes les forces, remplira le but primitif que se proposa son fondateur. Il rassemblera, comme en un faisceau lumineux, tout ce que les joueurs modernes pourront inventer, et le mettra en regard des richesses que les anciens nous ont léguées. Les rapports multipliés, précédemment établis avec les différentes sommités de l'Europe, reprendront leur activité; et *le Palamède*, quoique journal français, cherchera avant tout, à devenir le recueil de la confraternité des joueurs d'échecs, quels que soient leur idiôme et leur couleur. C'est une vaste association dont il recueillera les travaux arrivant des divers points du globe, se chargeant de les faire ensuite rejaillir pour l'instruction et l'édification de toutes les intelligences de l'échiquier.

Ce premier numéro du *Palamède* ressuscité se relie d'autant mieux à l'ancien, quoique plus d'une année se soit écoulée entre eux, qu'il est principalement l'œuvre posthume de Labourdon-

nais. Il avait perdu l'habitude de faire paraitre ce recueil à jours déterminés; plus d'un mois s'écoulait même souvent entre chaque numéro; aussi, ces derniers documents, échappés à sa main défaillante, avaient-ils été déposés chez son imprimeur à son départ pour Londres, sans qu'il eût assigné l'époque où ils verraient le jour... Nous regardons comme précieux de les recueillir, et, sous l'autorité de l'homme supérieur que nous pleurons encore, nous plaçons la résurrection de son œuvre. Il y préside ainsi lui-même par ses dernières pensées.

Une notice sur les derniers moments de Labourdonnais déposée sur sa tombe par les Anglais qui honorèrent sa couche mortuaire ; notice qui n'a été ni traduite ni imprimée en français et que nous devons à la plume infatigable et originale de M. Walker, sera certainement lue avec intérêt. Pour compléter l'hommage de deuil que nous rendons ici à notre illustre maître ; nous y joindrons l'article nécrologique que celui qu'il appela dix années, son premier lieutenant et le *Vice-roi des Echecs*, ne pouvait manquer de payer à sa mémoire.

Le *Palamède*, quoique particulièrement consacré au culte des échecs, traitera aussi des autres jeux, quand ils présenteront de l'attrait, non pas sous le rapport des sommes qui y seront engagées, mais comme théorie et combinaisons. Il est un jeu de cartes qui, certes, est assez beau comme calcul pour ne pas être indigne des amateurs d'échecs. — Le *wist*, à la tête duquel se trouve placé le créateur du talent de Labourdonnais, qui ne lui abandonna le sceptre de Philidor, que pour en ressaisir un autre, est aujourd'hui en grand honneur dans tous les pays. M. Deschapelles, que nos lecteurs ont déjà nommé, a publié, il y a deux ans, une partie, (la législation) du grand ouvrage que l'on attend de lui depuis longues années.

Nous espérons encore qu'il voudra bien nous donner en manuscrit les autres parties de cette intéressante publication, à laquelle nous consacrerons autant d'espace que nous le pourrons sans nuire au jeu d'échecs. Ce serait un magnifique présent à faire à nos lecteurs. Si nous sommes trompés dans cette attente, nos abonnés y perdront pour le wist; mais ils se rattraperont pour les échecs auxquels M. Deschapelles nous a promis de consacrer de temps en temps quelques articles.

Le *tric-trac* est un jeu qui revient à la mode. On aime en lui ce mélange de hasard et de combinaisons. Celles-ci sont basées sur les probabilités et non pas sur le positif comme les échecs ; mais la rapidité avec laquelle il doit se jouer, rend encore difficile l'application immédiate de ce calcul probable, même pour celui qui le connait, et limite beaucoup le nombre des bons joueurs. Le cercle des échecs est riche de ce côté, et le concours que nous y trouverons le prouvera évidemment.

Le *noble jeu* de *billard* est un jeu si différent de ce qu'il était le siècle dernier que nous pouvons le regarder comme une conquête moderne, et c'est la France qui sert encore ici de modèle au reste du monde. Nous le jugeons tout-à-fait digne d'attention, et ne négligerons pas de tenir nos lecteurs au courant des merveilles du *Carambolage.*

Il est un jeu qui semble avoir été l'origine et comme le premier pas des échecs : le *jeu de Dames.* Il a été ensuite comme écrasé par la richesse de celui-là. Aussi, trop délaissé par les hautes intelligences qui ont préféré appliquer leurs études aux échecs, ne marche-t-il pas aux progrés, et notre siècle ne possède-t-il pas autant de grands joueurs qu'on en comptait précédemment. — Ce jeu est cependant fort intéressant, quoique plus borné que celui des échecs et plus rapproché ainsi des espaces auxquels peut atteindre le calcul humain. L'autorité de son antiquité est un bel éloge pour lui. Il est peu cultivé aujourd'hui, et mérite cependant les méditations des amateurs. D'ailleurs, de Labourdonnais, sans y être au-dessus de la force la plus commune, en a souvent entretenu les lecteurs du *Palamède.* Nous ne resterons pas en arrière de ce côté.

Après divers essais tentés pour reconstituer en société la publication du Palamède, tentatives avortées par le doute sur la possibilité du succès, privés que nous sommes de l'autorité qu'emporta dans sa tombe notre grand Labourdonnais, je me suis dévoué à résoudre cette résurrection, convaincu qu'il ne faut que marcher en avant pour être suivi. Si le *Palamède* d'aujourd'hui ne répond pas à l'attente de nos amateurs ; si, après une année d'essais, je péris à la peine, je me retirerai et laisserai à d'autres plus heureux de mieux choisir l'époque pour cette publication. Il n'en aura rien coûté à personne, et j'aurai cru acquitter une dette

envers mes *compagnons d'armes* en gérant simplement ce que je veux toujours regarder comme leur propriété, dont ils seront libres de réclamer la gestion quand ils voudront et uniquement sous bénéfice d'inventaire. Il n'y a ici exploitation pécuniaire ni personnelle.

Si, comme je m'en flatte, le *Palamède* réunit assez de sympathie et de suffrages pour marcher au succès et présenter quelques chances fructueuses, je m'efface complètement comme propriétaire, et j'accepte toutes les formes que la société des joueurs d'échecs, réunie en assemblée générale, jugera à propos de lui donner pour que chacun de nous puisse trouver une part de gloire et de profit. En attendant, j'ai sollicité et accepté la coopération d'un comité de rédaction, dont je publie les noms avec orgueil, sûr d'exciter chez nos lecteurs un intérêt aussi puissant que ces collaborateurs m'ont inspiré d'attachement et de reconnaissance.

St.-Amant.

Quelque grandes qu'aient été les pertes qui ont affligé, pendant ces dernières années, la société des joueurs d'échecs de Paris, que les évènements ont en outre dispersée en plusieurs clubs, nous n'hésitons pas à publier la liste nominale des brillants débris de l'échiquier français. Si nous avons une crainte, ce n'est pas celle d'y avoir placé un nom qui ne fut digne d'entrer en lice contre les plus redoutables adversaires étrangers, mais bien plutôt la crainte d'omissions involontaires, quelque fut notre empressement à les réparer.

Le *Palamède*, assuré du concours de la plupart de ces grands joueurs, y puise ses plus intimes convictions de succès aussi bien

que dans la coopération active de ses correspondants des départements et de l'étranger.

MM. Deschapelles, président du Cercle des Échecs.
Boissy d'Anglas (le comte).
Bonfil.
Calvi, de Modène.
Chamouillet.
Clémence.
Desloges.
Devinck.
Guingueret (le Général).
Kieseritzky, de Livonie.
La Roche.
Lécrivain.
Richebourg (le comte de).
Rivoire.
Robello.
Sasias.

CORRESPONDANTS DES DÉPARTEMENTS ET DE L'ÉTRANGER :

MM. Alexandre, à Londres.
Dorville, à Anvers.
Dumoncheau, à Chambord.
Foy, à Bordeaux.
Georges Walker, à Londres.
Jaenish (le Major) à Saint-Pétersbourg.
Méry, ancien fondateur du Palamède, à Marseille.
Mongrédien, à Liverpool.
Morphy (Ernest), à la Nouvelle-Orléans.
Pétroff, à Varsovie.
Szen, à Pesth (Hongrie).

Quelques hommes de lettres qui cultivent aussi les échecs avec succès, veulent bien nous promettre leur coopération. Nos lecteurs connaissent déjà :

MM. d'Anglemont.
Delannoy.
Lavallée.
De Laverpillière.
Marie Aycard.
De Musset.
De Tournay.

DERNIERS MOMENTS DE LABOURDONNAIS.

(Cet article est traduit du Journal anglais *Bell'slife*).

Lorsqu'un de nous recueille quelque chose, tous deviennent intéressés aux moindres particularités du récit. Je viens à l'instant de rendre à la terre les derniers restes de Labourdonnais, les sensations que j'éprouve me pressent, et j'en confie la pensée au papier.

Une étoile est tombée; une brillante lumière vient de s'éteindre il y a quelques heures: le premier des joueurs d'échecs du siècle vient d'être conduit avec le plus profond recueillement à sa dernière demeure.

La France nous envoya ce grand homme, il y a quinze jours, pour mourir sur cette terre hospitalière! Il était venu s'asseoir à notre foyer (1). Nous devons compte à sa patrie des derniers moments qu'il a passés près de nous.

Publier la vie de Labourdonnais n'est pas le but que je me propose ici; je dois décrire seulement sa mort dans ce jour exclusivement consacré à la tombe.

De Labourdonnais vint ici vers la fin de novembre pour remplir un engagement relatif au jeu d'échecs. Pour jouer dans un salon public il devait lui être compté des émoluments hebdomadaires. Je lui avais offert au printemps dernier de venir nous visiter pour jouer quelques mois au *Saint George's Club*, lui garantissant que, quitte de tous ses frais de voyage, il pourrait s'en retourner à Paris avec cinquante livres sterling. Certains entremetteurs parisiens lui firent entendre qu'il ne pouvait accepter de faire ce voyage à moins d'être appuyé par une avance de vingt livres sterling. Je ne pus prendre d'engagements à cet égard, et les négociations furent rompues au grand regret de Labourdonnais. Nous étions au courant du déclin de sa santé (quoique des hommes de l'art prétendissent qu'il pouvait vivre encore plusieurs années). Ses facultés baissaient visiblement à nos yeux, d'après la manière dont il jouait au café de *la Régence*. Il supporta pourtant assez bien le voyage avec l'aide de son infatigable compagne.

Les deux premiers jours, il joua en public, mais il tomba à la suite dans un état désespéré, et fut transporté chez lui extrêmement souffrant. Il y avait complication d'hydropisie et de hernies. Vingt-et-une fois il avait souffert la ponction dans un laps de temps de dix-huit mois! Il nous dit à cet égard: Je ne puis plus jouer en public: la mort semble là, me regardant fixement au mi- » lieu du visage. J'ai besoin d'avoir constamment ma femme auprès de moi. » Venez trois ou quatre d'entre vous me trouver en particulier, et nous verrons » si ma force habituelle ne m'abandonne pas; autrement, je quitte les échecs à » tout jamais, et Paris ne me reverra plus. »

Je fis avec lui la première partie le jour suivant, je crois. Il me rendit un pion et je perdis. Cette partie a été publiée dans le *Bell'slife* quinze jours après. Il fit un tour de force extraordinaire dans le sacrifice d'une *Tour* pour un *Cavalier*, et nous fûmes forcés de reconnaître et d'avouer que la partie ne pouvait être

(1) *Je viens comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peuple britannique et me mettre sous la protection de ses lois* (lettre de Napoléon au prince Régent). Labourdonnais plus heureux en cette circonstance que Napoléon n'est pas allé mourir à Sainte-Hélène.

plus belle. Il joua encore successivement plusieurs parties avec nos amateurs les plus distingués. « *Le vieux lion*, disait-il, a encore ses griffes et ses dents. »

La position pécuniaire de Labourdonnais commença alors à fixer notre attention. Quoiqu'il ne témoignât aucune inquiétude sérieuse, il fut obligé d'abandonner le salon pour se confiner dans un grenier, 1, rue de Salisbury. La raison nous en paraissait inexplicable. Mais, hélas! quand il était seul avec sa femme dans son misérable réduit, voici quelles étaient ses conversations: « Bien! nous n'avons plus rien au-dessus de nous que le ciel; je suis enfin arrivé par degrés dans un grenier, » et il fondait en larmes comme un enfant. Madame de Labourdonnais, pressée de toutes parts, finit par nous avouer qu'ils n'avaient pas une demi-couronne dans le monde et qu'ils manquaient même des vêtements les plus nécessaires, des choses indispensables pour s'alimenter, et que, faute de pouvoir payer leur humble habitation, ils allaient être mis dans la rue. Une demi-heure après ce pénible aveu, notre comité s'assembla pour ouvrir une souscription publique; les soins des premiers médecins lui furent offerts gratuitement; de bons appartements meublés furent loués, 4, Beaufort-buildings. L'invalide y fut transporté après un repos nécessité par une opération chirurgicale, et le samedi 5 décembre, il s'y trouva entouré de toute l'aisance que la fortune seule peut procurer. Grâces en soient rendues à la sensibilité albione!!! Cent livres sterling furent versées immédiatement. C'est ici qu'il convient de répondre à la *sage* question posée par un ami parisien dans une lettre de cette époque: « Pourquoi Labourdonnais avait-il couru la chance de ce voyage pendant une saison si rigoureuse? » C'est très-bien comme tendre avis, mais comment pouvait-il vivre à Paris? Il y avait mangé la dernière feuille verte, et s'y trouvait face à face avec la faim. Les paroles de madame Labourdonnais sont péremptoires sur ce point. Pendant son court ministère, Thiers avait fait porter Labourdonnais sur la liste des pensions aux hommes de lettres pour 1,200 fr.; mais pas un schelling n'en pouvait être touché avant l'été suivant, et cependant il y avait des bouches à nourrir et des dos à couvrir. Pouvait-on espérer seulement que le gouvernement français rendrait reversible sur la veuve une partie de cette pension? Labourdonnais vivait alors seulement à Paris, de ce qu'il pouvait gagner à *la Régence*, ne rapportant chez lui que deux, trois et quatre francs, souvent rien. La semaine dernière, il me disait: « Il faut jouer fort long-temps pour gagner cinq francs; si vous gagnez deux parties de suite à un franc en rendant une tour, malheur à vous! le perdant exige alors un cavalier de plus. » Malheureux génie, où étais-tu réduit! Après ses longues fatigues au café de *la Régence* pour acheter un peu de pain, Labourdonnais mettait deux heures pour grimper dans sa mansarde où il se trouvait mal en arrivant. Ses meubles brûlés pour se chauffer, ses effets de corps engagés, ses livres, précieux dépositaires du génie de ses devanciers, vendus, l'espérance l'avait abandonné. Joueurs d'échecs parisiens, ne nous demandez jamais pourquoi de Labourdonnais vint ici (1). Pendant trois mois, l'hiver dernier, ce pauvre Labourdonnais ne put jouer une seule fois à Paris. Nous savons qu'une collecte fût faite parmi les amateurs français, mais elle ne s'éleva pas au-dessus de deux à trois cents francs. Une réclamation fut faite au gouvernement, la tante de Labourdonnais ayant prêté au citoyen Égalité, le père de Louis-Philippe, cent mille francs. Cette réclamation n'a pas été reconnue, mais le roi des Français envoya généreusement 300 fr.

---

(1) La sensibilité égare évidemment ici l'auteur britannique, doué habituellement d'un sens aussi droit qu'équitable. Nous avons déjà répondu....

à Labourdonnais. Cependant tous ces dons n'étaient que pour le moment. Cinq livres sterling furent envoyées de Londres pour le voyage, mais quelques dettes devant être payées avant de quitter Paris, ce ne fut qu'avec le secours d'un prêt de 60 francs, fait par un ami de Labourdonnais, qu'il pût enfin partir et dire son dernier adieu à Paris et à la France...

Dans la soirée du 5, je jouai une seconde partie avec de Labourdonnais, recevant un pion : je l'annulai. Ce fut une longue et ennuyeuse partie qui ne vaut pas l'honneur d'un compte-rendu. Le mercredi 8, je fis deux parties avec lui fort intéressantes : je gagnai l'une et remis l'autre. Ce furent les deux dernières parties de notre ami sur cette terre, si l'on excepte pourtant une partie solitaire, le 9, dans laquelle Labourdonnais donnait la tour à un étranger qui désirait essayer sa force. Pendant les journées des 9, 10 et 11 décembre, sa santé empirait chaque jour. Il avait été opéré à son arrivée par le docteur Babington, le célèbre chirurgien. Chaque jour j'avais rendu visite au malade et causé beaucoup avec lui exclusivement sur les échecs. Quelquefois il lui prenait spontanément l'envie de se lever, mais la force physique lui manquait, et il retombait sur son lit de douleur. La Bible était devenue sa lecture favorite; il paraissait y trouver beaucoup de consolation. « Il y a en moi, disait-il, une espérance de vie éternelle, et quoique j'aie vécu sans apparence de foi, nos philosophes français n'ont jamais pu détruire cette croyance innée en moi. » Ses amis le visitaient très-assidûment, et il en éprouvait un sentiment très-vif de reconnaissance. « Je ne laisse derrière moi (disait-il) qu'un regret, qu'une inquiétude : ma femme, la vertu même, qui, depuis deux ans, s'est à peine reposée sur un lit; qui ne vivait à Paris que de pain trempé de ses larmes, afin que je pusse lutter contre mon mal avec du vin et de la viande, je vais la laisser seule et à la mendicité... Voilà le fruit de quatorze années de mariage! » Pénible contraste ! La première moitié de ces quatorze années vit M. de Labourdonnais, vivant à Saint-Malo dans un château avec cinq domestiques et deux équipages, et la seconde moitié... Oh! monde, comment récompenses-tu le génie ! Samedi 12, une idée extraordinaire vint à Labourdonnais. Il désira avoir un cabriolet vers sept heures du matin pour aller se promener avec sa femme. Il y fut transporté avec difficulté et donna pour direction Hackney, juste en face l'église de Shoreditch. Madame de Labourdonnais appela son attention sur l'édifice : « Voici l'église où nous avons été mariés, dit la pauvre femme. » De Labourdonnais pressait ses mains en silence, n'ayant plus la force d'exprimer tout ce qui se passait en lui. Il ne put supporter plus long-temps la promenade et demanda à rentrer. C'était le dernier jour qu'il devait passer avec sa compagne sur cette misérable terre. Une remarque qui nous frappa plusieurs fois dans le courant de la semaine, et qui se trouva d'une étonnante exactitude, c'est quand il nous disait, en insistant, à M. Barthès et à moi : « Dimanche, je saurai mon sort. » Ce dimanche était arrivé... Je passai avec lui l'après-midi de ce funeste jour. Dans la soirée, j'y retournai comme il se réveillait d'un profond, mais court sommeil. Il me reconnut et me dit même qu'il se sentait mieux, mais tout-à-coup sa raison parut l'abandonner, et j'eus la douloureuse conviction que l'ame allait quitter sa demeure d'argile. Il ne fut pas permis à madame de Labourdonnais de rester vers lui cette nuit. Un peu avant mon départ, et je fus son dernier visiteur, il pressa ma main, et ses lèvres contractées murmurèrent : « Bonsoir, mon ami. » Après mon départ, il paraît que sa langue embarrassée cherchait à dire adieu à tout ce qui l'entourait, et ses dernières paroles furent : « Bonsoir, bonsoir. » Vers cinq à six heures du

matin, le lundi 13 décembre 1840, l'Europe a perdu son plus grand joueur d'échecs, après une faible convulsion.

L'inscription gravée sur sa tombe porte simplement:

« Louis Charles de Labourdonnais, mort le 13 décembre 1840, à l'âge de 43 ans. »

Il a atteint le but où nous marchons tous, et nous a laissés privés, nous autres amateurs d'échecs, de notre plus brillante lumière. Sa consolation en mourant fut la généreuse amitié du cercle des joueurs d'échecs de la Grande-Bretagne. Ils lui ont offert toutes les consolations temporelles propres à adoucir la plus cruelle séparation en versant dans son ame le baume consolateur que l'épouse chérie qu'il précédait serait mise à l'abri du besoin. Que telle devienne notre tâche, joueurs d'échecs; joignons tous nos efforts pour que le chiffre de la souscription grossisse tous les jours, afin que cette malheureuse femme réunisse un petit capital qui assure enfin son existence. N'oublions jamais qu'elle est notre compatriote, une Anglaise, séparée pendant 14 ans de toutes ses connaissances ici, qui, sans cela, lui eussent été utiles.

Nour arrivons d'accomplir le dernier devoir à rendre à nos frères; les funérailles du roi des échecs viennent de se terminer. L'épaisse neige a blanchi le char funèbre qui l'a porté en terre et la foule lugubre qui le suivait. Les arbres et arbrisseaux, les toitures, tout sur la route ne présentait qu'une masse de blanc à l'œil attristé, et la nature, dans ce jour de désolation, semblait dire à l'humanité: « Ici repose le fatigué, ici le faible reste en paix; tout redevient tranquille. »

Le chef de notre comité, qui s'était chargé des obsèques, sut allier à la fois l'économie aux honneurs mérités par un talent si cher à plusieurs pays. Nous fûmes obligés de réduire le nombre des invitations. Dans la première voiture se placèrent les amis de la veuve, et dans la dernière nous prîmes place, nous le comité. De Labourdonnais est enterré au cimetière Kinsall-Green, le même où, par une coïncidence extraordinaire, repose la dépouille mortelle de notre propre héros aux échecs, Mac-Donnell, enlevé à 37 ans.

Je regrette de passer aussi rapidement sur ce sujet, et j'en offre mes excuses à ceux qui liront ces quelques lignes, fleurs jetées sur la tombe par une main amie. Il serait déplacé de parler ici du talent du joueur d'échecs. Un ministre de Napoléon, en rédigeant un traité, y parlait de la reconnaissance de la République française: « Effacez cela, dit Napoléon, l'existence de la République française, » comme les rayons du soleil, parle par elle-même. » Qu'il en soit ainsi de la renommée de Labourdonnais ! Georges WALKER.

MORT DE M. DE LABOURDONNAIS,

LE ROI DES ÉCHECS.

M. Mahé de Labourdonnais vient de mourir à Londres, et emporte avec lui une des supériorités de la France sur les autres peuples. Supériorité réelle qui subsistait depuis près de cent ans et qu'avaient successivement maintenue éclatante et incontestable, Philidor, Deschapelles, enfin, Labourdonnais. Elle nous resta fidèle après la défaite de nos armes, et l'ennemi qui dégradait nos monuments, qui pillait nos musées et nos bibliothèques et nous enlevait tout ce que le monde savant et artistique nous enviait, ne put, aux mauvais jours de notre histoire, nous ravir le sceptre de l'Echiquier. Ce sceptre glorieux et moins futile qu'on ne le croit généralement, resta dans nos mains malgré la chute de la monarchie. De Louis XV à Louis Philippe, il n'y a pas eu pour lui de révolution, et les bouleversements de la société n'ont pu dédorer ses armoiries.

Nous savons que, pour les esprits étroits et tout positifs, les échecs ne sont qu'un jeu, sans application pratique à rien d'utile et de solide; mais ils n'en sont pas moins un signe d'intelligence, une faculté libérale, et d'ailleurs sa supériorité est ici tellement mathématique, mesurée à un thermomètre si exact, que cette vérité reconnue doit être comptée pour quelque chose. Les divers peuples discutent et controversent sur le mérite de leurs artistes et de leurs écrivains; en ce qui touche les sciences, on n'est même pas toujours d'accord; sur les échecs, au contraire, l'amour-propre le cède à la bonne foi, et, dans cette langue de l'échiquier, qui est commune à toutes les nations, le plus grand est élevé sur le pavois, quel que soit l'idiôme qu'il parle, et nul dissident ne proteste contre son élévation.

Au sortir du collége, Labourdonnais fut entraîné par hasard au café de la Régence, et sa vocation fut aussitôt fixée. Assez peu porté aux sciences mathématiques, qui avaient été la partie la moins heureuse de ses études, il se sentit épris d'enthousiasme pour un jeu dont le calcul est la base. Explique qui voudra cette bizarrerie; je me borne à constater le fait. Il était entré au café de la Régence sans savoir la place qu'occupe le roi, sans connaître la marche d'un pion, et avant trois ans il avait battu les joueurs les plus habiles, sans épargner les vétérans qui avaient combattu avec Philidor. Parvenu à la grande force, il eut le bonheur d'inspirer de l'intérêt à M. Deschapelles, justement renommé comme le successeur de Philidor : M. Deschappelles ayant été salué de ce titre mérité, non-seulement dans sa patrie, mais encore par l'étranger, lors-

que, attaché aux armées impériales, il entrait avec elles dans les diverses capitales de l'Europe. Le lendemain des batailles d'Iéna et de Wagram, M. Deschapelles offrait aux Prussiens et aux Autrichiens une revanche sur l'échiquier dans laquelle il les traitait moins inhumainement, sans doute, mais tout aussi victorieusement que Napoléon. C'est cet homme supérieur qui se chargea de retirer Labourdonnais de la foule des bons amateurs qui pullulaient à cette époque. Il sembla lui dire, en l'admettant à sa partie : « Je vais prendre ma retraite, mais je ne veux quitter la carrière qu'en laissant un successeur, et c'est vous qui serez ce successeur et cet héritier. » Après avoir joué deux ans à pion et deux traits, et jamais à un avantage moindre avec Labourdonnais, M. Deschapelles lui abandonna le sceptre. Vingt annees se sont écoulées.... Le phare allumé vient de s'éteindre... La France aujourd'hui est retombée l'égale des autres nations ; et comme on ne peut acquérir qu'en jouant avec plus fort que soi, M. Deschapelles peut seul lui rendre la palme. Qu'il sorte donc de sa retraite pour doter une seconde fois son pays. Ambition louable qui vaut bien le repos, surtout lorsque les qualités intellectuelles sont encore dans leur toute-puissance ! Il ne sera pas sourd à la voix qui lui crie : « Vous ne vous appartenez plus,

...Et vous devez Achille à l'univers. »

Labourdonnais n'était pourtant qu'un joueur d'instinct et de pratique, lorsqu'il fût à Londres se mesurer avec le fameux Mac-Donnell, gloire de l'Angleterre et puissante organisation enlevée à la fleur de l'âge aux échecs, qu'il était très-certainement appelé à pousser plus loin peut-être qu'aucun de ses devanciers. C'est auprès de lui que Labourdonnais devait puiser l'érudition ; qu'il devait sentir le besoin de s'éclairer de tous les matériaux amassés par les siècles. Il étudia à fond les auteurs anciens de tous les pays, traduits en anglais par le savant Lewis, et depuis ce moment devint une bibliothèque vivante des 50 volumes qui ont été écrits en Europe sur les échecs. Tous les coups possibles, avec leurs innombrables variantes, se classaient méthodiquement dans son vaste cerveau comme dans le bel ouvrage de M. Alexandre, et cette netteté, cette exactitude encyclopédique complétèrent Labourbonnais et ne lui laissèrent rien ignorer de ce qui avait fait la gloire et la force de toutes les générations de grands joueurs d'échecs.

Labourdonnais qui était né en 1795, l'année même de la mort de Philidor, a été comme lui mourir à Londres, dans un état voisin de la pauvreté. Il a eu ces deux derniers rapports avec Philidor, dont il n'avait probablement rêvé que la célébrité. Mais il semble que la misère soit le lot final des illustrations de l'échiquier : les pertes récentes qui viennent de nous frapper coup sur coup en sont un bien triste témoignage ; c'est à effrayer

et à faire reculer ceux qui ambitionneraient un pareil théâtre. Les Anglais, qui avaient attiré mourant notre compatriote, n'ont pas voulu qu'il passât sur un grabat les dernières heures de son existence. Ils se rappelaient le grenier de Philidor et en ont fait descendre Labourdonnais pour lui accorder une sépulture digne de lui et de la nation à laquelle il avait consacré ses dernières parties. Grâces leur en soient rendues, et elles seraient mieux senties de notre part s'ils n'avaient gâté le bienfait en le proclamant avec un éclat et dans des termes, tels qu'ils semblaient accusateurs pour la patrie du grand homme. Que peut-on nous reprocher en effet si l'esprit si profond de Labourdonnais, si cette intelligence si sûre pour débrouiller les calculs et les mystères de l'échiquier, n'appliquait aucune de ses facultés à l'administration de sa fortune particulière ? Cependant la société qui le rechercha durant toute sa vie fut toujours sa tributaire, aussi généreuse pour lui, qu'elle était sincère dans son admiration ; nous souhaitons aux hommes supérieurs de tous les pays un entourage aussi sympathique. Notre gouvernement lui-même s'est associé aux preuves d'intérêt que recevait en France le roi des échecs. A cette occasion, nous devons publier la conduite du ministère du 1er mars envers Labourdonnais. Par l'intermédiaire et sur la recommandation de M. Mignet, qui appartenait aussi bien à l'Académie des échecs qu'à l'Académie française et à celle des Sciences morales et politiques, Labourdonnais venait d'être inscrit sur le fonds de secours aux hommes de lettres, et sa pension allait être régularisée. La mort ne lui a laissé que le temps de toucher un premier quartier. Labourdonnais, pensionné, ne peut donner prise à la critique. Joueur d'échecs, il fit quelque chose pour l'illustration de son pays; mais il fut aussi écrivain et publiciste : nous lui devons l'*Histoire de la vie de Mahé de Labourdonnais*, gouverneur de l'île de France, qui est une œuvre aussi méritoire que filiale, le *Traité du Jeu des Échecs*, et la publication mensuelle pendant plusieurs années du *Palamède*, revue consacrée aux échecs.

Malgré le changement de nationalité de l'Ile de France, le souvenir de son respectable gouverneur y est demeuré si vénéré, que le titre seul de son petit-fils a suffi pour y exciter l'intérêt, et pendant que celui-ci jouait aux échecs pour gagner sa vie, une souscription s'organisait dans l'ancienne colonie française. Ce n'est pas la faute des bienfaiteurs si l'offrande ne peut être déposée que sur une tombe (1)...

---

(1) Depuis que cet article est écrit, on a appris que le conseil colonial de l'île Bourbon avait voté 3,000 francs de pension viagère au petit-fils de Labourdonnais : une année d'arrérages lui était même acquise quand la nouvelle est arrivée en Europe. Si Labourdonnais eût vécu, il était désormais à l'abri de la misère et n'avait plus besoin pour subsister, de jouer aux échecs, ni des secours de l'étranger.

La Société d'Echecs de Paris, émue de la perte immense qui la menaçait, a senti le besoin de resserrer ses rangs et de puiser de nouvelles forces dans une union plus intime. Un club adjoint au café de la Régence va grouper toutes les célébrités. Depuis trois ans que de vides parmi elles! Mouret, Boncourt, mes maîtres d'abord, et dont plus tard j'étais devenu le rival, et Labourdonnais enfin, notre chef à tous, me laissent avec des réputations naissantes, mais qui peuvent devenir radieuses, chargé de tout le fardeau de notre vieille gloire européenne;

Soldats sous Alexandre et rois après sa mort,

quelle responsabilité et quelle tâche!

Nous ne craignons certes pas une lutte défensive, et depuis longt-emps nos fortifications sont prêtes de ce côté; mais il ne nous appartient plus d'aller chez les autres implanter nos aigles. Le Napoléon de l'échiquier, moins heureux aujourd'hui que le héros d'Austerlitz, repose sur la terre étrangère, et quoiqu'il ait écrit et beaucoup joué sous nos yeux, il a presque tout emporté avec lui. Dans ses écrits, il n'a rien ajouté aux traités que nous possédions déjà, n'a éclairci aucun des points encore obscurs du jeu, n'a attaché son nom à aucun coup brillant ou ingénieux, enfin, il faut oser le dire, il n'a rien laissé de théorique à lui propre et cependant c'était un joueur plein de hardiesse et de génie, mais de ce génie qui ne peut rien créer de durable, qui ne doit laisser de trace, comme les plus célèbres comédiens, que dans la mémoire si fragile des contemporains.

Philidor a eu une carrière bien plus complète. C'est encore son traité du jeu des échecs qui est le meilleur. Il a été refondu et publié sous des titres différents; mais c'est de Philidor que nous viennent réellement tous ces ouvrages. Il est notre écrivain sur la matière, et nous place à côté des Anglais, des Italiens et des Allemands, qui ont écrit et pensé beaucoup plus que nous sur les échecs. Une des conditions les plus essentielles pour le succès du nouveau Club des Echecs, sera de continuer la publication interrompue du *Palamède*: c'est le réseau académique qui peut concentrer toutes les forces nationales au même foyer, et permettra d'établir un commerce d'échange et de correspondance avec les étrangers. La publicité est aujourd'hui le lien indispensable de toutes les associations intellectuelles.

Philidor fut le premier en France, qui imagina les parties sans voir l'échiquier, dont on doutait encore, quand Labourdonnais a renouvelé cette espèce de miracle. Ce sont des exercices si prodigieux, qu'on s'en rend à peine compte, même en y assistant. Je crois que plus on est habile, et plus paraît incroyable cette faculté de faire mouvoir sans confusion 32 pièces sur 64 cases, qu'on n'a pas sous les yeux. Philidor, dit-on, fit ainsi simultanément trois parties à Londres. Nous avons vu, nous, Labourdon-

mais en jouer deux à la fois contre de forts adversaires, et les gagner. Il en fit aussi une avec Boncourt, joueur auquel il ne pouvait donner que pion et trait, et cette partie, fort remarquable, fut remise. On peut en conclure que de voir à ne pas voir il n'y avait dans le jeu de Labourdonnais que la différence de pion et trait. C'est bien la peine de voir quand on a tant de netteté et de précision dans la mémoire....

Diderot avait écrit, à propos de ces parties, qu'il ne croyait pas qu'un cerveau pût résister à un semblable travail. C'est à Philidor que s'appliquait l'observation du philosophe, et c'est Labourdonnais qui devait justifier la prédiction. M. Deschapelles m'avait engagé à lui conseiller de ne pas faire abus de cet exercice ; je le fis, mais, aussi malheureux que Cassandre ou M. Guizot, *on ne me crut pas.* Trois coups de sang dont fut atteint très-peu de jours après le pauvre M. Labourdonnais, démontrèrent la sagesse de nos avis. L'hydropisie fut la suite de ces atteintes au cerveau. Il fut alors condamné par les médecins, et c'est à leur grand étonnement qu'il vécût encore si long-temps et subit 24 fois la ponction. Il était réservé aux médecins anglais de l'achever, et l'œuvre fut vite consommée. Qu'il était encore extraordinaire de voir ce corps affaissé et tout difforme, cette figure amaigrie, au regard terne et souffrant, tout cet être en un mot, annonçant une désorganisation complète, conservant pour les échecs seulement, la plénitude de ses facultés morales ! Mort pour tout le reste, il était encore le terrible, le puissant jouteur, faisant les mêmes avantages, paraissant n'avoir conservé son intelligence et sa mémoire que pour cet unique champ de bataille. La destruction semblait hésiter à attaquer une spécialité si brillante, et en lui le talent devait mourir le dernier.

SAINT-AMANT.

(Cet article avait été publié dans les feuilles quotidiennes en février 1841, deux mois après la mort de Labourdonnais.)

COURS D'ÉCHECS.

Labourdonnais a publié huit *Leçons Élémentaires* dans les premier et deuxième volumes du *Palamède*. Il y fait connaître : d'abord, la marche des pièces, ensuite les règles du jeu et enfin les ressources des fins de parties. Rien sur le milieu ; les ouvertures du jeu, qui sont d'une si haute importance, n'y sont indiquées que pour mémoire. Là gît cependant la première et la plus insurmontable des difficultés pour les novices. Nous poursuivrons ces Leçons élémentaires en réparant cette lacune. Ce sera sur les premiers coups à jouer de part et d'autre que nous étendrons nos observations d'après le plan indiqué en chiffres dans l'Encyclopédie des échecs, et nous initierons ainsi les joueurs faibles à la théorie indispensable pour tous les débuts. Il ne faut pas se dissimuler que les premiers coups sont tous écrits, et que les plus grands praticiens ne vivent que d'emprunts en commençant leurs parties. Rien de plus facile que de les égaler sur ce terrain. Un peu d'études sur de bonnes démonstrations mettront les plus inexpérimentés en état de parer à des attaques qui, dès les premiers coups, mettent leur fortune en péril. Chaque numéro du *Palamède* renfermera une de ces leçons élémentaires que nous recommandons particulièrement aux débutants.

Aujourd'hui nous insérons une leçon écrite par Labourdonnais lui-même et composée pour le dernier numéro que sa mort a arrêté. Cette œuvre posthume renferme des principes généraux que nous nous attacherons par la suite à développer. Dans ces dernières paroles le maître trace la ligne; nous la suivrons religieusement, et nous avons l'intime conviction que le travail méthodique que nous publierons atteindra le but.

LEÇON ÉLÉMENTAIRE.

C'est bâtir un édifice sans fondement, et qui s'écroulera au premier moment, que de commencer une partie d'échecs sans ménager une ouverture convenable à toutes ses pièces Leur dégagement doit s'opérer de manière : 1° qu'une pièce, à moins d'un plan combiné, n'obstrue pas le chemin d'une autre, afin que le joueur puisse les faire

manœuvrer selon le besoin ; 2° que chaque pièce s'établisse dans une position assez forte pour ne pas être impunément attaquée par l'ennemi ; 3° que le dégagement lui-même puisse avoir lieu par le moyen le plus court, c'est-à-dire en mettant en mouvement le plus de pièces possible dans le plus petit nombre de coups.

Pour reconnaître les circonstances favorables au dégagement des pièces, il est nécessaire d'étudier les parties dans les auteurs. C'est là que l'on verra comment l'un des joueurs s'efforce de conserver l'avantage du premier trait en attaquant ou en menaçant l'ennemi, et en profitant de ses moindres fautes ; et comment son adversaire s'empresse de résister à l'attaque, soit en forçant les échanges des pièces qui sont les plus menaçantes, soit en jouant un coup de défense offensive, qui finit par faire perdre au premier joueur l'avantage du trait.

Toutes les sciences, tous les arts ont leurs principes, leurs maximes et leurs règles. Les jeux de calcul, et particulièrement le jeu des échecs, sont dans le même cas. Si un habile joueur n'est pas toujours en état de démontrer les principes qui le guident dans ses manœuvres, parce qu'il ne les a jamais étudiés d'une manière abstraite et spéculative, il est cependant indubitable qu'il ne doive sa supériorité et ses victoires qu'à leur observation. Tel est l'effet de la théorie : avec des moyens égaux, celui qui a les connaissances les plus étendues et les plus parfaites doit vaincre et triompher. Les saillies de l'imagination, les réminiscences de la mémoire, d'heureuses habitudes ne réparent jamais aux échecs l'inobservance des règles ; cet exercice est trop savant, trop varié dans ses combinaisons ; il conduit à la victoire par des routes trop indirectes et trop compliquées ; il faut, au milieu de ce labyrinthe, chercher dans la théorie un fil pour se conduire, autrement on s'égare, on s'avance sans savoir où l'on va, on se précipite d'écarts en écarts, et l'ignorance des principes a bientôt pour résultat une honteuse défaite. Le grand secret d'une science consiste à trouver des moyens courts, sûrs, faciles, d'atteindre le but et la fin qu'on se propose. Or, ce but est unique aux échecs. C'est la première maxime qu'un joueur qui aspire à la perfection doit toujours avoir en vue. Donner *échec et mat :* c'est à quoi doivent tendre tous ses plans, toutes ses entreprises, toutes ses combinaisons ; il a beau remporter d'autres avantages, s'il perd celui-là, il a tout perdu ; triompher du monarque ennemi est le plus grand objet de ses méditations, il ne doit pas se lasser de le poursuivre, il doit tout sacrifier pour l'acquérir, pièces, pions, la reine même, s'il prévoit que ce sacrifice lui vaudra la victoire. . .

Dans une partie d'échecs, on peut remarquer trois instants, ou trois époques très-distinctes, et qui exigent des plans, des desseins et des opé-

rations diverses ; je veux dire le commencement, le milieu et la fin. Tous les principes théoriques des échecs peuvent de même se réduire à trois points : premièrement, la manière de sortir ses pièces et de leur donner une position avantageuse ; en second lieu, la manière de former un plan d'attaque et de pourvoir à sa propre défense ; enfin, la manière de triompher des dernières résistances de l'adversaire et d'achever sa défaite.

La méthode de commencer le jeu et d'entrer en action peut varier à l'infini, au gré d'un joueur qui a l'avantage du trait et qui n'est point encore contrarié dans ses plans ; mais s'il n'a pu entrer le premier en campagne, il n'est plus maître de ses dispositions ; il est obligé, sous peine d'être vaincu, de régler sa marche et sa sortie sur celles de l'ennemi : sa volonté est essentiellement subordonnée à la sienne, et il ne doit et ne peut se promettre aucune heureuse issue de ses préparatifs s'il ne les a concertés et combinés d'après les dispositions qui sont faites contre lui.

Se hâter, dès les premiers coups, de faire le rôle d'agresseur avant que l'ennemi ne soit en campagne, avant qu'on ait pensé soi-même au développement de ses moyens d'attaque, c'est une entreprise imprudente, une témérité insensée, et rien ne prête plus au ridicule que de voir tout d'abord une reine ou un cavalier errer çà et là au milieu de l'échiquier, s'occuper, comme ce fameux chevalier de la Manche, à chercher des aventures et défier des lions ; perdre le temps à donner à droite et à gauche des échecs inutiles, tandis que l'ennemi plus sage se développe, se fortifie, multiplie ses ressources, et se met en mesure, pour changer enfin sa défensive en une offensive terrible. Les douze premiers coups ne doivent donc être que des dispositions préparatoires.

Avoir donné à ses pièces une bonne position est donc déjà un avantage inestimable, le prélude d'un succès et le garant presque assuré d'une victoire. Le temps employé à ces préparatifs n'est pas un temps perdu, et c'est dans les joueurs un genre de sagesse et de perfection de réprimer son inquiétude naturelle, de résister aux charmes de l'attaque, et d'être aux échecs le Fabius temporiseur.

Mais, lorsqu'enfin tous les préparatifs de l'attaque et les dispositions préliminaires sont finis, lorsqu'au milieu de la partie, tous les guerriers, libres et dispos, semblent attendre impatiemment le signal du combat, c'est alors le temps de penser à l'attaque. On épie le fort ou le faible de l'ennemi qu'on a en tête ; on examine les avantages ou les désavantages que ses premières manœuvres ont amenés dans sa position.

A-t-on découvert un côté faible où on puisse l'attaquer avec une apparence de succès, on se hâte de lui donner le change, en formant une fausse attaque sur un autre point. Mais si, moins crédule et plus clair-

voyant, l'ennemi a entrevu mes projets, s'il s'est mis en garde contre mes entreprises, m'obstiner alors à une attaque qui ne peut être qu'infructueuse, c'est perdre un temps précieux et sacrifier inutilement des forces qui seraient plus sagement employées à d'autres tentatives. Je m'empresse donc de donner à mes pièces une autre destination, soit pour tenter de nouvelles hostilités, soit pour me ménager les ressources d'une vigoureuse défense.

Comme le secret est l'ame des entreprises et un des plus puissants moyens d'en assurer la réussite, il est essentiel de ne pas laisser deviner ses plans, et de ne pas se trahir soi-même par des manœuvres trop découvertes, et, pour ainsi dire, trop franches. Il faut, s'il est possible, jouer des coups qui aient à la fois deux objets, et qu'on puisse faire servir à une double destination ; il sera rare que l'adversaire le plus attentif et le plus défiant découvre alors mes véritables intentions ; cette incertitude amènera la confusion dans ses plans et le désordre dans son jeu. Indécis sur le côté qu'il doit couvrir et protéger, inquiet, irrésolu, il ne fera que des dispositions vagues, et ne prendra que des demi-mesures qui ruineront la force de sa position.

Tels sont, pour l'attaque, les principes généraux qui doivent à chaque coup être rappelés, pris en considération et mis à exécution ; examinons les principes de défense qu'on leur oppose.

On peut se flatter de ne plus être un novice aux échecs, et d'avoir déjà fait des progrès peu communs dans l'étude de cet exercice, lorsqu'on est en état de faire une belle défense. Ce rôle, à la vérité, est moins brillant que celui d'agresseur, mais il est plus utile, plus essentiel, et d'un mérite plus solide ; il exige, avec plus de talents, une trempe de caractère telle que la nature n'en forme guère. Aussi, parmi les amateurs il s'en trouve un grand nombre, qui se signalent dans l'attaque, tandis que très-peu excellent dans la défense. Réunir les deux qualités à la fois est le suprême degré de la perfection.

La plus essentielle, comme la première règle de défense, est de deviner et de pressentir les intentions de son antagoniste : avance-t-il une pièce, il faut prévoir le but de ce déplacement ; prend-il d'autres positions, il faut en étudier la cause ; chacune de ses dispositions, chacun de ses mouvements est fondé sur des motifs, et ces motifs, il faut les connaître, c'est une chose indispensable pour s'opposer à temps à ses entreprises ; il est rare que ses manœuvres ne dévoilent enfin ses plans et ne trahissent son secret. C'est donc par la marche des pièces, par le poste qui leur est assigné, que l'on doit juger des desseins d'un adversaire rusé ; c'est une mauvaise excuse dans un général, disait un célèbre Athénien, de répondre : *Je ne*

le savais pas. Mais cette excuse est encore moins tolérable dans un joueur d'échecs.

Quand donc j'aperçois que l'ennemi fait contre moi des dispositions hostiles et se prépare à une attaque, le soin de ma sûreté demande que je calcule les moyens de résistance que je lui oppose Il est de principe qu'une pièce, quoique soutenue, est réellement en prise, si le nombre des assaillants l'emporte sur celui des défenseurs.

Si donc les moyens de l'ennemi pour l'attaque sont plus nombreux, la pièce et le poste attaqués sont à lui ; s'ils sont en moindre nombre, son entreprise est vaine, téméraire et dangereuse ; enfin, nos ressources de part et d'autre sont-elles parfaitement égales, tout se réduira à un échange insignifiant qui ne décidera rien pour aucun des deux partis. Quelles que soient au reste les circonstances où le joueur se trouve, dans tous les cas, dans toutes les hypothèses, il ne doit se résoudre à aucune manœuvre, ne faire aucune prise, aucun échange, aucune attaque, pas même un seul pas sans combiner les changements qui peuvent en résulter. Quelquefois la prise d'un pion, le déplacement d'une autre pièce, un échec donné inconsidérément, ont des conséquences terribles, qui entraînent pertes sur pertes, et jettent dans des embarras dont il est difficile de sortir ; il n'est pas rare de voir un rival fin et rusé laisser en prise, comme par oubli et sans dessein, un pion ou même une pièce plus importante ; mais gardez-vous bien de la prendre, c'est un piège qu'on vous tend ; défiez-vous des dons d'une main ennemie, craignez les Grecs et leurs présents ; c'est le conseil d'un sage et une maxime essentielle aux échecs. On ne vous offre si libéralement une pièce que pour vous en ravir une meilleure, éloigner un de vos défenseurs qui gêne, vous prendre au dépourvu, et venger sans miséricorde sur votre roi la faible perte à laquelle on a consenti de se soumettre. Avant de profiter d'un avantage, vous devez donc pouvoir vous répondre qu'il en est véritablement un, et quels que soient les projets ultérieurs qu'on médite contre vous, vous aurez le temps et le pouvoir de les anéantir.

Enfin, les dernières ressources que les écrivains recommandent, et qu'un joueur adroit emploie souvent avec avantage dans les circonstances les plus désespérées, consistent à ne pas disperser ses pièces, à ne pas donner entrée dans son jeu, et à mettre à profit avec célérité toutes les fautes de l'ennemi. Un joueur, réduit à la défensive, doit agir comme le gouverneur d'une place assiégée : concentrer toutes ses forces, évacuer les postes peu essentiels pour fortifier davantage les postes importants, entretenir toutes les communications libres entre toutes ses troupes. Lorsque, dans une excursion ou une sortie, il a essuyé des échecs et fait des pertes, il s'empresse de regagner par une nouvelle position une partie

des avantages qu'il a perdus ; il fait donner le signal de la retraite, rappelle tous ses guerriers épars et dispersés, et les rallie autour du chef suprême de l'armée. C'est alors que, fort par la réunion du petit nombre de défenseurs qui lui restent, le roi des échecs respire et brave encore longtemps un rival superbe qui se flattait d'un facile triomphe. Cependant la supériorité du nombre finira enfin par l'emporter sur la plus belle défense, si votre ennemi vient à s'ouvrir une entrée dans votre jeu. Vous devez donc en fermer avec soin toutes les avenues et en occuper tous les passages. Les pions sont la barrière la plus sûre que vous puissiez opposer, les pions de l'ennemi même qui, dans d'autres circonstances, pourraient vous nuire, vous rendent ici des services que vous ne pourriez espérer de vos propres soldats. Gardez-vous donc de les enlever, ils ne sont plus vos ennemis dès qu'ils vous protègent ; la reconnaissance tout à la fois et votre propre sûreté vous font une loi de les épargner.

Mais, tandis que vous demeurez ainsi sur la simple défensive, ne perdez point de vue les occasions que l'adversaire peut vous offrir de vous relever de vos pertes et de vous venger de vos défaites. Tandis que, confiant dans sa supériorité et impatient du retard qu'éprouve sa victoire, il cherche à forcer les passages et ne pense qu'à l'attaque ; il n'est pas rare de le voir s'oublier, négliger les précautions que sa sûreté exige, et commettre des imprudences qui, mises à profit, convertissent subitement en une honteuse déroute la victoire qu'il croyait déjà tenir entre les mains.

Guidé par cette foule de principes, de règles et de maximes, il semble qu'un joueur d'échecs ne devrait jamais faire de fautes, et cependant on peut dire avec vérité, qu'entre deux habiles adversaires, gagner une partie, n'est autre chose que mettre à profit des fautes. C'est une destinée de l'esprit humain d'avoir ses erreurs, ses distractions et ses omissions ; et le plus habile n'est que celui qui est le moins exposé à ces faiblesses attachées à notre nature. Dire qu'il se trouve des joueurs d'échecs au monde toujours infaillibles et sûrs dans leurs plans et leurs manœuvres, c'est ne pas connaître les bornes de l'esprit humain, c'est n'avoir aucune idée de la variété infinie des combinaisons du jeu des échecs ; il y a trop de cas possibles pour les prévoir tous et se mettre en garde contre tous, on a beau donner des règles, elles ont des exceptions sans nombre, et quelquefois leur transgression est elle-même une règle.

DE LABOURDONNAIS.



PARTIES ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS CONTEMPORAINS.

PREMIÈRE PARTIE,

Entre M. Deschapelles et M. Dumoncheau, jouée au cercle des échecs le 21 juin 1841. Ce dernier avait les noirs et recevait le pion et deux traits.

De loin en loin M. Deschapelles veut bien nous procurer la bonne fortune de quelques parties qu'il joue à l'improviste et sans prétentions. M. Kiesérítzky a recueilli celle-ci et y a joint quelques notes intéressantes.

NOIRS.	BLANCS.
1 Le P du R 2 pas. Le P de la D 2 pas.	1 Le P. du R 1 pas.
2 Le F du R à la 3 c. de la D.	2 Le C de la D à la 3 c. du F.
3 Le P du F de la D 1 pas (*a*).	3 Le P du R un pas.
4 Le C du R à la 3 c. de son F.	4 Le P de la D 1 pas.
5 Le P de la T du R 1 pas.	5 Le C du R à la 3 c. du F.
6 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	6 Le F du R à la 2 c. du R.
7 Le F prend le C.	7 Le P prend le F.
8 Le F à la 4 c. du F de la D.	8 Le C de la D à la 4 c. de la T.
9 Le F. à la 3e c. de la D (*b*).	9 Le R roqué.
10 Le P du C du R 2 pas.	10 Le P de la D. 1 pas (*c*).
11 Le P de la D prend le P.	11 Le P du F prend le P.
12 Le P prend le P.	12 La T à la 5 c. du F du R.
13 Le C prend le P.	13 Le F du R à la 3 c. de la D.

(*a*) La défense du P de la D, paraît inutile, parce que les blancs ne peuvent pas le prendre sans compromettre leur partie.

(*b*) On ne peut pas deviner pourquoi les noirs mettent le F sur la 3 c. de la D, au lieu de la 3 c. du C. Car si c'était leur intention de profiter de la mauvaise position du C blanc. Il fallait pousser au coup suivant le P de la D et ensuite le P du C de la D, 2 pas. Dans ce cas les blancs étaient obligé de jouer au 10me coup, le P du C de la D, un pas, et au 11me, le C même à sa 2 c. Les noirs avaient une bonne occasion d'entrer dans le jeu de l'adversaire avec leurs pions.

(*c*) Très-ingenieux. Les blancs donnent un pion, pour développer leur jeu, en conséquence, ils prennent une forte attaque.

NOIRS.	BLANCS.
14 Le C à la 3e c. du F. du R.	14 La D à la 2 c. du R : échec.
15 Le R à la c. de son F.	15 Le P du F de la D 2 pas.
16 Le R à la 2 c. du C.	16 Le F de la D à la 2 c. de la D.
17 La T à la c. du R (*d*).	17 La D à la 2 c. du C du R.
18 Le C du R à la 2 c. de la T.	18 La T de la D à la c. du F du R.
19 Le P du F du R 1 pas.	19 La D à la 4 c. du C.
20 La T à la 4 c. du R.	20 Le P de la T du R 2 pas.
21 La D à la c. du R.	21 Le P prend le P.
22 Le P de la T prend le P (*e*).	22 Le R à la 2e c. du C.
23 Le C de la D à la 2 c. de la D.	23 La D prend le P de la D adverse.
24 La T prend la T.	24 La T prend la T.
25 Le F à la 4 c. du R.	25 La D à la 4e c. du C.
26 La T à la c. de la D (*g*).	26 La D à la 3 c. de la T.
27 Le C de la D à la c. du F du R.	27 Le C à la 5 c. du F.
28 La T à la 5 c. de la D.	28 Le C à la 4 c, du R.
29 La D à la 2 c. du R.	29 Le C à la 2 c. du F du R.
30 La T à la 5 c. de la T du R.	30 La D à la 3e c. du F du R.
31 La D à sa 3 c.	31 Le C à la 4 c. du R.
32 La D à sa 5 c.	32 Le F de la D à sa 3 c.
33 La D à la 3 c. de son C. (*h*).	33 Le P du F un pas.
34 La D à sa c.	34 Le F prend le F.
35 Le P prend le F.	35 Le C à la 6 c. de la D.
36 La D à la 4 c. de sa T.	36 Le C à la c. du R : échec.
37 Le R à la c. du C.	37 La D à la 3 c. du R.
38 Le C de la D à la 3 c. du R.	38 La D prend le P du R.
39 La D donne Echec.	39 Le F à la 2e c. du R.
40 La D à sa 4 c. : échec (*i*).	40 La D prend la D.
41 Le P prend la D.	41 Le F à sa 3 c.
42 La T à la 5 c. de la D.	42 Le P du C 2 pas.
43 Le C donne échec.	43 Le R à la 3e c. du C.

(*d*) Il valait mieux, peut-être, laisser la T où elle était, pour soutenir les pions à côté du R. Le C de la D à la 2 c. de la D, était un bon coup.

(*e*) Les noirs prennent avec le P de la T, pour réunir leurs pions. Il était très-dangereux de prendre avec le C.

(*f*) Les blancs mettent le R sur une case blanche pour éviter l'attaque du F adversaire.

(*g*) Un fort bon coup.

(*h*) Mal joué. En poussant le P du C de la D sur la D adverse, les noirs auraient eu très-beau jeu ; car, si la D blanche se met à sa case, la D noire occupera la 6 c. de son R. et dominera la partie.

(*i*) Par ce coup, les noirs, sauvent la partie, qui était déjà dans nn état assez affaibli.

NOIRS.	BLANCS.
44 La T prend le P.	44 Le F prend le P : échec.
45 Le C prend le F.	45 La T prend le C.
46 Le R à la 2 c. de son F.	46 La T à la 5 c. du R.
47 Le C à la 3 c. de son F.	47 Le C donne échec.
48 Le R à la 3 c. du C.	48 La T à la 7 c. du R.
49 Le C à la 4 c. de la D.	49 La T prend le P.
50 La T prend la T.	50 Le C. prend la T.

(Partie remise.)

DEUXIÈME PARTIE.

La partie suivante qui a été remise, faisait partie d'un défi à pion et trait entre M. Saint-Amant et M. Devinck. Elle a été jouée au Cercle des Echecs le 21 novembre 1841. M. Devinck avait les noirs, M. Saint-Amant les blancs et faisait l'avantage.

NOIRS.	BLANCS.
1 Le P du R 2 pas.	1 Le C de la D à la 3 c. du F de la D.
2 Le P de la D 2 pas.	2 Le P du R 2 pas.
3 Le P de la D 1 pas.	3 Le C de la D à la c. du P du R.
4 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	4 Le P du C du R 1 pas.
5 Le P de la T du R 2 pas.	5 Le P de la T du R 1 pas.
6 Le F prend le C de la D.	6 La D prend le F.
7 La D à la 4 c. du C du R.	7 La D à la 5 c. de son C : échec.
8 Le C à la 2 c. de la D.	8 Le C du R à la 2 c. du R.
9 Le P du C de la D 1 pas.	9 Le P de la T du R 1 pas.
10 La D à la 3 c. du F du R.	10 Le F du R à la 3 c. de la T du R.
11 Le P du F de la D 1 pas.	11 Le F prend le C : échec.
12 Le R prend le F.	12 La D à la 6 c de sa T.
13 Le R à la 2 c. du F de la D.	13 Le P de la D 1 pas.
14 Le F du R à la 3 c. de la D.	14 Le P de la T de la D 2 pas.
15 Le C du R à la 2 c. du R.	15 Le F de la D à la 5 c. du C du R.
16 La D à la 3 c. du R.	16 Le R roque avec sa T.
17 Le P du F du R un pas.	17 Le F de la D à la 2 c. de la D.
18 La T du R à la c. du C de la D.	18 Le R à la 2 c. de son C.

NOIRS.	BLANCS.
19 La D à la 5 c. du C du R.	19 Le C à la c. du F de la D.
20 La D à la 3 c. du R.	20 Le P du C de la D 2 pas.
21 Le P du F de la D 1 pas.	21 Le P du F de la D 2 pas.
22 Le C à la 3 c. du F de la D.	22 Le P du C de la D 1 pas.
23 Le C à la 5 c. du C de la D.	23 Le F prend le C.
24 Le P prend le F.	24 Le P de la T de la D 1 pas.
25 Le F à la 4 c. du F de la D.	25 Le C à la 3 c. du C de la D.
26 La D à sa 3 c.	26 Le P de la T prend le P du C. de la D.
27 Le P de la T prend le P.	27 La D prend la T de la D.
28 La T prend la D.	28 La T prend la T du R.
29 La D à la 3 c. du R.	29 La T du R à la c. de la T de la D.
30 La D à la 5 c. du C. du R.	30 La T du R à la 7 c. de la T de la D. échec.
31 Le R à la 3 c. de la D.	31 La T de la D à la c. de la D adverse : échec.
32 Le R à sa 3 c.	32 La T à la c. du F de la D adverse : échec.

(Partie remise.)



LES TROIS PARTIES D'ÉCHECS

En 17..., l'archevêque de Cantorbéry (nous nous abstiendrons de le nommer par respect pour l'église anglicane) était un homme jeune encore, fort riche, et adonné à ses plaisirs, comme aurait pu l'être le premier dandy de Londres. A peu près à la même époque, l'archevêque de Versailles était de mœurs aussi peu exemplaires. L'archevêque anglais, membre de la chambre haute, influent au sénat et à l'église, veuf et dont le front joyeux n'avait pas une ride, était un rival redoutable en amour, et la chronique disait qu'il quittait volontiers les grandes dames pour s'occuper de jeunes filles, dont une matrone zélée commençait la conversion, tandis que lui achevait l'œuvre apostolique, dans K...side, délicieuse villa qu'il possédait à quelques milles de Londres.

Par une belle matinée de juin, sa révérence quitta K...side dans une voiture légère qu'elle conduisait elle-même et accompagnée seulement d'un petit Jockey, enfant de treize à quatorze ans. L'air était pur et doux, le soleil levant dorait les arbres séculaires de ces belles forêts qui entouraient alors Londres, et qui aujourd'hui sont tombées sous la cognée pour faire place à de vastes usines et à la ville elle-même qui s'est agrandie. L'archevêque, tout en roulant vers la capitale et en aspirant avec délices l'air frais du matin,songeait à jeune brebis que sa poursuite aurait effarouchée, mais que les exhortations d'une certaine mistress Clark, femme expérimentée, devaient faire entrer dans son bercail. Le soir même l'ouaille innocente et craintive devait lui être livrée, et c'était avec elle qu'il parcourrait le même chemin pour retourner à sa villa.

Anna Wild, tel était le nom de la jeune fille que convoitait le prélat, ne pouvait manquer de succomber aux embûches dont on l'avait entourée; éblouie par des offres au-dessus de ses prévisions, c'était une proie facile et douce, et bientôt l'archevêque, par la grâce de son esprit et plus encore peut-être par la beauté de sa figure, achèverait de la subjuguer. Elle serait la reine de sa villa enchantée, et tous deux, loin des bruits de Londres, verraient au sein des plaisirs s'achever l'été, sans soucis et sans scandale. Quand l'ame est heureuse et satisfaite, quand on a le cœur content, l'esprit est léger et on daigne s'intéresser aux misères et aux plaisirs qu'on rencontre autour de soi : dans une belle avenue de chênes, l'archevêque rencontra une pauvre femme qui ramassait du bois mort; il lui jeta une demi-couronne. Plus loin, de petits enfants déguenillés jouaient à la fossette sous un grand arbre; monseigneur tira de sa poche une poignée de schellings, et lança au milieu d'eux la monnaie qui reluisait au soleil :

— C'est pour acheter des gâteaux, leur dit-il, et des... des *inexpressibles;* il était trop bien élevé pour s'exprimer autrement.

— Dieu bénisse votre honneur!

Enfin à un détour de la forêt, dans un de ces sites qui semblent disposés exprès pour une halte de chasse, et où quelques siècles auparavant Robin Wood avait sans doute fait résonner son cor, il vit un homme jeune et de bonne mine, étendu sur l'herbe devant un échiquier. Les bataillons d'ébène et les soldats d'ivoire étaient rangés en bataille, le combat était commencé; on pouvait voir déjà plus d'un cavalier sur le carreau et plus d'un pion prisonnier. Cependant le joueur était seul : quelquefois il regardait le ciel; d'autres fois ses yeux distraits

erraient dans les avenues de la forêt, comme s'il eût dû voir venir sous les grands arbres un adversaire digne de lui, un Labourdonnais, un Deschapelles (1); mais ces illustres joueurs étaient encore à naître. L'archevêque étonné arrêta sa voiture et contempla long-temps le joueur solitaire; puis voyant qu'il était absolument seul et entraîné par la curiosité, il mit pied à terre et s'avança vers ce jeune homme

— Mon ami, lui dit-il, que faites-vous là?

— Votre honneur le voit sans peine; je joue aux échecs.

— Votre honneur!... Vous me connaissez?

— Oui; vous êtes sa révérence l'archevêque de Cantorbéry.

— Très bien, mon ami; cela prouve que vous fréquentez les églises... Mais vous jouez donc seul?

— Non, votre honneur.

— Où est donc votre partner?

Le jeune homme leva la tête, et étendit la main vers le ciel :

— Je joue avec le bon Dieu, dit-il.

Un rire homérique s'empara de sa révérence. L'archevêque crut avoir affaire à un fou :

— Mon ami, lui dit-il, il doit vous en coûter fort peu quand vous perdez?

—Au contraire, votre honneur, Dieu est un créancier très-exigeant et qui ne me donne pas une minute de répit. Je paie très exactement. Votre honneur veut-elle en faire l'expérience? Elle n'a qu'à me regarder un moment; je suis aujourd'hui très malheureux.

Le jeune homme se remit au jeu; il jouait pour lui et, comme on le pense bien, pour le bon Dieu; sa main allait d'un côté à l'autre de l'échiquier et faisait mouvoir les deux camps de la manière suivante :

NOIRS.	BLANCS.
1 Le P du R 2 pas.	1 Le P du R. 2 pas.
2 Le P du F du R 2 pas.	2 Le P prend le P.
3 Le C du R à la 3 c. du F.	3 Le F du R à la 2 c. du R.
4 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	4 Le F donne échec.
5 Le P du C. du R. 1 pas.	5 Le P prend le P.
6 Le R roqué	6 Le P prend le P : échec.
7 Le R à la c. de sa tour.	7 Le P de la D 1 pas.
8 Le F prend le P : échec.	8 Le R prend le F.
9 Le C prend le F : échec.	9 Le C du R à la 3 c. du F.
10 Le P de la D 2 pas.	10 Le C de la D à la 3 c. du F.
11 Le C de la D à la 3 c. du F. de la D.	11 La T du R à la c. du F.

(1) L'auteur me faisait un honneur que je décline en me nommant ici après ces noms fameux. S. A.

NOIRS.	BLANCS.
12 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	12 Le R à la c. de son C.
13 Le C de la D à la 5 c. de la D.	13 Le C du R prend le P.
14 Le F prend la D.	14 La T prend la T : échec.
15 La D prend la T.	15 Le C à sa 6 c. échec.
16 Le R prend le P.	16 Le C prend la D : échec.
17 La T prend le C.	17 Le F à la 3 c. du R.
18 Le C à la 7 c. du R : échec.	18 Le C prend le C.
19 Le F prend le C.	19 La T à la c. du R.
20 Le F à la 5 c. du C.	20 Le F prend le P.
21 La T à la 2 c. du F.	21 Le P de la T du R 1 pas.
22 Le F à la 2e c. de la D.	22 Le F à la 4 c. de la D.
23 Le P du c. de la D 1 pas.	23 La T à la 5 c. du R.
24 Le C à la 5 c. du F.	24 Le R à la 2 c. de sa T.
25 Le P du F de la D 1 pas.	25 Le F prend le P.
26 La T à la 2 c. du C.	26 Le P du C du R 2 pas.
27 La R à la 3 c. du C.	27 Le P de la T de la D 2 pas.
28 Le R à la 3 c. du F.	28 Le P de la D 1 pas.
29 La T à la 2 c. de la T du R.	29 Le F donne échec.
30 Le R à la 2 c. du F.	30 Le P de la T du R 1 pas.
31 Le C à sa 3 c.	31 La T à la 3 c. du R.
32 Le F prend le P.	32 Le R à la 3 c. du C.
33 Le F à sa c.	33 Le P de la T de la D 1 pas.
34 Le C à la c. du F.	34 La T à la 7 c. du R : échec.
35 Le R à la 3 c. du C.	35 La T prend la T.
36 Le R prend la T.	36 Le F à la 7 c. du R.
37 Le C à la 3 c. du R.	37 Le P du F 1 pas.
38 Le R à la 3 c. du C.	38 Le R à la 3 c. du F.
39 Le R à la 4 c. du F.	39 Le P de la T du R 1 pas.
40 Le C à sa 4e c. : échec.	40 Le R à sa 3 c.
41 Le C à la 2 c. du F.	41 Le F à la c. du F adverse.
42 Le R à la 4 c. du C.	42 Le P de la T du R 1 pas.
43 Le F à la 3 c. de sa T.	43 Le F à la 7 c. du C.
44 Le C prend le P.	44 Le F prend le C.
45 Le R prend le F.	45 Le R à la 4 c. du F.
46 Le R à la 3 c. du C.	46 Le R à sa 5 c.
47 Le R à la 4 c. du C.	47 Le R à la 6 c. de la D.
48 Le F à la 4 c. du C.	48 Le R à la 5 c. du F.
49 Le R à la 5 c. du F.	49 Le R à la 6 c. du C.
50 Le R à la 4 c. du F.	50 Le P de la T 1 pas.
51 Le F prend le P.	51 Le R prend le F.

NOIRS.	BLANCS.
52 Le R à sa 3 c.	52 Le R à la 6 c. du C.
53 Le R à la 3 c. de la D.	53 Le P du C 2 pas.
54 Le R à la 2 c. de la D.	54 Le P du C 1 pas.
55 Le P prend le P.	55 Le R prend le P.
56 Le R à la 3 c. de la D.	56 Le R à la 6 c. du C.
57 Le R à la 2 c. de la D.	57 Le R à la 5 c. du F.
58 Le R à sa 3 c.	58 Le R à la 6 c. du F.
59 Le R à sa 2 c.	59 Le R prend le P.
Perdu.	

— Ah! s'écria-t-il, le bon Dieu est plus habile que moi... Je ne suis pas de force aujourd'hui!.... Votre honneur le voit, j'ai perdu.

Le joueur tira alors de sa poche deux guinées et dit du plus grand sang-froid, en les donnant à l'archevêque :

— Quand je perds, le bon Dieu envoie toujours quelqu'un pour recevoir ce qui lui revient; votre honneur est le trésorier des pauvres : prenez cet argent et le leur distribuez; c'était le prix de la partie.

En parlant ainsi il ramassa les pièces du jeu qu'il mit dans un petit sac, prit son échiquier et disparut parmi les arbres de la forêt.

— Ce pauvre homme devrait être à Bedlam, pensa l'archevêque en regagnant sa voiture.

Il fouetta son cheval et arriva à Londres sans autre rencontre.

Le soir, comme le soleil se couchait, l'archevêque passa encore dans la même forêt pour retourner à sa villa. Il était heureux et triomphant; mistress Clark avait réussi, elle avait vaincu les scrupules de la jeune fille, et la jolie Anna Wild, assise auprès du galant archevêque, cachait sa rougeur et peut-être ses larmes sous les plis épais d'un voile vert. Sa révérence, en séducteur habile, se gardait bien d'effaroucher cette vertu expirante. L'archevêque variait sa conversation et la proportionnait avec tact aux goûts présumés de la jeune fille. Elle aurait une maison à Londres si elle le voulait; elle compterait les guinées au boisseau; il lui donnerait un équipage, des diamants, si des diamants pouvaient la tenter. Quoiqu'elle fût belle sans atours, elle aurait les toilettes les plus élégantes, les plus beaux chevaux, la livrée la plus magnifique. Rien n'égale, on le sait la prodigalité d'un amour qui n'en est encore qu'à l'espérance. L'archevêque contait aussi la chronique de la cour, les aventures des belles duchesses; il parlait des délices de K...side, où on allait arriver; il cherchait à amuser la jeune fille et à la distraire, lorsque, parvenu à l'endroit où il s'était arrêté le matin, il vit de loin le joueur d'échecs qui faisait sa partie.

— Ma chère Anna, lui dit-il, il faut que je vous conte la folie de ce pauvre jeune homme que vous voyez là-bas et qui joue aux échecs contre le bon Dieu.

Il n'avait pas achevé que le jeune homme était à la tête du cheval qu'il arrêta d'une main vigoureuse.

— J'espère, dit-il, que votre honneur voudra bien descendre pour voir la dernière partie que je viens de jouer.

— C'est très-bien, mon ami, répondit l'archevêque, ce sera pour un autre jour, madame est pressée d'arriver et nous ne pouvons nous arrêter.

— Votre honneur descendra, dit le jeune homme d'un ton brusque et en ouvrant la portière de la voiture.

— Que signifie ce ton, mon ami?

Mais la jeune fille effrayée ou feignant de l'être, s'élança sur l'herbe du chemin et l'archevêque fit comme elle, un peu inquiet de l'air absolu du jeune homme dont il craignait que la folie ne devînt furieuse.

— Votre honneur sait que j'ai perdu ce matin, dit le jeune homme en conduisant l'archevêque vers l'échiquier; depuis quinze jours je n'ai pas pu gagner une seule fois; mais la chance a tourné, je viens de faire le bon Dieu échec et mat... regardez vous-même.

— Eh bien! mon ami, que le bon Dieu vous paie; je souhaite que cette chance continue.

— Du tout, du tout, le bon Dieu m'envoie toujours, quand je gagne, quelqu'un qui me paie aussi exactement que je le fais quand je perds. La partie est de mille guinées. Votre honneur va me les donner.

L'archevêque fit un pas en arrière.

— Je vous jure, continua le jeune homme, que je vous dis la vérité; j'ai même quelques amis dans la forêt qui vous l'attesteront, si vous refusez de le croire.

Dans ce temps-là, les routes qui environnaient Londres n'étaient rien moins que sûres : les gentilshommes des grands chemins étaient communs, et rien de plus ordinaire que des accidents pareils à celui qui arrivait à l'archevêque. Sa révérence se soumit dans la crainte de voir arriver les amis de la forêt dont parlait le joueur d'échecs, et, en vrai grand seigneur, il fut plus fâché encore d'avoir été pris pour dupe que de la perte de son argent; il tira une longue bourse de la poche de sa voiture :

— Tenez, mon ami, il y a là onze cents guinées; gardez tout et laissez-nous partir; vous voyez que le bon Dieu donne toujours plus qu'il ne doit et qu'il ne promet.

En parlant ainsi il jetait un regard de regret sur son petit domestique, et se promettait en lui-même de ne plus traverser la forêt que mieux accompagné, pour ne plus être le trésorier du bon Dieu.

— Ce n'est pas fini, lui dit le jeune homme.

— Que vous faut-il encore? répondit l'archevêque.

— Le joueur d'échecs désigna du doigt la jeune fille; il s'avança vers elle et la prit par la main.

— Votre honneur, dit-il, voici ma fiancée. Anna Wild, une pauvre orpheline qui demeure à Londres dans *Gate-street*. C'est une petite rue d'un des plus misérables faubourgs de Londres, votre révérence n'a jamais été par là. Mais une bonne femme qui ne laisse pas passer un seul jour sans lire la Bible, ni un seul dimanche sans aller au prêche, mistress Clarke, est sa voisine, et en la voyant si sage et si belle, elle a voulu faire sa fortune; moi qui étais aussi son voisin, j'ai voulu en faire ma femme. Votre honneur sait qu'il faut de l'argent pour se marier, et qu'on n'a pas plutôt cinq ou six ans de ménage qu'on a quatre ou cinq enfants, quelquefois davantage; que faire? Nous avions tous deux des projets différents, mistress Clarke et moi, et nous n'avons pas suivi le même chemin; elle s'est adressée à un grand seigneur, moi, j'ai eu recours à Dieu. Le

grand seigneur a promis des équipages, des diamants, un villa magnifique, tous les plaisirs de l'opulence; le bon Dieu s'est laissé gagner une partie d'échecs, et cela a suffi pour donner à Anna une modeste dot (car cet argent est pour elle); elle épousera donc celui qu'elle aime, et ils iront tous deux dans quelque comté ignoré, travailler pour augmenter leur fortune et faire souche d'honnêtes gens.

L'archevêque de Cantorbéry n'avait rien à répliquer; il sentait parfaitement qu'il se trouvait vis-à-vis d'un amoureux ergoteur auquel le jeu des échecs avait donné de la rectitude dans le jugement. S'il avait fallu discuter les droits de deux prétendants et surtout l'honnêteté des intentions, mistress Clarke et sa révérence n'auraient pas eu le beau rôle. Il ne lui restait donc de recours que dans la préférence d'Anna qui ne devait pas hésiter, suivant lui, entre un beau prélat de trente six ans, immensément riche, et un voleur de grand chemin, qui ne pouvait pas manquer d'être pendu tôt ou tard, avec son échiquier en santoir. Il se tourna donc vers elle et l'interrogea du regard et de la voix :

— Anna, lui dit-il.

Mais la main de la jeune fille était toujours dans celle du jeune homme, et celui-ci n'employait pour la retenir aucune violence. Elle avait relevé son voile; ses beaux yeux, qui une heure auparavant étaient mouillés de larmes, caressaient du regard son audacieux amant, sa bouche souriait. L'archevêque n'eut pas besoin d'en demander davantage; il fit un geste de dépit et se rapprocha de sa voiture.

— Un moment, un moment, dit le jeune homme.

L'archevêque regarda avec inquiétude un fort beau diamant qu'il portait au doigt.

— Votre honneur vient de me dire, continua l'amoureux, que le bon Dieu donnait toujours plus qu'il ne devait et qu'il n'avait promis : il m'a donc non-seulement amené la dot ici sous ces arbres, mais il a encore fait venir les deux témoins et le prêtre.

A ces mots le jeune homme dispersa du pied quelques bruyères amoncelées, et il ramassa sur le gazon un livre de liturgie; il siffla, et du fond d'une avenue deux hommes parurent et s'avancèrent gracieusement vers l'archevêque.

— J'ai pensé que votre honneur aurait laissé son livre à l'abbaye de Westminster, ou à la chapelle royale, ou peut-être dans son oratoire à Cantorbéry, et en voici un qui est conforme au rituel, je puis en assurer votre révérence. Voici deux témoins : le temple sera cette belle forêt, cent fois plus resplendissante et plus splendide que ne le sont tous les édifices qu'élève la main des hommes; le chapelain, ce sera vous.

— Moi, s'écria l'archevêque.

— Sans doute; le bon Dieu ne s'est pas laissé gagner une partie d'échecs par William Kennet pour autre chose.

Il fallut se soumettre, et la cérémonie s'acheva sous les grands chênes de la forêt, par l'entremise d'un prélat qui, quelques jours auparavant, avait refusé cette faveur aux ducs d'Argile et de Sommerset.

William Kennet prit le livre de liturgie des mains de l'archevêque; il le baisa dévotement, fit un signe à l'endroit des prières du mariage, et remerciant le prélat, il lui dit :

— Votre honneur va se rendre à pied à sa villa; le chemin est court, il n'y a que deux milles, et maintenant que sa révérence n'a plus avec elle ni jeune fille, ni bourse de guinées, elle n'a plus rien à craindre. D'ailleurs ces deux gentlemen qui ont bien voulu me servir de témoins veilleront sur elle. Pour moi, avec votre permission, j'emprunterai la voiture de votre honneur; il n'est pas prudent d'être à cette heure à pied dans une forêt avec une jolie fille sous son bras et une

bonne dot sous l'autre. Mais demain matin la voiture sera sous sa remise, et le cheval dans son écurie.

A ces mots, William Kennet monta dans la voiture avec sa femme, et, au bout de quelques minutes, ils eurent disparu à tous les yeux.

Trente ans après l'aventure que nous venons de raconter, sa révérence l'archevêque de Cantorbéry faisait une tournée apostolique dans le comté de Devonshire. Le prélat avait la goutte, la sciatique, et sa vieillesse était aussi exemplaire que ses premières années avaient été dissipées. La villa K...side était vendue depuis long-temps, et les immenses revenus de l'archevêché se dépensaient en aumônes. Sa révérence arriva le soir dans le petit village de C.., accompagnée d'un orage épouvantable qui l'empêcha de poursuivre son chemin. La foudre tomba devant les chevaux, le timon de la voiture se brisa, et l'archevêque fut réduit à passer la nuit dans le vilage et à demander l'hospitalité au shériff de l'endroit. Après le souper, on n'osa pas proposer à un prélat aussi régulier que l'était l'archevêque une partie de cartes ; on lui demanda s'il voulait faire une partie d'échecs; il joua contre son hôte et gagna la partie. Nous la transcrivons ci-après telle qu'elle fut jouée.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 pas.	1 Le P du R 2 pas.
2 Le P du F du R 2 pas.	2 Le P prend le P.
3 Le F à la 4 c. du F de la D.	3 Le P du C de la D 2 pas.
4 Le F prend le P.	4 La D à la 5 c. de la T du R : échec.
5 Le R à la c. du F.	5 Le P du C du R 2 pas.
6 Le C du R à la 3 c. du F.	6 La D à la 4 c. de la T.
7 Le F du R à la 2 c. du R.	7 Le P du C du R 1 pas.
8 Le C à la 4 c. de la D.	8 Le P de la D 1 pas.
9 Le P de la T du R 1 pas.	9 Le F du R à la 2 c. du C.
10 Le C du R à la 3 c. du C. de la D.	10 Le 1 P du F du R 1 pas.
11 Le P du C prend le P.	11 Le P prend le P de la T.
12 Le P du F du R 1 pas.	12 La D à la 5 c. de la T.
13 Le P de la D 1 pas.	13 Le 1 P de la T 1 pas.
14 Le F du R à sa 3 c.	14 Le C de la D à la 3 c. du F.
15 Le P de la D 1 pas.	15 Le F à la 3 c. de sa T : échec.
16 Le R à la 2 c. du C.	16 Le C du R à la 3 c. de la T.
17 La T prend le P.	17 La D à la 3 c. du F.
18 Le F de la D à la 3 c. du R.	18 La T du R à la c. du C.
19 La D à la c. de la T.	19 Le C prend le P.
20 Le C prend le C.	20 La D prend le C.
21 Le F prend la D.	21 Le F prend le F : échec.
22 Le R à la 3 c. de la T.	22 Le F de la D à sa c. : échec.
23 Le R à la 4 c. de la T.	23 Le F du R. donne échec.
24 Le R à la 5 c. de la T.	24 La T à la 3 c. du C.
25 La T à la 2 c. du C.	25 Le C à sa c.

BLANCS.	NOIRS.
26 Le P du F du R 1 pas.	26 La T à sa 3 c. : échec.
27 Le R à la 4 c. du C.	27 La T prend la D.
28 Le P du F de la D 1 pas.	28 Le F du R à la 4 c. du R.
29 Le F du R à la 2 c. du R.	29 Le C à la 3 c. du F : échec.
30 Le R à la 3 c. du F.	30 Le C prend le P.
31 La T donne échec.	31 Le R à sa 2 c.
32 La T prend le F.	32 Le C à sa 4 c. : échec.
33 Le R à la 4 c. du C.	33 Le P de la T du R 2 pas : échec.
34 Le R prend le C.	34 Le P du F donne échec.
35 Le R à la 6 c. du C.	35 La T donne échec.
36 Le R à la 7 c. de la T.	36 La T prend la T.
37 Le P du F 1 pas.	37 La T de la D à la c. du C. du R.
38 Le F à la 4 c. du F de la D.	38 La T du R donne échec.
39 Le R à la 6 c. de la T.	39 Le F du R donne échec.
40 Le R prend le P.	40 La T donne échec et mat *.

William Kennet ayant perdu tira de sa poche une grande bourse de soie et la présenta à l'archevêque.

— Prenez, votre honneur; j'ai joué avec le bon Dieu et j'ai perdu... Il y a dans cette bourse onze cents guinées.

— Sur ma parole, répondit l'archevêque, j'ai cru que nous ne jouions qu'un shelling.

— Souvenez-vous d'Anna Wild et de William Kennet que vous avez mariés ; j'ai été honnête homme ; mes affaires ont prospéré, et le ciel me permet de réparer aujourd'hui la seule faute que j'aie jamais commise.

— Que ne suis-je aussi heureux que vous ; répondit l'archevêque en soupirant.

Le prélat voulut voir mistress Kennet, dont la jolie figure s'était ridée, et dont les cheveux s'étaient argentés ; il vit les nombreux enfants qui l'entouraient, et mit dans la main de la plus jeune de ses filles la bourse de onze cents guinées, cette fois légitimement acquise.

Cette histoire a cent ans et plus; alors la jeunesse des grands dignitaires de l'église anglicane était quelquefois dissipée. Aujourd'hui, tout a changé : les prélats anglais ne sont plus dandys ; ils n'ont plus de maitresses, ne séduisent plus de jeunes filles : au contraire, ils sont tous réguliers, modestes, humbles d'esprit et simples de cœur, et leur pudeur est si active et si sévère, qu'ils chargeraient volontiers le bras séculier de punir les folies du siècle et qu'en plein parlement ils lancent des anathèmes contre la *cachucha*. MARIE AYCARD.

---

* Cette partie n'a rien de bien extraordinaire, quelques détails en sont cependant assez remarquables. Mais ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'est que cette même partie de l'archevêque de Cantorbéry, jouée il y a plus de cent ans et dont nous seuls venons de découvrir tout récemment la trace enfouie dans des chroniques poudreuses, se trouve identiquement semblable, du 1er au 40e coup, à celle qui fut jouée l'année dernière entre MM. Kiesérítzky et Desloges, et dont nous avons été témoins. Qu'on dise après cela que deux parties ne se ressemblent jamais, et que les grands joueurs ne se rencontrent pas ! S. A.

MORALITÉ DES ÉCHECS.

S'il est vrai que parmi les personnes des hautes classes, et même des classes aisées de la société, le jeu soit devenu un moyen nécessaire de distraction, ne serait-ce pas un bien que de propager le goût du jeu des échecs, qui, à l'avantage d'être le plus beau de tous les jeux, joint celui d'être sans danger pour la fortune. Car il n'y aurait aujourd'hui que des fous qui voulussent risquer beaucoup d'argent à un jeu dont les chances sont certaines pour le joueur habile, et où l'on ne perd que par sa faute.

Nous disons donc à toutes les personnes qui veulent jouer aux échecs. Si vous ignorez ce jeu, apprenez-le, et lisez notre journal; si vous le savez passablement, perfectionnez-vous et lisez notre journal; et vous vous convaincrez de plus en plus que ce jeu est attrayant par lui-même ; qu'on s'y livre par goût pour lui-même, sans autre intérêt que le jeu lui-même.

Les émotions se trouvent dans les luttes des combinaisons, dans le charme de la victoire qui ne coûte qu'un peu de résignation chez le vaincu, sans lui ôter l'espérance d'être vainqueur à son tour ; et tout cela sans autre dépense que l'acquisition d'un jeu d'échecs ; car nul danger de ruine ni même de perte de grosses sommes, puisque, comme nous venons de le dire, il n'y aurait que des fous qui voulussent en risquer aux échecs.

Aussi est-il bien loin le temps dont parle Thomas Hyde.

« En Irlande, dit-il, on jouait aux échecs, des successions, et certaines
» familles n'y jouissaient de leurs terres qu'à la condition de se les dis-
» puter tous les ans à ce jeu. Il est vrai, ajoute-t-il, que ces familles
» pouvaient faire durer ces parties pendant des siècles.

Il est présumable que dans ce cas, un notaire prenait acte de la situation des pièces de l'échiquier, ainsi que cela se pratiquait entre beaucoup de marchands Danois et Suédois aux foires d'Allemagne ; ces négociants, pressés par leurs affaires, remettaient la continuation de la partie à l'année suivante, et au besoin, aux années suivantes.

Cette patience flegmatique paraîtra fabuleuse à nos joueurs pour lesquels la rapidité des gains est le premier aliment de leur cupidité.

De pareils joueurs ont besoin d'une succession d'émotions fébriles si différentes de celles du jeu d'échecs, sans cesse placés entre la perspective des millions ou de la misère, quand toutefois le suicide ne devient pas le dénouement de leurs espérances trompées !

Si à quelques-uns de nos joueurs effrénés nous pouvions inspirer le goût et même la passion des échecs, ne serait-ce pas un bienfait pour eux, pour leurs familles ?

Quelques conversions de ce genre nous placeraient tout naturellement dans la classe des moralistes, relativement à notre époque, et la passion des échecs remplaçant celle des jeux de hasard, serait un véhicule de morale. essayons... qui sait?... le jeu d'échecs a tant d'attraits ! et, si au charme des combinaisons qu'il présente, nous opposions les terribles tourments des émotions que font naître chez les joueurs, les jeux de hasard et de bourse? Si nous citions des faits qui prouveraient que ces joueurs-là passent leur vie entre la folie, la fureur et le désespoir.....si...essayons.... disons leur : prenez la passion des échecs, lisez notre journal, excellent conseil sans doute, mais sera-t-il mieux suivi que celui de certain brave homme qui disait un jour à M. B., certain Anglais plus que millionnaire... quel charme pouvez-vous trouver dans le jeu? est-ce la richesse, l'opulence que vous y cherchez ? vous possédez trois ou quatre millions; et vous risquez de n'avoir plus rien si vous perdez souvent 60 mille francs dans une soirée comme cela vous est arrivé hier. Que voulez-vous ? il n'y a plus que cela qui me fouette le sang. — Essayez d'un autre genre d'émotion; je connais une brave dame qui, jadis riche, passait sa vie à répandre des bienfaits? aujourd'hui privée de presque toute sa fortune par suite de malheurs imprévus, elle trouve dans son travail des moyens d'entretenir sa bienfaisance; elle fait des broderies qu'elle vend au profit des pauvres.

— « Mais moi, *je sais* pas broder. »

Voilà un conseil bien compris, n'est-ce pas? le notre le sera-t-il mieux ?

Qui a joué, jouera, qui a bu, boira, dit le proverbe.

Sans doute, corriger des ivrognes et des joueurs est difficile, très-difficile, prodigieusement difficile, mais non pas impossible, puisque dans ces deux genres d'ivresse, on peut citer quelques conversions. Essayons de guérir l'ivresse des jeux de hasard par l'amour du jeu d'échecs : une passion peut en guérir une autre; essayons donc. Disons aux joueurs, disons à leurs familles; disons à tout le monde : lisez notre journal.

De Lav.....

LE JEU DE TRICTRAC.

Les supériorités de l'intelligence n'ont pas toutes ambitionné de jouer le trictrac comme les échecs. C'est un jeu qui a été choisi ou comme délassement par la société, ou pour satisfaire une passion par les joueurs d'argent.

Ce jeu est très-ancien, car les Romains le pratiquaient beaucoup; et probablement ils le tenaient des Grecs, comme presque tous leurs jeux. En France, il y a trois siècles qu'il y est connu. Depuis 150 ans principalement, il y est resté invariable, et a toujours été suivi avec plus ou moins de fureur. Sous Louis XIV, il parait que c'était le champ de bataille où les plus effrénés joueurs cherchaient à se ruiner, comme de nos jours au 30 et 40 ou à la roulette. Aussi, Regnard, dans sa comédie du *Joueur*, ne parle-t-il que du trictrac. Nos lecteurs nous sauront gré de leur rappeler les scènes de cette charmante comédie, qui sont consacrées à ce jeu.

VALÈRE.

Une école maudite
« Me coûte, en un moment, douze trous tout de suite.
« Que je suis un grand chien! Parbleu, je te saurai,
« Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.
« Tu veux me faire perdre, ô fortune ennemie!
« Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie;
« Car je n'ai pas le sou. . . . . .
. . . .

TOUTABAS.

« Avec tous les respects d'un cœur vraiment sincère,
« Je viens vous offrir mon petit ministère.
« Je suis pour vous servir, gentilhomme auvergnac,
« Docteur dans tous les jeux et maître de trictrac :
« Mon nom est Toutabas, vicomte de la Case,
« Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GÉRONTE, *à part*.

« Un maître de trictrac! Il me prend pour mon fils.
« Quoi! vous montrez, monsieur, un tel art dans Paris?
« Et l'on ne vous a pas fait présent, en galère,
« D'un brevet d'espalier?

TOUTABAS.

« A quel homme ai-je affaire?
« Comment! je vous soutiens que dans tous les états,
« On ne peut de mon art assez faire de cas;
« Qu'un enfant de famille, et qu'on veut bien instruire,
« Devrait savoir jouer avant de savoir lire.

GÉRONTE.

« Monsieur le professeur, avec vos raisons
« Il faudrait vous loger aux petites maisons.

TOUTABAS.

« De quoi sert, je vous prie, une foule inutile
« De chanteurs, de danseurs, qui montrent par la ville?
« Un jeune homme en est-il plus riche quand il sait
« Chanter ré, mi, fa, sol, ou danser un menuet?
« Paiera-t-on des marchands la cohorte pressante,
« Avec un vaudeville, ou bien une courante?
« Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
« Dans mon art au plutôt se fasse initier?
« Qu'il sache, quand il perd, d'une ame peu commune,
« A force de savoir, rappeler la fortune?
« Qu'il apprenne un métier qui, par de sûrs secrets,
« En le divertissant, l'enrichisse à jamais?

GÉRONTE.

« Vous êtes riche, à voir?

TOUTABAS.

« Le jeu fait vivre à l'aise
« Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise;
« Mille usuriers fournis de ces obscurs brillants,
« Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulants;
« Des gascons à souper dans les brelans fidèles;
« Des chevaliers sans ordres; et tant de demoiselles
« Qui, sans le lansquenet, et son produit caché,
« De leur faible vertu feraient fort bon marché,
« Et dont, tous les hivers, la cuisine se fonde
« Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GÉRONTE.

« S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
« On en voit tous les jours mille mourir de faim,
« Qui, forcés à garder une longue abstinence,
« Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUTABAS.

« Et c'est de là que vient la beauté de mon art.
« En suivant mes leçons, on court peu de hasard.
« Je sais, quand il le faut, par un peu d'artifice,
« Du sort injurieux corriger la malice;
« Je sais dans un trictrac, quand il faut un sonnet,
« Glisser des dés heureux, ou chargés, ou pipés;
« Et quand mon plein est fait, gardant mes avantages,
« J'en substitue aussi d'autres prudents et sages
« Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
« Me font, en un instant, enfiler douze trous.
. . . . Je veux, par mon savoir extrême,
« Que vous escamotiez un dé comme moi-même. »

On prétend que Regnard, dont la vie avait été aventureuse, et qui connaissait, comme on voit, le trictrac, y avait perdu de l'argent dans un tripot. Il n'accusa pas seulement la fortune ou plus de savoir chez son adversaire, car il jouait fort bien et beaucoup. Il crut sans doute avoir eu affaire à un joueur déloyal et voulut le personnifier au théâtre dans le rôle de *Toutabas*. — Certainement, serait mal avisé celui qui nierait l'existence des dés pipés; ils sont historiques et avérés. Tout le monde connaît le coup de couteau qui cloua, sur la table même du jeu, la main d'un escroc, à qui son brutal adversaire dit : « Si les dés ne sont pas pipés, j'ai tort. »

Sous Henri III, un italien nommé Pimentel, imagina d'escamoter dans un jour tous les dés fabriqués à Paris, auxquels il substitua des dés pipés. — C'est ce même italien qui faisait souvent la partie de Henri IV, et que le duc de Sully, méprisant fort son savoir faire, mit à la porte de son hôtel : il voulait même le renvoyer jusqu'en Italie, d'où il était venu à la suite des Médicis.

L'avantage des dés pipés serait à tout autre jeu plus sensible qu'au trictrac, car à celui-ci les deux joueurs se servent alternativement des mêmes dés; l'avantage de l'un profiterait ainsi à l'autre : seulement, celui qui serait dans la confidence des dés, substituerait au calcul ordinaire un autre calcul; mais, par cela même, il se trahirait promptement, car il ne jouerait pas d'après la règle consacrée, ne pouvant tirer parti des dés faux qu'en opérant tout de travers; manœuvre qui ne réussirait pas long-temps contre un joueur un peu exercé.

Sous la régence et Louis XV, on joua beaucoup, et nous avons encore des amateurs qui se rappellent le jeu de trictrac dans les années qui précédèrent la révolution. Le nombre de ceux qui ont été témoins des parties de M. le duc de Laval commence à être fort restreint. Ce vieux seigneur

était célèbre à tous les jeux d'argent, et passe pour y avoir gagné plus d'un million. A la cour, le jeu ordinaire sous Louis XVI, était à deux louis le jeton, de façon qu'on pouvait perdre ou gagner dans une séance de quelques heures, jusqu'à mille louis. Depuis cette époque, le tarif du trictrac est bien descendu : on cite les parties à 80 francs la fiche, et de nos jours on ne dépasse guère le quart de cet enjeu, et encore aurait-on de la peine à trouver à faire à ce taux une partie suivie.

Il y a cependant aujourd'hui vogue marquée pour le trictrac. La monnaie de billon abonde, et les pièces de valeurs sont rares, comme en presque toutes choses ; c'est l'époque des subdivisions et réellement la quantité s'est chargée de suppléer à la qualité. Dans les cercles, on joue beaucoup le trictrac ; une masse de nouveaux amateurs a accepté ce jeu comme s'il était d'invention récente ; et ce qu'il y a de plus plaisant, c'est leur prétention à trouver extraordinaire qu'au bout de quelques séances ils rencontrent encore des maîtres dans les hommes sur le déclin de l'âge. Leur ignorance est telle, qu'ils ne savent seulement pas qu'il y faut une longue pratique, un jeu un peu intéressé, l'exemple de bons joueurs et la théorie des combinaisons toutes faites dans les livres. Celle-ci vous met à même d'embrasser tous les calculs qui doivent se résumer rapidement, quoique souvent complexes, et être balancés entre eux de façon à se donner la probabilité des chances. Joué lentement, ce jeu perd considérablement de son attrait. Comme il n'exige ni mémoire des coups passés, ni tension d'esprit, les vieillards peuvent le pratiquer long-temps ; aussi est-ce le jeu où ils tardent le plus à s'apercevoir qu'ils ont baissé.

On cite très-peu d'amateurs hors ligne, et c'est parmi les amis des échecs que se trouve plus d'une des sommités du trictrac. — Mais quelle profanation ! j'ai osé parler en même temps des deux jeux et laisser peut-être croire à un parallèle possible entre eux ! Un exemple entre mille suffira au besoin pour montrer quelle immense distance les sépare.

Nous connaissons une jeune femme qui vient tout-à-coup d'oser se mesurer avec les princes du trictrac et ne craint plus aucun défi de leur part. Elle a déjà fait ses preuves et s'est révélée comme de première force, possédant toutes les qualités principales qui y font arriver. Mais c'est une femme, et jusqu'à présent notre orgueil ne s'était résigné à accorder à ce sexe que la supériorité qui ne tient pas à la force et à la précision des calculs. Le trictrac serait-il donc créé pour notre humiliation ? heureusement il y entre beaucoup de hasard et la force ne peut être appréciée sans contestation, car elle n'est pas mathématique.—Honneur donc aux échecs ! ils ne nous exposent pas à être dépouillés de nos privilèges. Si une femme, quelque aimable et jolie qu'elle fût, osait venir nous y disputer le terrain, nous nous lèverions tous comme un seul homme et le défendrions jusqu'à l'extermination du dernier de nous. Ce serait probablement la fin du monde,

car les deux sexes ne vivraient jamais ensemble dans une pareille condition de rivalité; mais, crainte chimérique! aucune femme n'a jamais dépassé la troisième force, et rien ne nous menace dans notre empire de Palamède. – Nous ne disons pas que le monopole exclusif doit nous appartenir, mais nous croyons ici à la loi salique.—La reine est, il est vrai, la plus belle des pièces du jeu; mais aussi est-ce la seule reine qu'il possédera; car ce sera toujours de mâle en mâle que se transmettra la couronne de l'Échiquier. Tout le passé nous autorise à le croire sans orgueil masculin. Nous n'ignorons pas que madame Duchatelet y battait quelquefois Voltaire; de nos jours nous avons vu la princesse Belgiojoso, mesdames Benjamin-Constant, Farnous, de Laveleye, Gaurand et beaucoup d'autres femmes d'élite, faire mouvoir les pièces de ce champ de bataille en généraux exercés; mais en possession de la grâce et du sentiment, elles ont abdiqué ici les premiers rôles. Qu'elles partagent avec nous au trictrac, c'est possible, mais il ne leur est pas permis d'aspirer à compter parmi elles un Philidor ni un Labourdonnais, pas plus qu'elles n'auront de Pascal ni de Corneille. Le passé comme le présent répond de l'avenir, et c'est ici qu'on peut bien dire : « Ce qui n'a pas été ne sera pas. »

QUESTION PROPOSÉE AU TRICTRAC.

Quand deux demi-cases restent à faire pour le plein et qu'on amène un dé qui les fait remplir toutes deux de deux manières différentes, peut-on, doit-on marquer double comme on ferait pour une seule demi-case remplie de deux manières?—La règle est muette à cet égard; nos pères nous ont légué cette lacune et ceux qui résolvent le cas négativement se fondent à peu près sur ce seul motif. Les partisans de l'opinion contraire opposent l'analogie et l'esprit de la règle et du jeu.

Un congrès académique du trictrac deviendra nécessaire pour résoudre la controverse. On ne peut vivre plus long-temps avec cette difficulté, quoique le cas se présente bien rarement. Nous accueillerons donc tous les avis qui nous seront envoyés sur cette matière importante.

RETOUR DE L'INDE DE M. COCHRANE.

M. Cochrane, gentilhomme anglais, dont le jeu élégant et ingénieux aux échecs, produisit en France une très-vive impression en 1821 et 1822, est de retour des Grandes-Indes, où il vient de passer près de vingt ans consécutifs. — Son arrivée à Londres a été une véritable fête pour les clubs d'échecs où l'accueil le plus triomphant lui a été fait. Hommage bien dû à cette illustration de l'échiquier !

En quittant l'Europe, M. Cochrane y avait déposé une partie de son génie dans un volume très-remarquable qu'il nous laissa pour adieux Il ne s'était donc pas séparé de nous tout entier; aussi son souvenir est-il toujours resté parmi les amateurs français. Il joua beaucoup et long-temps avec M. Deschapelles et Labourdonnais : c'était alors le temps des combats de géants. Des deux plus jeunes, un hélas! est entièrement disparu et l'autre fut une génération humaine habitant d'un autre monde. Le maître seul n'a pas bougé : de corps et d'esprit il est toujours le même, debout et dans la toute-puissance de ses facultés, qui ne sommeillent que faute de pâture pour le réveil.

Pendant l'absence prolongée de sir Cochrane, qui négligea trop ses anciens amis (on peut lui faire ce reproche aujourd'hui que sa présence fait tout oublier), on a fait courir mille bruits absurdes sur ses rencontres avec les brames et les rajats de l'Inde. On nous disait qu'il avait trouvé si rudes joûteurs, qu'en lui faisant avantage de la Tour, les élus de Brama le mataient très-aisément, et que dans certaines régions plus reculées de cette contrée favorisée, existaient des forces encore bien supérieures. C'était vraiment ne faire de nous, Européens, que d'indignes pygmées, et sous ces contes des mille et une nuits nous abaissions nos fronts.... Aujourd'hui tout s'est éclairci. Le fait n'était pourtant pas entièrement faux : « Toujours un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge. »

Il y avait seulement confusion : ce n'était pas notre grand Cochrane, l'adversaire de M. Deschapelles, le rival de Labourdonnais, l'enfant chéri de nos clubs d'échecs, mais un de ses homonymes qui n'avait pas le talent en commun comme ce nom

qu'il avait compromis en se faisant battre, à la clarté de ce soleil d'Orient, par des Banians. Ces métempsychosistes, vainqueurs des habitants de la partie du monde la plus civilisée, croyaient véritablement que c'était en eux que Palamède et Philidor revivaient.

A nous donc à devenir plus défiants sur les contes orientaux ! — Nous savons maintenant qu'il y a deux Cochranes joueurs d'échecs. Triomphant, nous reconnaîtrons le nôtre, Cochrane 1er ; défait et battu, nous renverrons à Cochrane 2e.

Quoiqu'il en soit, l'esprit du jeu chez les Indiens n'a pas été salutaire, même à Cochrane 1er. Son imagination s'est énervée sur les bords du Gange ; elle a besoin de se retremper sur les rives de la Tamise et de la Seine. On découvre encore les étincelles du génie, mais la solidité et la tenue du praticien sont voilées. Toutefois, attendons qu'il ait repris haleine pour porter un jugement définitif. Dans notre prochain numéro nous rendrons compte de ses premières rencontres avec les nouvelles illustrations que cet ancien conquérant, rentrant dans sa patrie après une génération écoulée, a trouvées trônant fièrement à sa place.

VARIÉTÉS.

L'ANCIEN FOYER DU THÉATRE-FRANÇAIS.

Le foyer de la comédie française était, il y a 20 ans, un des salons les plus agréables de la Capitale. Nous ne voulons pas parler du foyer public, mais du foyer privé des comédiens Français. Il était situé sur la partie du Palais-Royal ayant vue sur ce qu'on appelle la Cour d'Honneur, presqu'au-dessus de la boutique de Chevet. Le duc d'Orléans, dans des vues de régularité pour son palais, a disposé depuis, de cette partie louée au Théâtre-Français, et l'a indemnisé par des emplacements pris sur la rue Richelieu, près de la rue St-Honoré. L'ancien foyer était de forme demi-octogone et immédiatement à l'arrière du fond de la scène. Il servait comme de passage aux artistes ; ce qui n'était peut-être pas favorable à la chaleur du local, mais lui donnait une animation de tous les moments. Ce même foyer avait vu les fureurs démagogiques et révolutionnaires de l'époque : Dugazon y prêchait les doctrines républicaines, et l'acteur Grammont s'y était montré pour la première fois à ses Camarades éblouis, sous son costume de général. C'est là même que le poète Ducis avait découvert tant de crimes sur le front du jeune Talma.

A la chute de l'empire, il devint le rendez-vous de toutes les gloires mécontentes, et quoique le Théâtre-Français fût rentré comme au règne de Louis XV sous l'autorité des premiers gentilshommes de la chambre, le libéralisme et le bonapartisme y tenaient tous les soirs leurs conciliabules. On n'y conspirait pas ; mais en faveur d'un passé assez récent, on décriait terriblement le temps présent. Tant d'influences avaient été déplacées! MM. Viennet, Jouy, Arnault, Duval et toute la littérature de l'empire y avaient pris racine, et trouvaient sympathiques les comédiens ordinaires du roi, qui n'oubliaient pas si vite, les bienfaits de Napoléon. D'ailleurs toutes les causeries étaient sous la forme plaisante et l'on avait, pour ainsi dire, un argot et des sobriquets que le profane n'aurait pu comprendre.

Les comédiens, pour la plupart, n'étaient pas royalistes ; aucun n'avait été à Coblentz ou à Gand. Talma, Fleury, Mlle Mars, Mlle Duchenoy, et généralement les premiers sujets, étaient de l'opposition d'alors Quelques-uns de leurs doubles, par calcul plus que par conviction, avaient marché sous une couleur différente; mais le talent seul fait le rang devant le public, et quelque misérable subvention est tout ce que put valoir leur façon orthodoxe de penser. Aucun ministère n'aurait eu la puissance de placer Lafon devant Talma, ni de donner le pas à Mlle Leverd sur Mlle Mars.

On avait adopté dans le foyer, pour rompre un peu la monotonie d'une polémique journalière, de faire la partie de Dames. On n'y jouait que pour l'honneur ; mais le prix était encore assez flatteur pour tenter l'ambition ; plus d'un vaincu eut des insomnies à la suite d'une partie perdue. L'auteur du *Médisant*, M. Gosse, qui y attachait presque autant d'amour-propre qu'à ses œuvres littéraires, en fit presque une maladie. Michot, le parfait comique, s'était fait le chef d'un orchestre qui donnait un charivari au perdant, à l'aide de petits jouets d'enfants, tels que mirlitons, crécelles, trompettes. Il y avait dans la société des forces suffisamment recommandables, pour pouvoir jouer à un pion avec les maîtres du damier. La tombe en a enlevé beaucoup; parmi les débris encore debout on peut citer MM. Grévedon, Firmin et Monrose. J'étais du nombre des plus forts, et cela me procurait toujours l'avantage d'avoir Talma à côté de moi. Ce grand acteur aspirait à être dépouillé de la toge de Manlius, ou de la robe de Joad, pour venir passer une heure au foyer et regarder jouer aux Dames. Il y prenait un plaisir excessif, et se mêlait de donner des conseils, qui presque toujours indiquaient le coup le plus faux. C'est ici le lieu de relever une de ces graves erreurs populaires, qui se transmettent de bouche en bouche, loin du cercle borné qui sait seul pertinemment le contraire, mais ne s'occupe de rien démentir. J'avais toujours entendu dire que Talma était un joueur, et que cette funeste passion, malgré les dons de l'empereur, le réduisait constamment aux expé-

dients. Cela prouve évidemment qu'une mauvaise réputation peut naître d'une cause respectable, aussi facilement que des mauvais penchants. Talma était artiste dans toute la force du terme, et tout ce qui tenait aux arts et aux lettres le séduisait. Les présents qu'il reçut des plus grands personnages ne le mettaient pas à l'abri de tous les caprices; alors il ne s'imposait pas de bornes, et l'occasion d'acquérir quelque beau morceau d'antiquité ne lui échappait guère. Il était également facile pour le malheur, et laissait beaucoup prendre. De là, sans doute, sont venues les accusations de prodigue et de dissipateur, et la cause en fut attribuée au jeu, la plus désastreuse des passions ruineuses. Le pauvre homme connaissait à peine les cartes, et ne savait pas les tenir. Il riait lui même le premier, quand il parlait de la réputation qu'on lui faisait. Je n'ai jamais pu lui apprendre la marche des échecs, pendant deux ou trois séances qu'il y consacra. Il est vrai que, professeur égoïste, je ne demandais pas mieux que de le laisser s'éloigner souvent du sujet en l'interrogeant sur son art. Il était alors inépuisable, et oubliait tout, quand il parlait littérature et théâtre. Comme il était profond et original lorsqu'il s'inspirait sur de pareilles matières! il est bien permis alors de ne pouvoir pas descendre à comprendre même le *mat du berger*, et c'est ce qui lui arriva.

Mais me voici déjà loin du foyer de la comédie française. Qu'il a perdu de ses illustrations depuis cette époque! aussi est-il presque désert aujourd'hui. Ce ne sont plus les mêmes conversations, le même ton. On voit que Moncade et Célimène sont bien loin de nous. Si la société vivante a disparu sans se renouveler, en revanche la nature morte et meublante, s'est bien accrue. Le foyer est un petit musée. Tous les portraits des plus grands acteurs depuis Molière, y sont en peinture ou sculpture. Autrefois on n'y admettait, comme au Louvre, que ceux qui n'étaient plus; aujourd'hui les vivants y figurent, et l'on peut juger pertinemment la ressemblance. Le tableau de Geffroy, justement apprécié au dernier salon, n'est pas le moins bel ornement du foyer. Il n'est achevé que depuis une année, et déjà les plus grandes renommées qui y figurent appartiennent au passé!....

Les bons comédiens comme les grands généraux, ont souvent ambitionné de jouer aux échecs. Il y en a qui ont atteint une très-belle force. Le célèbre Baron, un siècle avant Philidor, y occupait les loisirs que lui laissaient ses bonnes fortunes et le théâtre. Lekain y jouait avec M. Delaharpe, à Ferney; Préville et Garrick, ces princes de la scène, y ont fait une partie assez intéressante que nous nous proposons de donner plus tard à nos lecteurs. Et de nos jours de Vigny,-St. Eugène et Provost, ont su nous faire apprécier à la fois leur talent sur le théâtre et sur l'échiquier.

Le directeur du *Palamède* rédacteur en chef,
St.-Amant.

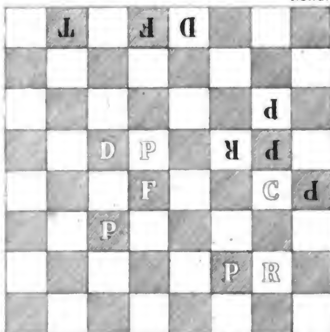
PROBLÊMES,

de la Composition de M.r CALVI.

N.B. La solution des Problêmes sera toujours dans le numéro suivant.

1

Noirs.

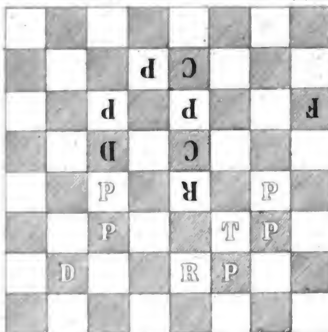


Blancs.

Les Blancs font mat en trois coups

2

Noirs.



Blancs.

Les Blancs font mat en cinq coups.

NUMÉRO 2. 15 JANVIER 1842.

LE PALAMÈDE.

A nos Abonnés.

L'appel que nous vous avons fait a été entendu. La résurrection du *Palamède* est secondée par vous, si ce n'est pas, comme jadis, en vue de favoriser l'intérêt personnel dans un grand talent malheureux, c'est du moins comme association au développement d'une publication, à la gloire, à l'honneur et à la propagation des Échecs. Grâce à vous, désormais son sort est assuré! A la fin de l'année nous rendrons compte de nos travaux et de toute notre administration à nos abonnés; eux et nos collaborateurs sont nos seuls et véritables associés et ayant droit. Ce sera ensemble, et à la majorité, que nous aviserons à continuer, soit en persistant dans la même ligne, soit en la modifiant pour faire mieux.

Le roi des jeux est le jeu des Échecs; mais, comme tout souverain légitime et juste, il aime à s'entourer de son peuple et de ses meilleurs sujets. Nul ne doit vivre seul et isolé, d'après la loi de nature. Aussi, sans cesser de nous occuper spécialement du plus noble des jeux, nous aurons soin, dans tous les numéros, d'offrir de la diversité pour charmer tous les goûts. Des arrangemens ont été faits par nous pour continuer à donner au *Jeu de Dames* l'attention qu'y portait Labourdonnais dans les derniers numéros du *Palamède*. Ce jeu, d'ailleurs, fait partie de la famille royale. Nous espérons aussi aborder prochainement le *Jeu de Billard*, avec l'aide du plus habile des praticiens du siècle. Mais nous voulons traiter ces matières avec suite et à l'aide de tableaux qui ne laissent pas d'obscurité. Nous exposerons avec clarté, même ce qui est d'exécution. Il y a de la pensée et de la combinaison intellectuelle jusque dans ce que le vulgaire pourrait n'attribuer qu'à la seule organisation matérielle.

Quelques mois encore, et nos efforts auront assez produit pour laisser apprécier tout ce que peut résoudre une volonté énergique et persévérante.

Notre épigraphe : « *La vie est une partie d'échecs,* » se trouve toute

entière dans *Don Quichotte*. Voici les développemens que l'auteur y ajoute dans un de ces momens où il ne craint pas de mettre ses plus hautes pensées dans la bouche de son héros :

« Partout, sur la terre, les hommes jouent des rôles différens.
» Comme aux échecs, qui des Rois, qui des Fous, qui des Cheva-
» liers, qui de simples soldats, selon la fortune et la naissance. Et
» quand la partie est finie, la mort entre en scène et passe sur tous
» le niveau de l'égalité, de même que pour les échecs replacés dans
» leur boîte. »

Nous devions au Grec Palamède les honneurs de notre vignette. Il initie Calchas, pendant les longueurs du siége de Troie, au jeu d'échecs, qu'il vient d'inventer. Homère ne nous a transmis aucune des parties de cette époque. Le bonhomme s'endormit probablement avant d'avoir achevé le chapitre des jeux auxquels se livraient sous leurs tentes ses illustres demi-dieux ; sans cela comment supposer qu'il eût ainsi frappé les échecs d'un injurieux oubli?

Le titre de ce numéro est détaché et en sus de nos trois feuilles. Il est destiné à remplacer celui du premier numéro, trop imparfait, lorqu'on fera relier les sept numéros du semestre, formant le premier volume. Le portrait de Labourdonnais doit être placé à côté. Peut-être pourrons-nous en offrir un plus frappant de ressemblance à nos abonnés ; à cet égard nous ne prenons pas d'engagegement formel, étant réduits nous-mêmes à des éventualités.

Nous avions cru long-temps que le premier numéro, que nous avons publié le 15 décembre dernier, pourrait clore la quatrième année de Labourdonnais. Aujourd'hui nous devons le regarder comme le premier numéro de la cinquième année. Mille raisons pour une nous font adopter décidément cette marche. L'année se composera ainsi de treize numéros.

Dans le plus prochain, nous donnerons à nos lecteurs un article sorti de la plume brillante de M. Méry, l'ancien associé de Labourdonnais, pour la fondation du *Palamède*, auquel il porte toujours un paternel et solide appui.

AUX ANCIENS ABONNÉS DU *PALAMÈDE*,

Nous présentons, détachée, la table des matières contenues dans les troisième et quatrième années. Elle leur est indispensable pour les recherches, et nous sommes heureux d'acquitter la dette que la mort de notre devancier avait laissée en suspens. Ces trois pages 129, 130 et 131, seront la fin du quatrième numéro de la quatrième année.

Nous sommes maintenant dans la 2e série, comme dans l'an de grâce 1842.

Les Colonies françaises et Labourdonnais.

Il y a obligation forcée pour nous, à revenir sur le même sujet. Le sentiment national a été blessé, et le coup est d'autant plus sensible que l'injure fut faite à propos d'actes qui appelaient des manifestations toutes différentes. Non, la France n'a point été ingrate pour la mémoire de Labourdonnais; au contraire, elle a été constamment humaine et généreuse pour sa postérité. Celle-ci n'était pas dans l'obligation d'émigrer pour se procurer des moyens d'existence. Labourdonnais trouva l'étranger compatissant et hospitalier sans doute; mais il était habitué à pareil traitement au milieu de ses concitoyens. Parmi ceux-ci, d'éclatantes marques de générosité sont même arrivées des points les plus éloignés de la métropole. La munificence coloniale ne s'est pas attiédie à travers quatre mille lieues de mer. Elle s'est intéressée au malheur avec un élan et une délicatesse qui doublent le prix du bienfait. Nous sommes heureux, et non jaloux, d'avoir à publier des actes qui honorent à la fois celui qui donne et celui qui reçoit. Les détails de cette noble conduite feront d'ailleurs diversion au compte-rendu véridique mais pénible, que contenait le numéro précédent du *Palamède* sur les derniers momens de Labourdonnais à Londres.

Le jeu des échecs est proportionnellement plus répandu dans les classes appartenant à la marine et aux Colonies, qu'au cœur même de la France. La distance qui nous sépare de nos possessions au delà de la ligne et des tropiques, n'a pas arrêté l'essor du *Palamède*. Il est depuis long-temps acclimaté à ces belles contrées, d'où les marques d'intérêt et de sympathie ne lui ont pas manqué. Des liens de fraternité nous unissent donc doublement à ces Français exilés; aussi saisissons-nous avec empressement l'occasion de faire ressortir l'élévation et la noblesse d'une conduite qui n'est, en cette circonstance, qu'une coïncidence parfaite avec ce qu'elle est généralement. On peut attaquer les colons, les calomnier souvent, les ruiner par des tarifs disproportionnés et oppressifs en attendant que cette ruine devienne plus complète par une émancipation intempestive; mais il n'est au pouvoir de personne, même de leurs ennemis les plus

acharnés, d'étouffer les actes par lesquels ils répondent à bien des accusations. On est si souvent oublieux des services récens et dont les fruits sont encore verts, qu'on ne saurait trop glorifier les récompenses votées à des services séculaires. Les colons ont été jusqu'à *la quatrième* et *la cinquième* générations. C'est une philanthropie qui vaut bien celle qui, sans bourse délier, veut consacrer les principes de l'humanité au détriment de la propriété d'autrui. Nous ne sommes certes pas les partisans de l'esclavage; mais puisque cette triste propriété a été acquise sur la foi des traités, qu'elle est reconnue par la loi, il y aurait iniquité, spoliation, à en disposer sans l'indemnité préalable, que l'État doit à tous les dépossédés pour cause d'utilité publique. Les abolitionistes perdent ces principes de vue trop fréquemment; aussi passent-ils pour être plus ennemis des Colonies qu'apôtres de l'humanité. Labourdonnais, carbonaro sous la restauration, s'affilia après la révolution de juillet à des sociétés de philanthropes s'occupant beaucoup plus de ce qui se passe au loin, que des plaies qu'ils peuvent toucher tous les jours dans notre état social. Si les colons de Bourbon n'ont pas ignoré cette circonstance, quelle grandeur d'âme dans leur vengeance!

« Le Nil a vu sur ses rivages
» Les Noirs habitans des déserts,
» Insulter par leurs cris sauvages
» L'astre éclatant de l'univers.
» Cris impuissans! fureurs bizarres!
» Tandis que ces monstres barbares
» Poussaient d'insolentes clameurs,
» Le Dieu, poursuivant sa carrière,
» Versait des torrens de lumières
» Sur ses obscurs blasphémateurs. »

Extrait des séances du Conseil colonial de l'Ile-Bourbon, des 4 et 8 décembre **1840.**

L'arrière-petit-fils de l'illustre Labourdonnais, forcé, par une maladie cruelle, d'interrompre les travaux qui lui assuraient une existence honorable, fait un appel à la reconnaissance de la colonie. — Le conseil, à l'UNANIMITÉ, répond à ce vœu. — Projet de décret qui accorde une pension viagère de 3,000 francs à M. Charles-Louis Mahé de Labourdonnais, votée à l'UNANIMITÉ et par acclamation.

Séance du 4 décembre.

L'un des secrétaires donne lecture d'une pétition de M. Louis-Charles Mahé de Labourdonnais, petit-fils et seul descendant existant aujourd'hui de Bertrand-François Mahé de Labourdonnais, ancien gouverneur des îles de France et de Bourbon.

Le pétitionnaire, tant que sa santé lui a permis de se créer des moyens ho-

norables d'existence, s'est abstenu de faire un appel à la reconnaissance des colons. Mais atteint depuis plus d'une année d'une maladie cruelle, ayant épuisé toutes ses ressources, il vient, rappelant les grands services rendus à la patrie et particulièrement à l'Ile-Bourbon par son aïeul, demander au Conseil colonial une pension alimentaire.

Cette pétition est accompagnée d'une lettre de M. le Ministre de la marine, qui l'a fait parvenir à M. le Gouverneur, et d'une lettre de M. le Gouverneur qui l'adresse en ce moment à M. le Président du Conseil colonial.

D'une attestation émanée de trois docteurs médecins, il résulte que M. Louis-Charles Mahé de Labourdonnais, atteint d'une maladie douloureuse, ne peut plus, comme par le passé, s'adonner aux travaux littéraires qui lui procuraient une existence honorable.

Un acte notarié constate que le pétitionnaire est aujourd'hui le plus proche descendant de Bertrand-François Mahé de Labourdonnais, son bisaïeul.

La pétition est aussi accompagnée d'une lettre que le président de la commission intermédiaire, suppléant l'assemblée coloniale de cette île, écrivit, le 12 brumaire an XI, à la fille de l'ancien gouverneur, pour lui annoncer qu'une pension de 200 piastres lui serait payée sur le trésor de la colonie.

La commission intermédiaire dit que le souvenir de ce grand homme est encore empreint sur la plupart de nos monumens publics, qu'il vit toujours dans le cœur des colons; aussi s'empressa-t-elle de payer à la fille de l'illustre Labourdonnais, la dette sacrée de la reconnaissance, en regrettant vivement qu'il ne lui fût pas permis de mesurer l'offrande à la grandeur des services.

M. Auber : Je demande l'urgence.

M. le Président : Comme le pétitionnaire a pour aïeul un homme qui a rendu de si grands services à la colonie, on pourrait, ce me semble, voter par acclamation la prise en considération de sa demande, décider qu'une pension lui sera accordée, et en fixer de suite le chiffre.

M. Auber : Oui, sans doute, ce serait suspecter le patriotisme des habitans de Bourbon; ce serait faire injure à leurs sentimens, que de penser qu'ici un vote par acclamation n'eût pas toutes leurs sympathies.

M. Laffon : Je propose de fixer la pension à 3,000 fr.

M. Testart : Je demande aussi qu'on vote par acclamation, et, comme M. Laffon, je propose de fixer à 3,000 fr. le chiffre de la pension. Déjà la fille de l'illustre Labourdonnais avait fait appel à la reconnaissance du pays, et la pension qui lui avait été accordée n'a pu être payée. Aujourd'hui, le petit-fils, tombé dans l'indigence, s'adresse à vous, et vous ne pouvez offrir au descendant de Labourdonnais le secours que l'on donne à un homme obscur ; vous ne pouvez voter moins de 3,000 fr., et les finances du pays vous le permettent; elles sont dans un état prospère.

M. Patu de Rosemont : Je vois avec plaisir que cette pétition nous trouve unanimes, que tous ici nous sommes disposés à reconnaître les services rendus à la patrie : il ne pourrait y avoir de dissidence que pour la fixation du chiffre de la pension. Pour arriver à une appréciation juste et digne, il serait bien de nommer une commission qui nous présenterait demain son rapport. Quant à moi, je pense que nous ne pouvons offrir au descendant de Labourdonnais moins de 5,000 fr.; c'est mon opinion.

L'urgence est déclarée.

La discussion est close.

La proposition de M. Patu n'est pas adoptée.

A l'unanimité, le Conseil prend la pétition en considération et fixe le chiffre de la pension à 3,000 fr.

M. Dejean de la Batie : Vous venez de fixer le chiffre de la pension; mais elle ne peut être légalement constituée que par décret; et pour qu'elle soit à l'abri des votes à venir, il faut demander un décret spécial.

M. le Président : L'observation de M. Dejean de La Batie est fort juste, et j'allais écrire à M. le Gouverneur pour lui faire connaître que le Conseil a fixé à 3,000 fr. le chiffre de la pension, et pour le prier de nous présenter un projet de décret.

M. Auber : Je demande que M. Louis-Charles Mahé de Labourdonnais jouisse de la pension, même pour cette année; qu'elle lui soit payée à partir du 1er janvier dernier, et que le décret l'exprime.

Cette motion est prise en considération à l'unanimité.

Séance du 8 décembre.

M. l'Ordonnateur présente un projet de décret, concernant une pension à accorder à M. de Labourdonnais.

Il donne lecture de ce projet et d'un exposé des motifs.

Voici cet exposé :

Messieurs, la vénération et la reconnaissance des peuples pour ceux qui furent leurs bienfaiteurs, ne sont pas seulement une simple satisfaction morale, le signe de l'esprit élevé, généreux et civilisé qui les anime; elles sont encore des vertus productives des plus grands avantages. Ne sont-elles pas, en effet, une des bases les plus solides du patriotisme, un des biens les plus forts de l'état de société? N'appelle-t-elle pas les hommes, doués par la nature des plus hautes facultés, à les consacrer exclusivement à la gloire de leur pays, au bien-être de leurs concitoyens, à sacrifier toute leur existence, toute leur vie réelle, au bonheur et à l'ambition de vivre dans la mémoire des générations futures?

Telle a été la carrière glorieuse du célèbre Bernard-François Mahé de Labourdonnais, ancien gouverneur-général des îles de France et de Bourbon. Les colons de Bourbon n'ont pas oublié que c'est cet homme de génie qui fit sortir, en 1735, cette colonie et celle de Maurice, du néant; qui commença l'ère de notre civilisation; qui y fonda nos premiers établissemens publics, et ouvrit les principales routes qui lient nos communes; qui, seul et sans secours, fut, selon les besoins, ingénieur, marin, administratenr, guerrier, agriculteur, législateur, et transforma en peu de temps une réunion d'hommes turbulens, ignorans et dépravés, en une société calme, industrieuse et agricole; ils n'ont pas oublié que ce fut ici qu'il conçut et organisa cette mémorable expédition qui le rendit maître de Madras, et qui aurait changé nos destinées dans l'Inde, si l'envie et la calomnie n'avaient brisé sa carrière et ne lui avaient fait expier en prison les lauriers qu'il avait ajoutés à notre gloire nationale.

Dignes représentans des colons de Bourbon, vous ne pouviez manquer d'accueillir avec une bienveillance marquée, la pétition qui vous a été adressée par le seul descendant de cet homme illustre; vous y avez noblement répondu dans votre séance du 4 de ce mois, en prenant par acclamation et à l'unanimité cette pétition en considération, et en exprimant le désir de voir

fixer à 3,000 fr. par an et à compter du 1er janvier 1840, la pension réclamée par M. Mahé de Labourdonnais (Louis-Charles).

C'est pour satisfaire à ce vote que M. le Gouverneur nous a prescrit de vous soumettre le projet de décret que nous avons l'honneur de vous présenter, par lequel il est accordé à M. Louis-Charles Mahé de Labourdonnais, petit-fils et seul descendant du célèbre Labourdonnais, une pension viagère de 3,000 fr. par an, sur la caisse coloniale, à partir du 1er janvier 1840. Les dispositions de ce projet de décret étant conformes à l'esprit de votre délibération du 4 de ce mois, nous osons espérer qu'il sera voté avec le même empressement et la même unanimité que vous avez mis à prendre en considération la pétition de l'impétrant.

M. Ch. Fery : Je demande que le projet de décret, relatif à M. de Labourdonnais, soit immédiatement renvoyé à l'examen d'une commission. On ne peut se méprendre sur le but de cette motion. Ce projet, c'est le Conseil qui l'a demandé, et l'adoption en est assurée. Si je désire qu'une commission soit nommée, ce n'est que pour faire naître un rapport qui consacre avec développemens les sympathies du Conseil pour le pétitionnaire.

M. Testart : Le Conseil a déjà hautement manifesté toutes ses sympathies pour M. de Labourdonnais, en votant, par acclamation et à l'unanimité, la prise en considération de sa pétition et le chiffre de sa pension. Les développemens d'un rapport n'ajouteraient rien à la valeur de ce vote spontané, de cet élan unanime.

Cependant le pétitionnaire éprouve des besoins, et le moindre retard peut lui être préjudiciable (1). Je demande que le projet soit immédiatement soumis au scrutin ; un navire part demain qui pourrait annoncer à M. de Labourdonnais le vote du Conseil.

M. Ch. Féry : Toujours les projets sont renvoyés à des commissions, et nos sympathies pour le pétitionnaire se trouveront bien d'avoir suivi cette règle que la raison et l'usage ont consacrée, car le rapport environnera nécessairement le projet de l'expression des sentimens les plus honorables pour M. de Labourdonnais.

Vous venez d'entendre l'exposé des motifs ; il énumère les titres éminens qui ont valu à l'illustre Labourdonnais la reconnaissance du pays ; il peint, à grands traits et sous les plus belles couleurs, le caractère de cet homme qui possédait, à un degré si élevé, le génie de la colonisation. Eh bien ! cette pièce remarquable, qui est l'œuvre du gouvernement, restera dans nos archives ; il faut un rapport qui constate aussi les sympathies du Conseil colonial.

Lorsque tout récemment, le gouvernement du roi présenta à la chambre le projet de loi pour la translation des cendres de Napoléon, les députés voulaient d'abord voter par acclamation (2); cependant le règlement prévalut, et l'on eut à s'en féliciter, car la commission qui fut nommée étendit encore les propositions du gouvernement. Voilà un précédent que l'on peut invoquer dans cette circonstance.

M. Fiteau : Tout ce qu'un rapport pourrait dire se trouve dans l'exposé

---

(1) C'est ce jour-là même que Labourdonnais faisait à Londres sa dernière partie d'échecs.

(2) La chambre des députés n'a pas certes voté cette loi avec autant de dignité et un sentiment aussi parfait des convenances, que les conseillers de Bourbon l'ont fait pour notre grand joueur d'échecs.

des motifs, et le conseil adopte avec plaisir ce document. Mais l'exposé des motifs et ses développemens brillans ne sont pas au dessus de la résolution spontanée, unanime, du vote par acclamation qui a couronné la demande du pétitionnaire! Ainsi, les sympathies du conseil ont été aussi hautement manifestées qu'elles pouvaient l'être, et elles n'ont besoin d'être rehaussées, ni par un rapport, ni par une discussion.

Je demande donc que le décret soit voté par acclamation.

Cette motion est adoptée.

Il est donné lecture de l'article unique du décret; il est conçu ainsi :

« Il est accordé une pension alimentaire et viagère de trois mille francs par an, à M. Mahé de Labourdonnais (Louis-Charles), petit-fils et seul descendant du célèbre Mahé de Labourdonnais, ancien gouverneur de Bourbon.

» Cette pension sera acquittée sur les fonds locaux, à partir du 1er janvier 1840. »

Le décret est soumis au scrutin secret.

Il y a 18 votans.

Le dépouillement du scrutin présente 18 boules blanches.

Le Conseil adopte à l'unanimité.

Combien faut-il de pathos abolitionistes pour faire équation à de pareils actes?

Il était sans doute dans la destinée de l'ancien gouverneur de l'Ile de France, que ses héritiers ne toucheraient jamais les récompenses que la reconnaissance nationale leur décernait. Sa fille, madame de Montbrun Pardiac, en fut empêchée par l'état de guerre sous l'Empire, et Labourdonnais mourait à Londres cinq jours après le vote de l'Ile Bourbon. Onze mois et demi de cette pension sont échus et n'ont pas été payés. La dame anglaise unie à Labourdonnais en légitime mariage sur le sol Britannique, n'a pu toucher, par suite de l'inobservation des formalités prescrites par l'article 171 du Code civil. Il ne manquerait plus que de voir le Trésor royal se mettre aujourd'hui en possession de cet argent...

Si Labourdonnais n'était pas mort, il est avéré aujourd'hui que les colons de l'Ile de France (Maurice), Anglais comme Français, se seraient associés à leur ancienne sœur dans cette récompense au petit-fils de leur bienfaiteur.

Une demande a été formée auprès du Conseil colonial de Bourbon, pour qu'une portion de cette pension devienne reversible sur la veuve : on n'en connaît pas encore les résultats. Espérons que l'humanité et les sentimens généreux qui ont dirigé le Conseil une première fois, continueront à l'animer!



COURS D'ÉCHECS.

Nous donnons ici la première leçon du cours que nous avons promis à nos lecteurs. Elle sort de la plume d'un excellent amateur, compatriote et digne émule de Ponziani, Ercole del Rio, Lolli, etc., et repose sur le début le plus général : le Fou du Roi sorti de part et d'autre, au 2e coup, à la 4e case du Fou de la Dame.

Nous ne saurions trop répéter aux joueurs inexpérimentés d'étudier ces premiers pas sur le terrain de l'échiquier. Toute la partie se ressent des coups d'ouverture. Avec de bonnes démonstrations il est au pouvoir de tout le monde d'apprendre très facilement l'art de commencer une partie, comme attaque et comme défense. Non seulement à force égale, mais même à force inférieure, cette connaissance des débuts assure l'avantage, car elle donne aux armes une trempe supérieure. Nous connaissons des joueurs qui se sont placés presque au premier rang par l'étude unique d'un bon début d'attaque et d'un autre pour la défense. L'attention et une vieille expérience complètent leur force. Qui ne peut prétendre à posséder un secret aussi simple? Il faut surtout s'attacher à retrouver la route indiquée, alors même que l'adversaire intervertirait un ou deux coups.

Lorsque toutes les pièces sont sorties et disposées pour la bataille, c'est le calcul, le génie propre au joueur qui doit l'animer. Nous ne pouvons le suivre là qu'avec des principes généraux; mais dans les leçons pour les débuts, nous soutiendrons sa démarche chancelante et le mettrons toujours dans la bonne direction. Par la suite, nous traiterons les fins de parties, sur lesquelles il est encore des coups qu'il faut connaître de tradition, pour ne pas laisser échapper la victoire ou pour la ramener sous son drapeau.

PREMIÈRE LEÇON.

Les règles du jeu des échecs et la marche des pièces ayant été indiquées dans *le Palamède*, je ne reproduirai pas ces notions premières, et j'examinerai tout de suite les débuts de partie.

Je suivrai l'ordre adopté par l'encyclopédie des échecs. Je diviserai tous les débuts de parties en six sections.

La 1re comprendra les débuts où celui qui a le trait joue au second coup le F du R.

La 2e : les débuts où celui qui a le trait joue au second coup le C du R.

La 3e : comprendra les gambits du F du R.

La 4e : les gambits du C du R.

La 5e : les gambits de la D.

La 6e : les débuts irréguliers.

A la fin de chaque leçon je donnerai deux problèmes faciles, dont la solution sera portée à la fin de la leçon suivante :

SECTION 1re : le F du R, au 2e coup.

PREMIER DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.

Il n'est pas indifférent de jouer un P plutôt qu'un autre au commencement de la partie. En jouant ce P 2 c. vous dégagez la D et le F du R, et en même temps vous occupez une partie du centre de l'échiquier : ce qui est fort important. Si vous jouiez le P de la D 2 c. vous dégageriez également deux pièces, et vous occuperiez une partie du centre, mais il vaut mieux mettre en liberté le F du R. Si vous poussiez le P du R une seule case, vous gêneriez la marche du F de la D, et vous permettriez à votre adversaire de s'établir au centre.

Le noir joue le même P du R 2 c.; c'est le meilleur coup qu'il puisse jouer pour vous empêcher de pousser le P de la D ou le P du F du R 2 c.; ce qui développerait votre jeu.

2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.

Il est convenable de sortir ce F pour donner une place à votre R et lui laisser la faculté de roquer après la sortie de son C. Ce F est la meilleure pièce d'attaque au commencement de la partie, et vous ne pouvez pas le placer mieux qu'à la 4 c. du F de la D. Dans cette position, il attaque le P du F du R noir, qui est le point le plus vulnérable et le plus difficile à défendre. A toute autre case il aurait gêné le développement de vos pièces, ou aurait fait gagner des temps à votre adversaire, qui l'aurait attaqué avec le P de la T de la D, ou avec celui du F, et ensuite avec celui du C de la D 2 c.

Le noir, en jouant ce F à la 4 c. du F de la D, vous empêche de pousser le P de la D 2 c., ce qui serait un bon coup d'attaque.

3 Le P du F de la D 1 c.	3 Le C du R à la 3 c. du F du R.

Vous poussez ce P pour attaquer ensuite le F avec le P de votre D. En même temps vous dégagez la D.

Le coup du noir n'est pas bon. Il expose le C à être attaqué comme nous verrons plus tard. Il aurait mieux joué en portant la D à la 2 c. du R, ou en poussant le P de la D 2 c. Nous analyserons ces deux coups dans une autre leçon.

4 Le P de la D 2 c. | 4 Le P prend le P.

Vous poussez ce P pour établir deux P au centre, et pour masquer le F du R adverse.

Le noir joue bien en prenant. S'il avait retiré son F, vous auriez pris le P avec le P; le C vous aurait pris le P du R, et vous auriez porté la D à sa 5e c.

5 Le P du F de la D prend le P. | 5 Le F à la 3 c. du C de la D.

Vous avez ainsi établi 2 P au centre, ce qui est très avantageux. Le noir retire son F pour le conserver; mais il aurait mieux joué en vous donnant échec. La perte de ce temps vous donne l'avantage de la position.

6 Le C de la D à la 3 c. du F. | 6 Le R roque.

Vous sortez ce C pour défendre votre P du R qui est attaqué et pour empêcher qu'il pousse le P de la D 2 c., ce qui vous forcerait de prendre avec le P du R.

Le coup du noir est assez bien joué. Il pouvait à la place de roquer vous prendre le P du R avec son C, dans l'intention de pousser 2 c. le P de la D si vous preniez le C avec le vôtre, ce qui lui aurait donné une bonne position et dégagé son jeu; mais vous auriez, avant de prendre le C, pris le P du F de son R avec votre F du R, en lui faisant échec. Dans cette position vous auriez gagné quelques temps, parce qu'il aurait été forcé d'employer plusieurs coups pour mettre son R à l'abri de vos attaques.

7 Le C du R à la 2 c. du R. | 7 Le P du F de la D 1 c.

Vous jouez ce C pour l'empêcher de prendre votre P du R et pour donner à votre R la liberté de roquer. Si vous l'aviez porté à la 3 c. du F il aurait gêné la marche de votre P du F du R, et le noir aurait pu prendre le P du R avec le C.

Le noir pousse le P du F de sa D 1 c., pour jouer ensuite celui de la D 2 c. et rompre votre centre.

Si à la place de jouer ce P il avait pris votre P du R., vous auriez pris son C avec le vôtre. Le noir aurait poussé le P de la D 2 c. et vous auriez porté le C de la D à la 5 c. du C du R, pour jouer après qu'il aurait eu pris votre F du R, la D à la 2 c. de son F menaçant du mat. Dans cette position, s'il poussait le P du F du R 2 c., vous prendriez le P doublé, et vous gagneriez l'échange ou lui donneriez le mat étouffé en 4 coups. S'il poussait à la place du P du F du R 2 c., le P du C du R 1 c., vous prendriez le P doublé avec la D, et vous auriez une bonne position.

Si au contraire votre C du R avait été placé à la 3 c. du F, le noir donnerait échec avec sa D à la 2 c. du R, et porterait ensuite son F de la D à la 3 c. du R, ce qui ferait au moins égalité de jeu.

8 Le F du R à la 3 c. de la D. |

Pour éviter l'échange du P de votre R contre le P de la D de l'adversaire, vous retirez votre F à la 3 c. de la D. Si vous le retiriez à la 3 c. du C, il serait masqué par le P de la D noire, tandis qu'à cette place il pourra attaquer plus tard le P de la T du R. Dans cette position vous devez attendre pour pousser les pions du centre qu'ils soient attaqués par les P de votre adversaire, et vous devez tâcher de soutenir le P du R avec celui du F du R. Votre partie est très bonne.

Dans ce début le noir a commis deux erreurs. La première, en sortant le C au 3 coup; la seconde, au 5 coup en retirant son F au lieu de donner échec. La variante suivante va vous indiquer ce qui serait arrivé s'il avait joué le F au 5 coup à la 5 c. du C de la D.

Variante au 5e coup.

BLANC.	NOIR.
	5 Le F du R à la 5 c. du C de la D : échec.

Le noir joue le coup juste. Il ne vous laisse pas le temps de sortir le C de la D qui l'empêcherait de pousser le P de la D 2 c.

6 Le F de la D à la 2 c. de la D. | 6 Le F prend le F : échec.

Vous couvrez l'échec avec ce F pour ne pas perdre le P du R, ce qui vous serait arrivé si vous l'aviez couvert avec le C de la D.

Le noir prend pour ne pas perdre un temps. S'il avait porté son C de la D à la 3 c. du F, vous auriez pris le F, et porté la D à la 3 c. de son C, ce qui vous aurait fait un bien plus beau jeu.

7 Le C prend le F. | 7 Le P de la D 2 c.

En prenant du C, vous défendez le P du R, qui autrement serait pris par le C adverse.

Le noir pousse ce P pour rompre votre centre, soit que vous preniez, soit que vous ne preniez pas. Il dégage en même temps son F de la D : coup très bien joué qui améliore sa position.

8 Le P prend le P. | 8 Le C prend le P.

Vous prenez avec le P pour conserver votre F qui est très bien placé.

Le noir prend avec le C votre P doublé, mais peut-être eût-il mieux fait de roquer. Supposons qu'il roque. Vous ne pouvez soutenir votre P qu'avec la D portée à la 3 c. du F du R ou à la 3 c. de son C. Dans les deux cas le noir pousse le P du F de la D une case, en attaquant votre P doublé. Si vous prenez le P avec le vôtre, il le reprend du C et attaque

le P de votre D qu'il prendra en peu de coups, ayant un jeu plus développé. Si, après qu'il a roqué, vous ne soutenez pas votre P, il le prendra avec le C et sortira ensuite ses pièces sans être obligé de défendre ou de couvrir son P du F du R, ce qui lui fera gagner plusieurs coups.

9 La D à la 3 c. de son C. | 9 Le P du F de la D 1 c.

La D à la 3 c. de son C attaque le C du R noir, et empêche la sortie du F de la D. Si vous l'aviez porté à la 3 c. du F du R, ou à la 2 c. du R, faisant échec, il aurait joué son F de la D à la 3 c. du R.

Le coup du noir est le meilleur qu'il puisse faire. S'il avait fait échec au R en portant sa D à la 2 c. du R, vous auriez joué le R à la c. de son F.

10 Le C du R à la 2 c. du R. | 10 Le R roque.

Votre C à la 2 c. du R empêche que la D noire donne échec à votre R, ce qui maintenant lui donnerait beau jeu.

Le noir roque pour jouer après son C du R à la 3 c. du C de la D et sortir ensuite son F et son C de la D, ce qu'il ne pouvait pas faire avant d'avoir couvert son P du C de la D.

Dans cette position la partie peut être considérée égale, quoique le blanc ait son jeu mieux développé.

Cette partie, qui est de Philidor, offre deux écueils qu'il faut généralement éviter. Le premier, c'est l'isolement d'un pion, et surtout d'un pion du centre ; le second, c'est d'être dans l'obligation de sortir le C du R à la 2 c. du R ; sa meilleure place est à la 3 c. du F du R, d'où il empêche la D adverse de se porter à la 5 de sa T.

Et cependant nous avons condamné par exception cette place au 3ᵉ coup des noirs, parce qu'elle était intempestive, ledit C ne pouvant s'y maintenir.

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen de cette partie.

PROBLÈMES.

L'étude des problèmes est nécessaire pour ceux qui désirent apprendre le jeu des échecs. Ils montrent les nombreuses ressources du jeu, et, ce qui est plus important, ils habituent à calculer exactement plusieurs coups à l'avance. Ils forment conséquemment et fortifient le joueur, parce qu'aux échecs la force du joueur est en proportion du nombre des coups qu'il prévoit.

Mais il faut que cette étude soit régulièrement faite.

Il faut d'abord bien placer les pièces, réfléchir avec calme aux combinaisons qu'elles offrent, et ne plus les toucher que pour exécuter la solution quand on croira l'avoir trouvée.

Il arrive quelquefois que l'on emploie plusieurs heures sans pouvoir la saisir ; alors il faut passer à un autre problème pour revenir plus tard au premier.

Ce n'est qu'avec un peu de peine et beaucoup de patience que l'on peut arriver à un heureux résultat.

PREMIER PROBLÈME.

Position.

BLANC.	NOIR.
Le R à la 6 c. de son F. Le D à la 3 c. du R.	Le R à la 2 c. de sa D.

Le blanc donne mat en trois coups.

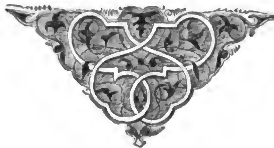
DEUXIÈME PROBLÈME.

Position.

BLANC.	NOIR.
Le R à sa 6 c. La T à la 7 c. de sa D.	Le R à sa c.

Le blanc fait mat en trois coups.

C...i.



LES ÉCHECS EN ESPAGNE

AU XVIe SIÈCLE.

Philippe II. — Ruy Lopez d'Alcala.

Ce furent de belles époques pour le jeu des échecs, que les règnes de Charles-Quint et de son fils Philippe II. Les maîtres de l'échiquier étaient honorés alors à l'égal des savans et des artistes les plus illustres. Ils approchaient de leurs souverains, et l'on donnait à la cour d'Espagne et de Portugal des tournois d'échecs, comme dans les autres cours des tournois à la lance. Il n'est donc pas étonnant que cette époque ait été si riche en grands joueurs, et que leurs faits et gestes aient trouvé des historiens. Eux-mêmes, d'ailleurs, nous ont légué, pour la plupart, les moyens de connaître leur force au noble jeu. Avec la faveur des princes brillaient, à cette époque fortunée, Damiano le Portugais, Ruy Lopez d'Alcala, Boy, de Syracuse, Carréra, Jacobus, de Cessolis, Jérôme Vida, évêque d'Albe, Léonardo de Cutri, surnommé *Il Puttino*, ces trois derniers Italiens. La France ne produisait encore rien aux échecs; elle rassemblait sans doute ses forces pour produire plus tard le plus brillant de tous, Philidor! que Labourdonnais seul eût peut-être égalé. Il faudrait probablement des empereurs et des rois amateurs d'échecs, comme jadis, pour les faire sortir des régions inférieures dans lesquelles nous menaçons de les laisser languir. Repaissons-nous donc de souvenirs brillans, puisque nous ne pouvons plus retrouver les ailes de feu.

On est porté à croire que Ruy Lopez a été créé évêque par le roi Philippe II, à cause de son habileté au jeu d'échecs; mais les circonstances de son élévation ne sont pas entièrement connues. Ce prêtre obscur ne s'éleva pas seulement par son talent aux échecs; la fortune vint à son aide par un de ces caprices dont l'homme ne peut se rendre compte.

Depuis que les archives des couvens espagnols ont été livrées au public, bien des scènes du passé, bien des chroniques intéressantes et frappées au cachet de l'histoire, sont sorties des ténèbres profondes pour venir à la lumière des temps modernes. C'est une de ces scènes, qui sont des pages historiques, que nous allons rapporter ici.

Le roi Philippe II jouait aux échecs dans le palais de l'Escurial. Ruy Lopez, dont nous venons de parler, auteur d'un très bon Traité sur les jeux, était l'adversaire de Sa Majesté Catholique. Le grand joueur était

agenouillé sur un coussin de brocard (1), tandis qu'autour du roi des nobles se tenaient debout dans une attitude sérieuse et chagrine. La matinée était brillante et parfumée comme la brise qui s'exhale des bosquets d'orangers de Grenade ; le soleil dardait ses rayons de feu sur les vitraux, et les rideaux violets de la splendide salle adoucissaient sa puissante chaleur. Cette clarté vivifiante ne semblait pas ce jour-là en harmonie avec la sombre préoccupation du roi ; le front de Philippe était plissé ; on y voyait passer par momens l'ombre des pensées qui occupaient alors ce monarque. Son front était noir comme la tempête qui éclate sur le sommet des Alpuxares. Les sourcils froncés, le roi jetait de fréquens regards vers la porte d'entrée ; tous les seigneurs restaient muets, échangeant entr'eux des signes d'intelligence : l'aspect de cette réunion était froid et sérieux ; on voyait qu'un grand événement pesait sur l'assemblée. Les échecs n'attiraient l'attention de personne, si ce n'est celle de Ruy Lopez, qui hésitait, en réfléchissant sérieusement, entre un échec et mat forcé, et la déférence due à sa très catholique majesté Philippe II, seigneur des terres d'Espagne et de ses dépendances.

Le silence était complet, on entendait le bruit que faisaient les joueurs en poussant leurs échecs, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup. Un homme, d'une apparence rude et sinistre, se présente muet et respectueux devant le roi, attendant des ordres précis pour parler. L'extérieur de cet homme était peu favorable : il se fit à son entrée un mouvement soudain et général ; les seigneurs s'éloignèrent avec dédain, avec dégoût même ; on eût dit qu'ils venaient de voir surgir au milieu d'eux un animal dangereux et repoussant à la fois. Voici son portrait en deux mots : sa taille était large et carrée, ses formes étaient herculéennes ; son vêtement était un pourpoint de cuir noir ; une figure commune, où l'intelligence ne se trahissait dans aucun trait et annonçait au contraire des goûts et des passions dégradantes ; une large et profonde cicatrice, qui prenait au sourcil et allait se perdre au bas du menton dans une barbe touffue, ajoutait à la brutalité naturelle de cette physionomie. C'était une de ces natures moitié bœuf, moitié homme.

Philippe II prit enfin la parole ; sa voix tremblait, il était ému ; un tressaillement galvanique parcourut l'auditoire. C'est que ce nouveau venu, cet être incroyable n'ayant que la force physique, mais l'ayant dans toute sa puissance, était Fernando Calavar, exécuteur des hautes-œuvres en Espagne.

— Est-il mort ? demanda Philippe d'une voix impérieuse, et qui rompit le silence pour faire place à une terreur glaciale.

— Non, Sire, répondit Fernando Calavar en s'inclinant.

---

(1) L'étiquette exigeait alors que l'on se tînt genou en terre pour jouer en face du roi. Lorsque la partie se prolongeait, on regardait comme le plus insigne honneur que Sa Majesté vous tendît la main pour vous aider à changer de genou. Ah ! le bon temps ! Les rois paraissaient tous grands alors ; on était si loin de penser et de dire : « *Levons-nous !* »

Le roi fronça le sourcil.

— Grand d'Espagne, le condamné a réclamé ses priviléges, et je n'ai pu procéder contre un homme du sang des plus nobles hidalgos sans un ordre plus précis de Votre Majesté.

Il s'inclina de nouveau.

Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée : ce fut la réponse des seigneurs qui avaient écouté avec attention. Le sang de Castille bouillonna dans les veines et colora les visages. La manifestation devint générale. Le jeune Alonzo d'Ossuna la fit éclater ouvertement en se couvrant de sa toque de cérémonie. Son exemple hardi fut suivi par la majorité des seigneurs. Bientôt leurs hautes plumes blanches se balancèrent doucement, et semblèrent annoncer avec audace que leurs maîtres protestaient en faveur de leurs priviléges, puisqu'ils se servaient de celui que les grands d'Espagne ont toujours eu de se couvrir devant leur souverain.

Le roi fit un mouvement de colère concentré ; puis il frappa violemment sur la table de jeu, ce qui dérangea l'harmonie des échecs.

— Il a été jugé par notre conseil royal, dit-il, et condamné à mort. Que demande donc ce traître ?

— Sire, répondit l'exécuteur, il demande à mourir par la hache et le billot ; il demande, en outre, à passer avec un prêtre les trois dernières heures de sa vie.

—Ah !... accordé, répondit Philippe presque satisfait. Notre confesseur n'est-il pas près de lui, comme nous l'avons ordonné ?

— Oui, Sire, dit Fernando ; le saint homme est près de lui ; mais le duc ne veut pas de saint Diaz de Silva. Il ne veut recevoir l'absolution de personne au dessous de l'évêque : tels sont les priviléges des nobles condamnés à mort pour crime de haute trahison.

— Ce sont nos droits, dit hardiment le bouillant d'Ossuna, et nous réclamons du roi les priviléges de notre cousin.

Cette demande fut comme un signal.

— Nos droits et la justice du roi sont inséparables, dit à son tour don Diego de Tarraxas, comte de Valence, vieillard d'une taille gigantesque, vêtu de son armure, tenant dans ses mains le bâton de grand connétable d'Espagne et s'appuyant sur sa longue épée de Tolède.

— Nos droits et nos priviléges ! crièrent les nobles.

Ces mots se répercutèrent comme dans un écho, et cette audace fit bondir le roi sur son trône d'ébène.

Par les os de Campéador, s'écria-t-il, par l'âme de saint Iago ! j'ai juré de ne manger ni boire que la tête sanglante du traître don Guzman ne m'ait été apportée et que je ne l'aie vue ; il sera fait ainsi que je l'ai dit. Mais don Tarraxas a bien dit : « La justice du roi confirme les droits de ses sujets. » Seigneur connétable, où demeure l'évêque le plus voisin ?

— Sire, j'ai eu plus souvent affaire avec le camp qu'avec l'église, répondit brusquement le connétable. L'aumônier de Votre Majesté, ici présent, vous le dira mieux que moi.

Don Silvas y Mendez prit en tremblant la parole.

— Sire, dit-il humblement, l'évêque de Ségovie est attaché à la maison du roi ; mais celui qui remplissait cette charge est mort la semaine passée, et le *fecit* qui nomme son successeur est encore sur la table du conseil, et doit être soumis au veto du pape. Il va y avoir à Valladolid une réunion des princes de l'Eglise ; tous les évêques y seront. L'évêque de Madrid a déjà quitté hier son palais pour s'y rendre.

A ces mots, un sourire de joie vint effleurer les lèvres d'Ossuna. Cette joie était naturelle, car le jeune homme était du sang des Gusman, et le condamné, sou cousin, était de plus son meilleur ami.

Le roi aperçut ce sourire ; son œil prit alors une nouvelle expression : ce fut un mélange d'impatience et d'autorité méconnue.

— Nous sommes roi, dit-il gravement avec un calme qui cachait un orage. Notre personne royale ne doit pas être en butte aux railleries. Ce sceptre paraît léger, Messieurs, mais l'imprudent qui en rit sera écrasé par lui comme par un bloc de fer ! D'ailleurs notre saint père le Pape est un peu endetté avec nous, et nous ne craignons pas sa désapprobation dans la marche que nous allons suivre. Puisque le roi d'Espagne peut créer un prince, il peut, à coup sûr, faire un évêque. Levez-vous donc, alors, don Ruy Lopez, je vous fais évêque de Ségovie ! Lève-toi, prêtre, je te l'ordonne ; prends ton rang dans l'Eglise.

L'étonnement fut complet.

Don Ruy Lopez se leva machinalement ; il hésitait ; sa tête était perdue : il voulut parler.

— Qu'il plaise à Votre Majesté..... dit-il.

— Silence, seigneur évêque ! répondit le roi. Obéis à la parole de ton souverain. Les formalités de ton installation seront accomplies un autre jour ; nos sujets ne manqueront pas de reconnaître notre volonté dans cette affaire. Évêque de Ségovie, va-t-en dans la cellule du condamné ; délivre l'âme du péché, et dans trois heures abandonne le corps à la hache du bourreau. Et toi, Calavar, nous t'attendons dans cette salle ; tu nous apporteras la tête du traître ; car don Gusman, prince de Calatrava, duc de Medina Sidonia, mourra aujourd'hui. Que notre justice soit faite !

Philippe s'approcha de Ruy Lopez :

— Je te donne le sceau de ma bague, lui dit-il, afin que le duc croie à ta parole.

— Eh bien, messeigneurs, osez-vous encore douter de la justice de votre roi ?...

Nul ne répondit. Ruy Lopez suivit le bourreau, et le roi, ayant repris sa place, fit signe à l'un de ses favoris de lui faire face à l'échiquier. Don Ramirez, comte de Biscaye, vint s'agenouiller sur le coussin de velours.

Avec les échecs, messeigneurs, dit le roi en souriant, et votre compagnie, j'attendrai agréablement. Que personne de vous ne sorte jusqu'au retour de Calavar. Nous pourrions trop nous ennuyer si l'un de vous manquait.

Après ces paroles ironiques, Philippe commença une partie avec don Ramirez, et les seigneurs, accablés de fatigue, restèrent pourtant groupés autour des augustes personnages, comme ils l'étaient au commencement de son récit.

Tout reprit son ordre et son calme, pendant que Calavar conduisait le nouvel évêque improvisé dans la chambre du condamné.

Ruy Lopez marchait sans regarder : celui qui l'eût vu ainsi l'eût pris pour un condamné. Le digne homme était soumis à un de ces jeux d'imagination qui font croire aux contes de fées : rêvait-il, était-il bien éveillé, il en doutait encore. Et dans son âme, il maudissait la cour et le roi. Il se souvenait bien parfois qu'il était évêque de Ségovie ; mais il sentait alors cruellement à quel prix il achetait cette dignité. Que lui avait fait don Gusman pour qu'il l'immolât ainsi ? Don Gusman, le premier joueur d'échecs de l'Espagne ! Il réfléchissait à tout cela en passant sur les dalles de marbre qui conduisent aux prisons d'état, et, tout en pensant, il priait Dieu pour que la terre s'entr'ouvrît et l'engloutît vivant. Sa prière était sincère ; mais il priait en vain !



Le prince de Calatrava, retenu prisonnier dans une chambre étroite, à panneaux de chêne, se promenait d'un pas dont l'inégalité annonçait une anxiété très vive. La cellule était meublée par une table massive et deux lourds tabourets de bois ; le plancher était couvert de nattes rudes et épaisses : tout bruit venait mourir là, le silence y régnait en maître. Un crucifix grossièrement taillé était fixé au mur dans l'embrasure d'une fenêtre cintrée qui éclairait cette pièce. Hors cette image de résignation et de miséricorde, rien n'ornait les murailles ; cette cellule était froide et triste ; on pourrait dire avec raison qu'elle servait de salle d'attente à la mort ; c'était l'antichambre du tombeau. La fenêtre en ogive était très élevée et soigneusement garnie de barreaux de fer. Toute la prévoyance espagnole était reproduite là !

Au moment où Ruy Lopez se présenta devant le noble duc, le soleil baignait de ses rayons la chambre du condamné : ce soleil était presqu'une ironie amère pour celui qui ne devait plus le revoir.

Le duc salua le nouveau père de l'Église avec une courtoisie remarquable ; tous deux se regardèrent, et dans leurs regards ils échangèrent mille paroles qu'eux seuls pouvaient comprendre. Ruy Lopez sentait tout ce que sa mission avait de pénible, et le duc le devinait ; tous deux avaient eu en se voyant la même pensée : que, dans cette condamnation d'un des principaux favoris du roi, il y avait une vie innocente menacée ! Pourtant les preuves du crime imputé au duc étaient graves ; une surtout, celle qui consistait en une dépêche écrite de sa main à la cour de France, et dans laquelle il dévoilait le projet de faire assassiner Philippe II. Celle-là

avait suffi pour la condamnation. Don Gusman, fort de son innocence, avait d'ailleurs gardé devant ses juges un rigoureux silence, et dès lors l'accusation n'ayant pas été repoussée, la peine de mort infligée aux traîtres avait été prononcée. En l'entendant, don Gusman n'avait pas pâli, sa figure ne s'était pas contractée; il avait fait face à l'orage, il avait bravé la mort! Cette heure dernière ne l'effrayait même pas pour lui, et il écoutait froidement l'appel que lui faisait le trépas, à la voix rauque et impitoyable. Si son front était obscurci, si sa marche était précipitée et son haleine entrecoupée, c'est qu'il pensait à sa douce fiancée, dona Estella, qui ignorait sa condamnation, et qui devait l'attendre dans son château, aux tours crénelées, sur les bords du Guadalquivir! S'il était faible à cet instant fatal, c'est que l'amour lui apparaissait dans un rêve, et que son cœur, battant avec violence, lui faisait oublier tout, pour ne penser qu'à celle qu'il chérissait!

Don Ruy Lopez n'était pas entré seul. Calavar était à ses côtés, et ce fut lui qui prit la parole pour annoncer au duc la réponse du roi, et la décision que le monarque avait prise. Ruy Lopez confirma le récit du bourreau, et le duc, plein de ferveur et de déférence, courba les genoux devant le nouvel évêque, en lui demandant sa bénédiction. Puis, sans s'émouvoir, il se tourna vers Calavar, et d'un geste imposant, qui annonçait l'autorité et le mépris, il le congédia en lui disant :

— Dans trois heures je suis à toi.

Calavar obéit.

Et le duc et l'évêque se trouvèrent face à face. Don Ruy Lopez tremblait; la figure de don Gusman était devenue calme et sereine. Il prit la main de l'évêque et la serra fortement. Il se fit une pause, après laquelle le duc prit la parole :

— Nous nous sommes rencontrés dans des circonstances plus heureuses, dit-il presqu'en souriant.

— C'est vrai, bégaya Ruy Lopez, qui, pâle et contrit, ressemblait plutôt au patient qu'au confesseur.

— Bien plus heureuses! répéta le duc, comme distrait et se laissant emporter par ses souvenirs. Vous souvient-il qu'en présence de Philippe et de la cour, lorsque vous jouâtes votre grande partie avec Paoli Boy le sicilien, ce fut sur mon bras droit que le roi s'appuya?...

Attendri par ces souvenirs (qui ne rappelaient pourtant à Ruy Lopez qu'une illustre défaite,) et le ton mélancolique que le duc mettait à les rappeler, et voulant faire un effort sur lui-même, don Ruy répondit : Ce sont là, mon cher fils, des regrets inutiles. Ne perdez point votre temps en vains mots; employez-le à faire la paix avec le ciel, puisque le ciel daigne vous écouter. Lisons ensemble les saints offices, espérons que nous purifierons votre âme de ses souillures, et que nous la préparerons au suprême changement!...

— Changement en effet! s'écria le duc en souriant de cette exhortation. Encore quelques années et il n'y paraîtra plus!

Ils s'agenouillèrent; et devant le crucifix, au pied de l'image du Sau-

veur du monde, don Gusman fit sa confession à Ruy Lopez, qui la reçut en pleurant. Puis quand le duc eut fini, c'est à dire deux heures après environ, car la confession ensevelie sous le sceau de l'Église fut longue et attendrisante, l'évêque bénit le prisonnier et lui donna l'absolution.

Ils se levèrent alors : la figure de don Gusman était calme et résignée. Il restait encore une heure à attendre.

— Ce délai est affreux ! s'écria le duc. Pourquoi donc ne pas briser tout de suite une vie condamnée? Puisque le monde et moi nous sommes séparés, pourquoi me laisser ainsi ? Une éternité de souffrances est dans une de ces minutes d'attente. Et ce bourreau qui ne vient pas!

Le condamné se promenait dans la cellule ; son œil tourné vers la porte semblait appeler Calavar et ses aides : l'agonie commençait, et la fermeté du duc, à l'épreuve devant le supplice, faiblissait dans l'attente.

Ruy Lopez avait accompli sa mission. Il devait passer cette heure avec le prisonnier, mais toute exhortation était finie : l'âme était épurée; le prêtre était redevenu homme. A l'exclamation poussée par don Gusman, en voyant la pâleur de son visage, il comprit que la pensée ravageait cette nature si forte, et qu'il fallait que l'heure qui restait encore fût tuée avant l'homme ! Il chercha : nul moyen ne s'offrit à son esprit troublé. Que peut-on proposer à un homme qui va bientôt mourir? Pour un condamné, la fleur n'a plus de parfum, la femme n'a plus de sourire. Le digne évêque cherchait vainement, lorsqu'une idée subite traversa son cerveau.

— Si une partie d'échecs n'était pas trop profane? dit-il timidement.

— L'idée est excellente ! s'écria don Gusman, rappelé de nouveau à la terre par la singularité de la proposition. Sage évêque, l'idée est lumineuse : une partie d'échecs d'adieu, avec votre élève favori !

— Dites, antagoniste maintenant, car depuis long-temps vous êtes passé maître, et mon plus grand honneur est d'avoir pu jadis vous donner quelques leçons.

— Mais des échecs, ami ?

— N'ai-je pas toujours des instrumens de guerre, dit Ruy Lopez, en souriant ! Puis il avança les deux tabourets et rangea sur la table un jeu d'échecs microscopique. Notre Dame me pardonne, dit-il, mais je m'amuse quelquefois à examiner une combinaison d'échecs dans le confessionnal.

— Bien des problèmes y sont sans doute résolus ? répondit le duc en riant.

Les échecs étaient disposés : les joueurs s'assirent, et ces deux seigneurs, l'un temporel, l'autre spirituel, s'engagèrent bientôt dans les combinaisons d'une partie intéressante, dont nous n'avons pu retrouver que les premiers coups, qui ont constitué ce qu'on appelle le *Gambit de Lopez*. Le reste de la partie s'est perdue jusqu'à la position que nous donnons plus tard. C'est une perte à déplorer sans doute, mais moins étonnante et moins malheureuse que la partie faite par Lopez et Boy le Siracusain, devant toute la cour d'Espagne, et qui eut un retentissement européen. Ce der-

nier, vainqueur, obtint de grandes faveurs de Philippe II, sans entraîner la disgrâce du vaincu. Ce devait être une bien belle partie ! Quant à celle-ci, on peut supposer que Ruy Lopez y mit de la générosité, et c'est pour cela sans doute qu'il ne nous en a été transmis que des fragmens, la totalité de la partie n'ayant pas été jugée digne de la postérité.

Ayant tiré le trait, qui échut à Ruy Lopez, celui-ci prit les blancs et la partie commença de la sorte :

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 pas.	1 Le P du R 2 pas.
2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
3 La D à la 2 c. du R.	3 Le P de la D 1 pas.
4 Le P du F du R 2 pas.	4 Le C de la D à la 3 c. de son F.

C'était un tableau curieux à voir et digne de la savante palette de Rembrandt ou de Salvator Rosa, que cette partie bizarre engagée entre le prêtre et le condamné. Le jour éclairait la figure noble et pâle de don Gusman, et les rayons qui s'échappaient de la fenêtre en ogive se brisaient sur la face bienveillante de Ruy Lopez qui, tout en jouant, essuyait à la dérobée des larmes que la pitié faisait couler !...

Les émotions des deux joueurs étaient bien différentes : Ruy Lopez jouait avec une distraction qui ne lui était pas habituelle, ce qui le rendait inférieur à sa force ordinaire. Don Gusman, au contraire, par une de ces bizarreries de la nature humaine, et stimulé par l'exaltation qui le dévorait, jouait avec une adresse de combinaison extraordinaire. En ce moment le sang de Castille ne lui faisait pas défaut, car jamais le duc n'avait fait preuve de plus de lucidité et de calcul. Cette présence d'esprit pouvait être comparée à la dernière lueur de la lampe qui s'éteint ; au dernier chant, plein d'harmonie, du cygne mourant. Le noble pair paraissait, en effet, détaché de la terre et libre de toute pensée décourageante ; il semblait être déjà passé à l'état d'essence spirituelle auquel le bourreau allait bientôt le réduire.

Don Gusman s'était bien gardé de prendre au quatrième coup le Cavalier avec le Fou, ce qui est une faute et laisse tout l'avantage au Gambit de Lopez. En jouant ainsi le coup juste, il reprit l'attaque quelques coups plus tard avec une impétuosité qui sembla lui donner une victoire presque certaine. Ruy Lopez, oubliant malgré lui, pour ainsi dire, ses tristes préoccupations, se défendait vaillamment, mais ne cherchait nullement à reprendre l'offensive. La partie était devenue de plus en plus compliquée. Le monde était oublié ; le temps passait sans qu'on pensât à lui. L'univers c'était l'échiquier ; il y avait plus d'une vie d'anxiété dans chaque mouvement ! Heureuse illusion, si Dieu eût permis qu'elle durât.

Mais non, les minutes ont franchi les distances qui les séparent des quarts, les quarts des demi-heures, et l'heure fatale est arrivée.

Un bruit lointain se fait entendre ; il approche, il grandit : la porte a tourné sur ses triples gonds de fer, et le duc est arraché à son jeu et à son rêve par la réalité froide et terrible qui se présente à lui sous les traits du bourreau !

Les satellites de Calavar, armés de torches et d'épées, avancèrent portant un billot couvert d'un drap noir, et dont la destination était assez annoncée par la hache qu'ils avaient posée dessus. Ils mirent leurs torches dans les niches préparées, pendant qu'un d'eux jetait sur le sol de la poudre de cèdre. Tout cela fut exécuté en un instant ; on n'attendait plus que le condamné. Ruy Lopez se leva tremblant à la vue de Calavar ; mais le duc ne bougea pas, il resta les yeux fixés sur l'échiquier, sans faire attention ni aux hommes ni au billot !

C'était son tour de jouer.

Calavar, voyant cette immobilité, mit sa main sur l'épaule du duc, puis il ne prononça qu'un mot, un seul ; mais dans ce mot il y avait de perdu toute une jeunesse, tout un passé, toute une vie ! Il dit :

— Venez !

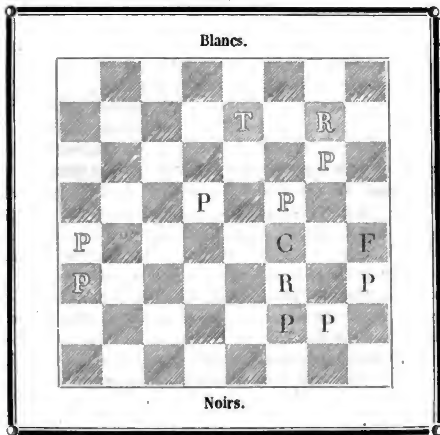
Le prisonnier tressaillit comme s'il eût mis le pied sur un serpent:

— Laissez-moi donc achever ma partie, dit-il impérieusement.

— Impossible, répondit Calavar.

Mais, drôle ! je l'ai gagnée. Ne voyez-vous pas qu'en me laissant une Tour en prise, pour prendre avec le Pion du Cavalier du Roi le Pion de la Tour de mon Roi, afin de le pousser à Dame, mon adversaire a commis une erreur qui m'assure positivement la partie avant peu de coups ! Regardez plutôt et laissez-moi jouer.

(1)



(1) C'est à M. Bone, de Londres, que nous sommes redevables de cette position.

— Impossible, répéta le bourreau.

— Les trois heures sont donc écoulées ?

— Le dernier coup est sonné. Nous devons obéir au roi.

Les serviteurs qui étaient restés appuyés sur leurs épées, s'avancèrent à ces mots.

Le duc était placé contre le mur, au dessous de l'étroite fenêtre. La table se trouvait donc entre lui et Calavar. Il se leva et d'une voix impérieuse :

— A moi cette partie, s'écria-t-il, et à toi ma tête après ! Jusqu'à ce que j'aie fini je ne bougerai pas. Il me faut une demi-heure : attends donc.

— Duc, répondit Calavar, je vous respecte, mais je ne puis vous accorder cela. Il y va de ma vie.

Don Gusman fit un mouvement ; puis, détachant les diamans qu'il portait à ses doigts, il les jeta froidement aux pieds du bourreau :

— Je finirai la partie, dit-il négligemment.

Les bijoux roulèrent et restèrent intacts sur la poussière. Les exécuteurs se regardèrent étonnés.

— Mes ordres sont précis, cria Calavar avec impétuosité. Pardon, noble duc, si nous employons la force ; mais la loi du roi et la loi d'Espagne doivent être accomplies. Quittez donc votre place et ne perdez pas vos derniers instans dans une lutte inutile. Parlez au duc, seigneur évêque ! dites-lui de se soumettre à sa destinée.

La réponse de Ruy Lopez fut prompte et décisive.

Il saisit la hache placée sur le billot, et, faisant un moulinet au dessus de sa tête, il s'écria :

— Par l'enfer ! monsieur le duc finira la partie.

Effrayé par le geste qui accompagnait ces paroles, Calavar recula et tomba presque sur ses acolytes. Les épées se levèrent et la bande sanguinaire se prépara au combat. Mais Ruy Lopez, qui semblait s'être changé en Hercule, jeta sur le parquet son lourd tabouret de chêne.

— Le premier de vous qui dépasse cette limite fixée par l'Église est mort, cria-t-il d'une voix puissante. Courage, noble duc ! à l'œuvre ! Il n'y a que quatre de ces mécréans. Le dernier vœu de votre seigneurie sera accompli, dussé-je y perdre la vie !... Et vous, damnés, malheur à qui osera mettre la main sur un évêque de l'Église du Christ ! Qu'il soit maudit à jamais et qu'il soit retranché du troupeau des fidèles en ce monde, pour être un démon hurlant dans l'autre ! Baissez vos épées et respectez l'oint du Seigneur !

Ruy Lopez continua à lancer, dans un jargon mêlé d'espagnol et de latin, une de ces formules d'excommunication, de damnation et de malédiction qui, à cette époque, agissaient si fortement sur les masses.

L'effet de ce discours fut prompt. Les aides restèrent immobiles, et Calavar pensa que tuer un évêque sans un ordre précis du roi, c'était encourir de grands malheurs en ce monde et une damnation dans l'autre.

— Je vais chez le roi, dit-il.

— Va-t-en au diable ! répliqua l'évêque en se tenant toujours en garde.

Le bourreau ne savait que faire. Il réfléchissait. Aller annoncer cette nouvelle à Philippe qui attendait la *tête du traître*, c'était s'exposer grandement. Attaquer le prêtre et le condamné, le combat était hasardeux ; car Ruy Lopez était vigoureux, et le duc souriait à l'idée d'un combat : la position était délicate. Calavar prit enfin le parti qui lui parut le plus sage: il attendit.

— Promettez-vous réellement de finir dans une demi-heure ? demanda-t-il.

— Je le promets, répondit le duc.

— Continuez donc alors, répliqua le bourreau.

La trève ainsi conclue, les joueurs reprirent leurs places et leur partie.

Calavar, qui jouait aussi aux échecs, considérait involontairement les coups de chacun des joueurs, et ses satellites formaient une barrière qui semblait dire au duc :

— Vous finirez aussi avec la partie !

Don Gusman regarda un instant autour de lui, et son sang-froid ne l'abandonna pas.

— Je n'avais jamais joué en si noble compagnie, dit-il ; soyez témoins, pendards, qu'une fois au moins dans ma vie j'ai gagné don Lopez, afin de l'attester après ma mort.

Puis, se remettant à jouer il prit la Tour avec son Fou, en souriant d'un air froid et pâle comme le rayon du soleil qui brille un instant sur le sommet couvert de neige des Alpes.

Quant à l'évêque, il était si fortement agité qu'il ne s'occupait plus de la partie, de la main gauche il poussa machinalement son Pion à la septième case de la Tour du Roi. Il serrait fortement la poignée de la hache de sa main droite, en accompagnant ce mouvement de cette réflexion :

— Si j'étais sûr, se dit-il, que le duc et moi nous sortissions de cet antre de tigres, je vous casserais bien la tête à tous quatre.



Si trois heures avaient été longues dans la tour où était renfermé le prisonnier, elles n'avaient pas marché plus vite à la cour du roi Philippe II. Le monarque avait joué avec don Ramirez de Biscaye, son favori, et les nobles, forcés par l'étiquette de rester debout, ne pouvant sortir sous aucun prétexte, paraissaient succomber sous le poids d'une fatigue encore augmentée par le poids de leur armure.

Don Tarraxas, les yeux à demi fermés, était immobile ; on eût cru voir une de ces statues bardées de fer qui ornent les salles gothiques. Le jeune d'Ossuna, courbé de lassitude et de douleur, s'était appuyé contre une colonne de marbre. Et le roi Philippe marchait à grands pas, écou-

tant attentivement s'il n'entendrait pas quelque bruit éloigné. Suivant la superstitieuse coutume de l'époque, le roi s'agenouillait par momens aux pieds d'une Vierge placée sur un piédestal de porphyre tiré des ruines de l'Alhambra, et il priait la madone de lui pardonner l'œuvre de sang qu'il venait de faire accomplir ; puis il retournait interroger le sablier. Tout était silencieux comme le palais d'Azraël, l'ange de la mort, car personne, quel que fût son rang, n'eût osé parlé devant le souverain sans son ordre. Lorsque le dernier grain de sable qui marquait le délai fatal fut passé, le roi poussa un cri de joie, en s'écriant :

— Le traître meurt !

Un sourd murmure parcourut l'assemblée.

— Le temps est expiré, reprit Philippe, et avec lui, comte de Biscaye, votre ennemi est tombé comme les feuilles de l'olivier sous les raffales du vent.

— Mon ennemi, Sire ! demanda Ramirez, affectant la surprise.

— Oui, comte, reprit Philippe malicieusement ; pourquoi répéter nos paroles ? N'étiez-vous pas rival avec don Gusman, dans les affections de dona Estella, et deux rivaux peuvent-ils être amis ? A la vérité, nous n'avons pas parlé de cela à notre conseil, mais notre parole royale est donnée : dona Estella sera à vous ! Cette jeune fille vous apportera sa beauté et ses trésors ! Vous le voyez, comte, si l'on parle de l'ingratitude des souverains, vous pourrez dire que nous n'avons pas oublié le véritable ami du roi et de l'Espagne, qui a découvert la conspiration et la correspondance de don Gusman avec la France !...

Don Ramirez de Biscaye écoutait parler le roi avec inquiétude. Il ne levait pas les yeux ; on eût dit qu'il souffrait de ces éloges donnés en public. Pourtant il essaya de répondre :

— Sire, dit-il, ce fut avec une profonde répugnance que je remplis un pénible devoir...

Il ne put en dire davantage ; il se sentit troublé.

Tarraxas toussa légèrement, et d'Ossuna frappa de son gant de fer le pommeau de son épée.

— Avant que dona Estella soit à cet homme, pensa ce dernier, je dormirai dans la tombe où dort à présent mon noble cousin. Demain sera le jour de la vengeance.

Le roi continua :

— Votre zèle, don Ramirez, et votre dévouement seront récompensés. Le sauveur de notre trône, et peut-être de notre dynastie, mérite une récompense extraordinaire. Ce matin, nous vous avons ordonné de rédiger avec nos principaux chanceliers les lettres-patentes qui vous donnent le rang de duc et gouverneur de Valence ; ces lettres sont-elles prêtes à signer ?...

Don Ramirez pâlit, cette récompense lui sembla lourde. Il frémit, sa vue se troubla. Le roi fit un mouvement. Le comte tira précipitamment de son sein un rouleau de parchemin, et, s'agenouillant, le présenta au roi qui le reçut en disant :

— Signer ces lettres-patentes, ce sera notre premier acte public aujourd'hui. Le bourreau a déjà puni la trahison, il est temps que le roi récompense la fidélité.

Le roi déploya le parchemin. Sa figure prit tout à coup une inexprimable expression d'indignation; son œil s'emflamma et il s'écria d'une voix rude et courroucée :

— Mère de Jésus! que vois-je?



La partie d'échecs était finie. Don Gusman avait gagné Ruy Lopez (nous donnerons la solution de cette partie dans le prochain numéro). Le triomphe était complet; il se leva.

— Je suis toujours le serviteur dévoué de mon roi, dit-il à Calavar.

Le bourreau le comprit et fit préparer le billot. Pendant ce temps don Gusman s'avança vers le crucifix, et dit d'une voix ferme :

— Mon Dieu, que cet acte injuste et téméraire retombe sur celui qui l'a fait, mais que mon sang ne retombe pas en pluie de feu sur mon roi!

Ruy Lopez se prosterna dans un coin, et, cachant sa figure sous son manteau, il récita la prière des agonisans.

Calavar posa sa main sur l'épaule du duc pour lui ôter sa fraise; don Gusman recula.

— Que rien de ce qui t'appartient, excepté ce fer, ne touche un Gusman, dit-il, en arrachant sa collerette et en plaçant sa tête sur le billot.

— Frappe, ajouta-t-il : j'attends!

Le bourreau leva la hache... la justice du roi allait être satisfaite, lorsque des cris de guerre, des bruits de pas, des voix confuses arrêtèrent le bras de Calavar.

La porte céda tout à coup sous les efforts d'une troupe de gens armés, et d'Ossuna se précipita entre la victime et le bourreau... Il était temps!

— Il vit! s'écria Tarraxas.

— Il est sauvé! répéta d'Ossuna. Mon cousin bien aimé, je n'espérais plus te revoir. Dieu n'a pas voulu que l'innocent pérît pour le coupable. Que Dieu soit loué!

— Que Dieu soit loué! répétèrent les assistans, et, parmi eux et plus fort qu'eux, don Ruy Lopez.

— Tu arrives à temps, mon enfant, dit don Gusman à son cousin; maintenant je n'aurais plus la force de mourir!...

Il s'évanouit sur le billot : l'épreuve était trop forte!

Ruy Lopez saisit aussitôt le duc, et, l'enlevant dans ses bras, il le transporta dans la salle royale... Tous les seigneurs le suivirent, et lors-

que don Gusman reprit ses sens, il se trouva entouré de tous ses amis qui formaient autour de lui un cercle pressé, au milieu duquel Philippe apparaissait avec une vive expression de joie et de satisfaction.

Don Gusman crut rêver. Du billot il passait à la salle royale. Il ne comprenait pas d'où provenait ce changement ; il ne savait pas que don Ramirez, dans l'excès de sa joie et dans son trouble, en donnant ses lettres-patentes à signer au roi, s'était trompé, et qu'il lui avait remis un papier contenant l'exposé d'un complot dont le but était de se débarrasser de Gusman, et, par ce moyen, de faire disparaître à la fois un rival détesté et un des plus fermes appuis du trône. Il ignorait tout cela, et il ne comprenait pas comment on l'avait ainsi enlevé au bourreau ; il sut tout plus tard, et trois jours après, à pareille heure, Calavar décapita don Ramirez, comte de Biscaye, comme traître et délateur !

Chacun accablait don Gusman de soins et de carresses, et le roi Philippe lui serrant tendrement la main, lui dit :

— Gusman, j'ai été bien injuste ; je ne me pardonnerai jamais ma folie.

— Sire, répondit le duc, qu'il ne soit plus parlé de cela. De telles paroles dites par mon souverain valent mille vies !

Mais le roi continua :

— Ami, dit-il, notre désir royal est que, dès à présent, pour éterniser les souvenirs de votre délivrance, presque miraculeuse, vous portiez sur votre écusson une hache d'argent sur un échiquier d'azur. Puis, dans le courant de ce mois, vous épouserez dona Estella : vos noces se feront dans notre palais de l'Escurial.

Et se tournant vers Ruy Lopez, il ajouta :

— Ruy Lopez, je crois que l'Église aura un bon serviteur dans son nouvel évêque. Tu seras consacré seigneur prélat, avec une robe écarlate enrichie de diamans ! ce sera la récompense de ta partie d'échecs avec don Gusman.

— Sire, répondit Ruy Lopez, jamais autant que ce jour je n'avais été satisfait d'être échec et mat.

Le roi sourit, la cour l'imita.

Maintenant, messeigneurs, ajouta Philippe, nous vous invitons tous à notre banquet royal. Que le couvert de don Gusman soit mis à notre droite et celui de l'évêque de Ségovie à notre gauche. Votre bras, don Gusman.

(Traduit de l'espagnol.)



PARTIES D'ÉCHECS

entre les plus forts joueurs contemporains.

Nous recevons de M. Chamouillet le compte rendu d'une partie par correspondance, qu'il a faite avec M. Kieséritzky, de Livonie, il y a quelques mois. Cette partie a eu lieu à Paris, au Cercle des Echecs, où les deux antagonistes se remettaient le coup par écrit tous les jours ou tous les deux jours. Elle est accompagnée d'une lettre de M. Chamouillet, que nous publions textuellement. Notre impartialité nous fera un devoir d'accueillir, dans le plus prochain numéro, les réclamations qu'elle pourrait soulever.

« Mon cher Directeur,

» C'est avec un bien grand plaisir que j'apprends la résurrection du » *Palamède*, de cette charmante revue tant regrettée ainsi que son au» teur, et qui avait laissé un si grand vide parmi nous. Grâces vous » soient rendues pour avoir compris la mission à laquelle vous étiez na» turellement appelé! Nul plus que vous n'avait droit à cet héritage. » Recevez mon hommage pour le dévouement que vous apportez à cette » publication; je suis bien convaincu que votre zèle et surtout vos ta» lens contribueront puissamment à rendre agréable aux amateurs un » ouvrage qui, je ne crains pas de le dire, leur est devenu indispen» sable.

» Comme vous désirez, dites-vous, leur concours, je viens vous de» mander une place dans vos colonnes, si toutefois vous l'en jugez di» gne, pour une partie que j'ai eu l'honneur, ainsi que vous en avez » été témoin, de jouer par correspondance avec M. Kieséritzky. Elle » présente assez d'intérêt, attendu qu'elle est le résultat d'une grande » question qu'a voulu résoudre mon redoutable adversaire, au sujet de » son fameux Gambit contre lequel, disait-il, *il n'existe pas de défense* » *possible*. Il défia tous les joueurs de la *Régence*, et ce défi fut accepté » par quatre amateurs. Nous avons vivement regretté que, retiré alors » sous votre tente, vous n'ayez pas pris part à cette lutte. Je fus un des » premiers à relever le gant avec MM. Laroche, Devinck et Lécrivain. » M. Devinck est le seul qui ait gagné avec moi; mais il s'est souvent » aidé des conseils du signor Calvi, et ces deux amateurs distingués ont » cru même un instant que la palme du succès resterait entière dans » leurs mains, surtout lorsqu'ils ont vu l'un de nous abandonner la par» tie, et un autre perdre la dame pour une tour. « Il n'y a donc plus que

» M. Chamouillet, disait un jour el signor Calvi, et *il sera bien heureux* » *d'obtenir une belle remise pour son cabriolet, car il est depuis long-* » *temps dans les États de Gênes.* »

» Je vous déclare que cette dernière version en calembourg est très » véridique et que je fus long-temps fortement attaqué; mais au vingtième » coup je repris l'offensive qui n'a cessé qu'à la soumission de mon an- » tagoniste. Il en avait prévu le résultat avec sa perspicacité habituelle » au trente et unième coup, quoique sa position parût présenter encore » beaucoup de chances de nullité. Elle fascina même à tel point deux de » nos meilleurs joueurs qu'ils me proposèrent un nouveau défi sur cette » fin de partie. J'acceptai, et avec d'autant plus d'empressement, que des » difficultés surgissaient entre nos parieurs.

» Mais cette guerre, qui a beaucoup diverti les habitués du Cercle des » Echecs, ne fut pas de longue durée; mes adversaires n'ont joué que » quatre faibles coups, après lesquels j'ai annoncé un mat de neuf coups. » Je vous en donne la position. Elle est assez curieuse pour être commu- » niquée à vos lecteurs. Je ne nomme pas mes derniers adversaires: » honneur et respect au courage malheureux!

» Recevez, etc.

» CHAMOUILLET. »

	BLANCS.		NOIRS.
1	Le P du R 2 pas.	1	Le P du R 2 pas.
2	Le P du F du R 2 pas.	2	Le P prend le P.
3	Le C du R à la 3e c. du F.	3	Le P du C du R 2 pas.
4	Le P de la T du R 2 pas.	4	Le P du C du R 1 pas.
5	Le C à la 5e c. du R.	5	Le P de la T du R 2 pas.
6	Le F du R à la 4 c. du F de la D.	6	La T du R à sa 2e c.
7	Le P de la D 2 pas.	7	Le P de la D 1 pas.
8	Le C du R à la 3e c. de la D.	8	Le 1er P du F du R 1 pas.
9	Le P du C du R un pas.	9	Le C du R à la 3e c. du F.
10	Le C de la D à la 3e c. du F.	10	Le C de la D à la 3e c. du F.
11	Le C du R à la 4e c. de son F.	11	Le C de la D à la 2e c. du R.
12	Le R à la 2e c. de son F.	12	Le C du R à la 2e c. de la D.
13	La D à sa 3e c.	13	Le C du R à la 3 c. du C de la D.
14	Le F du R à la 3 c. du C de la D	14	Le F du R à la 2e c. du C.
15	La T du R à la c. du R.	15	Le P du F de la D 1 pas.
16	Le P de la T de la D 2 pas.	16	Le P de la T de la D 2 pas.
17	Le C de la D à la c. de la D.	17	La T du R à sa c.
18	Le P du F de la D 2 pas.	18	Le F de la D à la 3e c. du R.
19	Le F de la D à la 2 c. de la D.	19	Le R à la c. de son F.
20	Le F de la D à sa 3e c.	20	Le P de la D 1 pas.
21	Le P du R prend le P.	21	Le F de la D à la 4 c. du F du R.
22	La D à sa 2e c.	22	Le P prend le P.
23	Le P prend le P.	23	Le F du R à la 3e c. de la T.

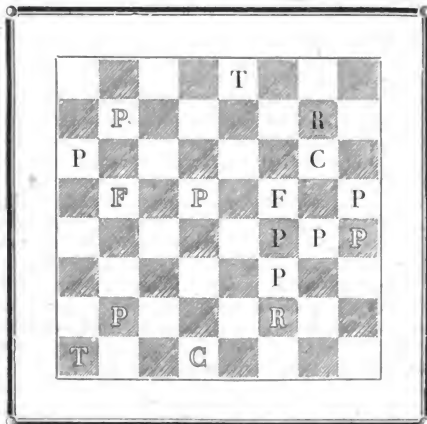
BLANCS.	NOIRS.
24 La T du R à la 5ᵉ c. du R.	24 La D à sa 3ᵉ c.
25 Le F de la D prend le P.	25 Le F prend le C.
26 Le P prend le F.	26 La T prend le F.
27 La D prend la T.	27 Le P du F du R 1 pas.
28 La D à la 5ᵉ c. de son F.	28 La D prend la D.
29 Le P prend la D.	29 Le P prend la T.
30 Le P prend le C.	30 Le P prend le P.
31 Le P de la T de la D 1 pas.	31 Le R à la 2 c. du C.

M. Kieséritzky a abandonné ici la partie, et c'est alors que deux nouveaux adversaires ont surgi. Les quatre coups suivans ont été joués par eux.

32 Le P de la T de la D 1 pas.	32 Le P prend le P.
33 Le 1ᵉʳ P du C de la D 1 pas.	33 Le C à sa 3 c.
34 Le F à la 4ᵉ c. du F de la D.	34 La T à la c. du R.
35 Le F à la 5ᵉ c. du C de la D.	

M. Chamouillet ayant ici annoncé un mat de neuf coups, la partie a été examinée par ses antagonistes, et le fait ayant été reconnu vrai, a terminé cette intéressante lutte.

Voici cette position, dont nous donnerons la solution dans notre prochain numéro.



ENCORE UN NOUVEAU DÉBUT !

Le retour en Angleterre cet automne de ce brillant joueur, M. Cochrane, après un séjour dans les Indes de près de vingt ans, est un événement salué par les amateurs de la Grande-Bretagne avec un enthousiasme indicible. Quand M. Cochrane quitta l'Europe il laissa un vide parmi nous jusqu'à l'arrivée de Mac-Donell. Il revient à un nouveau monde pour les échecs. Vingt ans ! quelle longue période dans la vie d'un homme, dans la durée d'une dynastie, dans l'histoire d'un art et de ses professeurs ! M. Cochrane trouve une nouvelle nomenclature de noms et regarde tout alentour presqu'en vain pour retrouver un chaînon qui réunisse le présent avec la première série d'amateurs.—De ses nombreux amis des échecs beaucoup, beaucoup trop sont allés à leur dernière demeure ; quelques uns ont déserté la cause et sont sortis en dehors du droit chemin ; d'autres se sont retirés à propos couverts de lauriers bien acquis pour jouir des douceurs d'un repos honorable. Néanmoins, quoique les artistes aient disparu, leurs ouvrages sont restés. Le jeu d'échecs lui-même a fait les plus triomphans progrès, et quand M. Cochrane quitta Londres, pour chaque bon joueur qu'il laissa, il en retrouve maintenant une douzaine.

Le club de Saint-Georges a ouvert avec ardeur les deux battans de son portail pour recevoir le vétéran à son retour de la terre du soleil et de l'arbre du banyan, et la seule difficulté a été de savoir lequel, dans la lice, aurait l'honneur de combattre le premier contre ce chef redoutable. Hélas! il ne peut jouer qu'avec un à la fois. — Ainsi patience...

L'arme favorite de M. Cochrane était autrefois l'attaque du Pion de la Reine, 2 pas ; sur laquelle il écrivit en même temps bien et savamment dans son *Traité sur les Echecs.* Une épée qui n'a pas été dégaînée depuis si long-temps se rouille, et le champion examine ses armes avant de recommencer la bataille. La lame doit être soigneusement aiguisée, l'acier fraîchement appointé. Par conséquent le métal est forgé de nouveau sur les rivages lointains du Gange, où Brama contempla cet ouvrage avec orgueil..... Cochrane a renforcé son armure déjà éprouvée, et les amateurs étonnés du Club de Saint-Georges sont gratifiés de mats innombrables et éternels, procédant d'après le nouveau début de l'*ancien.* Oui, dans ces temps épuisés, nous sommes encore au moment d'enfanter une ouverture complètement nouvelle aux échecs ! L'homme seul meurt, mais le génie vit à toujours. Béni soit Vishnu, le conservateur, qui a rendu aux échecs d'Europe un de nos paladins les plus brillans,

..... Dont l'imaginative
Ne le céda jamais à personne qui vive.

Qu'éclatante soit sa carrière, longs et durables soient ses triomphes!

Les coups suivans sont les principaux de la nouvelle ouverture de M. Cochrane.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 pas.	1 Le P du R 2 pas.
2 Le C du R à la 3 c. du F.	2 Le C de la D à la 3 c. du F.
3 Le P de la D 2 pas.	3 Le P prend le P.
4 Le F du R à la 4 c. du F.	4 Le F échec.

La nouveauté de l'attaque de M. Cochrane dépend de ce coup : *le Fou, échec au Roi*, que nous soutenons être radicalement mauvais.

5 Le P du F de la D 1 pas.	5 Le P prend le P.
6 Jusqu'ici les blancs roquaient toujours à ce moment : mais M. Cochrane préfère judicieusement jouer : Le P prend le P.	6 Le F à la 4 c. de la T.

Les meilleurs joueurs de Londres sont d'accord pour regarder cette case comme la plus sûre pour retirer le Fou.

7 Le P du R avance, et le nouveau début de M. Cochrane est perfectionné.

La défense devient maintenant si difficile pour les noirs, qu'il nous semble certainement impossible qu'ils puissent reprendre une parité de position. La situation est gênée, leurs forces trop pressées. Vingt points pour assaillir sont ouverts aux blancs, et les noirs devraient posséder les cent bras de Briarée pour les garder tous. Nos plus forts amateurs pensent que leur coup à jouer doit être le P de la D 1 pas.

L'expérience résultant de la publicité établira sans doute d'une manière satisfaisante ce point : si la position actuelle des noirs est ou n'est pas tenable. Dans la négative ne pourrait-on pas assurer que c'est en donnant échec avec le Fou au 4[e] coup, qu'ils perdent la partie. Nous appelons l'attention des studieux lecteurs du *Palamède* sur le sujet, et ainsi laissons de côté les principes généraux de la question pour le moment. Procédons, pour illustrer plus loin notre thème, en retraçant quelques parties jouées actuellement par quelques uns de nos meilleurs amateurs contre M. Cochrane.

Toutes basées sur ces nouvelles et magnifiques variantes du Pion de la Dame 2 pas, ces parties réclament naturellement l'indulgence en ce qu'elles marchent sur un terrain inconnu, et sondent le labyrinthe de la vérité avec l'aide de torches qui ne sont pas encore entièrement allumées (1).

---

(1) Les cinq parties sont toutes gagnées par cette ouverture de jeu : les

PREMIÈRE PARTIE.

BLANCS. (M. Cochrane.)	NOIRS. (M. P.)
1 Le P du R 2 pas.	1 Le P du R 2 pas.
2 Le C du R à la 3 c. du F.	2 Le C de la D à la 3 c. du F.
3 Le P de la D 2 pas.	3 Le P prend le P.
4 Le F du R à la 4 c. du F.	4 Le F fait échec.
5 Le P du F de la D 1 pas.	5 Le P prend le P.
6 Le P prend le P.	6 Le F à la 4 c. de la T.
7 Le P du R 1 pas.	7 Le P de la D 1 pas.
8 La D à la 3 c. du C de la D.	8 La D à la 2 c. du R.
9 Roquent.	9 Le P de la D prend le P.
10 Le F de la D à la 3 c. de sa T. Ceci est jugé décidément plus fort que de jouer le F de la D à la 5 c. du C.	10 La D à la 3 c. du F du R.
11 Le C de la D à la 2 c. de la D.	11 Le F de la D à la 4 c. du F du R.
12 Le C du R prend le P du R.	12 Le C de la D prend le C.
13 La D à la 5 c. du C : échec.	13 Le C de la D à la 3 c. du F.
14 La T du R à la c. du R : échec.	14 Le F de la D à la 3 c. du R.
15 Le F prend le F.	15 Le P du F du R prend le F.
16 La D prend le P du C de la D.	16 La T à la c. de la D.
17 La D prend le C : échec.	17 Le R à la 2 c. du F.
18 Le C à la 4 c. du R.	18 Le C à la 2 c. du R.
19 Le C à la 5 c. du C du R : échec.	19 La D prend le C.
20 La D prend le P du R par échec et gagne.	

Il est impossible de concevoir rien de plus beau que le jeu de M. Cochrane dans cette partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Tous les coups, jusqu'au 10e, *comme la précédente partie.*

BLANCS. (M. C.)	NOIRS. (M. P.)
11 Le C de la D à la 2 c. de la D.	11 Le C du R à la 2 c. du R.
12 Le C de la D à la 4 c. du R.	12 La D à la 5 c. du F. du R.
13 Le F de la D prend le C du R.	13 Le C prend le F.
14 La D à la 5 c. du C : échec.	14 Le C à la 3 c. du F de la D.
15 Le F à la 5 c. de la D.	15 Roquent.
16 Le F prend le C.	16 Le P prend le F.

---

trois premières par M. Cochrane, et les deux dernières contre lui-même jouant la défense. Il est vrai que son adversaire était le redoutable Georges Walker, auteur de cet article. St.-A.

BLANCS.	NOIRS.
17 La D prend le F.	17 La D prend le C de la D.
18 La T de la D à la c. du R.	18 La D à la 4 c. de la D.
19 La D prend le P du F de la D.	19 Le F à la 3 c. de la T de la D.
20 La T de la D prend le P du R.	20 La D prend le P de la T de la D.
21 La T du R à la c. du R.	21 Le F à la 4 c. du C de la D.
22 Le C à la 4 c. de la D.	22 La D à la 5 c. du F de la D.
23 La T de la D à la 3 c. du R.	23 Le P de la T du R 1 pas.
24 Le C à la 5 c. du F du R.	24 La D à la 4 c. du F de la D.
25 La D à la 4 c. du F du R.	25 Le R à la 2 c. de la T.
26 Le C prend le P de la T du R.	26 Le P prend le C.
27 La T de la D à la 3 c. de la T du R.	
Les blancs ont gagné.	

TROISIÈME PARTIE.

Tous les coups, jusqu'au 10ᵉ, *comme la première partie.*

BLANCS. (M. C.)	NOIRS. (M. P.)
11 Le C de la D à la 2 c. de la D.	11 Le C du R à la 2 c. du R.
12 Le F de la D prend le C du R.	12 La D prend le F.
13 Le C prend le P du R.	13 Le C prend le C.
14 La D à la 5 c. de son C : échec.	14 Le P du F de la D 1 pas.
15 La D prend le F du R.	15 Le C prend le F du R.
16 Le C prend le C.	16 Roquent.
17 La T de la D à la c. du R.	17 La D à la 3 c. du F.
18 La T à la 3 c. du R.	18 Le F à la 3 c. du R.
19 Le C à la 5 c. du R.	19 La T de la D à la c. de la D.
20 Le P du F de la D 2 pas.	20 Le P de la T de la D 1 pas.
21 La T du R à la c. du R.	21 La T de la D à la 5 c. de la D.
22 Le P du C du R 1 pas.	22 Le F prend le P du F de la D.
23 La D à la 5 c. de son F.	23 La T à la 7 c. de la D.
24 Les blancs font mat en 3 coups.	

QUATRIÈME PARTIE.

Les 10 *premiers coups comme à la première partie.*

Dans celle-ci et dans la partie suivante nous trouvons que M. Cochrane est placé dans la position de défense : son ouverture faisant tourner l'attaque contre son inventeur, dans l'intention de découvrir si celui qui forgea la lance pouvait faire un bouclier également puissant ; on peut cependant appeler un peu dur de combattre ainsi un homme avec ses propres armes ; mais il y a peu de galanterie de cette espèce parmi les joueurs d'échecs.

BLANCS. (M. G. Walker.)	NOIRS. (M. Cochrane.)
11 Le C de la D à la 2 c. de la D.	11 Le C du R à la 2 c. du R.
12 Le C de la D à la 4 c. du R (*a*).	12 La D à la 5 c. du F du R.
13 Le F prend le C.	13 Le C prend le F.
14 La D à la 5 c. du C : échec.	14 Le F couvre.
15 La D prend le F du R.	15 La D prend le C.
16 Le F prend le P : échec.	16 Le R à la c. du F.
17 La T du R à la c. du R.	17 La D à la 4 c. du F du R.
18 Le C prend le P.	18 Le C à la 3 c. du F de la D.
19 La D à la 5 c. du F : échec.	19 Le C couvre.
20 Le C à la 6 c. du C : échec.	20 Le R prend le F.
21 Le C prend la T : échec.	21 La T prend le C.
22 La D prend le C : échec.	22 Le R à la 3 c. du C.
23 La T du R à la 3 c. du R.	23 La T à la c. du C du R.
24 La T de la D à la c. du R.	Perdu.

CINQUIÈME PARTIE.

Les 11 premiers coups comme à la précédente partie.

BLANCS. (M. G. W.)	NOIRS. (M. C.)
12 Le C de la D à la 4 c. du R.	12 La D à la 3 c. du C du R.
13 Le F prend le C.	13 Le C prend le F.
14 Le C de la D à la 5 c du C du R.	14 Roquent.
15 Le C prend le P du F du R.	15 La T prend le C.
16 Le C prend le P du R.	16 La D à la 3 c. du F du R.
17 Le C prend la T.	17 Le R à la c. du F.
18 La T de la D à la c. de la D.	18 Le P du F de la D 1 pas.
19 La T de la D à la 3 c. de la D.	Perdu.

Nous pourrions ajouter à ces exemples, mais nous ne nous soucions pas de risquer de devenir ennuyeux. Nous avons assez démontré, pour justifier notre recommandation à tous, d'étudier cette ouverture. La nouveauté est précieuse. Si Colomb était encore parmi nous, il pourrait à peine découvrir un Nouveau Monde. Saint-George de la joyeuse Angleterre *(Merry England)*, qui patrone maintenant le club d'échecs métropolitain dans le *Cavendish Square*, ne pourrait manquer de reconnaître en M. Cochrane un de ses chevaliers les plus accomplis, et nous avouons avec plaisir que nous trouvons en lui un joueur qui se conduit toujours galamment et courtoisement au combat; qui est aussi bien prêt à massacrer le fort qu'à accorder miséricorde au vaincu ; un preux qui

(*a*) A dire vrai, nous ne sommes pas tout-à-fait sûrs si, à ce point de la partie, les blancs ne feraient pas mieux de jouer un coup d'attente et de garder cet assaut en réserve.

ne fuit jamais devant un agresseur, mais lui préfère celui qui frappe le plus fort.

Honneur à un tel homme !

GEORGES WALKER.

Londres, en novembre 1841.

UNE DES DERNIÈRES PARTIES D'ÉCHECS

DE LABOURDONNAIS CONTRE M. WALKER,

Jouée à Londres le 5 decembre 1840.

Celui-ci avait les blancs et recevait le Pion et Trait. — Les Notes sont de M. Kieséritzky, de Livonie.

BLANCS.	NOIRS.
	(Il faut ôter le Pion du Fou du Roi.)
1 Le P de la D 2 pas (*a*).	1 Le P du R 1 pas.
2 Le P du F de la D 2 pas.	2 Le P de la D 2 pas.
3 Le C de la D à la 3[e] c. du F.	3 Le C du R à la 3 c. du F.
4 Le P du R 1 pas.	4 Le P du F de la D 1 pas (*b*).
5 Le F de la D à la 2[e] c. de la D.	5 Le F du R à la 3 c. de la D.
6 Le P du F du R 2 pas.	6 Le R roque.
7 Le C du R à la 3[e] c. du F.	7 Le P du F de la D 1 pas (*c*).
8 Le F du R à la 2[e] c. du R (*d*).	8 Le C de la D à la 3 c. du F.
9 Le P du F prend le P de la D.	9 Le P du R prend le P.
10 Le C de la D à sa 5 c.	10 Le P prend le P.

(*a*) Ce début n'est pas d'usage, on commence ordinairement avec le pion du Roi ; nous sommes pourtant loin de le blâmer comme mauvais.

(*b*) Les noirs jouent ce pion pour préparer une retraite au Fou du Roi, qui sera attaqué par le pion du Fou adverse quand il se mettra à la 3[e] case de la Dame.

(*c*) Une position où quatre pions, dont deux de chaque couleur, forment un carré dans lequel ils peuvent se prendre réciproquement, offrira presque toujours les difficultés les plus graves à celui qui a le trait, par le nombre des variantes qui embarrasseront nécessairement son calcul. Tout l'avantage étant ici pour le plus fort, il a seul intérêt à amener cette position.

(*d*) Il valait mieux mettre le Fou à la 3[e] case de la Dame, où il avait une attaque directe sur le pion de la Tour à côté du Roi adverse, maîtrisant d'ailleurs une ligne plus importante.

BLANCS.	NOIRS.
11 Le C de la D prend le P de la D (*e*).	11 La T du R à la c. du R (*f*).
12 La D à la 3 c. de son C.	12 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
13 Le C de la D prend le C.	13 Le P prend le C.
14 Le C à la 5 c. du R (*g*).	14 Le C à la 5 c. du R.
15 Le P du C du R 1 pas.	15 Le F de la D à la 2 c. de la D.
16 La D à la 4 c. de sa T (*h*).	16 La T de la D à la c. du C.
17 Le P du C de la D 2 pas.	17 Le F du R à la 3 c. du C.
18 La T de la D à la c. de son F.	18 La T prend le C (*i*).
19 Le P prend la T.	19 La D à la 4 c. du C du R.
20 Le P du R 1 pas (*k*).	20 Le C prend le F.
21 Le P prend le F.	21 La D prend le P du R.
22 La T de la D à la 2 c. du F.	22 Le C donne échec.
23 Le R à la c. de la D.	23 La D à sa 5 c. : échec.
24 Le F à la 3 c. de la D (*l*).	24 La D prend le F : échec.
25 Le R à la c. du F.	25 Le F donne échec.
26 Le R à la 2 c. du C.	26 La D à sa 5 c. : échec.
27 Le R à la 3 c. de la T.	27 Le F à la 7 c. de la D.
28 Le P du C de la D 1 pas.	28 La D à la 6 c. du R : échec.
29 Le R à la 2 c. du C.	29 Le C à la 4 c. du R.
30 La T du R à la c. de la D.	30 Le F à la c. du R adverse.
31 La D à la 3 c. de son C.	31 La D à la 5 c. du R.
32 La T prend le P de la D (*m*).	32 Le P prend la T.
33 La T donne échec.	33 Le R à la 2 c. du F.
34 Le P va à D.	34 La T prend la T.

(*e*) Si les blancs prenaient le Fou, ils perdaient un pion ; exemple :

BLANCS.	NOIRS.
Le C prend le F.	Le P prend le P.
Le C prend l'autre F.	Le P prend le F : échec.
La D prend le P.	La T prend le C.

(*f*) Par ce coup, les noirs commencent à dominer le jeu.

(*g*) Un bon coup, qui met un obstacle important aux attaques de l'ennemi.

(*h*) Ce déplacement de la Dame mérite une critique sévère. Elle avait une attaque masquée sur le Roi adverse. Dans cette position, le cavalier noir n'était pas soutenu, parce que la défense du pion de la Dame était paralysée, alors les blancs pouvaient mettre leur Fou du Roi sur la 3[e] case de la Dame, comme nous l'avons déjà indiqué dans la note *d* ; puis les noirs étaient forcés de reculer le Cavalier ou de s'exposer à le perdre en échange du Fou adverse.

(*i*) Un magnifique sacrifice. Voilà le *vieux lion* qui a encore *ses griffes et ses dents.*

(*k*) Au lieu de jouer ce pion, les blancs pouvaient mettre la Dame à la 3[e] case de son Cavalier.

(*l*) Coup forcé, à cause de l'échec et mat à la case de la Tour de la Dame.

(*m*) Très bien joué. Une noble représaille du 18[e] coup des noirs.

BLANCS.	NOIRS.
35 La 2 D prend la T (*n*).	35 Le C donne échec.
36 La 1re D prend le C.	36 Le P prend la D.
37 La D à la 7 c. de son F : échec.	37 Le R à sa 3 c
38 La D à la 8 c. de son F : échec.	38 Le R à sa 4 c.
39 La D à la 7 c. de son F : échec.	39 Le R à la 5 c. de la D.
40 La D prend le P de la T : échec.	40 Le R à la 6 c. de la D.
41 Le P du C de la D 1 pas.	41 La D à sa 5 c. : échec.
42 Le R à la 3 c. de la T.	42 Le F à la 6 c. du F de la D.
43 La D à la 7 c. de son F.	43 Le F à la 4 c. de la T.

Les blancs abandonnent la partie.

TRICTRAC.

Nous recevons différentes réponses à la question proposée dans le dernier numéro du *Palamède*. Elles émanent d'amateurs supérieurs au jeu de Trictrac et sont dignes de fixer l'attention, à plus d'un titre ; quoique contradictoires, elles ne résolvent pas le point en discussion. Elles font toujours faire un grand pas vers sa solution, par les lumières qu'elles jettent sur la matière controversée, et c'est déjà beaucoup.

« Monsieur le Rédacteur,

» J'aimerais mieux avoir à décrire poétiquement les merveilles des jardins
» de Babylone, que d'avoir à expliquer techniquement, avec clarté, l'évolu-
» tion d'une double revirade. Il est difficile de se bien faire comprendre dans
» cet argot du trictrac. J'entre néanmoins en matière, et si cet acte de con-
» troverse peut contribuer à donner de la vie au trictrac et à différer la
» convocation d'un congrès académique, je pourrai, plus tard, présenter sur
» ce même jeu des questions plus ardues que celle-ci.

» Règle générale : On ne remplit, *on ne peut remplir* de plusieurs façons
» que lorsqu'il ne reste qu'une demi-case à couvrir ;

» La dernière dame, *seule*, fait le remplissage ; l'avant-dernière ne fait que
» le préparer.

(*n*) Les blancs ayant pris le pion au centre avec une de leurs Dames, devaient gagner la partie, parce que les noirs étaient obligés à faire Dame pour Dame ; alors les blancs restaient avec la Dame et un pion, contre la Tour, le Cavalier et le Fou. C'est à peu près la même force ; mais il ne faut pas oublier que les pièces noires n'étaient pas disposées de façon à se soutenir mutuellement. Puis, la Dame pouvait mener ses deux pions d'une manière bien gênante pour l'adversaire. Maintenant les noirs finissent la partie, après avoir fait encore d'assez jolis coups. Ky.

» Voilà le principe.

» Certes ce serait déjà beaucoup en faveur de la négative, que ce pré-
» tendu silence de la règle. Dans un jeu où les règles et leurs exceptions
» sont aussi multipliées qu'arbitraires, on ne peut opposer l'*analogie*, ou
» l'*esprit du jeu*, à la pratique généralement suivie.

» Mais je ne pense pas qu'il y ait *lacune* dans l'espèce, et je vais essayer
» de prouver que le cas prévu est régi par la règle générale.

» Etablissons d'abord, précisément, ce qu'il faut entendre par cette ex-
» pression : *remplir de plusieurs façons*.

» Si, dans un des trois jeux du trictrac, où le plein peut s'accomplir, un
» joueur n'a plus à couvrir qu'une dernière demi-case, alors, et seulement
» dans ce cas, il peut être en passe de remplir de plusieurs façons. Il obtient
» cet avantage si son dé, par ses nombres directs, ou réunis, lui donne la
» simple faculté de choisir, entre deux ou trois dames qui y portent égale-
» ment, celle par laquelle il lui convient d'opérer cette couverture, de com-
» pléter son plein.

» Alors, il marque ses points de remplissage en raison du nombre des fa-
» cultés que son dé lui a ouvertes. Il faut bien le remarquer, c'est seulement
» la faculté de remplir que la règle remunère à double et à triple ; car, dans
» l'exécution, on ne remplit, de fait, que par une seule dame, et conséquem-
» ment d'une seule manière.

» Ceci posé, il est évident que, lorsqu'une case entière reste à faire, il ne
» peut être question que d'un remplissage *simple* ; puisque, dans aucun cas,
» il ne peut y avoir d'option sur les dames à y employer.

» Il en est absolument de même dans le cas prévu, lorsqu'il reste à couvrir
» deux demi-cases.

» Il n'y a donc pas faculté de choisir entre plusieurs dames qui puissent
» également compléter le plein. UNE SEULE dame vous est imposée pour
» l'achever. Cette dame est celle qu'y amène le nombre direct du second dé
» à jouer ; de celui, enfin, que vous n'avez pas choisi pour l'appliquer à la
» couverture de la première demi-case.

» En effet, il peut bien arriver, ainsi qu'on le prévoit dans le doute pro-
» posé, que chacune de ces demi-cases, *prise séparément*, puisse indifférem-
» ment se couvrir par l'un et l'autre des nombres directs du dé amené ;
» mais quand on considère le coup *dans son ensemble*, et les deux demi-
» cases comme devant se couvrir simultanément par le même coup de dé,
» cette apparente faculté cesse d'exister relativement à la Dame qui com-
» plète le remplissage. L'option à laquelle ce coup donne lieu, s'exerce né
» cessairement, et *s'épuise* par le choix de la Dame qu'on destine à couvrir
» la première demi-case. La nécessité vous impose ensuite l'emploi de la
» seule Dame qui puisse couvrir la seconde demi-case, c'est à dire de la
» Dame même qui opère effectivement le remplissage.

» Il n'y a donc que remplissage simple.

» Le chevalier de B. »

« Monsieur le Rédacteur,

» La question posée par le *Palamède*, relativement au jeu de Trictrac, nous
» paraît d'une solution simple et facile, et nous avons lieu de nous étonner

» que des amateurs de la force de MM. Deschapelles et de Courbonne, aient pu
» demeurer un seul instant dans l'indécision à cette occasion. Ceci ne doit être
» sans doute attribué qu'à cette trop fâcheuse indifférence dans laquelle on est
» malheureusement tombé par rapport au noble jeu de Trictrac, qui, quoi que
» vous en disiez, M. le Rédacteur du *Palamède*, peut bien être mis sur le même
» rang que le jeu des Échecs, pour l'intérêt et le piquant qu'il présente. Mais
» revenons à la question à résoudre. Là où la règle se tait, on doit incontesta-
» blement consulter l'esprit du jeu ; or, il n'en existe aucun où l'on ait autant
» voulu avantager le joueur que la fortune favorise et écraser son adversaire ; le
» Trictrac est un jeu impitoyable ! Ainsi, un joueur fait-il une faute, un oubli,
» de suite son adversaire en profite en le mettant à l'école et en marquant
» des points ; ainsi, pour le cas dont nous nous occupons, il ne peut être dou-
» teux que le joueur doit profiter de toutes les faveurs de la fortune en mar-
» quant double, quand il fait son plein de deux manières, qu'il le termine
» du même coup de dé, que ce soit par une demi-case ou par deux.

» Recevez, etc.

» Florine de Bacheville. »

Nous avons donc à nous prononcer entre deux opinions diamétralement opposées. Certes, après les avoir suscitées, il serait mal au *Palamède* de ne pas oser dire son avis, qui, d'ailleurs, n'est qu'un résumé des divers suffrages qu'il a recueillis.

La règle, il faut en convenir, n'a pas eu en vue ce double remplissage ; elle ne s'est occupée que du plein sur une seule demi-case. Il y a donc eu *lacune*, comme nous l'avons déjà dit, car qu'elle regardât ce coup de dé comme devant se marquer, soit simple, soit double, il fallait prévoir la difficulté qu'il pouvait faire naître et la résoudre d'avance. Il est dans la mission du législateur de plonger ses regards jusque dans l'avenir. Ce coup d'ailleurs, quelque rare qu'il soit, appartenait au passé ; car il avait déjà dû se présenter quand on a dressé le code du trictrac. Mais enfin cela prouve l'imprévoyance de nos devanciers et peut nous enhardir à oser retoucher à ce que l'antériorité des temps leur a d'abord livré. Il est bon de constater que ce n'est pas porter une main profane sur l'arche sainte, ou faire outrage à un code immuable.

Notre grande et belle joueuse de trictrac nous paraît bien dans la question.

Répondant aux préceptes établis dans la première des deux lettres, nous pensons que M. le chevalier de B., tout joueur consommé qu'il soit, fait erreur ; son raisonnement de *la Dame qui prépare le plein* et de *celle qui remplit*, porte tout à fait à faux. Chaque coup, au trictrac, se divise en trois mouvemens bien marqués, et pas davantage. On ne peut donc ensuite subdiviser encore ces

trois temps, qui doivent toujours arriver dans le même ordre, comme suit :

1° Jeter les dés ;

2° Marquer les points… s'il y a lieu ;

3° Jouer les Dames.

Quant à celles-ci elles n'ont pas de rang. Vous jouez celle qui remplit ou celle qui ne remplit pas, dans l'ordre de votre volonté, ou même simultanément avec les deux mains, si tel est votre bon plaisir. Il n'y a donc ni 11ᵉ ni 12ᵉ demi-case.

Dans la question proposée deux demi-cases sont à compléter, et elles peuvent l'être, par suite du coup de dé, avec deux Dames différentes ; par quatre Dames conséquemment vous opérez le plein. On peut trouver plusieurs positions pour ce coup. Nous allons citer, pour exemple, celui qui a soulevé la difficulté entre deux joueurs.

Une seule Dame est au talon, une autre Dame à la 4ᵉ flèche du petit jan ; dans le grand jan quatre Dames occupent la 6ᵉ flèche, une seule la 7ᵉ, dite du *Diable*, trois sur la 8ᵉ, une seule sur la 9ᵉ, deux sur chacune des 10ᵉ et 11ᵉ flèches. On amène *trois* et *as* : (le jeu de l'adversaire n'est d'aucune importance à citer) donc évidemment on fait le plein :

1° Par la Dame de la 4ᵉ case du petit jan sur la 7ᵉ case du *Diable*, et par la Dame en 3ᵉ sur la 8ᵉ flèche qui complète la 9ᵉ demi-case ;

ou bien encore :

2° Par les deux Dames supplémentaires de la 6ᵉ flèche, qui se rabattent sur la case du *Diable* par l'As, et sur la 9ᵉ flèche par le Trois.

Est-ce clair ? Ces deux façons de remplir sont bien distinctes et indépendantes l'une de l'autre : quatre Dames y concourent, prises sur des flèches différentes. Après avoir amené ce dé, j'ai la faculté de choisir la manière de procéder au plein, et je dois marquer avant d'exécuter. C'est quand il s'agit de marquer les points que je dois avoir cette faculté dont M. le chevalier de B. fait la condition *sine quâ non*, et non pas quand j'arrive à jouer ma dernière Dame : il ne serait plus temps alors. Il ne faut donc pas créer des impossibilités, supposer un nouveau système de jeu, pour juger celui qui est établi, consacré, reconnu.

Si la règle ne parle donc que du plein de plusieurs façons sur une demi-case, elle a tort d'omettre le plein fait également de plu-

sieurs façons sur deux demi-cases. Cela appelle une réforme, et nous espérons que l'on s'en occupera. D'ailleurs, généralement les règles de tous les jeux ont besoin d'être revisées ; elles ont été faites, il ne faut pas craindre de le dire, dans un mauvais esprit. C'est la loi du plus fort imposée au faible, la domination des grands sur le peuple. Aux différens jeux, ce peuple c'est *la mazette*. Les maîtres, et c'est tout naturel, ont rédigé les règles ; mais ils ont fait ce travail avec peu de générosité, et ont été jusqu'à l'abus de l'autorité. Non seulement les pénalités ne sont pas toujours équitables, mais les droits y sont établis de façon à favoriser toujours le plus heureux et le plus fort. Au Trictrac, par exemple, on donne toujours l'avantage du dé à celui qui vient de marquer : est-ce logique, est-ce juste? Il semblait naturel que puisque c'est un avantage, il ne devait pas être donné, pour recommencer à jouer, à celui qui venait de remporter déjà une victoire. Il est bien plus rationel que l'avantage, s'il y en a un forcément, arrive à celui qui a besoin d'être favorisé. On ne peut arguer que, pour l'un comme pour l'autre des deux joueurs, c'est une chance dont on ne connaît pas d'avance le bénéficiaire. Il est clair comme le jour, que les plus habiles et les plus heureux jouiront plus souvent de cette chance ; ces esprits égoïstes ne l'ignoraient pas (1).

Nous rappellerons à ce propos, que, lorsqu'avec Labourdonnais nous refondîmes la règle des Échecs, nous trouvâmes un article absolument semblable. L'oppression n'est qu'une, et tous les dominateurs sont les mêmes! Le trait, c'est à dire l'avantage de jouer le premier était de droit à celui qui avait gagné la partie. C'était une nouvelle cause de perte imaginée pour la victime. Nous avons mis dans la nouvelle règle, qu'à moins de conventions contraires, le trait était alternatif, après avoir été tiré au sort une première fois. Si les opprimés avaient eu à retoucher cette loi, ils auraient attribué le trait au perdant ; c'était une représaille, et qui n'eût blessé en rien les principes de la justice. Les principes égalitaires valent pourtant mieux, et pour les conserver, n'abusons pas de ce que le peuple, au

(1) Aux jeux à *écrire* y a-t-il rien de plus gothique que les *marqués des postillons* : 28 — 8 — ? Sans doute, à l'époque où ils furent établis, ils correspondaient à quelque chose ; mais dans notre siècle décimal, s'ils échappent à la loi commune, ce n'est sans doute que par la puissance de la routine, la plus tenace et la plus vivace de toutes nos puissances dans le beau pays de France, où elle n'a besoin ni de corruption ni d'intimidation pour assurer sa majorité.

jeu, ne saurait jamais avoir son jour. Soyons conservateurs, mais intelligens et prévoyans; ne repoussons pas des réformes appelées par l'esprit de l'époque où nous vivons. Les règles des jeux ont besoin d'être revisées comme les lois sociales, et le *Palamède* secondera toujours ce mouvement vers le progrès.

VARIÉTÉS.

Le Cercle des Échecs a eu de belles soirées les jeudis de décembre. Elles ont rappelé les anciennes solennités du Cercle des Panoramas dont les portes s'ouvrirent à une héroïne de l'échiquier, la princesse Belgiojoso. Les poètes chantèrent jadis ses exploits, lorsque, nouvelle Clorinde, elle combattait avec les représentans de l'Islamisme sous les yeux et avec tous les vœux des chevaliers français. La princesse est aujourd'hui retournée dans sa belle patrie, où elle se contente modestement de quelques parties bien prosaïques avec ses compatriotes.

C'est le Trictrac qui a maintenant les faveurs du beau sexe. — Une dame romaine (vive l'Italie à qui nous devons les ornemens de nos fêtes!) s'est rendue deux fois, au milieu du Cercle des Échecs, et c'est M. Deschapelles, notre président et le plus courtois des joueurs, qui a fait les honneurs de la soirée à l'aimable visiteuse. Deux fois elle a remporté la victoire.

M. Deschapelles a fait aussi quelques parties d'échecs avec M. Saint-Amant, en lui donnant le Pion et deux traits. —Ces parties n'ont pas été recueillies et ne seront pas publiées. Elles ont été jouées avec beaucoup d'entraînement et sans y attacher grande importance. — Néanmoins l'attention des nombreux spectateurs a été vivement captivée, et nous avons tous admiré ce jeu étonnant de M. Deschapelles, qui, semblable aux beaux monumens de l'antiquité, paraît braver le temps et le repos. Quel dommage qu'il ne consente pas à reparaître plus souvent sur ce champ si glorieux pour lui, et dont les palmes ne peuvent lui être sérieusement disputées sur aucun point du globe.



Nous avons reçu des complimens de la presse anglaise, sur l'article *les Trois parties d'Échecs*, de Marie Aycard; le style aimable et la touche délicate de cet écrivain ont été appréciés à l'étranger comme chez nous. Seulement les Anglais réclament, comme n'ayant jamais eu à la tête de l'épiscopat de Cantorbéry, un jeune homme capable d'enlever ainsi les fillettes. Le plus jeune archevêque de Cantorbéry, depuis 17.., ne l'a pas été avant l'âge de 67 ans. C'est sans doute encore un âge à faire de belles parties d'échecs, mais à renoncer aussi à beaucoup d'autres choses.



L'argument le plus péremptoire, pour prouver combien le jeu d'Échecs est mieux cultivé en Angleterre qu'en France, est de faire le rapprochement entre les établissemens qui, dans les deux pays, sont consacrés au culte des échecs. Il est juste cependant de tenir compte de l'esprit d'association, à l'état d'enfance dans notre pays, tandis qu'il est développé chez les Anglais avec une prodigieuse intelligence.

A peine Paris peut-il faire vivre un cercle d'Échecs. Depuis seulement cinq ans, il a changé quatre fois de maître et de local. Puisse-t-il s'être fixé et vivre enfin prospère de nombreuses années! Après avoir été si long-temps nomade, il a bien droit à quelque repos!

Le *Cercle des Échecs* et le *Café de la Régence* sont unis comme les frères Siamois, quoique séparés administrativement; beaucoup de membres fréquentent à la fois les deux établissemens. Les autres endroits où l'on joue le plus sont, après cette capitale des Échecs : le *Cercle des Arts*, rue de Choiseul, qui recueillit les naufragés de la rue de Menars. Il doit à ce sauvetage de posséder encore bon nombre d'amateurs distingués. Néanmoins ce n'est pas là ce qu'on peut appeler une Académie d'Échecs. Le *Café Valois* a eu long-temps les joueurs d'une seule nuance politique. Il n'existe plus aujourd'hui. Est-ce à dire pour cela que la couleur politique qui s'y réfugiait a disparu? Ce qu'il y a de plus certain et de triste en même temps, c'est que l'établissement est fermé, ce qui a entraîné une nouvelle dispersion des fidèles qui depuis soixante ans s'y réunissaient. Pauvres joueurs d'échecs! ils sont bien souvent condamnés au destin du peuple de Dieu, ou, comme l'Arabe, obligés de lever sans cesse leur tente pour aller camper ailleurs. — Il y a des échiquiers et quelques joueurs au *Café Français*, boulevard Poissonnière, — au *Café Desmares*, faubourg Saint-Germain, — au vieux *Café Procope*, — au *Café des Provençaux*, rue Saint-Honoré; mais on joue généralement dans ces cafés, le soir seulement, et pour tuer le temps, par lassitude du domino ou de quelque autre jeu aussi intéressant.

Les départemens ont quelques sociétés qui se réunissent dans des cercles ou dans des cafés; nous en donnerons une autre fois la nomenclature. Tout cela, nous l'avons déja dit, est bien peu de chose comparativement à l'Angleterre. Là, on s'organise pour étudier les Échecs, pour s'éclairer réciproquement sur ce qu'il y a de nouveau dans ce monde paisible. Ces réunions ont un bureau, une bibliothèque, des archives séculaires. Vingt-huit de ces établissemens, où l'hospitalité se pratique comme *chez les montagnards écossais*, dont plusieurs sont plus nombreux que notre club d'Échecs de Paris, couvrent les trois royaumes. Nous nous proposons plus tard de les faire connaître par leurs noms et leur personnel : la reconnaissance comme le devoir nous y engagent.

SOLUTION DES PROBLÈMES DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

N° 1.

BLANC.	NOIR.
1 La D à la c. du F du R adverse : échec.	1 La D prend la D (*a*).
2 Le R à la 3 c. de son F.	2 La D à la c. de son R (*b*).
3 Le C à la 6 c. de la T : échec et mat.	

N° 2 (*c*).

1 La T à la 4 c. du F : échec.	1 Le F prend la T.
2 La D à la c. de son C : échec.	2 Le C à la 6 c. de sa D.
3 La D à la c. de la T du R : échec.	3 Le R à sa 4 c.
4 La D à la c. de la T du R adverse : échec.	4 Le R à la 3 c. de sa D (*d*).
5 La D à la c. du C de la D adverse : échec et mat.	

(*a*) Si au lieu de prendre, la D s'interposait, le blanc jouerait son R, comme il est dit au 2e coup ; si le noir couvrait de son F, la D le prendrait et le mat serait toujours en trois coups par la D ; si le R marchait sur sa 5e case, qui est la seule où il puisse aller, le mat serait fait par la D à la 5e case de son F.

(*b*) Si à la place de la D, le noir joue une autre pièce, le C donne le mat, au 2e coup, à la 5e case du R, ou à la 6e de la T du R adverse.

(*c*) M. Deschapelles s'est fait le parrain de ce mat, qu'il a trouvé fort joli et qu'il a nommé *le Mat des Cardinaux*.

(*d*) Le R pourrait aller à sa 5e case. Dans ce cas c'est le P du F du R qui lui donnerait échec et mat.



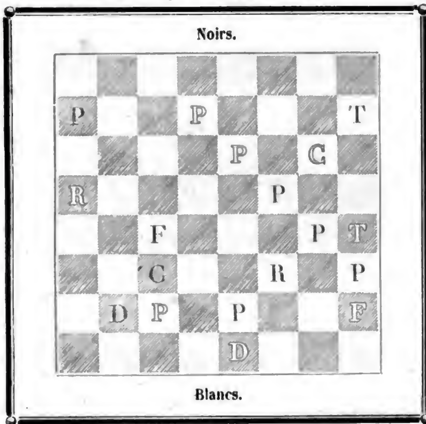
Le directeur du *Palamède*, rédacteur en chef,

SAINT-AMANT.

IMPRIMERIE D'ÉDOUARD PROUX ET Cie, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, 3.

III.

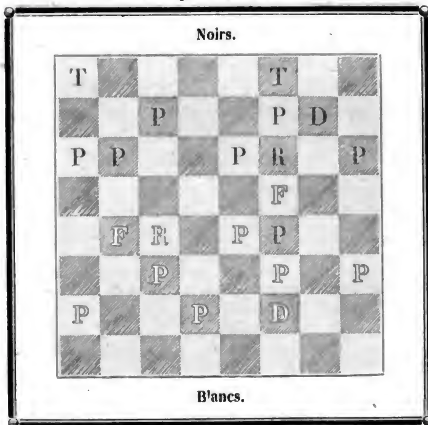
De la composition de M. Laroche.



Les Blancs font mat en quatre coups.

IV.

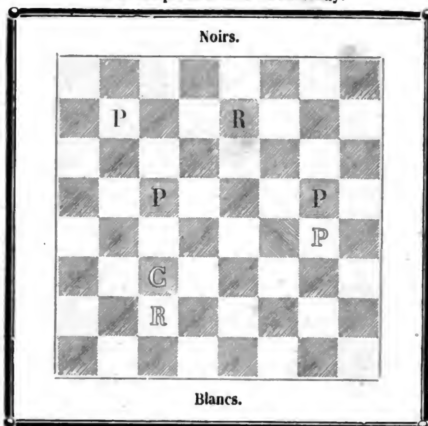
De la composition de M. Bone.



Les Blancs donnent mat en six coups.

V.

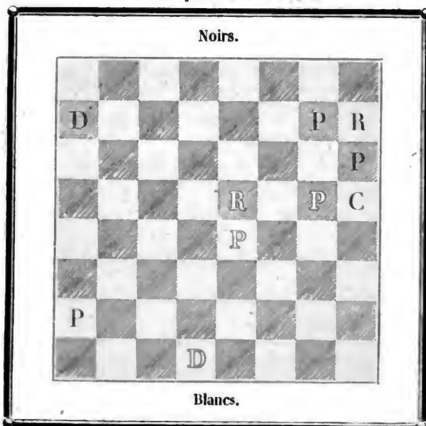
De la composition de M. Kiesérilzky.



Les Blancs gagnent.

VI.

De la composition de M. Bone.



Les Blancs remettent la partie.

LE PALAMÈDE.

Nous le possédons enfin, ce précieux manuscrit de M. Deschapelles, de celui que la presse anglaise appelle « l'Empereur des Echecs et du Whist. »

Nous ne sommes autorisés à publier que le chapitre relatif au whist à trois (vulgairement appelé le *mort*), et nous nous acquitterons fidèlement de cette tâche à partir du plus prochain numéro. Rien de moins, rien de plus sans nouvelle autorisation. Nos efforts pour le traiter comme il le mérite, l'accueil éclatant que lui réserve le public non seulement en France mais à l'étranger, tout enfin l'engagera, peut-être, à compléter son généreux patronage au *Palamède*, en lui livrant la théorie entière. Elle sera, comme nous l'avons déjà dit, le plus magnifique présent à nos abonnés, aux amateurs du whist, et à tous les admirateurs du génie dans les jeux.

Voici la lettre dont M. Deschapelles a eu la bonté d'accompagner son manuscrit :

« A Monsieur Saint-Amant,

» Le retour du *Palamède* me fait plaisir; il ranime le souvenir de » son créateur, ce pauvre Labourdonnais, qui avait tant de qualités, et » que nous regrettons tous, comme si nous avions perdu quelque partie de » notre propre existence. Il lui fallait un successeur qui eût été son ami, » qui eût apprécié tout ce qu'il avait de bon, sans s'aveugler sur les imper- » fections, sans partager l'insouciance, la légèreté qui l'avaient amené à ou- » blier les affaires et les engagemens de la vie, entièrement livré qu'il était » au perfectionnement du noble jeu des Echecs, son unique pensée.

» Nous attendons de vous beaucoup plus que nous ne lui aurions demandé ; il » nous faut du goût, de la diversité et de l'animation ; il nous faut ce que » nous savons que vous pouvez nous donner, et, déjà satisfaits de votre dé- » but, nous devons nous borner à vous prier seulement de rester vous-même.

» La coopération que vous souhaitez ne vous manquera d'aucun côté; » vous avez tiré sur notre intelligence : nous ferons honneur au mandat, » peu soucieux de passer pour faible écrivain, mais exigeant sur la qualité » de bon ami.

» Je vous envoie, pour ma part, un morceau de mon ouvrage sur » le Whiste, que j'ai tiré de la partie inédite. J'ai fait, pour vous être » agréable, le plus grand sacrifice que puisse faire un paresseux : J'ai » travaillé pendant huit jours. Il faut bien que vous l'ayez exigé et que » vous en soyez reconnaissant; autrement je vous aurais traité comme le pu- » blic, qui aurait intérêt à savoir ce qu'il me reste à lui dire, et qui ne le » saura pas, parce qu'il ne m'a pas semblé assez obséquieux pour me faire » sortir de ma froideur naturelle.

» Recevez, Monsieur, l'expression de ma haute considération et de mon » affection bien sincère.

» DESCHAPELLES. »

Nous avions à publier dans ce numéro un article fort savamment élaboré sur les manuscrits des XIIe et XIIIe siècles, qui sont à la Bibliothèque royale. C'était le travail consciencieux d'un habile orientaliste, dans lequel il rattachait les progrès du jeu des échecs à celui des sociétés, et démontrait l'influence de la forme des gouvernemens se faisant sentir jusque dans les diverses nuances de la règle des échecs. Malheureusement nous lui avions donné pour épigraphe ce vers de Régnier :

« Les Fous sont, aux Echecs, les plus proches des Rois. »

Et comme le hasard nous a donné un imprimeur victime récente d'une condamnation inouïe, il craint l'eau froide maintenant, s'est effrayé des allusions que le ministère public pourrait trouver dans cette épigraphe, et notre article, qui du reste n'a pas d'actualité, doit attendre des jours meilleurs. Nous ne faisons pas de procès, ne laissons pas de pages blanches qui, en définitive, sont toujours au détriment des abonnés. Sans bruit et sans plainte nous nous en remettrons à la décision des tribunaux saisis déjà de ces prétentions réactionnaires. Ne sont-elles pas jugées du moment qu'elles vont jusqu'à atteindre notre inoffensive publication ?

Nous comptions sur des vers de notre si spirituel ami et collaborateur Méry; *le Chant de Palamède* nous a manqué par ce courrier, mais l'auteur, fidèle gardien de notre parole, ne prive pas entièrement nos lecteurs. Avec Rousseau et la prose de Méry, qui est toujours poétique, on peut patienter et admirer.

Le succès immense de *Ruy Lopez,* dans notre précédent numéro, ne nous permet plus de résister au chorus général demandant l'auteur. Nous fûmes innocemment les complices de cet anonyme; nous ne pouvons plus continuer à tromper le public, à qui nous annoncions cet article comme *traduit de l'Espagnol*; en France comme en Angleterre on ignore encore le vrai coupable. C'est dans le *Fraser's Magasine*, à Londres, en août dernier, que parut pour la première fois, sans nom d'auteur, cette nouvelle d'un intérêt si saisissant. De traductions en traductions elle a, depuis, fait son tour d'Europe. Nous livrons donc à ses applaudissemens un nom cher à la fois à la littérature et aux échecs : « *Georges Walker*. »

Nous appelons l'attention de nos abonnés sur la délibération du Cercle des Echecs (page 119); ils y ont un grand intérêt, et nous espérons qu'ils répondront à des avances qui tendent à resserrer les liens de la confraternité des joueurs d'échecs en les réunissant dans un centre commun, à quelque pays qu'ils appartiennent.

Aux demandes réitérées qui nous sont faites pour augmenter le nombre de nos problèmes, nous n'opposerons qu'une réponse : « La matière est très abondante, et nous avons de quoi rassasier les plus exigeans ; mais il faut penser aux solutions, et ce sont elles qui nous arrêtent. Dans notre dernier numéro nous avions six problèmes ; aujourd'hui leurs solutions occupent QUATRE GRANDES PAGES ! C'est beaucoup trop ; et nous sommes contraints de nous limiter dans quatre problèmes seulement, pour ne pas rompre notre équilibre et rester fidèles à la devise : « La part de chacun et l'intérêt général de nos abonnés. »

COURS D'ÉCHECS.

Nous recevons, par la correspondance des départemens, des félicitations que nous croyons méritées et devoir reporter au collaborateur qui rédige, avec tant de soins et de méthode, les leçons élémentaires. De deux points très opposés nous arrivent cependant quelques observations; plusieurs sont semblables quoique n'ayant pu se concerter; nous ne pouvons pas dire qu'elles soient critiques, mais elles n'en exigent pas moins une réponse par leur coïncidence et leur importance.

On trouve que les préceptes contenus dans la première leçon sont trop savans et, quoique exposés avec clarté, dépassent la portée d'un commençant. Nous opposerons à cela Philidor qui a procédé de la même manière, et sans le faire avec notre correctif, qui est d'indiquer les motifs pour lesquels on engage à jouer un coup de préférence à un autre. Nous répétons, nous, la même leçon, mais expliquée, le *pourquoi* est démontré. Sans doute l'observation de nos correspondans est vraie en ce sens, que la démonstration n'est pas seulement primaire, elle va à beaucoup de bons joueurs, surtout à ceux de cette catégorie qui ont eu l'avantage d'acquérir un degré de force supérieur sans avoir passé par les principes élémentaires. Mais de ce que les classes élevées d'amateurs peuvent en retirer d'utiles enseignemens, il n'en résulte pas forcément que les classes inférieures, obligées jusqu'ici de se contenter de la sécheresse éclairée de Philidor, ne puissent profiter, avec fruit et avec beaucoup plus d'agrémens, de la théorie expliquée et motivée que nous avons adoptée.

Il est encore une observation sur les ouvertures de jeu à laquelle la suite de notre cours répondra péremptoirement; mais, en attendant, nous ne pouvons la laisser de côté; on nous dit : « Quand le trait ap-
» partient à notre adversaire et que nous avons quelques raisons pour

» le redouter, nous n'osons pas pousser le pion du Roi deux pas, » à cause du gambit que les joueurs exercés ne manquent jamais » de nous offrir, ce qui nous met tout de suite dans le plus grand » embarras; en un mot, nous sommes paralysés, car ce que nous » savons le moins, c'est notre commencement. » Instruisez-vous donc et bien vite; apprenez cet alphabet de l'échiquier, et que votre antagoniste ne remarque pas d'abord chez vous une hésitation funeste qui, en lui donnant de la hardiesse, double ses forces et annihile les vôtres. Cependant nous allons vous tendre une main secourable jusqu'à ce qu'une étude approfondie vous livre des fruits mûrs. Celle de la défense des gambits est immense et exige seule une grande application et de nombreuses veilles. Elle ne peut être comprise dans l'instruction primaire des échecs; elle est plutôt le couronnement d'une belle force; aussi avons-nous placé les gambits dans un ordre méthodique qui ne les dévoilera avec leurs nombreuses variantes que dans quelques mois. Pour faire prendre patience, nous démontrerons donc prochainement qu'à une attaque de gambit du Roi, de ce *croc-en-jambes* si redouté, il y a plusieurs manières de riposter, jusqu'à ce qu'on puisse aborder de front cet épouvantail. Il faut arriver à pouvoir saisir le taureau par les cornes. Joueurs inexpérimentés, laissez donc à vos aînés dans la carrière ce redoutable exercice. Vous péririez à la peine si, sans le fil conducteur, vous vous risquiez à pareil jeu.

Au gambit proposé vous avez à opposer :

1° Un contre-gambit qui l'annule ;

2° Prendre le pion et ne pas le défendre ;

3° Ne pas pousser le pion du Roi deux pas, qui vous expose seul à recevoir le gambit.

Dans la prochaine leçon, nous vous indiquerons la façon de procéder dans ces trois hypothèses ; mais nous ne nous appesantirons pas sur les détails; nous ne les pousserons qu'à peu de coups, attendu que ces préceptes seront transitoires; nous voulons réserver toutes nos forces comme votre patience et votre ardeur, pour l'étude complète des gambits, champ vaste et fécond qui vous offrira des palmes à cueillir en attaque comme en défense, et vous préservera ensuite d'avoir à vous défendre vous-mêmes du gambit quand vos preuves auront été faites. On n'attaque pas sur ce terrain celui qu'on y sait armé de toutes pièces. C'est vous qui, dans toute votre carrière, jouirez

de cette arme de défensive d'abord, devenue ensuite entre vos mains expérimentées presque uniquement offensive.

SECONDE LEÇON.

Suite de la 1re SECTION et du PREMIER DÉBUT.

Seconde Partie.

BLANC.	NOIR.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
3 Le P du F de la D 1 c.	3 Le C du R à la 3 c. du F.
4 Le P de la D 2 c.	4 Le P prend le P.
5 Le P du R 1 c.	5 Le C à la 5 c. du R.

Votre dernier coup du P du R 1 c. est un bon coup d'attaque. Pour ne pas perdre le C sur le coup le noir est forcé de le jouer, ou de porter la D à la 2 c. du R, ou de pousser le P de la D 2 c. Supposons qu'il joue le C : il peut le retirer à sa c. ou le porter à la 5 c. de son R. S'il le retire à sa c. vous prenez le P doublé avec votre P du F de la D, et vous gagnez plusieurs temps qui vous donneront très beau jeu. Examinons les conséquences du C noir porté à la 5 c. du R.

6 La D à la 2 c. du R.	6 Le C à sa 4 c.

A la place de jouer la D à la 2 c. du R vous auriez pu prendre avec le F du R le P du F du R adverse. Le noir aurait pris votre F avec le R et vous auriez gagné son C en faisant échec à la 3 c. du F du R, conservant une très bonne position ; mais le coup de la D à la 2 c. du R est encore meilleur.

Le noir joue le C à sa 4 c. parce qu'il ne peut pas le soutenir. S'il poussait le P de la D 2 c., vous le prendriez au passage avec votre P, et le coup suivant s'il soutenait son C en poussant 2 c. le P du F du R, vous gagneriez le C en jouant 1 c. le P du F de votre R ; s'il roquait, vous prendriez le P du F de sa D avec votre P, et vous gagneriez évidemment l'un des 2 C.

7 Le P du F du R 2 c.	7 Le C à la 3 c. du R.

Vous poursuivez le C pour le prendre ou le faire rentrer, ce qui gênera son jeu. En agissant ainsi vous développez vos pièces et vous gagnez des temps sur votre adversaire.

Le coup du noir est forcé.

8 Le P du F du R 1 c.	8 Le C à la c. du F.

Quand on a une attaque il faut la pousser avec vigueur. Ainsi c'est votre jeu de poursuivre sans relâche le C.

Le noir retire son C à la c. du F parce que, s'il l'avait joué à sa 4 c., vous auriez porté la D à la 5 c. de la T du R, et ensuite poussé le P de la T du R 2 c. s'il avait voulu soutenir son C avec le P de sa T.

9 Le C du R à la 3 c. du F.	9 Le C de la D à la 3 c. du F.

La sortie de votre C du R à la 3 c. du F était nécessaire. Vous n'aviez pas assez de pièces à l'attaque, et aucune autre ne pouvait presser plus vivement le noir. Votre C à cette c. attaque le P doublé de la D, et en même temps il pourra soutenir votre F de la D si vous voulez le porter à la 5 c. du C du R. Le noir joue son C de la D à la 3 c. du F de la D pour vous empêcher de prendre son P. Il aurait pu prendre le P du F de la D avec le P doublé, mais vous auriez porté le F de la D à la 5 c. du C du R en attaquant la D adverse, sans craindre que son P prît le P du C de votre D ; car dans ce cas vous l'auriez repris avec votre D. Dans cette position il aurait joué le F du R à la 2 c. du R et vous auriez poussé le P du F du R 1 c. Le P du C aurait pris votre P et vous l'auriez repris avec le P de votre R. Le coup suivant vous auriez pris par échec le P du F du R avec votre F du R, et ensuite vous auriez porté le C à la 5 c. du R en faisant échec, ce qui vous aurait amené le gain de la partie.

10 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	10 Le F du R à la 2 c. du R.

S'il avait porté à la 2 c. du R le C à la place du F, vous auriez également poussé le P du F du R.

11 Le P du F du R 1 c.	11 Le P prend le P.

S'il avait joué son F au lieu de prendre votre P vous auriez pris le P du C du R avec votre P attaquant en même temps la D et la T.

12 Le P reprend le P.	

Vous gagnez une pièce et vous conservez une bonne position. Cependant il ne faut pas ralentir votre attaque, car il arrrive souvent qu'en négligeant la partie vous permettez à votre adversaire de relever la sienne.

Variante au 5e coup du noir.

BLANC.	NOIR.
	5 La D à la 2 c. de son R.

La sortie de la D à la 2 c. du R n'est pas un bon coup dans cette position, mais elle présente plusieurs combinaisons dignes d'être remarquées.

6 Le P prend le P.	6 Le F du R à la 5 c. du C de la D : échec.

Vous prenez ce P doublé pour défendre votre P du R et pour attaquer son F. Si le noir avait retiré son F à la 3 c. du C de la D vous auriez joué la D à la 2 c. du R.

7 Le R à la c. de son F. | 7 Le C à la 5 c. du R.

Votre coup est un très bon coup de défense. Il vous permet de prendre le coup suivant son C avec votre P (1). Vous auriez pu couvrir l'échec en sortant une pièce, mais vous auriez donné le temps à votre adversaire de changer son C contre une de vos pièces.

Le noir joue son C à la 5 c. du R pour ne pas le rentrer et pour éviter de gêner son jeu.

8 La D à la 4 c. du C du R. | 8 Le P du F du R 2 c.

En jouant la D à la 4 c. du C du R vous attaquez le C et le P du C du R. S'il retire le C à la 3 c. du F, vous prenez le P du C du R et le coup suivant vous gagnez une pièce, et s'il le joue à la 3 c. de sa D vous retirez le F du R à la 2 c. du R, et le coup suivant vous prenez le C.

Le noir pousse 2 c. le P du F du R pour soutenir son C et défendre avec sa D le P du C du R.

9 La D à la 5 c. de la T du R : échec. | 9 Le P du C du R 1 c.

Vous n'avez pas pris le P du F du R avec votre D parce qu'il aurait attaqué avec le C votre D et votre F et changé cette pièce pour la sienne, ce qui aurait affaibli votre attaque.

Si le noir, à la place de jouer le P du C du R 1 c., avait joué son R à la c. de sa D, vous auriez poussé le P du F du R 1 c. pour faire partir le C et porter ensuite votre F de la D à la 5 c. du C du R ou la D à la 4 c. de la T du R, suivant la c. où le C se serait retiré.

Le P du C du R 1 c. est le meilleur coup que le noir puisse faire.

10 La D à la 6 c. de la T du R. | 10 Le C à la 3 c. de sa D.

Vous portez la D à la 6 c. de la T du R, pour empêcher que le C puisse aller à sa 4 c.

Le noir porte ce C à la 3 c. de la D pour le jouer ensuite à la 2 c. du F de son R et attaquer votre D. S'il avait porté sa D à la c. du F du R vous auriez poussé le P du F du R toujours dans le but de prendre son C.

11 Le F de la D à la 5 c. du C du R. | 11 Le C à la 2 c. du F du R.

Votre coup force le noir de jouer la D à la c. du F du R ou d'attaquer la vôtre avec son C. Dans le premier cas vous prenez le C.

12 Le F prend la D. | 12 Le C prend la D.
13 Le F de la D prend le F. |

Vous gagnez une pièce et vous conservez une bonne position.

---

(1) Ce coup, donné par Ponziani (voir page 82, 2e édition, 1782, imprimée à Modène), prouve que la D jouée au 5e coup à la 2 c. du R est un mauvais coup de défense.

Seconde Variante au 5ᵉ coup du noir.

BLANC.	NOIR.
	5 Le P de la D 2 c.

C'est le meilleur coup de défense que le noir puisse jouer.

6 Le P du R prend le C.	6 Le P de la D prend le F.

Plusieurs auteurs anciens et modernes, d'une réputation méritée, notamment Allgaïer, dans son Traité imprimé en 1811, Lewis, dans la seconde édition de la première série de ses Leçons, page 48, et Walker, dans sa troisième édition de son *Traité sur les Echecs*, page 86, pensent que le blanc peut retirer le F du R à la 3 c. du C de la D et conserver une bonne position. Je ne partage pas cette opinion; selon moi ce coup rendrait l'attaque au noir, qui aurait plus beau jeu. En effet, en supposant les coups les meilleurs, selon moi, la partie serait conduite comme suit :

BLANC.	NOIR.
6 Le F du R à la 3 c. du C de la D.	6 Le C du R à la 5 c. du R.
7 Le P du F de la D prend le F.	7 La D à la 5 c. de la T du R.
8 Le P du C du R 1 c.	8 Le C du R prend le P du C du R.
9 Le P du F du R prend le C.	9 La D à la 5 c. du R : échec.
10 Le R à la c. de son F.	10 La D prend la T.
11 Le P prend le F.	11 Le F de la D à la 6 c. de la T du R : échec.
12 Le R à la 2 c. de son F.	12 La D prend le P de la T : échec.
13 Le R à sa 3 c.	13 La D prend le P du C : échec.
14 Le C à la 3 c. du F.	

Dans cette position le noir a évidemment plus beau jeu.

Le blanc aurait pu défendre le P du F du R en portant la D à la 3 c. du F du R, mais le noir aurait gagné encore la supériorité en jouant de la manière suivante :

BLANC.	NOIR.
8 La D à la 3 c. du F du R.	8 Le F du R prend le P.
9 Le F du R prend le P.	9 La D prend le P du F du R : éch.
10 Le R à la c. de la D.	10 Le F du R prend le P du C de la D.
11 Le F de la D prend le F.	11 La D prend le F.

Le blanc aurait une autre défense en jouant son F de la D à la 3 c. du R.

Dans ce cas le noir conserverait une bonne position en faisant échec de son F.

BLANC.	NOIR.
8 Le F de la D à la 3 c. du R.	8 Le F du R à la 5 c. du C de la D : échec.
9 Le R à la c. de son F.	9 Le P du F de la D 1 c.
10 Le C du R à la 3 c. du F.	10 La D à la 2 c. du R.

Ici le jeu du noir est le plus beau. Il roquera et poussera ensuite son P du F du R 1 c. ou 2 suivant votre manière de jouer, et pourra mettre avant vous ses T en action.

Si au 10ᵉ coup vous attaquiez la D avec le P du C du R à la place de jouer votre C, le noir ferait échec au R avec le F de la D à la 6 c. de la T du R, et sa position serait toujours plus belle que la vôtre.

Mais revenons au 7 coup de cette 2 variante.

BLANC.	NOIR.
7 Le P prend le P du C du R.	7 La T à la c. du C du R.

Vous avez bien joué en prenant le P. Si à la place de jouer ainsi, vous aviez joué la D à la 5 c. de la T du R, le noir aurait roqué et vous aurait laissé prendre le F du R avec votre D, pour vous faire échec avec la T et prendre le P du F de votre D, vous menaçant du mat.

Le noir joue la T du R à la c. de son C, seule place qui lui reste.

8 La D à la 5 c. de la T du R.	8 La D à sa 3 c.

A cette c. votre D menace de prendre le P de la T du R ou le F du R.

Le noir pourrait défendre son F en vous faisant échec avec sa D à la 2 c. du R et prendre ensuite le P doublé avee sa T, mais vous auriez eu plus beau jeu en jouant votre R à la c. de sa D, et sortir ensuite votre C du R à la 3 c. du F, pour porter votre T à la c. du R.

9 La D prend le P de la T du R.	

Dans cette situation, la partie peut être considérée comme égale, quoique la position du noir soit préférable.

Je pense que le seul moyen de conserver l'avantage est de jouer au 6 coup votre F du R à la 5 c. du C de la D, en faisant échec. Le noir couvrira l'échec avec le F de la D que vous prendrez, afin de faire rentrer ensuite le C, qui laissera le P doublé à votre disposition.



PROBLÈMES.

TROISIÈME PROBLÈME.

Position.

BLANC.	NOIR.
Le R à la 7 c. de son F.	Le R à la c. de sa T.
Le C à la 6 c. du R.	Le P de la T du R à la 3 c. de la T.
Le P de la T du R à la 5 c. de la T.	Le P du C du R à sa c.

Le blanc donne mat en trois coups.

QUATRIÈME PROBLÈME.

Position.

BLANC.	NOIR.
Le R à la c. de sa T.	Le R à la 2 c. de sa T.
Une T à la c. du F du R adv.	Une T à la 4 c. de son R.
Le F du R à la 3 c. du C de sa D.	Le F du R à la 3 c. du C de la D.
Le P de la T du R à la 5 c. de la T.	Le P de la T du R à la 3 c. de sa T.
Le P du C du R à sa c.	Le P du C du R à sa c.
Le P de la T de la D à sa c.	Le P de la T de la D à sa c.

Le blanc fait échec et mat en trois coups.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DE LA PREMIÈRE LEÇON.

(Voir le numéro du 15 janvier 1842.)

PREMIER PROBLÈME.

BLANC.	NOIR.
1 La D à la 5 c. de son F.	1 Le R à la c. de sa D.
2 Le R à sa 6 c.	2 Le R à sa c.
3 La D à la 7 c. de son R : échec et mat.	

DEUXIÈME PROBLÈME.

BLANC.	NOIR.
1 La T à la c. de sa D.	1 Le R à la c. de son F.
2 La T à la c. du C du R.	2 Le R à sa c.
3 La T à la c. du C du R adverse : échec et mat.	

CALVI.

LE CAFÉ DE LA RÉGENCE.

En 1832, par une température de huit degrés au dessous de glace, je venais de sacrifier deux longues heures au service de la patrie. Les méditations intéressantes qu'il m'avait été loisible de faire en cette circonstance sur la poétique institution de la garde nationale, n'avaient pu réchauffer mes membres engourdis; je sentais le besoin de les ranimer par une bonne demi-tasse, et, militairement harnaché, je me rendis au Café de la Régence.

Ce fut mon premier pas dans ce temple mémorable. Attiré bientôt par une espèce de tapotement cyclopéen, je me levai, m'approchai, j'examinai sans presque rien comprendre; je sentis s'éveiller en moi un instinct inconnu jusqu'alors. Dès ce jour je devins joueur d'échecs et fréquentai la Régence.

On s'est plaint qu'aucun amateur français n'ait consacré sa plume à l'esquisse des tableaux variés que présente cet établissement; j'ai pensé que le *Palamède* voudrait bien m'ouvrir ses colonnes pour y insérer ces lignes tracées dans un moment de loisir.

Au milieu de la richesse et de la magnificence que déploient aujourd'hui la plupart de nos établissemens publics, le Café de la Régence, fier de sa seule célébrité, a presqu'entièrement conservé sa physionomie première. Tables, banquettes, ornemens, tout est simple, modeste, antique, et ce vieil uniforme, il le conservera long-temps. Il n'a besoin ni d'or, ni de luxe, ni de clinquant pour attirer le public, et, à certaines heures du jour, les flots de la multitude s'y déroulent avec une telle impétuosité, que l'on a peine à circuler. On se dispute une table, un banc, un coin. Quel est donc le charme qui attire la foule? Serait-ce le croassement du domino bredouilleur, le choix exquis des objets de consommation, ou l'harmonieuse élégance de la beauté du comptoir?

Un attrait plus puissant séduit et fascine. La Régence est le rendez-vous des amateurs d'échecs, de ce noble jeu, véritable don du ciel, la plus sublime, peut-être, des conceptions humaines. Qui dira les indéfinissables impressions qui naissent dans notre esprit, lorsque l'on peut en comprendre les beautés, qu'on peut en lire la science? Ma plume n'est pas assez éloquente pour les retracer, et je suis forcé de m'incliner devant un si grandiose sujet.

Un spirituel écrivain anglais a défini matériellement le Café de la Régence, *une tartine de fromage*. Les Anglais ont alors un singulier goût dans la contexture de ce comestible. Je l'appellerai, moi, un piano à queue. Ce même écrivain, une des célébrités de l'échiquier britannique, évoquant les glorieux souvenirs, les puissantes renommées de ce temple auguste, nous a montré les Voltaire, les Rousseau, les Francklin, les

Richelieu, les Robespierre, les Napoléon, les sommités de la science, de la littérature et des arts, fréquentant la Régence et s'y donnant habituellement rendez-vous. Ne remuons pas ces cendres illustres. Je ne veux m'occuper que des contemporains.

La science, la littérature et les arts ont eu leurs phénomènes ; des pâtres ont étonné les plus profonds mathématiciens par la rapidité de leurs calculs ; des menuisiers ont enfourché Pégase et sont devenus poètes, des tonneliers nous initient maintenant aux plus suaves mélodies des grands maîtres ; mais aucun homme illettré proprement dit, n'est devenu joueur de première force aux échecs. Je ne prétends pas au moins tirer cette conséquence, que tout amateur d'échecs est doué d'une intelligence supérieure ; je dis seulement que la science de ce jeu exige une organisation spéciale, une certaine habitude de raisonnement que l'on ne rencontre que dans les personnes ayant déjà depuis long-temps exercé leur esprit.

Cette conscience de la culture de l'esprit explique naturellement le charme que l'on trouve à faire une partie d'échecs ; il existe entre chaque joueur un sentiment tacite d'estime et de bienveillance, et c'est ce sentiment qui nivelle, d'une si admirable manière, les diverses personnes qui cultivent les échecs. Le pair de France, le général, le ministre ne dédaignera pas la partie du prolétaire, du simple soldat, du modeste employé, du négociant et du bourgeois (quant à l'épicier nous ne l'avons jamais vu joueur d'échecs, c'est le domino qui l'absorbe), et la victoire seule établira le rang de la supériorité. La Régence offre donc aux philosophes de précieuses observations sur l'humanité ; c'est l'arche sainte de la confraternité. On ne recherche pas là qui vous êtes, ce que vous faites ; on demande : « Comment jouez-vous ? »

Le joueur d'échecs se trouvant dans toutes les classes de la société, peut se définir ainsi d'une manière générale : Un homme qui perd beaucoup de temps et gagne peu d'argent. Mais chaque individu a son type, ses originalités, ses excentricités. J'essaierai de tracer ici le portrait des amateurs les plus habituellement fidèles au rendez-vous de la Régence, et de nos plus distingués professeurs. Que chacun cherche à se reconnaître, qu'on prenne le bon pour soi, laissant pour autrui l'épigramme qui pourrait sembler trop amère. On trouve trop de bon sens à la Régence pour ne pas faire aisément ce partage.

De ce côté comme la foule arrive, comme les flots se pressent ! On encadre une table de huit ou dix tabourets, et les retardataires se tiennent debout sur deux ou trois rangs. Chacun examine, se penche sur l'épaule de son voisin pour mieux admirer ; quel silence, quel recueillement, quelle stupéfaction ! c'est l'illustre Labourdonnais, notre grand maître à tous, étonnant ses spectateurs par la magique supériorité de son jeu. Contemplez ce vaste cerveau que viennent plisser à longs intervalles les méditations d'un coup difficile ; admirez cette facilité avec laquelle il sait combiner le meilleur résultat ! Philidor et notre président Deschapelles ont balancé sa gloire, mais ces aristocraties de l'échiquier n'ont jamais eu cette rapidité d'exécution qui surprenait, enthousiasmait et pul-

vérisait ses adversaires. Les Anglais, joueurs calmes, silencieux, méditatifs, ne comprenaient pas la possibilité du jeu de Labourdonnais; ils criaient au miracle, en le voyant parer aussitôt que reçue, une attaque long-temps méditée, et employer les intervalles, si laborieux pour ses adversaires, à débiter une foule de sarcasmes et de jovialités burlesques dont il était très friand. Naturellement aimable, gai, amusant, trouvait-il une opposition sérieuse, sa physionomie se rembrunissait tout à coup, de sombres nuages appesantissaient son front, il souffrait véritablement. La tête inclinée sur l'échiquier, il amoncelait alors l'orage qui devait foudroyer son antagoniste. C'était dans ces momens de laborieuses méditations, que le jeu de Labourdonnais était réellement merveilleux à voir. Cette galerie, silencieuse et muette pour lui seul, suspendue et planant sur son échiquier, impatiente de voir sortir du cerveau du grand maître une de ces combinaisons savantes, hardies, profondes, étonnant l'imagination, et souvent supérieures à la prévision de tous; cet adversaire, tout à l'heure sûr de la victoire, maintenant abattu, consterné, désarmé, présentaient le plus intéressant tableau que la Régence pût offrir à ses habitués.

A peine avait-il repris l'avantage, Labourdonnais donnait un libre essor à sa loquacité; il étourdissait les spectateurs et son antagoniste de plaisanteries, de bons mots, coq-à-l'âne, auxquels le flegme britannique ne résistait même pas, et, le désarçonnant par avance, lui rendait une seconde victoire plus facile encore. Il y avait du grand dans son âme, car il était tout-à-fait désintéressé. Il semblait oublier que sa supériorité était pour lui un moyen de subsistance; nul joueur n'offrit plus généreusement avantage.

Quand la cruelle maladie dont il était affecté ne le retenait pas chez lui, Labourdonnais venait régulièrement chaque jour à la Régence. Son entrée était ordinairement signalée par un de ces gros rires qu'il prolongeait avec complaisance, en racontant les catastrophes d'un infortuné de la veille. Les anecdotes récentes lui refusaient-elles cette occasion de bonjour, il empruntait au passé ses facétieux souvenirs. Deux mots, enfin, résument le grand homme : Il jouait ou riait.

Bien qu'il eût reçu les bienfaits d'une éducation distinguée, il était loin de montrer, dans les autres études de l'esprit, cette supériorité qui le distinguait aux échecs. La passion ou la science de ce jeu semblait avoir absorbé chez lui la masse de l'intelligence, tant il est vrai que nous avons tous notre part de facultés, et que rarement nous parvenons à la perfection de l'une, sans atténuer les autres.

Excellent camarade, il fut vivement regretté de ses amis. Un article anglais a sentimentalement retracé ses derniers momens. Nous savons gré à la générosité britannique d'avoir soulagé une grande infortune; nous ne lui adresserons pas de nouveau le reproche d'avoir publié ses bienfaits en cherchant à atténuer nos sympathies pour un homme que nous avons tous amèrement pleuré. L'hospitalité habite aussi notre terre, mais elle ne s'y imprime pas.

— Quel est cet homme à la démarche grave, à la physionomie sévère? c'est M. Deschapelles, le maître d'abord, puis l'émule et, contre toutes les lois de la nature, le digne successeur de Labourdonnais. Son corps maladif, affaibli par l'âge et les veilles, se traîne péniblement, mais l'intelligence est aussi jeune, aussi vive, aussi brillante que dans ses premières années. Logicien, orateur, philosophe, écrivain, M. Deschapelles est une véritable encyclopédie. Rival de Labourdonnais aux échecs, il l'emporte de beaucoup sur lui par la variété des connaissances qui lui sont familières; essentiellement homme du monde, il est le type vivant de ces mœurs exquises du siècle de Louis XIV, que nous admirions malgré nous chez nos pères, et que nos mœurs contemporaines ont dédaigné, probablement parce qu'il en coûte trop pour s'y conformer. M. Deschapelles est si avare de sa présence au milieu de nous, que je n'ai pu observer les expressions de sa physionomie lorsqu'il entreprend un succès; la mort de Labourdonnais a rétabli naturellement entre ses mains le sceptre de l'échiquier; il dédaigne user du privilége de cette royauté; adonné à d'autres occupations, il règne, mais ne gouverne pas. Il a déposé son autorité et le soin de la couronne entre les mains du rédacteur du *Palamède*, qu'il appelle, après lui, maintenant, « le plus fort joueur de l'Europe (1). »

— « Avez-vous jamais vu un plus gracieux sourire, une physionomie plus intelligente ? » se demande la *Revue Britannique*. Figure ouverte et franche, regard assuré, vif et cependant agréable, son extérieur, ses manières aimables respirent l'homme de bonne compagnie. Après s'être long-temps éclipsé de la Régence, Saint-Amant, à la mort de Labourdonnais, voulant donner à sa mémoire un gage d'estime et d'affection, entreprit de continuer son œuvre pour le faire survivre à lui-même. Désireux de se montrer digne de l'héritage qu'on lui a laissé et de la suprématie dont M. Deschapelles l'a revêtu, il vient souvent rendre visite aux amateurs d'échecs, et les cultive avec plus d'ardeur que jamais. Son jeu vif, savant, correct, brillant d'imagination, amuse, captive et séduit une galerie. Nul ne sait mieux que lui rompre en visière l'abstraction des combinaisons, par quelque gracieuseté, une fine repartie, une piquante anecdote. La mémoire étonnamment garnie de vers, de boutades, de colloques, de proverbes amusans, il saisit, avec une rare habileté, l'occasion de placer heureusement une tirade, une citation, un à-propos. Il a des consolations pour le malheur, de l'ironie pour le parvenu, du fou-rire pour la jeunesse, de la philosophie pour l'âge mûr, des victoires pour l'homme de guerre, des dissertations pour l'homme politique, des méditations pour le littérateur, de l'esprit pour tous.

La prise de tabac immédiatement après le coup joué, la jambe gauche tendue, les deux mains dans les goussets de son pantalon, le corps rejeté en arrière, sont autant d'indices de la belle position du jeu de Saint-Amant.

(1) Je dois déclarer ici que je suis resté entièrement étranger à la rédaction de cet article. Il a été inséré tel qu'il est sorti d'une plume exercée, conservant ainsi à l'auteur seul, avec tout le mérite, la responsabilité de son œuvre. S.-A.

Les deux bras croisés sur l'échiquier ou sur la poitrine, la figure colorée, de légères interjections s'échappant par intervalles, la tabatière demi-ouverte, errant d'une main à l'autre et se refermant sans qu'il y ait puisé, le mouvement cadencé de la tête ou du pied, annoncent chez lui un embarras sérieux, une partie compromise. A-t-il perdu, point de ces amères réprimandes, de ces interprétations injurieuses, monnaie dont les vaincus paient souvent la rançon qui leur est imposée; il a encore le sourire à la bouche, il aura toujours quelque chose d'aimable à dire. C'est un joueur que l'on recherche souvent, que l'on gagne rarement, et dont on se sépare toujours avec regret, même après avoir été battu.

— Il vous faut du sublime : alors à mon génie
Donnons un libre essor; attention, je vous prie :
Echec au plus gracieux, comme au meilleur des rois.
Poingre! où suis-je tombé? Peste et diable à la fois!
Quoi! compromettre ainsi la dignité royale!
Rien n'est donc plus conforme à la saine morale?
Fuyons, ami, fuyons ce séjour empesté,
Et crèvent l'avarice et l'immoralité!

Dieux! quelle sombre horreur en ces lieux épandue!
Que veut dans mes états cette reine éperdue?
Pourquoi ces longs soupirs, cette amère douleur?
Je porte un cœur sensible et connais le malheur.
Oyez, écoutez-moi, ma belle, ma bellotte,
Je suis un grand pécheur, pescatour, saprelotte;
Mais la vertu m'est chère, et je ne voudrais pas
D'un forfait aussi noir ensanglanter mon bras.

Ce sont là des exclamations de joueurs d'échecs, stéréotypées aux voûtes de la Régence.

Un seul en fut l'auteur et l'écho le répète.

Ces exclamations, dites avec la plus franche gaieté, la plus aimable insouciance, forment, avec le sang-froid glacial et l'austère sévérité de l'adversaire à qui elles sont habituellement adressées, le plus singulier contraste. Mais il est une loi de la nature qui veut que les extrêmes se touchent; elle explique la sympathie de ces deux amateurs. L'un est vif, amusant, varie agréablement son jeu par le mot pour rire, la plaisanterie sans fiel, et n'a aucune prétention, il joue pour s'amuser; le second, mathématiquement renfermé dans ses combinaisons, d'une uniformité désespérante, oppose à la bruyante gaieté un flegme imperturbable; jamais la moindre altération. Je n'ai jamais pu m'expliquer ni comprendre l'étonnante faculté de ces âmes à laisser glisser ainsi sur elles, avec une égalité parfaite, le plaisir et la peine. Les paroles tombent de ses lèvres, lentes, graves, à petit bruit, avec un certain mordant qui révèle une parfaite satisfaction de soi-même et la conscience d'une suprématie que, moi, je ne lui disputerai pas. Aussi ne l'avez-vous jamais réellement gagné. C'est une étourderie, une faute qui l'a fait perdre. Il remontera au début de la partie pour vous le prouver; il lui faut un aveu de sa supériorité pour le consoler d'une défaite. Ce n'est pas vous qui avez bien joué, c'est lui à qui une

faute est échappée. Les parties se perdent-elles autrement que par des fautes ?

—Ce front, germaniquement découpé, jaune, pâle, efféminé, cache cependant sous cette apparence maladive une de nos grandes illustrations. Le travail et la méditation ont donné à son intelligence et à sa mémoire une puissance extraordinaire, dont les conceptions savantes, hardies et faciles, étonnent, entraînent et subjuguent. C'est la bibliothèque ambulante de la science des échecs. Voulez-vous consulter un auteur ou un début de partie, une position difficile, un stratagème oublié; cet amateur établira les positions, placera chaque pion, chaque pièce à la case indiquée, et résumera le problème avec une facilité qui tient du prodige. — Aussi jouet-il très bien sans voir l'échiquier.

Dans ces positions écrites, élaborées par des grands maîtres, dans ces ingénieux problèmes il y a un si vif intérêt que l'on conçoit encore les efforts de la mémoire pour les retracer; mais cette facilité de reproduction, il l'apporte dans les parties même les plus insignifiantes.

Vous aviez gagné si vous aviez joué le coup juste, dira-t-il à cet amateur déplorant amèrement sa défaite, en bouleversant d'un revers de main toutes les pièces à la fois : — C'est impossible ! s'écrie le triomphateur. — Je vais vous le prouver. — Ce serait curieux, ma partie était superbe; du reste, comment replacer la position? — Et notre homme écarte tranquillement les pièces inutiles, ramène chaque soldat, chaque officier à son poste, et reproduit immédiatement la partie abandonnée. C'est un échiquier-daguerréotype.

Cette immense agglomération de connaissances et cette prodigieuse mémoire donnent à son jeu une facilité bien rare chez ses compatriotes; et si l'imagination ne l'entraînait pas souvent dans des voies aventureuses, cet amateur s'élèverait peut-être jusqu'à la hauteur de Labourdonnais et de Deschapelles.

— Ce joueur dont la tête ondule à droite et à gauche, dont le corps se tourne, se retourne et s'agite en tous sens, qui se plaint du vent, se plaint du soleil, se plaint du brouillard, lance de ci de là des regards furtifs, inquiets, scrutateurs, admoneste, en grimaçant, les voisins d'une manière peu civile; se fâche, s'irrite, s'exaspère au point de quitter la partie, est cependant le plus doux, le plus calme, le plus affable des hommes; mais il a mauvais jeu, il a perdu la partie, ou plutôt c'est la galerie, c'est le marmottement des spectateurs qui la lui a fait perdre; il en est du moins intimement convaincu : avouons que souvent il a raison. Il n'a pas l'oreille fine, et l'on abuse quelquefois de son infirmité. Labourdonnais l'a surnommé *l'Ingénieux*. Malgré l'irritation que lui cause une défaite, il aime à donner un gros avantage. Son jeu original, rempli de ruses et d'imagination, vise à l'effet. Une galerie l'importune, et cependant il serait mal à l'aise s'il n'avait pas quelques témoins de ses ingénieuses combinaisons. Il se plaît dans les positions ardues, compliquées, désespérées : il a tant de jouissances à surmonter un obstacle, à briser ses fers ! D'une patience admirable, il ne se rend qu'à la dernière extrémité ; il

n'a plus que le souffle, il combat encore. Il diviserait un Pion en huit, afin de prolonger le défi. Personne, enfin, ne sait plus long-temps *trognoner* une partie.

Cette habitude de persévérance, ce besoin de donner une libre carrière à son imagination, font qu'il affectionne particulièrement la *mazette*, dont il est la terreur. Il s'attache, se cramponne au faible, non pas dans l'espoir de lui gagner son argent, car il n'intéressera pas le jeu si vous le voulez, mais pour avoir le plaisir et l'amour-propre de lutter à armes inégales, étonner ses spectateurs et fatiguer une fin de partie. Essentiellement amateur des échecs, il vient chaque jour offrir ses hommages à la Régence : mais à peine arrivé il faut qu'il engage un combat, il ne veut pas du rôle de spectateur ; s'il ne trouve pas à qui rompre les os, il s'échappe et disparaît.

A peine s'est-il assis devant l'échiquier, qu'aussitôt une voix sonore, harmonieuse, Dupréennement timbrée, fait retentir les voûtes du temple de ces majestueuses paroles : « Je parie cinquante centimes pour Monsieur. » Quelle audace dans la confiance de cet admirateur, un de nos habitués, dont l'aimable causerie, les facétieuses jovialités, les drôlatiques sans *E* et sans *I*, éveilleront long-temps, dans nos vieilles années, les plus amusans souvenirs.

— Cette tête inclinée comme un chiffre, vous en révèle le positif, la justesse et la précision. Son jeu correct, patient, savamment élaboré, le classe au premier rang : c'est le noble émule des Saint-Amant et de nos sommités de la science. Froid, impassible, son abord a quelque chose d'acerbe, son esprit semble constamment plongé dans de profondes méditations, et c'est à cette préoccupation, cette tension continuelle, qu'il faut attribuer la sévérité de sa physionomie. Proposez-lui le combat, cette physionomie s'anime et dépose à l'instant la rudesse de son expression. Son intelligence est tellement en action lorsqu'il joue, que son esprit devient comme l'écho des paroles et des pensées de son adversaire. Il répète presque toujours à l'instant la phrase que l'on vient de dire. S'il a beau jeu sa parole est vive, il a le sourire sur les lèvres ; sa position devient-elle difficile, sa prononciation se traîne dans une espèce de grincement nerveux, qui présage à l'adversaire que si la vengeance est le bonheur des dieux, elle est aussi le sien.

— « Vous êtes dans les États de Gênes, mon cher ; votre attaque d'apoplexie vous a fait une ouverture à la tête ; voulez-vous un matelas ; j'aime les brioches ; vous les confectionnez admirablement, envoyez-m'en ; après cela service pour service, et chacun son métier ; des broquettes et des petits clous, voilà le mien ; je vous en céderai, ma remise en est pleine ; votre cheval y serait mieux qu'à l'écurie, il a la mort aux rats. »

C'est l'assaisonnement ordinaire dont arrose ses parties une des célébrités bleu-barbeau de la Régence, généralement connue sous la dénomination du *Pion du Roi un pas*. Il y a vingt-deux ans que cet amateur joue aux échecs, et depuis vingt-deux ans il désespère ses adversaires par l'uniformité de ce début. Il en connaît, il est vrai, toutes les ressources,

toutes les subtilités; il s'en est fait une arme puissante contre de redoutables adversaires, et rendons à César ce qui appartient à César : lors du fameux défi de l'orgueilleuse Albion, son début prévalut au conseil et remporta la victoire. Eminemment passionné pour les échecs, aucun joueur ne se donne autant de soucis, de tracas, de peines, d'inquiétudes, pour mener à bien une partie. Il tourmente l'échiquier comme son imagination, il tourmente son habit, son pantalon, son gilet, sa cravate, il pianotte, tapotte, marmotte, il sue les travaux d'Hercule ; il faut qu'il soit d'un tempérament minéral pour résister à ces pénibles enfantemens de son génie. C'est un maçon à la truelle. Mais

Labor improbus omnia vincit.

Et il a fini par se classer dans les notabilités de l'échiquier. Il tient tête avec succès à des amateurs qui se croient beaucoup plus forts que lui. L'uniformité de son jeu donne régulièrement prise à la plaisanterie; il laisse inaperçu glisser le sarcasme, et met souvent les rieurs de son côté. Propriétaire aisé, grand, généreux, il est souverainement sensible à la perte d'une partie d'échecs; il gémit presque en laissant tomber la pièce de cinquante centimes. Il mourra sous un *mat étouffé.*

— « Tout cela est bien joué. » C'est la phrase favorite de cet autre amateur, athlète illustre autrefois dans l'arène. Sa chevelure et ses sourcils d'un noir d'ébène, contrastent singulièrement avec l'éclat et la rougeur de sa figure, et donnent à sa physionomie une certaine expression sardonique. Son regard vif et perçant révèle une imagination brûlante, une impressionnabilité excessive. D'un esprit caustique, pointilleux, quelquefois tatillon, il est dans un état constant de controverse avec son interlocuteur : dites-vous blanc, il veut noir ; aimez-vous l'état de choses actuel, il s'indigne ; paraissez-vous en être mécontent, vous ne savez apprécier ni les travaux, ni les efforts de nos grands hommes d'État.

Et ses vrais sentimens sont combattus par lui
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

Une longue et cruelle maladie a modifié le brillant et la netteté de son jeu ; c'est cependant encore un de nos amateurs les plus distingués. Exact au rendez-vous, il joue rarement ; il préfère assister aux combats comme simple spectateur, n'épargnant pas alors l'épigramme au malheureux, et tempérant l'amour-propre du vainqueur par quelques réflexions piquantes dites avec le laisser-aller de la bonhomie.

— Pif, paf, pan. Roing.

Quel est ce tapage, accompagné de jurons énergiques? Voyez ce joueur, il a brisé dans ses mains un innocent cavalier; il va massacrer tout l'échiquier. Il a croisé les bras, il s'incline sur la table, son dos se voûte, sa lèvre inférieure s'avance de quatre centimètres, son œil roule dans son orbite, effrayant, courroucé ; il guette sa proie, il combine, en grommelant, le meilleur coup pour la saisir, il s'élance, il va d'un seul coup faire mat le Roi, la Reine et tous les Pions. — Point. — A la suite de

cette méditation concentrée, de cette furieuse exaltation, vous êtes presque certain de voir sortir de son imagination le coup le plus innocent du monde. Doux, affable, essentiellement façonné aux usages, aux manières de la bonne société, le jeu l'irrite et le rend méconnaissable. Il saute, bondit, effraye. Un jeu de combinaison produit cet effet; les jeux de hasard, auxquels il est constamment malheureux, agissent encore plus violemment. Il faisait avec un Allemand une partie de trictrac. Celui-ci, joueur heureux et habile, opposait le flegme national aux imprécations de son adversaire. Un dernier coup de dé, inouï, par la chance obtenue, décide la partie; notre homme s'élance sur le cornet de son antagoniste, ramasse aussi le sien, se lève, et plonge à la fois sur les deux bougies ces éteignoirs de nouvelle espèce comme s'il voulait dérober tous ses désastres à la lumière. L'Allemand de sourire et de s'écrier : « Moi pas connaître cette coup, Monsir. »

A peine levé de table, cet amateur reprend sa douceur et sa gaîté ordinaires, il oublie tout, et sa mauvaise humeur et les vicissitudes du sort. D'une admirable philosophie, celui qui l'a maltraité reste toujours son ami; à la première occasion, il viendra de lui-même lui serrer la main et lui offrir le combat.

— Le caractère du joueur qui se rapproche le plus de cette nature est celui de l'auteur de cet article. La difficulté l'impatiente et l'irrite, et lui aussi martyrise les pièces et canonne l'échiquier. Son jeu rapide, saccadé, semble vouloir dévorer la partie. Cette brusquerie compromet souvent sa position et le rend inhabile à lutter contre les sommités. En revanche, elle le sert admirablement contre de plus faibles que lui et lui permet aussi de faire souvent un avantage disproportionné. Labourdonnais lui donna le surnom de l'Achille français, malheureusement il s'hectorifie quelquefois. Dans l'adversité, il se tait, devient sombre, mélancolique; — les obstacles augmentent, il brise, anéantit, il poignarderait les pièces et s'arracherait les cheveux. Si l'avantage est de son côté, sa loquacité est extrême, elle affectionne des expressions bizarres, fantasques. Il ira faire un tour à la cuisine, il bassinera votre reine et cuira votre roi.

Après avoir esquissé les portraits les plus célèbres et les plus originaux de nos amateurs, vous initierai-je maintenant aux tics, aux manies des joueurs que l'on aperçoit à de rares intervalles?

— Celui-ci compose éternellement une ouverture à grand orchestre, il affectionne particulièrement les accompagnemens de basse-taille, c'est la poste aux chevaux, dix-huit parties à l'heure. — Un autre sifflotte un allégro tout en exprimant sa mauvaise humeur ; c'est un personnage que je n'ai jamais vu rire. —Celui-là laissant tomber sur l'échiquier une rosée peu bienfaisante, culbute les pièces à chaque instant, et dérange ainsi toute la symétrie du jeu; il joue à but avec tout le monde. — Les échecs produisent sur cet autre amateur un effet narcotique, il sommeille et s'endort au milieu de ses nombreuses méditations; — celui-ci ne joue que pour avoir le plaisir de lancer avec toute la force de ses poumons un échec au *Roa*. — Voici venir un Gambettiste incarné. Il s'imagine être initié à la science de

ses débuts, il est ferré à glace sur les trois premiers coups, *concedo*, mais ne lui en demandez pas davantage : une fois le combat engagé, il patauge le plus mirifiquement du monde. Il faut bien le connaître pour accepter sa partie, car il éclabousse ses adversaires de complimens forts durs, aussi change-t-il régulièrement trois fois de joueur dans une séance. La force de ses adversaires est en raison inverse des résultats obtenus. Plus on le bat, plus on est *galette*.

— Un autre admoneste ses pièces, les encourage du geste et de la voix : « Va, follicule de séné. L'eusses-tu cru, Gris-Bourdon? En avant la cavalerie espagnole, empoignez-moi ce vil fantassin ! » — Celui-ci balance éternellement son corps ; — celui-là grimace à chaque coup de son adversaire et jette sa tête au vent ; — cet autre amateur, le chef orné de la plus étonnante des chevelures, éternue stentoriquement chaque fois qu'il a fait preuve de génie, et comme il s'illusionne souvent, c'est un tintamare étourdissant, c'est bien la plus cocasse des manies.

— Quel est cet œil qui plonge au loin dans l'espace, et semble interroger la figure et la physionomie de chaque nouveau venu ? Lecteur, vous avez deviné : c'est un de ces amateurs essentiellement passionnés pour les néophytes, un de ces personnages qui ne perdent jamais. Ici ma plume s'arrête, nous pouvons rire et nous amuser des travers, des manies, des défauts physiques mêmes ; mais il y a dans cette nature de joueurs quelque chose de si triste, que malgré moi j'éprouve un sentiment d'amertume, et je ne veux même pas leur faire l'honneur de m'en occuper. Ils ont beau vouloir décorer du nom de leçons les parties qu'ils gagnent, je leur refuse le titre de professeurs, à moins que ce ne soit dans le sens de qui *fait profession*. Vivez des échecs, mais alors soyez Philidor ou Labourdonnais ; imitez leur désintéressement, élevez-vous à la hauteur de la science, proportionnez les forces, perdez quelquefois et payez surtout.

Ma tâche est finie : je regrette de n'avoir pu retracer, une à une, les célébrités de la Régence ; il manque, certes, beaucoup de portraits dans ma galerie, et des meilleurs ; mais l'uniformité de leurs manières, leur jeu posé, froid, chiffré, n'offre à mon imagination aucun trait saillant qui puisse les faire connaître. Qu'ils se contentent de mon estime et de mon admiration.

Après avoir essayé de retracer dans ce faible tableau les traits les plus saillans qui caractérisent les joueurs d'échecs de la Régence, je veux donner encore les principaux signes auxquels on reconnaîtra facilement le vainqueur et le vaincu.

Un bon mot, une plaisanterie, une figure gaie, souriante, la lecture d'un article de journal, un bonjour, une poignée de main, l'offre d'une prise de tabac, la consultation de l'horloge, la sollicitude de son chapeau, de son manteau, de sa canne, de son parapluie, l'impatience sur une fin de partie, la main caressant le menton, le regard planant sur la galerie, sont autant d'indices d'une belle position, d'une victoire certaine.

Le corps incliné, le regard fixement attaché sur l'échiquier, la figure

écarlate, le coude appuyé sur la traverse ou sur le mouchoir, la pièce roulant machinalement dans les doigts, l'interpellation à la galerie, le pianottement, l'oscillation de la tête, le tremblement des pieds, le martellement des pièces, l'échec au Roi prononcé avec une espèce de fureur, présagent une défaite prochaine. Dirai-je encore que chaque partie perdue devait être nécessairement gagnée, que la plus belle position appartenait au vaincu, que la force des combinaisons était pour lui, qu'il n'a pas été battu, qu'il a laissé échapper la victoire? Admirable résumé de la faiblesse humaine!

Dans ce siècle où tout change et se renouvelle, on a plusieurs fois tenté d'étendre sur la Régence une main sacrilége, et de la dépouiller du privilége de l'échiquier. Plusieurs fois les gloires et les célébrités ont fui ses tables et ses bancs. Il leur a fallu des lambris dorés, des tentures de gaze et de soie, des tables d'acajou, des jeux d'ivoires et d'ébène, des fauteuils élastiques, une lumière douce, éclatante, un luxe oriental, une réunion choisie et triée. La Régence a laissé partir ces profanes. Elle a dit : j'écraserai mes concurrens magnifiques ; vous reviendrez, ingrats, et sa prophétie s'est accomplie, car le Cercle des Échecs est devenu partie intégrante de la Régence.

C'est qu'on ne brise pas impunément les usages ; c'est qu'il y a dans une partie jouée à la Régence quelque chose qui fascine, éblouit et contente l'amour-propre ; c'est qu'on est heureux de s'asseoir où s'asseyaient les grands maîtres ; qu'il y a dans les souvenirs de magiques attraits ; c'est enfin l'inexplicable entraînement de l'habitude.

ALP. DELANNOY.

CORRESPONDANCE D'ÉCHECS.

Nous recevons de M. Kieséritzky une réponse à la lettre de M. Chamouillet insérée dans le dernier numéro. L'impartialité nous fait un devoir de la publier telle qu'elle nous est adressée par le savant professeur.

« Paris, le 5 février 1842.

» Monsieur le Directeur,

» Le *Palamède* de janvier passé public une lettre adressée à vous par notre » très honorable ami, M. Chamouillet. Je l'ai lue avec beaucoup de plaisir ; » mais, tout en rendant justice au zèle et à la perspicacité de mon formida- » ble adversaire, je vous demande la permission de donner quelques mots » d'explication, moins pour justifier mon jeu que pour affirmer de nouveau » la thèse à la suite de laquelle la partie en question s'était engagée.

» J'ai prétendu ne pas connaître une défense suffisante contre ce gambit ; » je le soutiens encore, et avec plus de conviction que jamais.

» Mais, demandera-t-on, comment a-t-il pu arriver que, sur quatre parties, » vous n'en ayez gagné que deux? La réponse est facile : parce qu'il y en avait » quatre ; parce que c'était trop de fatigue pour un seul homme que de lutter » à la fois contre quatre adversaires des plus distingués. Au reste, il n'est » pas exact de dire que j'ai *perdu* les parties contre MM. Chamouillet et De- » vinck; je les ai abandonnées : une indisposition continuelle me rendant » impossible un pareil travail, et ma proposition de les terminer sur l'échi- » quier étant déclinée par ces Messieurs. D'ailleurs je les ai abandonnées » avant de connaître le trente-unième coup de mon antagoniste, et il me » faut donc renoncer à sa gracieuse louange, qu'en refusant de continuer » j'avais prévu le mat en neuf coups. Je n'ai rien prévu, je n'ai même rien » vu du tout, et je suis encore à ignorer si, au trente-unième coup, ma po- » sition était supérieure ou inférieure à celle de mon adversaire. Toutefois, » je suis porté à croire que MM. Caivi et Devinck auraient dû faire merveille » pour arriver, au moins, à la nullité de la partie. Vous savez, Monsieur le » Directeur, et personne ne l'ignore, que ce sont ces généreux amateurs qui » ont épousé ma cause, et que le vainqueur, par un surcroît de délicatesse, » n'a pas cru devoir nommer.

» S'il y a faux coup de ma part, ce n'était pas, comme le suppose M. Cha- » mouillet, le vingt-unième (le Pion du Roi prend le Pion), mais bien le vingt- » cinquième (le Fou de la Dame prend le Pion de la Tour). En jouant, au » lieu de celui-là, le Cavalier de la Dame à la 3e case du Roi, j'aurais gagné » ma partie; et si mon antagoniste voulait la reprendre à partir de ce coup, » ou bien la recommencer en entier, j'accepterais avec le plus grand plaisir, » soit sur l'échiquier, soit par correspondance. Dans ce dernier cas, je dé- » sirerais seulement que le terme de deux jours, fixé pour la rémission des » coups par écrit, fût strictement observé.

» Quant aux parties contre MM. Laroche et Lécrivain, que j'ai gagnées, » je n'ai rien à dire pour justifier le gambit. Mais il en est autrement par » rapport à celle de M. Devinck. Ici la faute se trouve au dixième coup (le » Pion du Fou de la Dame un pas). Le coup juste était de jouer le Cavalier » du Roi à la 4e case de son Fou. Peut-être aurait-on pu forcer la nullité de » la partie, la gagner même; mais le coup juste une fois manqué, je n'y te- » nais plus.

» Après tout, je reviens à ma thèse primitive de ne pas connaître une dé- » fense suffisante contre ce gambit, et j'en appelle à votre sagacité recon- » nue, Monsieur le Directeur, à laquelle ce résultat n'a pu échapper pendant » le temps que vous avez bien voulu consacrer à ces parties. Je me fais donc » fort d'en fournir la preuve, en acceptant tout nouveau défi qu'on serait » tenté de me faire sur ce gambit.

» Agréez, Monsieur, etc. L. Kiesèritzky. »



CERCLE DES ÉCHECS DE LA RÉGENCE.

La Commission administrative du Cercle des Echecs, avant de clôturer sa première année, vient de prendre quelques dispositions que le règlement abandonnait à ses soins.

Le procès-verbal de cette séance est le meilleur compte-rendu que nous puissions offrir à nos lecteurs.

Séance du 27 *janvier* 1842.

A huit heures du soir, la Commission administrative s'est réunie au lieu ordinaire de ses séances. Étaient présens :

MM. DESCHAPELLES, *Président.* — DOAZAN. — CHAMOUILLET. — SAINT-AMANT. — LÉCRIVAIN, *Secrétaire.*

Il a été arrêté que les abonnés du *Palamède*, moyennant cinq francs par an, et après avoir été agréés par la Commission, sur la présentation de deux membres, acquerraient au Cercle des Échecs de la Régence :

1° Le titre de membre correspondant ;

2° Le droit de fréquentation tous les jours de réception (le jeudi de chaque semaine) ;

3° La distribution du règlement, de la liste des membres et de toutes les publications qui seraient faites par le Cercle ;

4° Communication, sans déplacement, des délibérations de la Commission et des divers détails du Cercle.

La réception des candidats présentés, conformément aux prescriptions de l'art. 7 du règlement, aura lieu tous les jeudis, à quatre heures après midi. Le scrutin pour chaque présentation restera ouvert une demi-heure, et sera dépouillé par un membre de la Commission assisté de deux scrutateurs. La non réception entraînera un ajournement à trois mois au moins.

Vu le 3e paragraphe de l'art. 8 du règlement, il a été décidé, que c'est par la voie du sort que le premier tiers sortant des membres de la Commission aurait lieu, et que lesdits membres ne pourraient être rééligibles avant un an. Les trois noms sortis de l'urne sont ceux de :

MM. DESCHAPELLES, *Président.* — SAINT-AMANT. — CHAMOUILLET.

En conséquence, ces trois membres cesseront de faire partie de la Commission, et devront être remplacés par l'assemblée générale, dont la réunion est fixée au troisième dimanche de février, à midi.

Le Cercle a donc perdu son président. Plusieurs de nos collègues du Cercle nous ont manifesté l'intention de nommer M. Deschapelles président honoraire, et de faire présider la Commission par un vice-président qu'elle nommera elle-même à sa première séance.



SUR LE NOUVEAU DÉBUT DE M. COCHRANE.

Dans le dernier numéro nous avons publié sans commentaire l'intéressant article de G. Walker, notre inépuisable collaborateur d'outremer, sur le début apporté de l'Inde par le brillant Cochrane. A la première vue, ces cinq parties fort régulièrement jouées, nous ont paru établir cette ouverture de jeu d'une façon victorieuse. Nous voulons parler uniquement de la découverte du Pion du Roi poussé au 7ᵉ coup,—car le 3ᵉ coup, le Pion de la Dame deux pas, appartient au temps passé. Seulement Cochrane l'a peut-être plus fréquemment pratiqué qu'un autre ; il connaissait parfaitement cette partie dont nous trouvons les premières traces dans l'anonyme de Modène, qui ne fait donner l'échec du Fou qu'au 5ᵉ coup ; Lolli traite également de cette ouverture (1). Nous n'avons pas ici à nous en occuper ; passons à la découverte qui nous a été communiquée, et apportons à l'examen le tribut de la France.

L'échec du Fou des noirs au 4ᵉ coup ne nous paraît pas, comme à notre ami Walker, radicalement mauvais, non seulement par suite de la défense que nous trouvons contre cette nouvelle ouverture, mais encore par des raisons tirées des parties mêmes qui nous sont soumises. Cet échec est si peu mauvais que, par les parties anciennement connues que Labourdonnais a souvent mises en honneur, ainsi que d'autres grands joueurs, on arrive au moins à une égalité de jeux. Quand, sur l'attaque de celui qui a le trait, on a à sa disposition plusieurs variantes pour faire au moins la remise, on ne peut être taxé d'avoir mal manœuvré. — La retraite du Fou à la 4ᵉ case de la Tour, a été analysée avec beaucoup de soin en Angleterre. C'est incontestablement la meilleure place. Le choix des cases est, il est vrai, peu nombreux. Il n'y a que la 3ᵉ case de la Dame ou la rentrée du Fou à sa case. L'une et l'autre retraites peu sûres, embarrassant le jeu ou faisant perdre des temps.

Mais à la hardiesse de ce Pion du Roi un 3ᵉ pas, opposer le Pion de la Dame un pas, n'est point évidemment le coup juste. C'est donc ici que nous croyons en défaut les adversaires de M. Cochrane. Ils ont établi ainsi leur partie et ses ingénieuses variantes sur un mauvais terrain. Ce qui nous étonne en eux, est d'avoir pu apporter de la négligence à ce 7ᵉ coup des noirs, qui est la riposte immédiate au coup des blancs.

Au Cercle des Echecs de Paris, les abonnés du *Palamède* ont beaucoup examiné cette position. C'est là qu'ils ont jugé qu'était le nœud gordien de la partie, et ils sont tombés d'accord pour blâmer le pion des

(1) M. W. Lewis est auteur d'une très intéressante partie basée aussi sur ce sacrifice du P de la D au 3ᵉ coup, sacrifice d'autant plus hardi dans cette partie qu'il est fait par celui qui n'a pas le trait.

noirs un seul pas au lieu de deux, qui leur paraît le coup juste. Les noirs doivent s'exécuter, rendre le pion dont on leur fit don, et si de la sorte ils sont revenus à n'avoir que le même nombre de pions que leur adversaire, ils ont la position, et, ne fût-elle qu'égale, on aurait encore bien joué, puisqu'on jouait contre le trait.

Voyons quelques variantes, et il sera facile de se convaincre que la restitution est bien entendue, préférable surtout à une ardeur de butin qui coûte plus tard la partie. — Et d'ailleurs, est-il bien sûr que les blancs veuillent reprendre ce pion ? ne diront-ils pas, eux qui ont fait offre semblable,

« *Timeo danaos et dona ferentes ?* »

PREMIÈRE PARTIE.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 pas.	1 Le P du R 2 pas
2 Le C du R à la 3 c. du F.	2 Le C de la D à la 3 c. du F.
3 Le P de la D 2 pas.	3 Le P prend le P.
4 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	4 Le F du R : échec.
5 Le P du F 1 pas.	5 Le P prend le P.
6 Le P prend le P (1).	6 Le F à la 4 c. de la T (2).
7 Le P du R 1 pas (3).	7 Le P de la D 2 pas (4).
8 Le F prend le P de la D (5).	8 Le C du R à la 2 c. du R.
9 Le F prend le C : échec (6)	9 Le C prend le F.
10 La D à la 2 c. du R (7).	10 Le F de la D à la 5 c. du C du R.
11 Roquent.	11 Roquent.
12 Le F à la 4 c. du F du R.	12 La T du R à la c. du R.

La partie ici est égale en pièces, et de part ni d'autre aucune attaque sérieuse. Cependant il est à remarquer que les Noirs n'ont rien à défendre, et qu'au contraire les Blancs éprouvent de la gêne pour la T et le C de la D. C'est ce qui nous ferait donner ici la préférence au jeu des Noirs qui, pourtant, n'avaient pas le trait.

---

(1) Ici il y a beaucoup de variantes. Labourdonnais préférait roquer à reprendre ce P.

(2) Coup juste parfaitement jugé en Angleterre.

(3) Nous voici arrivé à la découverte apportée de l'Inde par M. Cochrane. Nous craignons bien que ce coup ne résiste pas à l'analyse.

(4) C'est ici que nous croyons que les Anglais ont fait fausse route.

(5) Le Noir rend ici le Pion qu'il avait d'abord accepté.

(6) On prend par échec pour ne pas échanger la Dame.

(7) Coup très important et très embarrassant. Il y a ici une foule de variantes; nous allons examiner successivement celles qui paraissent les meilleures pour les blancs; car on ne peut se dissimuler qu'ici ils n'ont plus d'attaque, et n'ont fait que regagner leur Pion. La position de leur jeu du côté des pièces de la Dame est fort mauvaise. Un Pion se trouve isolé et sa défense paralyse les pièces qui le soutiennent.

PREMIÈRE VARIANTE.

Les neuf premiers coups comme à la partie précédente.

BLANCS.	NOIRS.
10 La D à la 2 c de son F (1).	10 Le F de la D à la 5 c. du C du R.
11 Le C de la D à la 2 c. de la D.	11 Roquent.
12 Roquent.	12 La T du R à la c. du R.
13 La T du R à la c. du R (2).	

Partie égale.

DEUXIÈME VARIANTE.

Les neuf premiers coups comme à la partie précédente.

BLANCS.	NOIRS.
10 La D prend la D (3).	10 Le C prend la D (4).
11 Le F à la 3 c. de la T (5).	11 Le F de la D à la 4 c. du F du R (6).
12 Roquent.	12 Le C à la 3 c. du F de la D (7).
13 Le F à sa 5 c. (8).	13 Roquent du grand côté.
14 Le F à la 4 c. de la D.	14 Le F de la D à la 5 c. du C du R.

Partie égale. — Mais les Noirs ont toujours une attaque qui menace fortement un des P du centre.

TROISIÈME VARIANTE.

Les sept premiers coups comme à la partie précédente.

BLANCS.	NOIRS.
8 La D prend le P.	8 La D prend la D.
9 Le F prend la D.	9 Le C du R à la 2 c. du R.

---

(1) La D ne peut aller à la 4e c. de sa T, qui semble bonne, ni à la 3e c. du C, parce que la D adverse viendrait occuper sa 6e c. où elle empêcherait les blancs de roquer et paralyserait tout leur jeu.

(2) L'attaque est ici sur le P du R avancé. Il faut le défendre sans abandonner le P du F de la D.—Les blancs ont ici deux P qui ne pourront être soutenus que par les pièces. C'est ce qui rend leur partie plus difficile. — Quand on a eu le trait on ne devrait pas en être là.

(3) La D prend la D pour faire rentrer le C qui attaque le P du R.

(4) Si le R reprenait la D il se déroquerait, et les blancs pourraient sortir le F de la D par échec, ce qui leur ferait gagner un temps.

(5) Pour empêcher de Roquer.

(6) Le F attaque ainsi le C qui défend le P du F de la D.

(7) S'ils avaient pris le C pour gagner ensuite le P du F, ils auraient eu à subir une attaque sérieuse après avoir débarrassé les noirs d'une position gênante. Ils se sont mis en position de roquer du grand côté, ce qui vaut beaucoup mieux.

(8) Pour tâcher de réunir ses deux pions au centre.

Blancs	Noirs
10 Le F prend le C (1).	10 Le C prend le F.
11 Le F de la D à la 4 c. du F du R (2).	11 Roquent.
12 Roquent.	12 La T à la c. du R.
13 Le P de la T du R un pas (3).	

Partie égale, malgré la gêne des Blancs du côté de la T et du C de la D.

DEUXIÈME PARTIE.

Les sept premiers coups comme à la première partie.

BLANCS.	NOIRS.
8 Le P du R prend le P de la D (4).	8 La D prend le P (5).
9 La D à la 3 c. de son C.	9 Le F de la D à la 3 c. du R.
10 Roquent (6).	10 Le C du R à la 2 c. du R.
11 Le F de la D à la 3 c. de la T.	11 Le F prend le F.
12 La D prend le F (7).	12 La D à sa 4 c. (8).
13 La D prend la D (9).	13 Le C prend la D.
14 La T du R à la c. du R : échec (10).	14 Le C du R à la 2 c. du R.
15 La T du R à la 3 c. du R (11).	15 Le P du F du R un pas (12).
16 Le C de la D à la 2 c. de la D.	16 Le R à la 2 c. de son F.
17 Le C de la D à la 4 c. du F.	17 Le F à la 3 c. du C de la D.
18 La T du R à la 3 c. de la D.	18 La T de la D à la c. de la D.

Les Blancs n'ont plus d'attaque et les Noirs ont conservé le P de plus.

---

(1) Le F du R prend pour ne pas perdre un temps qui laisserait la faculté d'attaquer le C du R avec le F de la D.

(2) Pour défendre le P du R avancé.

(3) Pour empêcher l'attaque du F sur le C du R.

(4) Ici, dans l'espoir de conserver l'attaque, les blancs prennent au passage le P qu'ils pouvaient prendre pour rien poussé 2 pas.

(5) Les noirs ayant le P de plus prennent de la D pour liquider par des pièces pour pièces, ce qui fera tomber l'attaque.

(6) La D en prenant le P du C de la D ferait un très mauvais coup. Les noirs mettraient la T attaquée auprès du R et menaceraient du mat.

(7) Si le F prenait la D, cela entrainerait à une liquidation de 3 pièces qui ne serait pas à l'avantage de celui qui a le pion de moins.

(8) Toujours même système pour détruire l'attaque des blancs.

(9) La D prend, n'ayant aucune case offensive à pouvoir occuper.

(10) Les blancs reprennent ici un peu d'attaque.

(11) Pour défendre le P du F du R et pouvoir jouer le C de la D.

(12) Pour empêcher l'approche du C et surtout pour se faire une place pour le R.

PREMIÈRE VARIANTE.

Les huit premiers coups comme à la dernière partie.

BLANCS.	NOIRS.
9 La D prend la D.	9 Le P prend la D.
10 Le F de la D à la 3 c. de la T.	10 Le F du R à la 2 c. du F de la D (1).
11 Le C du R à sa 5 c. (2).	11 Le C du R à la 3 c. de la T.
12 Le C à la 4 c. du R.	12 Le C de la D à la 4 c. du R.
13 Le C de la D à la 2 c. de la D (3).	13 Le C prend le F (4).
14 Le C prend le C.	14 Le P de la D un pas.
15 Le C de la D : échec (5).	15 Le R à la 2 c. de la D.
16 Roquent du grand côté (6).	16 Le R à la 3 c. du F de la D (7).

Les Noirs défendent encore leur P de plus ; cependant la partie des Blancs ne paraît pas mauvaise. Mais enfin ce ne serait probablement pas pour ceux-ci que seraient tous les paris.

DEUXIÈME VARIANTE.

Les neuf premiers coups comme à la partie précédente.

BLANCS.	NOIRS.
10 Le F à la 3 c. de la T.	10 Le C de la D à la 4 c. du R (8).
11 Le F du R à la 5 c. de la D.	11 Le C prend le C.
12 Le F prend le C (9).	12 Le R à la c. de son P (10).

(1) Le P ici ne pouvait être défendu que par le R ou le F. Comme les noirs n'ont pas perdu l'espoir de roquer, ils commencent par soutenir avec le F, ce qui débarrasse les blancs de cette fatigante attaque sur le P du F de la D.

(2) Feinte attaque sur le P du F du R qui permet au coup suivant l'attaque du P de la D par ce même C.

(3) Temps gagné pour sortir le C de la D.

(4) Dans l'espoir non seulement de défendre le P de la D en le poussant, mais même de gagner un C ou au moins plusieurs temps.

(5) Si c'était le C du R qui donnât l'échec, le F aurait été obligé de le prendre, car autrement le R n'aurait pu venir occuper la 3e c. du F de la D, sans en être débusqué par le C de la D, ce qui aurait fait perdre le P.

(6) Très bon coup à tous égards. Si le P noir prenait le C il perdrait la T du R par la découverte.

(7) C'est à la fois le seul moyen de défendre leur P, de dégager leur F de la D et de forcer le C du R à quitter la place qu'il occupe.

(8) Partie magnifique où l'attaque et la défense déploient les ressources les plus admirables. Nous ne pouvons ici les développer toutes, mais leur étude serait un vaste champ digne de la patience studieuse des amateurs d'échecs de la Grande-Bretagne.

(9) Malgré la diminution des pièces de part et d'autres, le combat sera des plus acharnés sur ce pauvre P isolé. C'est la terrible mêlée des Grecs et des Troyens se disputant la dépouille de Patrocle.

(10) Si le R, pour défendre le P, allait à l'autre c., il gênerait la sortie du F de la D.

13 Roquent.	13 Le C du R à la 3 c. du F.
14 La T du R à la c. de la D.	14 La T du R à la c. de la D.
15 Le P du F de la D 1 pas.	15 La T de la D à la c. du C (1).
16 Le C de la D à la 2 c. de la D.	16 Le F de la D à la 3 c. du R.
17 Le C à sa 3 c.	17 Le F à la 3 c. du F de la D adv.
18 La T de la D à la c. du F.	18 Le F du R à la 4 c. du R.
19 La T du R à la c. du R (2).	19 Le R à sa c. (3).
20 Le P du F de la D 1 pas.	

Le P de plus existe encore chez les Noirs. Cependant l'attaque des Blancs peut former compensation, et les dieux n'ont pas prononcé sur le sort des deux athlètes.

TROISIÈME VARIANTE.

Les sept premiers coups comme à la précédente partie.

BLANCS.	NOIRS.
8 Le P du R prend le P de la D.	8 Le P du F prend le P (4).
9 Le F à la 3 c. de la T de la D.	9 Le F du R à la 2 c. du F de la D (5).
10 Roquent.	10 Le C du R à la 2 c. du R.
11 Le C du R à sa 5 c.	11 Le C de la D à la 4 c. du R.
12 Le C de la D à la 2 c. de la D.	12 Roquent (6).
13 Le C du R à la 4 c. du R.	13 Le C à la 4 c. du F du R (7).

Nous n'irons pas plus avant. Les combinaisons sont ici à l'infini. Nous constatons seulement qu'il est difficile de décider ici entre Rome et Carthage. Ainsi les Blancs ont toujours leur attaque; mais les Noirs ont l'avantage du P. Ceux-là ont la position, mais ceux-ci ont les gros bataillons.

QUATRIÈME VARIANTE.

Les sept premiers coups comme à la partie précédente.

BLANCS.	NOIRS.
8 Le P prend le P.	8 Le P prend le P.

(1) Pour pouvoir sortir le F sans abandonner le P du C de la D.

(2) Attaquant le F qui n'est pas soutenu par le P qui ne peut reprendre.

(3) Les noirs peuvent encore défendre leur P de plus, mais il y a ici tant de variantes que nous devons renoncer à pousser plus loin cette partie.

(4) Les noirs ici, pour garder une pièce de plus à la défense de leur P, prennent du P du F.

(5) Si au lieu de jouer le F les noirs avaient commencé à donner, à la 2e c. du R, échec de la D, le R adverse eût été à la 2e c. de la D, présentant un échec double de la T à la D et au R, nouvelle attaque fort dangereuse.

(6) Les noirs ne détruisent pas le F de peur d'attirer un nouvel ennemi sur leur P isolé, défendu seulement par deux pièces et qui serait attaqué par trois.

(7) Les noirs ne peuvent jouer le P attaqué sans le perdre.

9 Le F de la D à la 3 c de la T.	9 Le P de la D 1 pas (1).
10 Le F prend le P.	10 Le C du R à la 2 c. du R.
11 Le F du R pr. le C de la D : éch.	11 Le P du C prend le F (2).

Le jeu est parfaitement égal.

On peut résumer ainsi ces différentes variantes : souvent les Blancs atteignent une parité de jeu ; c'est tout ce qu'ils peuvent, car ils sont fréquemment inférieurs en nombre, outre les positions. Donc, les Noirs qui n'ont pas le trait, ont joué la meilleure partie, et les Blancs ne peuvent persévérer dans cette attaque.

Après ces essais et bien d'autres, que les bornes de cet article ne nous permettent pas de placer ici, notre conclusion n'est donc pas douteuse. Le coup de M. Cochrane est plus brillant que solide, plus séduisant d'abord que convaincant ensuite. Il annonce, ce que l'on connaissait déjà chez l'inventeur, une grande richesse d'imagination et des facultés supérieures qui ne lui permettent pas de suivre seulement les sentiers battus. Il cherche des routes nouvelles, et a fait déjà ses preuves d'habileté à œuvre si méritoire. Avec de pareils trophées une renommée passe éclatante à la postérité. Certes des essais nouveaux, si près du succès, surtout, ne peuvent porter la moindre atteinte à une réputation aussi illustre. Le vulgaire seul peut croire que le génie ne doit jamais s'égarer, et qu'il doit toujours être sûr de ses créations. Nous sommes bien loin de juger ainsi, et nous pensons, au contraire, qu'un homme très supérieur pouvait seul concevoir, élaborer une attaque aussi hardie. Qui de nous ne mettrait avec orgueil dans ses états de service, la tentative d'un semblable début, que quatre siècles n'avaient pas seulement laissé soupçonner ?

S.-A.

(1) Les noirs ont déjà fait le sacrifice de ce P.—Ils persévèrent, pour faire tomber l'attaque, à rendre le P qu'ils ont gagné.

(2) Nous tombons ici dans des variantes à peu près semblables à celles qui ont été traitées dans la première partie : aussi nous arrêtons-nous.



J.-J. ROUSSEAU

AU CAFÉ PROCOPE (1).

Le 29 octobre 1752, à trois heures après midi, le café Procope pouvait à peine contenir la foule de ses habitués. Monsieur Procope était rayonnant comme un auteur applaudi, et il distribuait, avec toute la grâce poudrée du XVIIIe siècle, d'innombrables tasses de mauvais café à toute l'encyclopédie réunie en in-folio vivans, autour des longues tables de marbre rose, fêlées çà et là sous les coups de poing de la controverse musicale et religieuse et de la tolérance universelle. En ce moment, tous les beaux esprits de l'époque discutaient avec un fracas épouvantable sur le grand événement de la semaine, la première représentation du *Devin du Village*, joué à Fontainebleau devant la cour, et devant un orchestre composé d'une tendre musette et d'un rustique pipeau. D'Alembert était descendu des hauteurs de la philosophie, et il s'écriait d'une voix tonnante :

— Oui, Messieurs, c'est une révolution! une révolution complète! Nous avons enfin une musique française, et nous la devons au Genévois.

— Et où diable a-t-il appris à chanter, votre Jean-Jacques? s'écriait Pellegrin; c'est un hibou.

— Oui! un hibou! s'écriait Chamfort; mais c'est celui de Minerve, déniché par les Grâces.

— *Vivat!* Chamfort, disait le professeur de belles-lettres, Meslé, en brisant une soucoupe de terre cuite vernie.

— Mais laissez donc parler M. de Blasmont! s'écriaient à la fois vingt consommateurs de café noir.

M. de Blasmont ne paraissait chez Procope qu'à de rares intervalles; c'était le sur-intendant de la musique de la chambre du roi; il chantait un motet en chevrotant et il parlait faux.

M. de Blasmont roulait méthodiquement dans ses doigts diamantés un immense mouchoir de Madras, et il essuyait ses lèvres humides de marc bouilli.

— Oui, Messieurs, disait M. de Blasmont, en élargissant sa main droite sur sa décoration de l'ordre de Saint-Michel, j'affirme que l'opéra de monsieur Rousseau de Genève, réunit au degré le plus éminent toutes les qualités qu'exige la scène lyrique. J'ai eu l'honneur d'assister deux fois à la représentation du *Devin du Village*, au théâtre de Sa Majesté; deux fois, c'est bien peu pour apprécier dignement une œuvre si remarquable, et qui reproduit sous toutes les formes et avec toutes les nuances, le doux langage de la passion amoureuse; mais j'ose dire que de nouvelles auditions ne feront que me confirmer dans mon premier jugement.

M. Duclos, historiographe de France, debout sur un tabouret, faisait une pantomime qui signifiait, vous l'entendez, Messieurs ; c'est M. de Blasmont

(1) Cet article étant la propriété du *Palamède*, ne peut être reproduit que sur une autorisation écrite du Directeur.

qui parle ; c'est un connaisseur de première force : osez démentir M. de Blasmont.

— Et M. de Blasmont croit-il que le *Devin du Village* fera oublier l'opéra du *Joueur*, qui vient d'avoir tant de succès à l'Académie royale ? s'écriait Pellegrin.

— Oh ! disait M. de Blasmont, avec l'aplomb d'un connaisseur avéré, l'opéra du *Joueur* appartient à un genre tout-à fait opposé, c'est de la musique italienne toute pure. La musique italienne a son mérite. Je ne connais même rien de plus parfait que les deux ariettes du *Joueur* : *A questa pelegrina*, et *si si maledetta*. Le duo *Serpilla diletta* est aussi un morceau achevé. L'ariette *Speri forte anche un di* sera chantée en France tant que l'art de la musique y exercera quelque empire. Vous voyez que je sais rendre justice à la musique du *Joueur*. Mais si le naturel, la grâce, la passion chaste, le sentiment constituent le véritable chef-d'œuvre lyrique, la palme doit être donnée au *Devin du Village*. Rien de simple comme l'action. Une jeune fille croit que son amoureux est infidèle ; l'amoureux n'a pas changé ; il aime toujours sa Colette, et l'hyménée est célébré. Dans cette œuvre immortelle, c'est le cœur qui parle, toujours le cœur. Il est impossible de n'être pas ému jusqu'aux larmes quand on entend Colin chanter le fameux :

Ma Colette, êtes-vous fâchée ?
Je suis Colin........

Toute la Cour a pleuré à la première représentation ; l'attendrissement est au comble lorsque Colette répond :

Vos soins sont superflus,
Non, Colin, je ne t'aime plus.

Vous voulez juger le *Devin du Village*, c'est votre droit ; mais attendez, vous ne le connaissez pas encore ; il n'est pas arrivé à la ville. Vous verrez que la ville ratifiera le jugement de la Cour.

Les paroles de M. de Blasmont excitèrent un grand tumulte dans le café. De mémoire de Procope, on n'avait jamais rien entendu de pareil. Dans la rue, les passans stupides s'arrêtaient et regardaient cette émeute musicale, avec des yeux ébahis, à travers les vitres grasses de l'établissement. La foule disait que les encyclopédistes faisaient des expériences sur les convulsionnaires de Saint-Médard. Procope triomphait dans son immense gilet de velours ouvert à deux battans. On entendait, par intervalles, les voix fausses de quelques gentishommes privilégiés qui chantaient, comme preuves à l'appui de l'éloge :

Elle est femme, jeune et jolie,
Manquerait-elle à se venger ?

ou

Quand je plaisais à ma bergère,
Je vivais dans les plaisirs.

ou

Quoiqu'un seigneur, jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût semblé préférable
A tout l'éclat de la cour.

De même qu'un dernier et violent coup de tonnerre annonce la fin d'un orage, la voix olympique de d'Alembert fit cesser ce vacarme effroyable. Le philosophe s'écria : « Silence, Messieurs ! Rousseau m'a promis de me join-

dre ici à quatre heures, et il peut entrer à chaque instant, ne lui donnons pas ce scandale, respectons-le, et respectons-nous ! »

On n'entendit plus bientôt que le bruit des cuillers de laiton qui tourmentaient la mélasse dans les tasses de café.

Au coup de quatre heures, Jean-Jacques Rousseau entra, exact comme un horloger de Genève. Son visage était empreint de cette bonté douce que donne le triomphe aux plus mauvais naturels. Il arrivait de Fontainebleau dans une voiture de la Cour, avec M. Manelli et Mademoiselle Tonelli, de l'Académie royale, deux artistes comme il n'y en a plus, fort heureusement. Procope saisit, en s'inclinant avec respect, la canne de Rousseau et la pendit à un clou par le cordon. Le Genévois fendit péniblement le flot du fleuve encyclopédique et s'assit à son banc accoutumé, entre M. de Blasmont et d'Alembert. Les intimes firent pleuvoir sur lui un déluge de questions, et il répondait avec la bonhomie du succès et de la fortune. Ce n'était plus le républicain du *Contrat Social*, le Gracque de la prosopopée de Fabricius, l'Erostrate des salles de spectacle; c'était le héros triomphant, sorti des coulisses d'un théâtre, dans l'ivresse des applaudissemens d'un amphithéâtre royal, et demandant pardon de sa gloire, avec tout l'orgueil de sa modestie philosophique, à la société de ses amis.

Le chevalier de La Mothe-d'Urbin, gentilhomme philosophe, qui frondait sous le manteau les vices de la Cour dans de petits vaudevilles, car il se croyait né malin, apostropha cavalièrement Jean-Jacques, lui disant : « J'espère bien, M. Rousseau, que Fontainebleau nous rendra quelque jour votre *Devin*, et que la Cour se souviendra de la ville.

— J'ai pris les ordres de M. le duc d'Aumont, répondit Rousseau avec la fierté d'un courtisan amendé; mon opéra sera joué à l'Académie royale de Musique le 1er mars prochain.

Une explosion de joie accueillit cette nouvelle.

On se mit alors à questionner Jean-Jacques sur le nouveau procédé qu'il avait appliqué à la composition de la musique. Le Genévois expliqua clairement sa méthode, et prouva, sans paradoxe, que la *fugue* et le *contrepoint* étaient tout simplement une question de chiffres, et que la table de Pythagore résumait les gammes du clavecin. D'après ce système, *OEdipe à Colonne* sortait tout armé du *Traité des Logarithmes*, et Gluck aurait pu faire son *Orphée* avec les quatre règles de l'arithmétique, s'il eût connu l'invention.

D'Alembert prit une pose magistrale, et dit: « Je comprends cela parfaitement; si j'avais un trio à composer, voici de quelle manière je procèderais : je suppose que ma scène est occupée par un berger, une bergère et un rival. J'établis mes trois carrés sur les trois bases du triangle de l'hypothénuse. Je mets mon berger et ma bergère sur les deux carrés inférieurs, et mon rival sur le troisième. Les deux ayant la valeur du troisième, mes accords seront nécessairement parfaits, et il existera entre mes personnages la même harmonie qu'entre mes carrés. Cela est clair.

— Comme votre algèbre, dit Pellegrin.

— Revenons à l'Académie royale de Musique, dit le chevalier de Lamothe-d'Urbin; notre gracieuse souveraine la Cour nous permettra donc d'applaudir le *Devin* le 1er mars 1753?

— La *Gazette* l'annoncera demain, dit Jean-Jacques.

— Et toutes les places seront louées après-demain ? dit le chevalier.

Rousseau fit un signe de tête qui signifiait : vous avez raison, elles seront louées demain.

— M. Rousseau, dit le chevalier, combien a-t-on mis de billets à votre disposition ?

— Cinquante, dit Jean-Jacques.

— Cinquante... à six livres le billet... cent écus ! Peste ! c'est un beau droit d'auteur ! Le duc d'Aumont est généreux comme un prince qu'il n'est pas... Je vous fais une proposition, M. Rousseau.

Rousseau fit étinceler ses petits yeux gris et attendit la proposition.

— M. Rousseau, dit le chevalier, je vous joue vos cinquante billets aux échecs ; nous savons que vous avez étudié profondément le jeu, et que vous savez votre Lolli sur le bout du doigt, *ad unguem* ; eh bien ! malgré votre avantage, je vous donne la *Tour*. Si je gagne, je conduis tout Procope en masse à l'Opéra ; si je perds, je fais imprimer à mes frais, et à votre profit, une édition du *Devin*, chez Noyer, place Dauphine, avec quatre gravures fines, par Lejay.

— Oh ! c'est superbe ! s'écrièrent tous les philosophes à la fois.

Rousseau fit un sourire charmant, et tendit les mains à M. le chevalier.

— Acceptez-vous, M. Rousseau ? dit M. de La Mothe-d'Urbin.

— Parbleu ! qui n'accepterait pas ? s'écrièrent les philosophes.

— Faut-il appeler un tabellion ? dit Pellegrin.

— Oh ! j'espère que ma parole de gentilhomme suffit ; dit le chevalier.

Procope déposa un échiquier colossal sur la table de marbre rose, et Rousseau, qui était ce jour là d'un caractère admirable, frappa la table de sa main, et dit : « J'accepte, M. le chevalier ; placez-vous là. »

Les spectateurs se rangèrent autour des combattans, comme dans un duel homérique, et la partie commença : un silence religieux fut accordé sur sa demande au médiocre joueur en faveur du grand écrivain.

Rousseau s'embrouilla dans les réminiscences stratégiques de Lolli, et en voulant s'obstiner à jouer avec des combinaisons de souvenir, il négligea les combinaisons du moment ; il avait compté beaucoup aussi sur ses voisins habituels d'Alembert et d'Estourmel, qui lui pressaient le pied lorsqu'il allait faire une sottise ; mais ces messieurs l'abandonnèrent cette fois à ses inspirations. Le Genévois fut battu : il perdit partie, revanche et tout.

— M. Rousseau, dit le chevalier en se levant, je vous remercie de me donner le plaisir d'applaudir votre ouvrage avec cent mains.

— Vous aurez vos cinquante billets, le 28 février prochain, dit Rousseau.

— Je me rappellerai cette échéance, dit le chevalier ; et le même jour, je vous donnerai mille exemplaires de votre *Devin*, avec les gravures de Lejay.

— Oh ! voilà un trait admirable ! s'écria M. de Blasmont ; j'en suis jaloux. A votre second *Devin*, M. Rousseau, je vous offre deux *Tours*.

— Ah ! dit le Genévois avec un profond soupir, je vois que j'ai perdu mon temps en jouant avec Lolli.

M. Rousseau, dit le chevalier, voulez-vous faire des progrès ? ne jouez jamais avec les morts ; jouez avec les vivans, prenez Philidor et abandonnez Lolli.

Méry.



TRICTRAC.

Nous recevons d'un de nos plus érudits collaborateurs la lettre suivante, relative à la question soulevée dans notre premier numéro, et traitée déjà dans le second numéro. Elle sera encore lue avec beaucoup d'intérêt, et, quoique opposée à l'opinion que nous avons formulée, nous la publions sans y ajouter aucune nouvelle réflexion.

Ce sont des documens que l'on sera heureux de retrouver à l'époque où le peu d'uniformité des règles du trictrac, d'ailleurs si incomplètes, rendra leur réforme indispensable.

« M. le Directeur,

» En appelant l'attention des amateurs de trictrac sur une question dont la solution vous paraît importante, vous leur avez donné une difficulté très réelle à vaincre, celle d'une énonciation nette et claire de leur opinion. Rien de plus difficile que les explications de cette nature, comme l'a très bien fait observer M. le chevalier de B. Si Boileau avait eu à rédiger des règles de jeu, il aurait peut-être reconnu que ce principe si juste :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément,

pouvait souffrir quelqu'exception.

» Deux amateurs distingués ont déjà répondu à votre appel ; et comme l'un des deux est une jolie femme, vous avez cédé à un entraînement bien naturel, en décidant qu'un si aimable logicien ne pouvait avoir tort (1). Moi qui n'ai pas encore eu le bonheur de voir M[me] de Bacheville, je puis faire froidement usage de ma raison, et j'oserai soutenir l'opinion opposée à la sienne. Cette belle joueuse ne veut plus de la règle établie depuis bien des années; elle veut une législation nouvelle. Mais elle se trompe quand elle dit que la règle actuelle se tait. Elle parle,

---

(1) Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que les jolies femmes cultivent avec succès le trictrac. Nous trouvons, dans une vieille Académie des jeux, que, sous Louis XV, elles s'y adonnaient beaucoup. Voici les propres termes de mon auteur séculaire :

« Ce beau jeu a tant de noblesse que nous voyons qu'il est plus à la mode » que jamais; les dames principalement y ont une très grande attache; il » semble qu'il y ait une sympathie entre elles et celles dont on se sert pour » jouer à cet admirable jeu; les premières aiment beaucoup la variété et le » changement auxquels les dernières sont exposées par les divers nombres » que les dés amènent. Celles-ci ont une vivacité et une gaîté qui leur sont » naturelles, celles-là en ont une artificielle par le prompt et léger mou- » vement que les joueurs leur font faire. »

au contraire, fort clairement dans l'*Académie universelle des Jeux*. Dans les nouvelles rédactions adoptées depuis, on n'a rien changé à la règle elle-même, mais on a été moins explicite, et l'on a eu tort. On aura voulu être concis, et on a été moins clair.

» J'évite d'être long et je deviens obscur.

Voici l'extrait de cet ancien ouvrage : .... *Quand on dit que pour chaque moyen que l'on remplit son jan, on marque* 4 *ou* 6 *points, cela s'entend quand on n'a plus qu'une demi-case à faire ; car si l'on avait encore une case entière, quoique d'un coup de dé l'on y pût mettre les deux Dames à la fois par simple ou par doublet, ce ne serait toujours qu'un moyen.*

» Cette règle n'est pas rédigée avec élégance, ni même correction, mais au moins elle est formelle. Elle refuse positivement la faculté de remplir de plusieurs manières au joueur qui a plus d'une demi-case à faire.

» Maintenant vous me demanderez le motif de cette exclusion : *Par ce qu'il faut pour chaque manière de remplir un nombre différent.* Ainsi, quand vous amenez *Trois* et *As*, et que vous n'avez qu'une demi-case à couvrir, vous pouvez terminer votre plein en jouant à volonté l'*As* ou le *Trois* ; tandis qu'avec deux demi-cases, vous ne pouvez remplir qu'avec les mêmes nombres. Il vous faut nécessairement l'*As* et le *Trois*. Que vous commenciez par l'un ou par l'autre, ce seront toujours *Trois* et *As* ou *As* et *Trois*, il n'y a pas de choix possible. Vous ne remplissez qu'en employant ces deux nombres, et non pas l'un des deux à votre choix. Si je n'ai qu'une demi-case à couvrir, quand j'aurai fait mon plein avec le nombre choisi par moi, il m'en restera un autre que j'aurais pu choisir. Avec vos deux demi-cases, quand le plein est fait, il ne vous reste rien, donc vous n'aviez pas de choix.

» Concevez-vous le coup joué simultanément? Il vous faut le concours des deux nombres pour remplir; donc, vous n'avez qu'un moyen. Le concevez-vous partagé en deux temps ? Vous aurez incontestablement la faculté de couvrir l'une ou l'autre de vos demi-cases par un *As* ou par un *Trois :* choisissez.... Que vous reste-t-il pour la seconde qui termine le plein ? Un seul nombre et une seule manière.

» Mais, me direz-vous, j'ai deux manières de remplir chaque demi-case, puisque pour chacune je puis prendre à volonté l'*As* ou le *Trois*. Cela est vrai, vous avez deux manières de *jouer*, mais une seule de terminer le plein. Vous avez l'*As* ou le *Trois* pour chaque demi-case ; mais il vous faut l'*As* et le *Trois* pour couvrir les deux.

» En résumé, la règle est formelle : il faut n'avoir qu'une demi-case à couvrir pour pouvoir remplir de plusieurs manières. Je dis en outre qu'elle est équitable et doit être conservée, parce qu'avec deux nombre seulement, vous n'avez de choix possible que pour une demi-case.

» Recevez, M. le Directeur, etc.

» D....N. »

LE JEU DE DAMES.

L'origine des plus belles choses est souvent inconnue; l'auteur des combinaisons les plus savantes reste ignoré, tandis que ses œuvres parcourent le monde. Nous savons tous que Palamède était un des guerriers qui suivirent les Atrides au siége de Troie, et que pour tromper l'ennui des Grecs, qu'un dieu jaloux retenait en Aulide, il inventa divers jeux : les échecs, disent les uns, les dames soutiennent les autres; quelques autres veulent réduire sa gloire à la simple invention des osselets. Sans vouloir décider cette question, nous ferons remarquer seulement que l'origine du jeu des échecs et de celui de dames se perd dans la nuit des temps, et qu'on n'en retrouve la trace que dans le moyen âge. Ouvrez, en effet, cette petite brochure qui se vendait autrefois deux sols et qui commence à devenir rare, imprimée sur du papier gris, avec ce qu'on appelle des têtes de clous, et recouverte d'un chiffon bleu, si commun et si épais, que le papier dans lequel les épiciers enveloppent leur sucre, est auprès de lui du papier de luxe; cette brochure, tirée des chroniques de l'archevêque Turpin, et des notes secrètes du magicien Maugis, est intitulée *les Quatre fils Aymon*; on y raconte spécialement la vie de Renaud de Montauban, l'aîné des quatre chevaliers et le neveu de Charlemagne. Renaud mourut en odeur de sainteté, ce qui ne l'empêchait pas d'être très vif. Un jour il jouait avec Berthelot, autre neveu du roi de France, et celui-ci, sur un coup douteux, l'appela fils de.....; le cœur nous manque pour achever. Renaud, outré de fureur, saisit le damier d'or massif et fendit la tête de son imprudent partenaire; mais, parmi les chroniqueurs, les uns soutiennent que, sur les cases de ce damier couraient des dames blanches et noires, d'autres des pions, des fous et des cavaliers. Jouait-on aux dames ou aux échecs à la cour de Charlemagne? La question est indécise. Une preuve singulière de l'antiquité du jeu de dames se rencontre dans don Quichote. Après l'aventure des lions, après la descente dans la caverne de Montesinos, don Quichote se trouve dans une hôtellerie où Ginez de Passamont faisait voir des marionnettes; il s'agit de don Gaïferos, chevalier espagnol, dont la jeune femme Mélisandre est prisonnière chez les Maures, maîtres alors de Sarragosse. Le texte espagnol cite deux vers d'une romance ancienne et toujours populaire :

Jugando està à *las tablas* don Gaïferos,
Que ya de Melisandra està Olvidado.

Le galant chevalier de Florian les traduit par un calembourg :

Don Gaïferos joue *aux dames*,
A la sienne il ne songe pas.

Il résulte de là, que, chez les Maures et les Espagnols, le jeu de dames (*las tablas*) était connu depuis long-temps, puisqu'on le retrouve dans une romance déjà vieille du temps de Cervantes, et l'on sait que l'auteur de *Don Quichote* et celui d'*Hamlet* moururent le même jour en 1615.

Le premier établissement public où on ait cultivé le jeu de dames, est le café Manoury, café qui existe encore et où se rassemblent toujours les

joueurs; autrefois il était fréquenté par La Condamine et surtout par Diderot. Manoury, après y avoir été premier garçon, acheta cet établissement d'un nommé Berthaud, et lui donna avec son nom une vogue qui s'est long-temps soutenue. Il avait la passion du jeu de dames; il y devint bientôt habile, et finit par publier un ouvrage sur ce jeu, qui contient les règles et ce qu'il appelle *différentes positions dans lesquelles il a été fait des coups brillans et savamment combinés*. Dans ses recherches sur l'origine de ce jeu, Manoury, tout en la déclarant incertaine, la fait remonter à la plus haute antiquité, et il ne donne de détails précis qu'à partir de l'année 1668; nous sommes heureux d'avoir reculé cette époque d'une cinquantaine d'années au moins. Une chose qui manque à son ouvrage, ce sont les anecdotes relatives au jeu de dames; elles doivent cependant être communes, et les vieux amateurs se souviennent d'en avoir ouï raconter une dans laquelle Manoury lui-même était l'un des acteurs.

La maison où est établi le café Manoury, et qui forme l'angle d'un de nos quais, celui de l'Ecole, appartenait alors à un M. Marchand, qui habitait le premier étage, et qui a inventé, au jeu de dames, un coup nommé encore *Coup de Marchand*. Manoury le rapporte de la manière suivante :

Blanches. 17, 22, 23, 27, 31, 33, 36, 37, 38, 40, 44, 50.

Noires. 1, 3, 6, 7, 8, 9, 10, 13, 20, 25, 26, 30 (1).

C'était un des habitués les plus assidus du café ; il avait une fille jeune et belle, et dont la dot devait être la maison même qu'il habitait. Le second était occupé par M. Livarot, riche traitant, qui avait un intérêt dans les parties casuelles. Dans les combles un jeune mousquetaire, M. de Saint-Romain, avait un pied-à-terre. A cette époque la maison du roi avait un grand renom de bravoure ; mais MM. les mousquetaires, qui en faisaient partie, étaient cités en même temps pour leur indiscipline et surtout pour leurs mauvaises mœurs. Ils s'enivraient volontiers, ils faisaient des dettes, et quoique le temps de la régence fût passé, il leur arrivait encore de rosser le guet. M. de Saint-Romain ne ressemblait pas du tout à ses camarades : sage comme une belle fille, il était mousquetaire parce que son père l'avait voulu, et n'attendait que le moment de quitter la casaque et la bandoulière, pour retourner dans sa province vivre doucement au milieu des terres dont il devait hériter. Il devint amoureux de mademoiselle Hélène Marchand. C'était une mésalliance, mais on commençait déjà à se mésallier en épousant de riches héritières. M. de Saint-Romain ne tarda donc pas à faire le siége de la jeune fille ; il épiait ses sorties, il la suivait à l'église; il gagna la servante, et au bout de quelques jours il s'introduisit chez mademoiselle Hélène, aux heures où le père était absent. Un jeune libertin aurait profité de la circonstance, puisque le père d'Hélène faisait comme don Gaïferos, et pour jouer aux dames négligeait celle qu'il avait chez lui. M. de Saint-Romain agit autrement, une fois d'accord avec la jeune fille, il alla trouver Manoury.

— Manoury, lui dit-il, je viens vous demander conseil pour une affaire qui me tient au cœur, il s'agit d'une dame ou plutôt de...

— Je vois ce que c'est, reprit Manoury, vous voulez aller à Dame.

---

(1) Les cases blanches sur lesquelles on pose les pions sont seules numérotées. La grande ligne à gauche, et les cases du trictrac à droite du joueur. Le n° 1 est en haut à gauche, le n° 5 à la fin de la même ligne à droite, le n° 6 commence la deuxième ligne à gauche, et ainsi de suite jusqu'à la dernière case à droite de la ligne inférieure qui est le n° 50. — La solution au prochain numéro.

— Précisément.

— Vous jouez à la polonaise?

— Non, à la française.

— Vous avez tort; à la française vous n'avez que soixante-quatre cases, à la polonaise vous en avez cent. Vous avez plus d'espace, par conséquent plus de chances.

— Vous avez raison, mais je ne veux aller à Dame qu'une fois.

— C'est fort bien, et vous méritez de réussir ; le jeu de dames est un jeu d'honneur.

— Parlons clairement, M. Manoury : je suis amoureux fou de mademoiselle Hélène Marchand.

— Je le sais ; mais M. Marchand destine sa fille à M. Livarot, des parties casuelles.

— Je le crains...

— Je puis vous l'assurer ; l'affaire s'est passée ici, ces jours passés, entre deux parties de dames.

— Oui, mais j'ai vingt ans, Livarot en a cinquante ; je parie de le gagner en lui donnant le Pion et la Remise.

— Vous perdriez, au grand déplaisir de mademoiselle Hélène, assurément.

—Ah ! oui, sans vanité, elle m'aime, et je crois que nous sommes faits l'un pour l'autre.

— C'est probable, au point de vue de votre jeunessse et de votre amour ; mais M. Marchand ne calcule pas comme vous : vous n'avez pas le même jeu ; tandis que M. Livarot...

— M. Livarot ! s'écria le mousquetaire, sans parler de sa figure, il est cité pour l'épaisseur de son intelligence, la naïveté de ses reparties.

— Mais, dit Manoury, il a l'esprit de calcul et celui du jeu ; il n'ira point à la postérité, mais il augmentera une fortune déjà considérable, et il gagnera bien des parties de dames... Vous connaissez M. Rousseau ?

— Jean-Jacques? dit l'officier, oui.

—Eh bien! M. Rousseau reçoit deux Pions d'un bon joueur, et, de désespoir de n'être que médiocre, il a abandonné le jeu de dames, ce qui ne l'empêche pas d'être un homme de talent la plume à la main, et de donner du fil à retordre à monseigneur l'archevêque de Paris.

— Mais M. Livarot ! dit encore l'officier.

— M. Livarot joue le jeu de M. Marchand, dit Manoury, et il épousera sa fille, à moins que...

— A moins que ? dit l'officier.

— Ecoutez, M. de Saint-Romain, vous ne pouvez pas faire la partie de ces deux messieurs; vous n'êtes pas de force, ils ne vous laisseraient pas aller à Dame. Mais... mais... souffler n'est pas jouer.

— Fort bien, mon cher Manoury; mais un joueur qui est averti se tient sur ses gardes, et je viens d'écrire à M. Marchand pour lui demander sa fille.

— Diable ! si vous tenez absolument à épouser la jeune fille, c'est une faute.

— Hélène l'a exigé.

— Mauvais calcul pour aller à Dame... Écoutez, ajouta Manoury, en tirant de sa poche un petit calepin où étaient des notes manuscrites ; voici les règles du jeu de dames que j'ai recueillies avec soin dans les manuscrits de *Luclef*, le plus habile joueur qui ait jamais paru, et dans l'ouvrage de *Mal-*

let, ingénieur ordinaire du roi et professeur de mathématiques, ouvrage qui a paru en 1668, mais qui, à mon sens, n'est pas complet.

A ces mots il feuilleta son calepin, et quand il fut arrivé à l'endroit qu'il cherchait :

— Écoutez bien, dit-il. Hum... hum... Règle première : *On joue l'un après l'autre*... Ce n'est pas cela... Règle seconde : *La marche du pion se fait toujours*... Nous n'y sommes pas... Règle sixième... Règle septième : *Dame touchée, dame jouée*. Nous approchons... Ah ! nous y voici. Règle treizième : *On est maître de souffler ou de ne pas souffler*. Ceci vous regarde, mon officier ; attendez, nous trouverons encore quelque chose dont vous pourrez profiter. Règle quatorzième : *Le joueur qui ne veut pas souffler force l'autre de prendre*. Règle quinzième : *Celui qui refuse de prendre, perd la partie*. Vous pouvez faire votre profit de tout cela ; et si vous m'en croyez, hâtez-vous, car voici venir MM. Marchand et Livarot : le premier tient une lettre à la main, c'est sans doute votre épître... Ils rient beaucoup ; prenez vos précautions : encore une fois, si vous refusez de souffler votre adversaire prendra.

Le mousquetaire s'évada par une porte de derrière, et l'intéressé aux parties casuelles fit son entrée en donnant le bras au propriétaire, qu'il regardait déjà comme son beau-père.

— Comprenez-vous ce petit monsieur? disait le propriétaire ; parce que cela porte une moustache relevée et la casaque du roi, ça se permet de vouloir épouser ma fille ; cela prétend être aimé ! cela veut devenir votre propriétaire, M. Manoury !

— M. de Saint-Romain, se hasarda de dire le limonadier, il a je crois quelque fortune... J'ai entendu parler d'une assez jolie terre en Saintonge qui lui appartiendra un jour.

— Allons donc ! dit M. Marchand.

— Beau-père, dit M. Livarot, je pense qu'il sera prudent que vous donniez congé à ce mousquetaire, il n'est pas convenable que nous logions sous le même toit.

— Vous avez raison, je lui donnerai congé demain.

Les deux amis demandèrent un damier et commencèrent leur partie. Il était à peu près huit heures du soir, c'était la fin d'un beau jour de juillet, le soleil se couchait et l'air avait cette molle langueur qui suit une journée brûlante. M. de Saint-Romain, au lieu de monter dans son logement, s'arrêta au premier étage :

— Ma chère Hélène, dit-il à la jeune fille en lui prenant la main et en la baisant tendrement, nous sommes perdus, si votre amour pour moi ne vous inspire un peu de force et de résolution ; votre père me refuse, j'en suis sûr ; cette fille qui vous sert et dont la complaisance et le dévouement nous permettent de nous voir, va vous être enlevée ; le petit logement que j'occupe et qui fait qu'au moins je dors sous le même toit que vous, ce petit logement va m'être retiré, votre père va disposer de vous à sa volonté ; vous avez parlé de vous jeter dans un couvent si on vous empêchait d'être à moi, cela ne vous sera pas même permis ; dans huit jours vous serez madame Livarot.

La jeune fille fondit en larmes.

— Il y a un seul moyen, poursuivit le jeune homme enflammé par les conseils de Manoury, la fuite : une chaise de poste est à ma disposition dans le faubourg du Roule, il ne nous faut qu'une demi-heure pour avoir des chevaux et pour nous élancer vers la Saintonge. Là, ma mère vous attend ; là, mon

père vous recevra comme une fille. Venez, Hélène : on n'est heureux dans ce monde, on n'y est même sage que lorsqu'on épouse un homme qu'on aime.

La servante à laquelle on venait d'annoncer qu'elle serait renvoyée, se joignit à M. de Saint-Romain, et Hélène, déjà à demi-persuadée par son amour, se laissa aisément convaincre et permit qu'on l'enlevât. Elle quitta la maison de son père pour être heureuse dans ce monde, et surtout pour y être sage.

Elle était à peine dans le fiacre qui devait la conduire au faubourg du Roule, que le vieux cuisinier de M. Marchand s'aperçut de sa fuite; il courut au café Manoury prévenir son maître.

— M. Livarot, disait le père d'Hélène, je vais vous gagner encore celle-ci; c'est la troisième, sans reproche... Vous accepterez la remise dorénavant, n'est-il pas vrai ?



— Monsieur, Monsieur, disait le cuisinier à M. Marchand en lui frappant sur l'épaule.

— Eh bien ! quoi? qu'est-ce? Ton rôti est brûlé ?

— Non, Monsieur, répondait le cuisinier, c'est que...

— Quoi ? parle haut.

— Votre fille est partie, dit le cuisinier, partie avec le bel officier qui loge au quatrième.

— A cette nouvelle M. Marchand se renversa sur sa chaise; M. Livarot se leva et voulut courir après le ravisseur. Il partit, en effet, et se rendit en personne chez M. le lieutenant de police; il sortait à peine qu'une femme se précipita dans le café Manoury avec quatre enfans, dont le plus jeune avait à peine deux ans. C'était une personne de trente-six ans, encore belle, et que, malgré ses trente mille livres de rente, M. Livarot devait se trouver heureux de posséder. Elle avait appris le mariage que projettait le perfide traitant; elle arrivait avec ses quatre enfans, dont Livarot était le père. Elle montrait ses poches pleines de lettres et de promesses de mariage, et ne parlait que de se venger de son infidèle et de tuer sa rivale. M. Marchand examina les papiers qu'on lui présentait; il reconnut l'écriture de M. Livarot.

— Il paraît, dit-il, qu'il jouait aux dames autre part qu'ici.

— A votre place, lui répondit Manoury, je partirais pour la Saintonge, et je n'en reviendrais que lorsque je verrais ma fille damée.

— C'est que ce petit mousquetaire est un si pauvre joueur !

— Donnez-lui un mois d'exercice, répondit Manoury, et après demandez-en des nouvelles à votre fille.

M. Marchand suivit le conseil du limonadier; sa fille épousa M. de Saint-Romain. L'enlèvement de cette Hélène ne coûta cette fois-ci ni sang ni larmes, et donna aux dames un habile joueur de plus, qui fut long-temps un des redoutables joûteurs de Paris.

MARIE AYCARD.

VARIÉTÉS.

Nous voudrions avoir à parler de quelques belles parties faites au Cercle des Echecs, mais dans le mois qui vient de s'écouler il n'y a rien à citer.

On s'est beaucoup occupé du nouveau début Cochrane, sur lequel les avis sont à peu près tombés d'accord. Les études multiples avec MM. Kieséritzky, Laroche, Lécrivain, Sasias, Musset, Chamouillet, ont mis à même le rédacteur de cette *Revue* de présenter le travail d'examen qu'il publie dans ce numéro. Nous y reviendrons encore si les observations des amateurs anglais nécessitent nouvelle réponse. C'est dans ce choc des diverses opinions que se trouve la vérité et que jaillit l'étincelle qui éclaire.

Au Cercle des Echecs on a essayé de remettre en honneur la partie des Pions, dont M. de Légal fut le créateur dans le siècle dernier. C'est une partie vraiment française, mais qui l'est par trop restée. Elle n'a pu franchir nos frontières, et ceux de nos amateurs qui la préconisent, soutiennent qu'elle aurait déjà dû faire le tour du monde au lieu de s'éteindre dans son berceau.

M. Deschapelles la connaissait à fond, et probablement beaucoup mieux que l'inventeur. Il jouait la Dame ou les Pions avec une égale supériorité. Après lui, Labourdonnais l'essaya avec succès; mais je ne crois pas néanmoins qu'il la comprit aussi bien que les parties ordinaires. M. Deschapelles l'initia pourtant à quelques principes difficiles à pénétrer, qui sont indispensables pour se diriger quand on joue contre les Pions. Aujourd'hui, M. le comte B..., qui en fit le sujet d'un fort intéressant article (voir le 1er n° du *Palamède*, 2e année), est le seul qui la pratique exclusivement et à qui elle soit très familière. Mais il ne joue que les Pions et forme ses adversaires d'une manière charmante, en se faisant battre à plus ou moins d'avantage. Il n'y a pas là un germe d'école qui puisse la rendre formidable et servir de modèle ou d'exemple à l'univers.

La souscription ouverte en Angleterre, en faveur de la veuve de Labourdonnais, s'est élevée à plus de 250 livres sterling (6,250 fr.), dont la totalité a été scrupuleusement appliquée aux besoins personnels de cette intéressante femme. Le Comité qui a eu la direction de cette œuvre pieuse, se composait de MM. Georges Walker, Barthès, Périgal et Pulling.



SOLUTIONS

DES PROBLÈMES DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

Page 71. — *Partie gagnée par les Noirs, entre Don Guzman et Ruy Lopez.*

Comme nous l'avons dit :

Les Noirs ayant pris la T avec le F.

Les Blancs ayant poussé leur pion à la 7 c. de la T.

NOIRS.	BLANCS.
1 Le F à sa 5 c.	1 Le 1er P de la T du R 1 pas, fait D.
2 Le F à la 4 c. du R : échec.	2 La D prend le F.
3 Le C à la 6 c. de la D : échec.	3 Le R à la 3 c. du F de la D.
4 Le C prend la D.	Le reste de la partie n'offre plus d'intérêt, le jeu des Blancs n'ayant plus de défense.

Page 79. — *Partie de M. Chamouillet.* — *Mat annoncé en* 9 *coups.*

NOIRS.	BLANCS.
1 Le P du C du R 1 pas : échec.	1 Le R prend le P du F du R adverse (*a*).
2 Le F à la 5 c. du C : échec.	2 Le R à la 2 c. du C.
3 Le C prend le P de la T du R : échec.	3 Le R à la c. de son C (*b*).
4 La T à la 8 c. du R : échec.	4 Le F couvre à sa c.
5 Le F à la 6 c. de la T du R.	5 Le C à la 3 c. du R (*c*).
6 La T prend la T.	6 Le P fait D (*d*).
7 La T prend le F : échec.	7 Le C prend la T.
8 Le C à la 6 c. du F du R : échec.	8 Le R à la c. de sa T (*e*).
9 Le P du C 1 pas : échec et mat.	

(*a*) C'est le coup juste.

(*b*) A toute autre case il serait mat plus tôt.

(*c*) C'est le coup qui retarde le mat.

(*d*) S'il donnait échec du C il serait mat un coup plus tôt. En allant à D il empêche le Noir de prendre le C avec le P, temps de repos qui ferait le mat en huit coups.

(*e*) Coup forcé.

N° III.

BLANCS.	NOIRS.
1 La D à la 3 c. du C du R : échec.	1 Le R à sa 5 c.
2 La D à la 4 c. du F du R : échec.	2 Le R à la 4 c. de la D.
3 La D à la 5 c. du R : échec.	3 Le R à la 3 c. du F de la D.
4 Le P de la D à la 8 c. un C : échec et mat.	

N° IV.

BLANCS.	NOIRS.
1 La D à sa 4 c. : échec.	1 Le P du R 1 pas. Si au lieu de couvrir ainsi l'échec, le R allait à la seule c. qui lui soit permise, la 4 de son C, la D prendrait la D par échec, et le coup suivant ferait mat à la 4 c. du C du R.
2 La D prend le P : échec.	2 Le R prend la D. Il ne peut s'en dispenser sans perdre sa D lui-même et se faire faire le mat indiqué ci-dessus.
3 Le F de la D à la 7 c. du R.	3 Le P du C de la D 1 pas : échec. C'est le coup le moins mauvais à jouer : il retarde.
4 Le R à la 5 c. du F de la D.	4 La D à la c. du C du R adverse : échec. Le meilleur coup par les mêmes motifs que ci-dessus.
5 Le P de la D 2 pas : échec.	5 La D prend le P : échec. Coup forcé.
6 Le P du F de la D prend la D : échec et mat.	

N° V.

Si les Blancs jouent au premier coup le C la partie sera nulle.

Premier exemple :

BLANCS.	NOIRS.
1 Le C à la 4 c. du R.	1 Le R à sa 3 c.
2 Le C prend le P du F : échec.	2 Le R à sa 4 c.
3 Le C à la 7 c. de la D : échec.	3 Le R à sa 3 c.
4 Le C à la 8 c. du F : échec.	4 Le R à la 3 c. du F.
5 Le C à la 7 c. de la T : échec.	5 Le R à la 3 c. du C.

Deuxième exemple :

BLANCS.	NOIRS.
1 Le C à la 4 c. du R.	1 Le R à sa 3 c.
2 Le C prend le P du C : échec.	2 Le R à sa 4 c.
3 Le C à la 3 c. du F : échec.	3 Le R à la 5 c. du F.
4 Le P avance.	4 Le R à la 4 c. du F.
5 Le R à la 3 c. de la D.	5 Le P du C 2 pas.

Voici comment les Blancs gagnent :

BLANCS.	NOIRS.
1 Le R à la 3 c. de la D.	1 Le R à sa 3 c.
2 Le R à sa 4 c.	2 Le R à la 3 c. de la D.
3 Le R à la 5 c. du F.	3 Le P du F 1 pas.
4 Le R prend le P.	4 Le R à la 4 c. du F.
5 Le R à la 5 c. du F.	5 Le P du C 2 pas.
6 Le P avance.	6 Le P du C 1 pas.
7 Le C à la 4 c. du R : échec.	7 Le R à la 3 c. du C.
8 Le R à la 4 c. du F. Gagné.	

VARIANTES AU SEPTIÈME COUP DES NOIRS.

Première Variante.

BLANCS.	NOIRS.
	7 Le R à la 4 c. du C.
8 Le C à la 6 c. de la D : échec.	8 Le R à la 4 c. du F.
9 Le C prend le P.	9 Le R prend le C.
10 Le P avance.	10 Le P avance.
11 Le P avance.	11 Le P avance.
12 Le P va à D : échec. Gagné.	

Deuxième Variante.

BLANCS.	NOIRS.
	7 Le R à la 3 c. du F.
8 9 10 Le P avance et va à D.	8 9 10 Le P du C avance et va à D.
11 La D à la 8 c. de son F : échec. Gagné.	

Troisième Variante.

BLANCS.	NOIRS.
	7 Le R à la 5 c. de la D.
8 9 10 Le P avance et va à D.	8 9 10 Le P du C avance et va à D.
11 La D à sa 8 c : échec.	11 Le R à sa 6 c.
12 La D à sa 2 c. : échec.	12 Le R à la 6 c. du F.
13 La D à la 2 c. du F du R. : échec et mat.	

Quatrième Variante.

BLANCS.	NOIRS.
	8 9 10 Le P du F avance et va à D.
11 La D à sa 8 c. : échec.	11 Le R à sa 6 c.
12 La D à la 5 c. du C du R : échec. Gagné.	

N° VI.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du C du R 1 pas : échec.	1 Le R prend le P.
2 La D à la 4 c. du C du R : échec.	2 Le R à la 2 c. de sa T. S'il jouait à la 2 c. de son F, le Blanc donnerait échec de la D à sa 7 c. Le noir serait forcé, pour ne pas perdre, de prendre la D avec la D, et le R blanc serait pat.
3 La D à la 5 c. du F du R : échec.	3 Le R à la c. de sa T ou de son C. S'il couvrait l'échec avec le P du C, la D ferait échec à sa 7 c. et le R blanc serait pat comme ci-dessus.
4 La D à la 8 c. de son F : échec.	4 A quelque c. que joue le R il y a échec perpétuel, ou la D prenant la D fait le R blanc pat. Si elle ne prend pas, elle est prise elle-même et la partie du noir est perdue.



Le directeur du *Palamède*, rédacteur en chef,

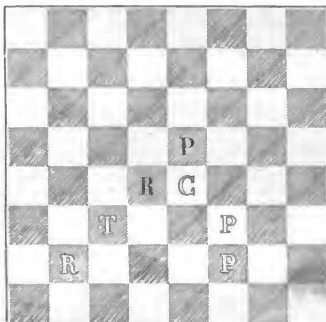
SAINT-AMANT.

IMPRIMERIE D'ÉDOUARD PROUX ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, 3.

VII.

De la composition de M. Laroche.

Noirs.



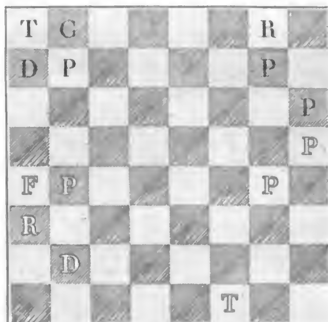
Blancs.

Les Blancs font mat en trois coups.

VIII.

De la composition de M. Bone.

Noirs.

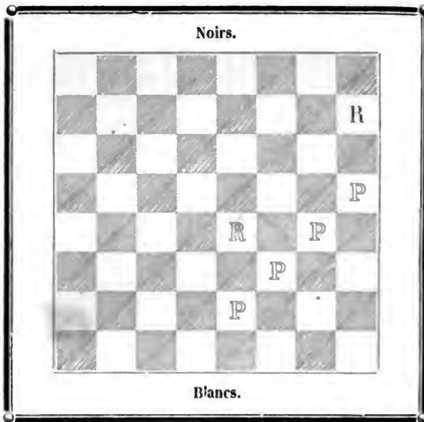


Blancs.

Les Blancs font mat en six coups.

IX.

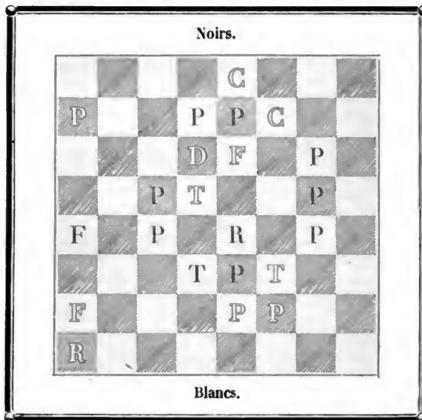
De la composition de M. le chevalier Botton.



Les Blancs font mat, en dix-neuf coups, sans aller à Dame.

X.

De la composition de M. Kieséritzky.



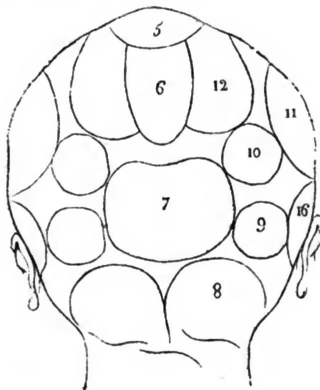
Mat étouffé au milieu de l'échiquier en onze coups.

NUMÉRO 4. 15 MARS 1842.

LE PALAMÈDE.

PHRÉNOLOGIE.

Le buste de Labourdonnais que nous possédons dans notre Cercle des Échecs et qui se trouve à Londres dans la plupart des clubs et divans où se jouent les échecs, a été moulé sur lui après sa mort, par M. Deville. La tête, dont le travail est des plus soignés, fut soumise à l'examen de la société phrénologique de Londres. Le docteur Elliotson se chargea de présenter son rapport sur cette intéressante communication, et nous allons donner à nos lecteurs un résumé de l'examen critique qu'en fit cet habile phrénologiste.



« Au premier aperçu, la tête est forte et remarquable, la circonférence » en est très grande, les diamètres transversaux en sont considérables à toutes » les hauteurs, les diamètres longitudinaux sont également fort étendus ; » mais ils le sont moins, proportion gardée, à la partie supérieure qu'à la

» partie inférieure. Tous les organes sont prononcés sur cette tête ; mais » les organes intellectuels supérieurs sont moins proéminens que les infé» rieurs, et quoique tous ceux qui sont situés sur la couronne de la tête » soient larges, ils ne sont pas proportionnellement aussi proéminens.

» Si nous entrons actuellement dans quelques détails, nous trouverons » que l'organe de l'amour physique est très fort ; que celui du courage, de » la violence, ou, ce que l'on a mieux nommé, la destructivité, que celui de » l'alimentivité, de l'estime de soi, sont saillans d'une manière remarqua» ble ; que ceux où siégent l'amour de la renommée, l'acquisivité (amour » de la propriété), la prudence, la ruse, la constructivité et l'habitati» vité, sont également très prononcés.

» Toute l'arcade sourcilière est forte, surtout dans les points où siégent » les sens des nombres, de l'observation ou de l'individualité ; mais la par» tie inférieure de cette région est plus proéminente que la supérieure. » Les organes du langage, de la musique et de la localité (mémoire locale), » du temps, des personnes et des formes ; ceux des couleurs, de l'ordre, » du poids et des dimensions, ne sont pas très prononcés ; l'esprit, l'idéa» lité, la comparativité, la causalité, sont représentés par des saillies assez » fortes, mais ils ne sont pas proportionnellement aussi saillans que ceux » qui se remarquent à la partie inférieure du front.

» Toute la surface du coronal est d'un fort beau développement, mais » la largeur de tous les organes qu'on y rencontre est proportionnellement » plus considérable que leur saillie. La bienveillance, l'imitation, l'amour » du merveilleux, la fermeté, sont les plus proéminens.

» Si la substance cérébrale qui correspondait à ces saillies était à l'état » normal, l'individu qui fait l'objet de cet examen devait nécessairement » être un homme d'un caractère très remarquable ; à une énergie sans » borne il devait joindre un courage indomptable et une persévérance que » rien ne pouvait rebuter. Son amour pour le beau sexe devait être vif, et son » caractère impétueux. Il devait aimer les plaisirs de la table et avoir du » goût pour le sentiment de la propriété. Il devait savoir apprécier sa pro» pre valeur et avoir un ardent désir de réputation. En même temps, ce de» vait être un homme d'un esprit juste et d'un cœur affectueux, quoique » ces deux qualités aient dû être fréquemment obscurcies par la violence » de ses passions. La prudence et la ruse, qui sont sur cette tête très » développées, doivent l'avoir puissamment aidé à acquérir son habi» leté aux échecs. Nous en dirons autant de son extrême pouvoir obser» vateur, de ses bonnes facultés intellectuelles supérieures, ainsi que » du sens de la constructivité, chez lui très puissans. Nous ajouterons, » si les phrénologistes écossais ont raison, que le grand développement » de la partie à laquelle ils assignent le pouvoir de la concentration des » idées, a dû aussi contribuer à lui donner cette habileté si extraordinaire. » D'après l'examen des organes de la bienveillance, de l'imitation, de » l'esprit, de la musique, du langage, de l'alimentivité, nous voyons que » M. de Labourdonnais a dû être un très bon et très jovial compagnon ; » les organes de la comparaison et de la causalité n'avaient pas un dévelop-

» pement tellement considérable qu'on puisse regarder M. de Labourdon-
» nais comme un grand philosophe, dans le sens purement intellectuel,
» comme on le rencontre souvent sur un grand nombre de têtes alle-
» mandes. En outre, l'extrême prépondérance de toutes les facultés infé-
» rieurement situées, doivent l'avoir aussi empêché de devenir un philoso-
» phe, dans le sens des pensées morales et élevées. En résumé, il doit avoir
» excellé dans une immense quantité de choses. »

Après cette lecture une discussion intéressante s'engagea. Un membre fit observer qu'il n'avait jamais vu l'organe de la constructivité plus remarquablement développé, et que cette observation s'accordait d'une manière bien singulière avec les dispositions de M. de Labourdonnais, qui a construit pour ainsi dire tant d'excellens plans de parties d'échecs, et qui mangea son petit patrimoine à bâtir des maisons à Saint-Malo. La quantité d'alimens et de boissons qu'il pouvait ingérer était en effet incroyable. Enfin, ce membre ajouta, que chez M. de Labourdonnais, l'organe si proéminent de la destructivité ne put le porter, en raison de sa position sociale, à faire massacrer des masses d'hommes; mais qu'il le servit merveilleusement dans le jeu des échecs, espèce de bataille rangée, à détruire et à écraser son ennemi.

Nous ajouterons seulement, et comme légère critique à cette intéressante communication sur le crâne de Labourdonnais, qu'il est fâcheux, dans ces sortes de recherches, de ne pas laisser le phrénologiste livré aux seules inspirations de sa science, en lui taisant le nom de l'homme dont il a la tête à examiner; il est impossible qu'avec la meilleure foi du monde, il ne se laisse pas entraîner par la connaissance anticipée d'une vie qu'on lui a livrée. Nous en voyons une preuve dans le rapprochement fait entre l'organe de la constructivité qui existait chez Labourdonnais, et la faculté qu'il possédait de combiner d'excellens coups aux échecs, et celui qu'on a cherché à établir entre l'organe de la destructivité et la faculté que Labourdonnais possédait de massacrer les pièces de son antagoniste. Evidemment il y a là un tiraillement que le savant anglais n'eût pas cherché s'il n'eût été préoccupé de l'idée qu'il avait à examiner la tête de Labourdonnais. L'épreuve n'est donc pas pour nous tout-à-fait complète, et nous désirerions que, si elle est faite à Paris devant la Société phrénologique, on eût bien soin de ne rien dire qui puisse faire connaître à l'examinateur les penchans ou les facultés du sujet dont il doit étudier la tête.

A part cette observation de principe, cette relation nous a semblé très remarquable, et elle est venu confirmer encore pour nous tout ce qu'il y a de vraiment positif et de réellement acquis aujourd'hui dans la science phrénologique.

JULES PELLETAN.



COURS D'ÉCHECS.

LEÇON PRIMAIRE.

Nous interrompons, ce mois, le cours de nos leçons élémentaires pour satisfaire à l'engagement pris par le rédacteur en chef, d'indiquer des coups de défense contre le Gambit du Roi, que les forts joueurs ne manquent jamais d'offrir aux joueurs de force inférieure.

Il a annoncé, dans le numéro précédent, que nous donnerions trois défenses à cette attaque. La première est de faire un contre-Gambit; la seconde de prendre le Pion sans le défendre; la troisième de jouer le Pion du Roi un seul pas.

Nous allons examiner en abrégé ces trois manières, et nous nous réservons de traiter de la véritable défense du Gambit, lorsque nous aurons présenté les débuts du F, et du C du R, en suivant toujours l'ordre de l'Encyclopédie des Echecs.

PREMIÈRE DÉFENSE.

CONTRE-GAMBIT.

NOIR.	BLANC.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le P du F du R 2 c.	2 Le P de la D 2 c.

L'attaque que le noir fait en poussant présentement le P du R 2 c. constitue la partie connue sous le nom de Gambit du R.

Votre jeu serait de prendre le P du F du R avec le P de votre R, mais nous devons montrer comment l'on peut défendre la partie en refusant le Gambit. Votre coup du P de la D 2 c. est très bien joué.

3 Le P du R prend le P de la D.	3 La D prend le P doublé.

Si à la place de prendre le P de la D avec le P du R, le noir avait pris le P du R avec le P du F, vous auriez fait échec au R avec la D à la 5 c. de votre T du R. Il aurait couvert l'échec avec le P du C du R ou joué le R. Supposons le premier cas, qu'il eût couvert avec le P, vous auriez fait échec au R en prenant le P du R, et le coup d'ensuite vous auriez pris la T. Examinons maintenant le second cas où il aurait joué son R à sa 2 c. Vous auriez pris également le P du R avec votre D par échec. Le noir aurait joué son R à la 2 c. du F, et vous auriez fait échec au R avec votre F

du R à la 4 c. du F de la D. Le noir aurait poussé le P de la D 2 c., qui aurait été pris par votre F faisant échec. Le R serait allé à la 3 c. de son C, et vous auriez donné échec en prenant le P du R avec le F, et forcé le coup d'ensuite le noir à changer sa D contre votre F ou à être mat en trois coups.

C'est un bon coup que de prendre le P doublé avec votre D.

4 Le C de la D à la 3 c. du F. | 4 La D à la 3 c. du R.

Le noir, à la place de jouer le C de la D à la 3 c. du F, aurait pu prendre le P du R avec son P du F du R. Nous analyserons les résultats de ce coup dans la variante qui suit.

En retirant la D à la 3 c. du R vous gênez la marche du F de votre D. Votre position est mauvaise pour le moment, mais vous en serez dédommagé par l'attaque que vous entreprenez.

5 Le C du R à la 3 c. du F. | 5 Le P prend le P : échec.

Si le noir prenait le P de votre R avec le P de son F du R, vous reprendriez le P avec la D, et la partie serait égale.

Vous prenez le P de son F par échec, et gagnez un P qui, bien soutenu, pourra vous donner le gain de la partie.

6 Le R à la 2 c. de son F. | 6 Le F de la D à la 2 c. de la D.

Le coup du noir est un très bon coup. Il a été indiqué par Gioacchino Greco, dit le Calabrois, dans son Traité sur le jeu des Échecs.

Il était nécessaire de sortir votre F de la D à la 2 c. du R. Si, à la place de ce coup, vous aviez donné échec au R avec votre F du R à la 4 c. du F de la D, il aurait attaqué votre F en poussant le P de la D 2 c., et vous auriez été forcé de le retirer. Supposons que vous l'ayez retiré à la 3 c. du C de la D, le noir aurait fait échec au R avec son F à la 5 c. du C de la D, et le coup d'ensuite il aurait porté la T du R à la c. du R, et aurait forcé l'échange de la D contre la T.

7 Le P de la D 2 c. | 7 Le F du R à la 3 c. de la D.

Il joue son P de la D pour découvrir son F, et attaquer votre P doublé.

La sortie de votre F à la 3 c. de la D est un bon coup. Vous sortez une pièce importante, et défendez en même temps votre P doublé qui gêne la marche de son F de la D.

8 Le F du R à la 3 c. de la D. | 8 Le C du R à la 2 c. du R.

Dans cette position, votre jeu est préférable à celui du noir. S'il joue son C du R à sa 5 c., vous portez votre D à la 3 c. du F du R, et si, à la place du C, il joue la T à la c. du R, vous portez la D à la 3 c. de la T du R.

Variante au 4e coup du noir.

NOIR.	BLANC.
4 Le P du F du R prend le P.	4 La D prend le P du R : échec.
5 Le F du R à la 2 c. du R.	5 Le F du R à la 3 c. de la D.

Quand le P du R est perdu ou poussé une seule c., il ne faut pas porter le F du R à la 4 c. du F de la D : il y serait attaqué par le P de la D adverse poussé 2 c.

6 Le C du R à la 3 c. du F.	6 La D à la 2 c. du R.

Vous n'avez pas une meilleure place pour metttre votre D à l'abri des attaques.

7 Le P de la D 2 c.	7 Le F de la D à la 3 c du R.
8 Le R roque.	8 Le C de la D à la 2 c. de la D.

Dans cette position, la partie est égale. S'il pousse le P du F de la D 2 c., vous jouerez le P du F de la D 1 c., ensuite vous sortirez le C du R pour pouvoir roquer.

Variante au troisième coup du Noir.

NOIR.	BLANC.
3 La D à la 2 c. du R.	3 Le P du R prend le P du F.

Le coup du noir est mauvais. La D placée à la 2 c. du R gêne la sortie du F du R, et, en conséquence, empêche au R de roquer au commencement de la partie.

4 Le P prend le P : échec.	4 Le F du R à la 2 c. du R.
5 Le P du F de la D 2 c.	5 Le C du R à la 3 c. du F.

Le noir pousse le P du F de la D 2 c., pour soutenir le P doublé, que vous auriez pris avec votre D. Si à la place de jouer le P du F de la D 2 c., le noir avait sorti son C de la D à la 3 c. du F., vous auriez également joué votre C du R à la 3 c. du F.

6 Le P de la D 2 c.	6 Le R roque.

Dans cette position vous avez très beau jeu. Si le noir joue son C du R à la 3 c. du F, vous jouez le F de la D à la 5 c. du C du R, et le coup d'ensuite vous jouerez votre F du R pour laisser libre votre T que vous placerez à la c. du R.

Si le noir, au troisième coup, à la place de jouer la D à la 2 c. du R, joue le C du R à la 3 c. du F, vous prendrez le P du F avec votre P du R. Le noir prendra le P avec le P et vous reprendrez le P avec la D. Votre jeu sera développé aussi bien que celui du noir.

SECONDE DÉFENSE.

Prendre le P sans le défendre.

NOIR.	BLANC.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le P du F du R 2 c.	2 Le P prend le P.
3 Le C du R à la 3 c. du F.	3 Le P de la D 2 c.

Si le noir avait sorti le F du R à la 4 c. du F de la D à la place de jouer au 3ᵉ coup le C du R, la partie changerait totalement (*voyez plus loin la variante*).

Vous jouez le P de la D 2 c. pour dégager votre D et le F. Le meilleur coup de défense était de pousser le P du C du R 2 c., mais ce coup appartient à la défense des Gambits que nous nous interdisons ici.

4 Le P du R 1 c.	4 Le P du F de la D 2 c.

Si le noir prenait le P de la D à la place de jouer le P du R 1 c., vous prendriez le P avec votre D. Dans cette position si le noir sortait le C de la D à la 3 c. du F, vous porteriez la D à la 3ᵉ c. du R, faisant échec, et votre position serait la même que dans la partie précédente.

Vous poussez le P du F de la D 2 c. pour l'empêcher de soutenir le P du R en poussant le P de la D 2 c.

5 Le P de la D 2 c.	5 Le P prend le P.
6 La D prend le P.	6 Le C de la D à la 3 c. du F.

S'il avait pris le P avec le C à la place de le prendre avec la D, vous auriez donné échec au R avec votre D à la 5 c. de la T du R.

7 Le F du R à la 5 c. du C de la D.	7 La D à la 4 c. de sa T : échec.
8 Le C de la D à la 3 c. du F.	8 Le F du R à la 5 c. du C de la D.

Dans cette position vous avez beau jeu. Si le noir prend votre C avec le F, vous reprenez le F avec le P du C de la D. En prenant avec ce P vous soutenez le P de votre D, et vous pourrez ensuite porter le F de votre D à la 3 c. de la T de la D pour empêcher votre adversaire de roquer.

Variante au 3ᵉ coup du noir.

NOIR.	BLANC.
3 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	3 La D à la 5 c. de la T du R : éch.
4 Le R à la c. de son F.	4 La D à la 3 c. du F du R.

Vous avez donné échec au R pour lui faire jouer son R et le faire renoncer au droit de roquer. Vous retirez ensuite votre D parce qu'elle serait attaquée par le C du R.

5 Le P de la D 2 c.	5 Le P de la D 1 c.
6 Le C de la D à la 3 c. du F.	6 Le P du F de la D 1 c.

Lorsque votre adversaire joue le C de la D à la 3 c. du F, il est toujours bon de pousser 1 c. le P du F de la D.

7 Le C du R à la 3 c. du F.	7 Le F de la D à la 5 c. du C du R.
8 Le P du R 1 c.	8 Le P prend le P.

Vous prenez le P du R avec le P de votre D, et mettez en action votre F du R.

Dans cette position votre jeu est à peu près égal à celui du noir.

TROISIÈME DÉFENSE.

Le Pion du Roi un pas.

NOIR.	BLANC.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 1 c.

En jouant le P du R 1 c. vous empêchez le noir d'attaquer votre P du F du R avec son F du R porté à la 4 c. du F de la D.

Cette partie, sans donner lieu à de brillantes combinaisons, est cependant intéressante et peut être considérée comme une très bonne défense.

2 Le P de la D 2 c.	2 Le P de la D 2 c.

A la place de pousser le P de la D 2 c., le noir pouvait pousser le P du F du R 2 c. (*Voyez la variante qui suit.*)

3 Le P du R 1 c.	3 Le P du F de la D 2 c.

A la place de jouer le P du R 1 c., le noir pouvait prendre le P de la D avec son P du R. Dans ce cas vous auriez repris le P avec le P et votre jeu eût été bien développé.

Vous jouez le P du F de la D 2 c. pour faire une attaque sur le P de sa D, et mettre ensuite en jeu votre F du R.

4 Le P du F de la D 1 c.	4 Le C de la D à la 3 c. du F.

Si à la place de jouer le P du F de la D 1 c. le noir donnait échec au R avec son F du R, vous porteriez également votre C de la D à la 3 c. du F.

5 Le C du R à la 3 c. du F.	5 La D à la 3 c. de son C.

Vous jouez votre D à la 3 c. de son C pour attaquer le P de la D, et le P du C de la D, qui de la sorte ne peut être abandonné par le F de la D.

6 Le F du R à la 3 c. de la D.	6 Le F de la D à la 2 c. de la D.

Votre coup du F à la 2 c. de la D est essentiel avant de prendre le P de la D avec votre P. Supposons que vous ayez pris le P de la D avec votre P avant de sortir le F, le noir aurait pris le P avec le P. Vous auriez pris avec le P le C. Le noir aurait pris votre C avec le sien, et vous auriez repris le C avec la D; mais le noir aurait donné échec au R avec son F à la 5 c. du C de la D, ainsi vous auriez perdu votre D.

7 Le F du R à la 2 c. du F de la D.	7 La T de la D à la c. du F de la D.

Le noir joue son F pour défendre le P de la D.

Votre coup de T est très bien joué. Après les échanges que vous ferez vous resterez maître de cette colonne, et vous pourrez plus tard pénétrer dans le jeu de votre adversaire avec vos T.

8 Le R roque.	8 Le P Du F du R 1 c.

Votre coup est un très bon coup d'attaque quoiqu'il vous expose à des échecs.

9 Le P du C de la D 1 c.	9 Le P du F de la D prend le P de la D.
10 Le P du F de la D Prend le P.	10 Le P du F du R prend le P.
11 Le P prend le P.	11 Le F du R à la 4 c. du F de la D.

Le noir portera son C à sa 5 c., mais vous sortirez votre C du R à la 2 c. du R et serez en force pour soutenir l'attaque qu'il vous fera.

Votre position est préférable à celle du noir.

Variante au 2e coup du noir.

NOIR.	BLANC.
2 Le P du F du R 2 c.	2 Le P de la D 2 c.

Le P du F du R 2 c. est le meilleur coup que le noir puisse faire. Dans la précédente partie il a joué le P de la D 2 c. et il a eu mauvais jeu.

3 Le P du R 1 c.	3 Le P du F de la D 2 c.
4 Le P du F de la D 1 c.	4 Le C de la D à la 3 c. du F.
5 Le F du R à la 3 c. de la D.	5 La D à la 3 c. de son C.
6 Le F du R à la 2 c. du F de la D.	6 Le P du F de la D 1 c.

Cette partie est presque la même que la précédente, mais elle va différer dans les coups suivans.

7 Le C du R à la 3 c. du F.	7 Le F du R à la 4 c. du F de la D.

Vous portez votre F à la 4 c. du F de la D dans l'intention de donner échec au R.

8 La D à la 2 c. du R.	8 Le C du R à la 3 c. de la T.
9 Le P du C de la D 2 c.	9 Le P prend le P au passage.

Le noir pousse le P du C de la D 2 c. pour faire partir votre F du R, et pouvoir masquer l'action de votre D qui l'empêche de roquer.

10 Le P de la T prend le P.	10 Le R roque.

Dans cette position la partie peut être considérée comme égale.

Nous ne pousserons pas ici plus loin cette partie du P du R un pas, comptant la traiter plus tard d'une manière complète lorsque nous arriverons au chapitre des *débuts irréguliers*.



PROBLÈMES

CINQUIÈME PROBLÈME.

Position.

BLANC.	NOIR.
R à la 2 c. du F de la D.	R à la c. de sa T.
T à la 4 c. de la D.	T à la c. du F de la D.
C du R à sa 4 c.	T de la D à sa c.
F de la D à la 2 c. du C de la D.	C à la 5 c. de la T de la D.
P à la 6ᵉ c. du R.	P du F de la D à sa c.

Le Blanc donne mat en trois coups.

SIXIÈME PROBLÈME.

Position.

BLANC.	NOIR.
R à la 5 c. du F de la D.	R à la 4 c. de la T de la D.
T du R à sa 4 c.	T à la 7 c. du F du R.
T à la c. du F de la D.	T à la 7 c. du C de la D.
P à la 3 c. du C de la D.	P à la 3 c. de la T de la D.
	P à la 4 c. du C de la D.

Le Blanc donne mat en trois coups.

SOLUTION DES PROBLÈMES DE LA DEUXIÈME LEÇON.

(Voir le numéro du 15 janvier 1842.)

TROISIÈME PROBLÈME.

BLANC.	NOIR.
1 Le C à la c. du F du R adverse.	1 Le P du C du R 2 c.
2 Le P prend le P au passage.	2 Le P de la T 1 c.
3 Le P donne échec et mat.	

QUATRIÈME PROBLÈME.

BLANC.	NOIR.
1 Le F à la c. du R adverse : éch.	1 Le R à la c. de la T.
2 Le F à sa 7 c. : échec.	2 Le R à la 2 c. de la T.
3 Le F à la 6 c. du C du R : échec et mat.	

CALVI.

MA BIBLIOTHÈQUE D'ÉCHECS.

(My chess-librairy.)

INTRODUCTION.

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?
MARMONTEL.

Dans l'étude et la jouissance d'un art ou d'une science quelconque, depuis l'astronomie jusqu'à la fabrication de la galette, on ne saurait trop priser le savoir écrit contenu dans les livres. L'imprimerie a ajouté trois cents années à la vie de l'homme, et, au XIXᵉ siècle, on peut à peine répéter avec vérité que les jours de notre existence commune ne dépassent pas *soixante-dix ans*. Par l'imprimerie, nous avons à notre disposition l'expérience des hommes illustres qui ne sont plus; l'intelligence perfectionnée, le cerveau agissant qui, depuis bien des lustres, est retourné en poussière; la langue dorée, maintenant muette pour toujours; le feu du génie, les âges éteints qui dorment silencieux dans le tombeau; toutes ces belles choses, bien que privées de vie, continuent à parler. Le corps habite avec le vermisseau, mais l'esprit plane encore sur le globe. Cette impérissable essence a cherché un refuge dans l'imprimerie, et, grâce à Faust et à Scheffer, le flambeau de la vie ne peut s'éteindre entièrement, tant que ce monde roulera sur son axe, et jusqu'à ce qu'il se résolve en ses élémens primitifs de feu, de lumière et d'air.

Montaigne et Newton sont retournés en poussière; mais leur intelligence brillante ne périra jamais; et nous, qui vivons dans ces derniers temps, les anciens doivent nous envier nos priviléges à cet égard. Nous avons à la fois la parole de Dieu et la parole de l'homme, écrites en caractères ineffaçables sur les parois du monde, comme les mots écrits par l'ange sur les voûtes du palais du monarque oriental. Par l'imprimerie, nous conversons encore avec les grands hommes et les sages qui, en mourant, nous ont laissé, sous forme testamentaire, la quintessence de leurs cerveaux pensans; et l'on peut dire aujourd'hui que la sagesse crie très haut dans les rues, et que nous méritons d'être traités de fous, si nous ne prêtons point l'oreille aux accens de sa voix.

Nous avons depuis long-temps consacré notre plume (plume humble et pauvre mais sérieuse et honnête), au culte exclusif des échecs; il convient donc de ne point nous arrêter trop long-temps à des réflexions générales dans cette introduction à notre recueil de livres d'échecs. Nous allons aujourd'hui ouvrir les portes de l'appartement et indiquer le moyen d'en explorer l'intérieur. Nous composerons une série d'articles dont nous doterons mensuellement notre cher *Palamède*, pour faire connaître les auteurs et les livres qui ont traité du jeu d'échecs. Chaque chose

aura son tour, sous le double rapport de la critique et de l'éloge, toujours d'une manière bienveillante, puisque telle est notre nature. Ce champ n'a pas encore été exploité; il n'existe aucun recueil où les qualités et les défauts des anciens auteurs qui ont écrit sur ce jeu, aient été pondérés; il n'existe non plus, quant aux auteurs modernes, aucun résumé dans lequel leurs mérites, s'ils en ont de particuliers, aient été retracés. Nous avons nous-même imprimé des catalogues de livres, mais contenant seulement les titres des ouvrages : c'est à nous maintenant de présenter leur esprit et leur âme, l'histoire de leur création et de leur existence. Tout sera passé en revue, depuis Lucéna, qui appartient au XVe siècle, jusqu'à Alexandre, qui est du XIXe. Nous ne nous attacherons à observer aucun ordre particulier dans la peinture de nos personnages; mais nous les prendrons au hasard, ainsi que nous le suggèrera le caprice du moment. Venez donc, aimable et bienveillant lecteur, prendre part à nos entretiens, ou, pour mieux dire, à nos causeries; car c'est le privilége de l'âge d'être quelque peu babillard, et nous sommes dans ce cas, peut-être même trop vieux... sur les échecs. Nous réclamons de l'indulgence et des égards pour nos cheveux gris.

Nous avons annoncé que nous parlerions sans malice; mais nous serons vrai en même temps, et nous parlerons librement. Nous soumettrons à notre jugement impartial les écrivains passés et les écrivains présens, dont le nombre renferme probablement quelques uns de ces auteurs envers lesquels nous aurons à manier la verge destinée à flageller les sots et les fripons. L'âne se couvrant de la peau du lion, le geai se parant des plumes du paon, seront certainement dépouillés de leur éclat d'emprunt, que nous restituerons à son légitime possesseur. Ce sera là une des parties les plus intéressantes de notre tâche; car nous aimons la vérité et nous avons en horreur le mensonge. Dans ce vaste monde où nous vivons, on a remarqué qu'il existait beaucoup de gens qui ne sont hommes que de nom; qui, enveloppés des habits d'homme, agissent et parlent, grimacent et médisent, travaillent, épluchent et volent comme s'ils étaient effectivement des créatures humaines. Nous n'aimons pas cette espèce, et il convient de lui rabaisser le caquet. Poursuivons notre tâche.

Désirez-vous, jeune homme, apprendre les échecs? Venez alors dans notre bibliothèque d'amateur. Ici, nous évoquerons les ombres glorieuses, et nous les forcerons à nous révéler leurs secrets, comme Saül forçait à parler la sorcière d'Endor. Nous profiterons de notre propre expérience afin de la greffer sur la leur avec plus d'avantage et selon le degré de notre intelligence particulière. Lorsque l'on ne comptait qu'un bon joueur d'échecs il y a cent ans, on en compte mille à l'heure qu'il est, et nous le devons principalement aux ouvrages que cet art a fait naître. Oui, cher pupille, notre bibliothèque contient les plus grands maîtres de l'art, tous en ordre et à votre disposition. Vous apprendrez à jouer vos pions avec Philidor et Szen; vos cavaliers avec Gréco, qui fut lui-même nommé le « cavaliero errante » des échecs, parce qu'il alla dans toute l'Europe à la recherche de champions avec lesquels il pût

rompre une lance courtoise. Vous apprendrez à jouer vos fous de notre ami particulier Ruy Lopez, qui fut fait évêque (1) par Philippe II d'Espagne, ainsi que nous l'avons raconté ailleurs dans une chronique très véritable. Vos tours, heureux élève, seront guidées par Ponziani et Lolli, qui savent garder toujours une ligne ferme et droite de bataille. Vos rois s'avanceront au mot d'ordre de Labourdonnais, notre roi défunt du jeu des échecs; tandis que vos dames, avec les ruses et les stratagèmes si habiles de leur sexe, manœuvreront au commandement de... Nous voudrions bien placer ici un nom de dame auteur; mais, malheureusement pour notre paragraphe, nous ne trouvons aucun nom de femme qui ait écrit sur cet art divin. Aidez-nous, ô belles dames; donnez-nous un traité d'amateur, exclusivement composé par une amazone de la science. Assurément une pareille composition jetterait une grande lumière sur l'attaque, cette importante et dernière branche, *nec plus ultrà* ou pinacle de notre jeu immortel.

Si nous étions le duc d'Orléans ou le marquis de Westminster, quel magnifique édifice nous consacrerions à notre bibliothèque des échecs! Peut-on trop richement décorer la châsse de la divinité qui est l'objet de notre culte? Non. Aux bords de la Loire ou du Rhin, de la Tamise ou de la Seine, notre pavillon aux échecs s'élèverait sur la verte pelouse, incliné vers le cours majestueux du fleuve, et éloigné du bruit du monde. Tout, au dehors et au dedans, serait assujetti au plus profond silence, silence qui ne pourrait être interrompu que par le roucoulement de la tendre colombe ou le chant mélodieux du rossignol. Nos croisées regarderaient le sud, et recevraient les émanations parfumées des fleurs de la montagne ou de la vallée. D'épais massifs des fleurs les plus suaves, telles que le jasmin, l'azalée et le chèvrefeuille nous abriteraient contre la trop vive clarté du jour. Le parquet de notre bibliothèque serait garni, en hiver, de peaux de tigres ou de tapis de Perse, et le départ de la lumière des cieux serait marqué par le retour de celle de nos lampes d'argent suspendues à la voûte du salon, groupées à la grecque, et versant sur nous des torrens de lumière..

Des fauteuils à la Louis XIV, garnis de duvet et recouverts de velours, seraient placés autour de la table même où le roi de Prusse jouait aux échecs avec Voltaire; nos échecs seraient identiquement les mêmes que ceux qui ont adouci, à Sainte-Hélène, les derniers jours du grand Napoléon, ou bien ce seraient les pièces magnifiquement sculptées ayant servi au fameux Tamerlan, et qui ont été si éloquemment décrites dans le savant ouvrage du docteur Hyde. Dans les rangs de notre bibliothèque, autour de notre salle d'échecs, tous nos livres traitant de ce noble jeu occuperaient les cases mêmes qui contenaient la bibliothèque d'Héloïse au Paraclet. Aucun moyen de satisfaction et de comfort ne serait oublié, dans l'attente d'une visite de Deschapelles ou de Saint-Amant. Le buffet sculpté

(1) Il y a ici dans l'original un jeu de mots intraduisible sur *fou* (aux échecs) et *évêque*, qui s'écrivent tous deux en anglais *bishop*.

de Rabelais remplirait une des niches les plus apparentes de ma bibliothèque, et serait garni de quelques unes des belles coupes de Cellini, et de quelques vieux flacons d'Ermitage, de Johannisberg ou de Lacrima-christi. Mais, arrêtons-nous, ma plume, nous ne sommes ni le duc d'Orléans ni le marquis de Westminster.

Ainsi, notre bibliothèque d'amateur d'échecs, et que nos lecteurs veuillent bien s'en souvenir, a de modestes dimensions; elle ne dépasse point celles d'une simple bibliothèque en acajou, et cependant nous avons des volumes dignes d'être maniés par un monarque. Pendant quinze ans nous nous sommes appliqué à enrichir notre collection, et nous avouons avec gratitude que, grâce à l'obligeance de nos amis, grâce aux faveurs qu'a fait pleuvoir sur nous, sous ce rapport, la bonne déesse Fortune, nous pouvons dire qu'il manque bien peu de tomes pour compléter notre collection. Si nous n'avons pas tout, nous avons presque tout, et combien peu en pourraient dire autant! Quelle sage et belle pensée, que cette pensée de Confucius et de Boileau : « Si vous ne pouvez obtenir tout ce » dont vous avez besoin, contentez-vous de ce que vous avez. »

Le nombre des écrits sur les échecs paraît immense à l'observateur superficiel; mais, après tout, combien y en a-t-il? Pour ses enthousiastes sectateurs, le jeu des échecs est l'univers; mais les fruits de son domaine estimés à la manière vulgaire, en or et en argent, sont loin d'être assez importans pour avoir produit beaucoup d'auteurs. L'encouragement pour ceux qui se font imprimer est si léger, les acheteurs de livres conservent avec un si grand soin leur argent dans leurs poches! Il en est des milliers qui se contentent de savoir les mouvemens du jeu, satisfaits de leur ignorance béotienne, heureux dans la pure innocence d'une médiocrité stupide. Si deux francs suffisaient à Ignoramus pour devenir un Kieséritzky, il ne les donnerait pas; et cependant il parle des échecs comme s'il y entendait quelque chose, et le Ciel le laisse vivre, se mouvoir et parler. En vérité, l'abîme des ténèbres de l'esprit semble impénétrable. Achetez le *Palamède*, ô vous qui désirez réellement connaître le jeu des échecs, et ne demeurez en paix qu'après avoir envoyé de votre ville ou de votre village, à son bureau d'abonnement, les noms de quelques douzaines de souscripteurs!

Possédons-nous deux cents ouvrages imprimés sur les échecs? Oui, à peu près ce nombre, et peut-être quelques uns en sus. Un de nos amis composa jadis un traité sur ce noble jeu, et, sept années plus tard, il me manda qu'il possédait mille volumes sur les échecs, moins dix-sept. Le fait était littéralement vrai, vu que sur les mille exemplaires que le pauvre diable avait fait imprimer, il n'en avait vendu que dix-sept. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas ainsi que je compte les volumes de ma bibliothèque d'amateur; car, grâces, mille grâces en soient rendues à mes bienveillans lecteurs, ils achètent mes livres. Notez cela comme un fait.

La valeur d'une belle collection de livres sur les échecs (comme celle de M. Alliard, ou peut-être comme la nôtre) doit être calculée sur l'ex-

cessive rareté de beaucoup d'ouvrages choisis de Caissa. Quelques uns d'entre eux, lorsqu'on les met en vente, excitent une concurrence d'autant plus vive que certaines circonstances liées à leur origine et à leur existence, en rendent l'acquisition désirable, non seulement par les amateurs d'échecs, mais en général par les collecteurs de volumes antiques et rares. Ainsi, pour un joueur pratique, le traité de Cessolis, dans sa forme primitive, est sans valeur; mais lord A....., ou le comte de B...., s'est mis en tête que sa bibliothèque possèderait tant de mètres carrés de livres imprimés à telle époque, et le Cessolis en question, se trouvant dans ce cas, est souvent arraché à notre convoitise, dans une vente publique, par le poids et la force brutale de plusieurs centaines de francs. L'ouvrage sur les échecs imprimé à Londres par Caxton, atteint un prix vraiment ridicule; un seul exemplaire ayant réalisé quatre-vingts guinées (plus de 2,000 fr.), bien que ce fût une pauvre traduction d'un non moins pauvre ouvrage français. Mais aussi c'est le premier livre imprimé en Angleterre, sur des types métalliques, et de là sa valeur. Il en est des ouvrages comme des individus, on les prise rarement à leur valeur réelle.

Les dates ne sont pas toujours seules à entrer en ligne de compte dans l'évaluation du prix d'un livre, témoin l'extrême rareté de l'ouvrage sur les échecs ayant pour titre : «*Le Lettere di Verci,*» production moderne, tandis que l'ancien et admirable traité de Salvio abonde sur les marchés de l'Europe. Notre pauvre casier soupira pendant dix longues années avant de pouvoir jouir d'un Cozio, et ses gémissemens troublèrent souvent notre repos, avant de posséder ce livre précieux, imprimé à l'imprimerie royale de Turin, à un très petit nombre d'exemplaires. Cherchez soigneusement à Paris et à Londres, explorateurs du monde des échecs, et si vous découvrez Caxton, Verci ou Cozio chez un libraire, empochez-le bien vite, à tout hasard; honnêtement toutefois, de peur qu'on ne nous accuse de conseiller le vol. Je saisis cette occasion d'informer l'amateur d'échecs qui m'emprunta, il y a sept ans, l'ouvrage de Damiano, et qui, en quittant l'Angleterre pour l'Amérique, oublia de me le rendre, que ce livre sera toujours le bien venu, quoique sa place ait été prise par un autre exemplaire. Dieu me damne si jamais je prête un autre ouvrage sur les échecs !

Les chances dans les collections de livres, comme les chances de la guerre, sont infinies; mais dans ces deux sciences importantes, la patience et la persévérance font beaucoup. Si vous échouez dans votre projet de grimper jusqu'au sommet de l'arbre, vous pouvez au moins atteindre les branches inférieures. Le hasard se mêle bien plus des affaires de ce monde, que l'homme, dans son orgueil, ne voudra jamais le reconnaître; et nous avons plus d'une fois, comme nous l'avons dit, été amené à confesser son incompréhensible existence, même en ce qui touche la chasse aux livres sur les échecs.

Pour ne citer qu'un seul exemple, il existe un livre rare sur les échecs, imprimé dans l'Inde par Trevangadacharya-Châtry (le joli nom !), que j'ai vainement cherché durant plusieurs années. Un exem-

plaire se trouva par hasard dans une vente publique à Londres. Je m'engageai bravement pour lui contre un compétiteur, jusqu'à la somme de quatre-vingt-dix francs, au grand étonnement des spectateurs qui, ignorant la rareté de ce livre, durent prendre mon adversaire et moi pour deux vrais fous. La prudence me força de renoncer au volume, et je quittai en poussant un soupir la salle de vente, tandis que mon rival plus riche emportait en triomphe l'objet de sa conquête. Huit jours s'écoulent, et voilà qu'un amateur d'échecs, M. Georges Sw.......n, du Cercle d'Edimbourg, récemment arrivé de l'Inde, m'apporte obligeamment un exemplaire de l'ouvrage en question! En vérité, une providence a veillé sur le sort de ma bibliothèque; combien j'aurais maudit ma folle extravagance, si j'avais donné cent francs du premier exemplaire, lorsque j'en reçois gratuitement un second, huit jours après!

Nous lisons dans l'histoire des Juifs que Nemrod fut un grand chasseur; mais combien est pauvre la passion de celui qui ne chasse que les bêtes des forêts, comparativement à celui qui court à la recherche d'un livre rare! Alexandre-le-Grand soupirait après de nouveaux mondes à conquérir, que ne se donnait-il la tâche de parcourir l'Espagne à la recherche d'un exemplaire du livre de Vicent sur les Échecs! O quel bonheur que celui de mettre la main sur un Gianutio ou sur un Lucena, dans une librairie de Holborn, à Londres, ou du quai Voltaire, à Paris! Comme notre pied s'attache au lieu sacré, de la même manière que les plus habiles chiens d'arrêt devant le gibier! Et le flot populaire passe à côté de vous, les visages aussi insignifians que le sont toujours les visages de la foule dans une grande ville, ne se doutant pas quel roman, quel poëme épique se passe là tout près. Si l'on venait à découvrir la vérité, ne nous mettrait-on pas en pièces pour ravir le butin? Nous devinons le joyau en question par sa seule odeur, et nous le déterrons par un instinct inexprimable. A peine aperçoit-on un coin du volume, que notre regard ardent et enchanté l'a reconnu, en même temps que notre cœur palpite comme aux accens de Lablache, « *non più andrai.* » Nous demandons, avec un air d'indifférence, le prix du mince volume, tout en le serrant dans la main avec une pression égale à celle des griffes de la mort. Si le libraire a besoin de consulter sa marque particulière sur la couverture, nous ouvrons le livre nonchalamment à l'endroit indiqué, et nous permettons à son œil de s'arrêter un instant sur le chiffre. Homme abusé! il croit qu'il pourrait reprendre de nos mains, oui, de nos mains, ce volume, pour l'épousseter ou l'envelopper dans du papier: il nous arracherait plutôt la vie; et, s'il succombait dans la lutte, les juges seraient forcés de nous trouver coupables, sans doute, d'homicide, mais du moins avec des circonstances atténuantes. Nous demandons le prix du livre, en affectant le dédain, et nous tirons de notre poche la misérable pièce de 5 francs demandée, comme si nous avions acheté le bouquin trop cher. C'est ainsi qu'en agit le gourmand lorsqu'il mâche lentement son dindon truffé; il se garde bien d'avaler trop vite ce que son estomac voudrait engloutir avec la même voracité qu'un boa-con-

strictor dévore une gazelle. Nous tenons soigneusement notre trésor, et nous nous en allons d'un air de nonchalance, pour ne point trahir notre important secret. Nous aurions grande envie de courir, de sauter, de nous envoler; mais nous comprimons ce désir de peur que le libraire ne soupçonne quelque chose, nous ne savons quoi, et ne se mette à nos trousses avec une escouade de gendarmerie. Nous suivons à dessein beaucoup de rues étroites, pour mieux cacher la trace de nos pas, avant de croire que nous puissions, avec sécurité, prendre l'essor et galoper vers notre gîte, comme un cheval de race. Grimpant d'un bond dans notre appartement, nous sentons enfin que le volume est réellement à nous, et sous la protection des lois. Ce livre bienheureux, nouvellement acquis, a, pour nous, la valeur qu'attache une mère à son dernier-né, cette plus jeune fleur de ses espérances et de ses joies. Nous fermons avec soin les portes de notre bibliothèque et nous donnons un libre cours à nos transports. Ombre de Crésus, regarde-nous d'en haut et porte envie à notre félicité!

Oui, le volume nous appartient! notre bibliothèque réclamait cet auteur qui est venu, d'une manière si imprévue, visiter ses frères aux diverses parures, aux diverses couleurs, rangés sur nos rayons. Hier, pas plus tard qu'hier, nous ne possédions pas encore ce livre tant souhaité, et dans un entretien, au club Saint-Georges, avec un ami, nous lui disions: « il nous importe peu de l'avoir. » Le raisin était vert. Convenons-en aujourd'hui, nous ne voudrions pas nous séparer de ce précieux ouvrage, dût-on nous l'acheter au poids de l'or. Nous avons de la peine à comprendre comment nous avions, jusqu'ici, pu vivre sans ce divin auteur, et comment, en désespoir de cause, il ne nous est pas venu l'idée d'avaler une dose d'acide prussique. Nous disons désespoir de cause, mais pourtant l'Espérance, céleste enchanteresse, nous a soutenu, a relevé souvent notre courage abattu, et maintenant nos vœux sont pleinement exaucés. Nous pouvons nous abandonner à tout l'enivrement de notre joie et caresser notre volume, comme le chat joue avec la souris, avant de lui assigner sa demeure dernière. Est-il parfait? Nous examinons soigneusement les folios; tout s'y trouve, depuis le portrait, au commencement, jusqu'au dernier mot « *Imprimatur* » ou « *Laus Deo!* » que nos pauvres vieux fous d'ancêtres employaient pour abandonner leurs écrits au flot de la destinée. La soif de la conquête brûle tous les cœurs: nous possédons l'ouvrage dont notre ami Henri donnerait l'impossible; il ne l'aura jamais, non, non, pas même s'il s'agissait de sauver son âme des étreintes du diable, en enfer. Et notre livre est un si bel exemplaire, ayant un pouce de plus à la marge que celui qui existe à la bibliothèque royale à Paris. *Vivat! vivat!* Nous avons donc vaincu la France! nous avons battu l'Europe. Toute la terre a été en guerre avec nous pendant sept ans pour avoir cet ouvrage, et, à la fin, nous l'avons emporté sur l'Europe et sur l'univers. Il est à nous, bien à nous, la charte dit que nous pourrons en faire ce qui nous plaira: nous pouvons le brûler, le noyer, le déchirer, le détruire, le couper en morceaux, en faire un hachis pour un pâté de Noël; nous pouvons le manger, le boire ou le fouler

aux pieds : combien nous sommes heureux de le presser sur notre sein, plus heureux que la pauvre vieille qui a retrouvé la pièce d'argent qu'elle avait perdue. Il nous semble que ce volume nous a déjà autrefois appartenu, lorsque notre âme errait dans quelque sphère brillante, bien loin de nous; et maintenant nous voilà réunis pour ne plus nous séparer jamais. C'est l'agneau solitaire du malheureux, la miette de Lazare, et que la foudre écrase quiconque oserait nous l'enlever! Il vous faudrait, comme il nous a fallu, sept ans de la vie pour en chercher un duplicata, et soixante-dix ans de fatigues de corps et d'esprit. Le précieux volume est resté peut-être enseveli dans un humble grenier ou dans une obscure cellule, comme la violette cachée sous la mousse, et nous l'avons rendu à la lumière du jour, en le sortant de terre, comme on arrache les diamans aux riches mines de Golconde; et le triomphe du vainqueur est le nôtre, et nous le tenons dans nos mains glorieuses, ce livre qui nous revenait de toute éternité et que nous avons à la fin empoigné. Un empereur romain offrait une magnifique récompense à celui qui lui découvrirait un nouveau plaisir : qu'il trouve un Gustave Selenus ou un Carrera pour 5 francs! Décidément nous divaguons; notre raison est ivre. Un écornifleur que nous avons rencontré par hasard à l'estaminet du Divan, arrive à notre bibliothèque et nous prie de lui prêter cinq livres sterling (125 fr.) : nous les lui prêtons. Mais l'énorme extravagance de cette action nous rend à la sobriété, comme un ivrogne qui plonge la tête dans l'eau froide. Notre plume reprend sa gravité ordinaire.

O bibliomanie! tes disciples forment une légion d'hommes de tous les climats et de tous les pays : Français, Anglais, Russes, et même Musulmans. Les bornes de cet article ne nous permettent pas de donner à ce thème les développemens qu'il exige; autrement nous resterions pour toujours dans tes enchantemens, dans tes enivremens. Les collecteurs de livres rares, en général, qui se plongent avec amour dans tes mystères, fourniraient la matière d'une brochure remplie des anecdotes les plus extraordinaires. Nous en possédons nous-mêmes un plein tiroir, et nous ne pouvons résister à la démangeaison d'en citer au moins deux au hasard.

« Deux libraires, qui sont frères et qui habitent le riant Paris, désiraient acheter, à une vente publique, un ouvrage d'environ cent vingt volumes. J'en ai oublié le nombre exact, mais je crois qu'il s'agissait de la meilleure édition de Buffon ou de Voltaire. L'exemplaire était unique, à cause de la quantité prodigieuse d'autographes et de vignettes qui l'ornaient et qu'il avait fallu plusieurs années pour réunir. L'ouvrage, en un mot, était un brillant de la plus belle eau; on n'aurait pu à aucun prix en trouver un pareil, et nos libraires avaient mission de leur mandataire, le prince Talleyrand, de le pousser jusqu'à 6,000 francs. Ils échouèrent dans leur tentative; l'ouvrage fut vendu 7,000 francs au riche baron R ..., et ils s'en retournèrent chez eux mortifiés et abattus, comme tous les acquéreurs déçus et déjoués. Les deux frères étaient assis l'un près de l'autre devant leur poêle, tristes et refrognés, lorsque, la vente étant finie,

d'autres ouvrages qu'ils avaient achetés leur furent apportés dans leur magasin. Ces lots comprenaient une haute pile de volumes dépareillés, qui leur étaient échus pour la valeur au plus du papier, et qui se trouvaient mêlés à des ouvrages d'un certain prix. Mais quelle fut leur surprise en parcourant des yeux le gros tas de bouquins, d'y apercevoir le premier volume du Buffon ou du Voltaire en question! Ce n'était pas une méprise, tout cela était bien leur propriété aux yeux de la loi, le volume ayant été, par erreur, compris dans un lot de bouquins et vendu comme tel. Les deux frères tressaillirent de joie sur leurs siéges. Ce fut pour eux un coup de fortune, comme la charge brillante du général Desaix qui décida de la journée de Marengo, lorsque, sans doute, l'armée française allait être battue. Le baron R.. n'avait que cent dix-neuf volumes, au lieu de cent vingt qu'il croyait avoir achetés, et si les deux frères avaient perdu le gain de la bataille, la gloire était décidément pour eux. Le baron eût donné 500 louis d'or pour cet unique volume, plutôt que de subir la mortification qui le menaçait. Que résolurent les deux vainqueurs? Envoyèrent-ils le volume au baron? Lui donnèrent-ils avis de la découverte? Lui offrirent-ils de lui livrer le volume au poids de l'or? non, non, non, dix mille fois non. Ils jetèrent le volume dans le poêle qui était devant eux, le poussant du pied avec rage parmi les charbons ardens, et s'écriant en même temps d'un air de triomphe : « A présent l'ouvrage ne peut plus être complété! Heureux frères! »

Voici actuellement une autre histoire, une histoire véritable d'un libraire de Londres, comme un pendant à la précédente.

« M. *** se tenait dans sa boutique, lorsqu'une jeune femme de chambre d'une lady, dont le mari était mort depuis un mois, se présente et lui dit être envoyée par sa maîtresse pour le prier de se rendre immédiatement chez elle, dans Grosvenor-Square (place de Londres), pour prendre avec elle un arrangement sur des ouvrages de seconde main, lord *** ayant une vaste collection de livres, bien qu'ayant préféré toujours la qualité à la quantité. Le libraire se rendit sur-le-champ près de la dame et la trouva dans les soupirs et les sanglots, comme une jeune veuve qui désirait ne point paraître trop heureuse de son veuvage; son mari était décédé à l'âge de soixante-dix ans, et elle n'en avait encore que vingt-cinq.

« Je voudrais, Monsieur, dit-elle en soupirant, me débarrasser de ces livres, car mes nerfs sont trop irritables pour que je puisse supporter la vue de ce qui était si cher à feu mon époux. Les voilà tous rangés sur les deux tables de la bibliothèque; mon excessive délicatesse de sentiment ne me permet point de marchander avec vous; mais je vous dis simplement qu'il faut qu'ils soient vendus. Tous les ouvrages qui se trouvent sur cette table, et que vous voyez si bien reliés, sont enrichis de superbes vignettes et par conséquent d'une valeur proportionnée. J'en attends un beau prix, et si vous en offrez une somme convenable, je vous abandonnerai pour peu de chose ceux qui garnissent la seconde ta-

ble, parce qu'ils ne se composent guère que de vieilleries latines et grecques, indignes de rester dans un appartement. Je me demande comment feu mon mari a pu encombrer sa bibliothèque de pareilles saletés. Mais le pauvre homme était si bizarre ! Bonjour. Monsieur, ma femme de chambre finira l'arrangement avec vous. »

» A ces mots, la belle jeune veuve disparut comme un oiseau, et laissa le libraire examiner à l'aise les volumes.

» Sur la première table, si appréciée par la noble veuve, il trouva une belle collection d'in-folios concernant les beaux-arts et les sciences, la peinture, l'anatomie, la botanique, etc. ; les reliures en étaient en maroquin ou en cuir de Russie, et l'on pouvait dire que dans beaucoup de cas la reliure valait plus que le volume. Le libraire haussa les épaules, de pareils livres étant peu recherchés ; et il se dirigea vers la seconde table.

» Quel fut son étonnement de voir une masse immense de classiques les plus beaux et les plus précieux ! C'étaient des éditions des Alde, des Elzevir, des Valdafer en profusion ; jamais de sa vie notre homme n'en avait vu une si grande quantité. La conclusion de mon histoire est que notre rusé, ou plutôt notre fripon de libraire, donna 300 liv. sterl. (7,500 fr.), de ce qui se trouvait sur la première table. et 20 liv. sterl. (500 fr.), pour *les saletés* déployées sur la seconde. Il prit congé de la dame très satisfaite de son marché, et eut soin d'emporter avec lui, dans une voiture, son précieux trésor. Sur les classiques ainsi obtenus, il réalisa sur-le-champ 1,000 liv. sterl. (25,000 fr.), sans parler des dix années ajoutées à sa vie par la gloire de ce beau coup de main. »

Mais la vertu des libraires ! où est-elle ? allez-vous dire. Oh ! oh ! oh ! ne provoquez pas notre rire. Comment eussiez-vous agi vous-même dans l'un ou l'autre de ces deux cas? Allons, dites la vérité. La vertu, en effet : oh ! le plus beau, le plus sublime des..... mots !

Revenons à nos moutons. En entreprenant cette série d'articles sur la bibliographie des échecs, nous espérons bien augmenter grandement le nombre des collecteurs et des admirateurs de ces livres, et notre intention est aussi de répandre de plus en plus le goût et la connaissance du jeu. Nous ne nous étendrons pas ici sur les beautés et les mérites de cet art divin : tout cela, pendant des années, a formé le texte de nos écrits. A quoi bon revenir sur ce terrain ? Mais nous voudrions faire sentir aux amateurs qui n'ont pas le temps de jouer tous les jours, la nécessité d'étudier d'après les livres, et d'examiner les théories des nombreux écrivains qui ont traité des échecs. Vous êtes occupé tous les jours, et ne pouvez conséquemment faire qu'une ou deux visites par semaine à la Régence. Calvi ou Kieséritzky peuvent vous donner la Tour, et vous voyez avec désespoir que les années se succèdent sans que vous soyez plus en état de lutter contre un de ces terribles joueurs. Prenez courage, mon ami, si vous me permettez de vous appeler ainsi. Garnissez votre lampe de nuit dans votre chambre solitaire, et consacrez quelques heures par semaine à l'étude des échecs d'après les livres. Prenez les problèmes de Damiano et d'Ercole del Rio; essayez de les résoudre vous-même sans

aucune assistance, sans remuer ou toucher les pièces. Observez comment Labourdonnais et Mac Donnell conduisaient leurs pièces au début de la lutte. Assurez-vous que vous avez découvert, au moins, les raisons de leurs premiers coups, et critiquez-les librement et pleinement; poursuivez cette marche avec persévérance, et Saint-Amant lui-même ne pourra pas plus vous donner la Tour qu'il ne peut voler dans les airs.

Avec d'égales capacités et d'égales circonstances de pratique actuelle, imaginons deux jeunes joueurs, A et B, acquérant les premières notions des échecs. Si A s'exerce tout seul et avec soin d'après les livres, et si B n'agit pas de même, A pourra au bout de six semaines donner à B une pièce. Lorsque vous commencez à apprendre les mathématiques au collége, vous étudiez les livres élémentaires comme seuls moyens de progrès. Vous ne pouvez espérer que les réponses aux difficultés d'Euclide arriveront spontanément dans votre esprit, quelque pénétré que vous soyez de votre intelligence et de votre génie. Considérez donc les échecs comme les mathématiques, et dédaignez de faire une chose, même futile, à moins de la bien faire.

La formation d'une petite bibliothèque sur les échecs, doit être un des premiers soins de celui qui veut étudier ce jeu. Rappelez-vous que les livres ne mangent ni ne boivent, et que leur achat est l'unique dépense qu'ils causent. Il est peut-être difficile de se procurer les auteurs anciens et rares; mais on peut se procurer des réimpressions modernes de la plupart d'entr'eux. Il faut presque renoncer à découvrir Ponziani dans sa forme primitive; mais une nouvelle édition de ce *premier* des écrivains sur les échecs, considéré sous le rapport pratique, a été faite à Rome, il y a quelques années, et votre libraire vous en fournira un exemplaire pour 6 ou 7 fr. Les langues étrangères ne doivent pas vous détourner de recourir aux auteurs pratiques. Les diagrammes des positions sont les mêmes dans tous les pays, et les phrases du jeu sont si monotones de leur nature, qu'elles forment presque une langue universelle. Je m'imagine que je ne trouverais pas de difficulté à suivre la partie pratique d'un traité sur les échecs, dans les langues et les caractères de la Chine, de l'Indostan ou de la Perse, bien que je ne connaisse pas un mot de ces langues.

Procurez-vous une douzaine de volumes ordinaires sur les échecs, comme noyau de votre bibliothèque, et elle s'accroîtra insensiblement, sans que votre gousset en devienne chaque année beaucoup plus léger. Les 25 fr. que vous avez donnés la semaine dernière pour voir mademoiselle Taglioni se tenir deux minutes sur la pointe du pied, auraient suffi pour un exemplaire de Lolli. Méditez bien sur ces matières. Allez plus rarement aux bals de carnaval; donnez aux belles moins de bouquets, buvez moins de flacons de Champagne et mangez moins de pâtés de Périgord, vous aurez bientôt une bibliothèque de livres sur les échecs dont vous pourrez tirer vanité. Dans cette bibliothèque vous aurez une richesse dont les rois ne pourraient vous priver, ni les tyrans vous dépouiller. Vous aurez une ressource perpétuelle dans le mauvais temps, et un iné-

puisable amusement lorsque, malheureusement, vos poches se trouveront vides; vous aurez un exercice sans fin pour les facultés intellectuelles, une excitation salutaire pour les organes du cerveau qui, pour se maintenir en santé, ont besoin d'exercice comme les jambes et les bras; et même lorsque dans les tristes accès de goutte, Lisette frottera le membre souffrant avec de la flanelle, appuyé sur votre couche, auprès d'un jeu et d'un livre d'échecs, vous pourrez abréger les heures amères de la douleur par un soulagement philosophique. N'est-ce donc rien que cela?

On vient souvent nous consulter sur les moyens de guider le jeune amateur d'échecs, dans la formation de sa bibliothèque; on nous demande d'indiquer ce qui est or pur et de le séparer de l'alliage: pour faire ceci consciencieusement, il faudrait un ouvrage spécial. Notre opinion particulière se trouvera pleinement et librement exprimée dans cette suite d'essais, sur lesquels nous ne voulons point anticiper par la louange ou le blâme prématuré de tel ou tel auteur. Sans doute, comme joueur d'échecs et comme collecteur de livres sur ce jeu, nous recommandons à tous les amateurs d'acheter d'abord les ouvrages seulement utiles à la connaissance pratique, de préférence à ceux qui traitent des échecs sous les rapports littéraire et historique. Le premier point est l'utile, le deuxième, l'agréable. Si vous ne voulez d'abord qu'une douzaine d'auteurs, prenez les ouvrages de Ponziani, de Lolli, de Philidor, Les Amateurs, Greco, Stamma, Salvio, Damiano, Koch, Carrera, Van Nieveld et Alexandre. Reconnaissez, d'ailleurs, que la modestie, céleste nymphe, habite encore sur la terre, puisque nous ne comprenons point dans cette liste le nom de Georges Walker.

Nous en avons dit assez, peut-être trop; nous nous arrêterons donc ici, en considérant notre sujet comme simplement commencé, et comme ayant expliqué les vues et la tendance de nos futurs articles. Nous avons toujours détesté les préfaces écrites, et pourtant il est naturel de désirer d'exciter l'intérêt de ses lecteurs, en faveur de ses travaux à venir. L'orchestre a joué l'ouverture, la toile se lève et la pièce commence. Nous allons donc prendre au hasard nos livres sur les échecs, en commençant toutefois, comme de juste, par quelques-uns des plus importans, et nous hâter de dégager notre parole par une discussion bibliographique dans le *Palamède* du mois prochain, en employant notre style libre, aisé et un peu prolixe, à faire connaître les mérites et les défauts de..... ; mais le nom est notre secret.

Georges Walker.

Londres, soho Square, janvier 1842.

PARTIES D'ÉCHECS

ENTRE LES PLUS FORTS JOUEURS CONTEMPORAINS.



Le Directeur de cette Revue, dans un voyage qu'il fit en Angleterre il y a six ans, et dont *le Palamède* a rendu compte à cette époque, accepta tous les défis des amateurs anglais dans les clubs de Londres et de Westminster. Dans celui-ci il joua contre M. Geo. Walker; la plupart de leurs parties ont été publiées. Au club de Londres il eut pour adversaire M. Frazer qui, après MM. Mac-Donell et Lewis, occupait le rang le plus distingué. Nous n'avons pas besoin de rappeler que, dans l'un et l'autre camp, la victoire resta du côté de la France.

Nous prenons la partie suivante, qui n'a jamais été imprimée chez nous, dans les publications anglaises, nous bornant à en faire la traduction la plus fidèle.

« Dans le mois de juin 1836, M. Saint-Amant, pendant une visite à
» Londres, fit un défi de trois parties dans le club d'échecs à Londres,
» avec M. F****r, un des principaux joueurs de la métropole. Des trois

» parties deux furent remises, et la troisième, imprimée ici, fut gagnée » par le joueur français. »

	BLANCS. (M. Saint-Amant.)		NOIRS. (M. F****r.)
1	Le P du F du R 2 pas.	1	Le P du F du R 2 pas.
2	Le C du R à la 3 c du F.	2	Le C du R à la 3 c. du F.
3	Le P de la D 2 pas.	3	Le P de la D 2 pas.
4	Le P du F de la D 2 pas.	4	Le P du F de la D 1 pas.
5	Le P du R 1 pas.	5	Le P du R 1 pas.
6	Le C de la D à la 3 c. du F.	6	Le C de la D à la 3 c. de la T. (Weak—*Faible.*)
7	Le P prend le P.	7	Le P du F de la D prend le P.
8	Le F prend le C.	8	Le P reprend.
9	Roquent.	9	Le F de la D à la 2 c. de la D.
10	Le P de la T de la D 2 pas.	10	Le F du R à la 5 c. du C de la D.
11	Le F de la D à la 2 c. de la D.	11	Le F du R prend le C de la D.
12	Le F reprend.	12	Roquent.
13	Le P du c. de la D 1 pas.	13	Le C du R à la 5 c. du R.
14	Le F de la D à la 2 c. du C de la D.	14	La T de la D à la c. du C de la D.
15	Le C du R à la 5 c. du R.	15	Le F de la D à la c. du R.
16	La D à sa 3 c.	16	La T du R à la 3 c. du F.
17	La T du R à la c. du F de la D.	17	La T du R à la 3 c. de la T du R.
18	La T du R à la 2 c. du F de la D.	18	La D à la 3 c. de son C.
19	La T de la D à la c. du F de la D.	19	La D à sa c.
20	La D prend le P.	20	La D à la 5 c. de la T du R. (Bad—*Mauvais.*)
21	Le C à la 3 c. du F du R.	21	La D à la 4 c. de la T du R.
22	La T du R à la 8 c. du F de la D.	22	La T prend la T.
23	La T prend la T.	23	La T à la 3 c. du F du R.
24	La D à la 6 c. de son F.	24	La T à la c. du F du R.
25	La F de la D à la 3 c. de la T.	25	Le P de la T du R 1 pas.
26	La D prend le P : échec et gagné.		



Partie d'échecs jouée à Londres entre MM. Cochrane et Poppert.

Nous avons donné dans l'avant-dernier numéro, sous la rubrique : *Encore un nouveau début,* trois parties jouées à Londres entre MM. Cocharne et Poppert. En voici une quatrième jouée par les mêmes gentlemen. Elle est également basée sur le P de la D poussé 2 pas au troisième coup; mais elle diffère en ce qu'elle est taillée sur un ancien patron. Elle n'a pas la nouveauté et l'étrangeté des trois autres où le P du R poussé un troisième pas au 7ᵉ coup, a ouvert une nouvelle série de combinaisons que nous avons déjà examinées. Cette partie n'en est pas moins fort jolie. Nous la tenons de M. Deschapelles à qui M. Cochrane en a fait l'envoi, et nos lecteurs sauront gré à qui leur procure cette connaissance.

BLANCS. (M. Cochrane.)	NOIRS. (M. Poppert.)
1 Le P du R 2 pas.	1 Le P du R 2 pas.
2 Le C du R à la 3 c. du F.	2 Le C de la D à la 3 c. du F.
3 Le P de la D 2 pas.	3 Le P prend le P.
4 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	4 Le F du R : échec.
5 Le P du F de la D 1 pas.	5 Le P prend le P.
6 Roquent.	6 Le P à la 2 c. du F de la D adverse (1).
7 La D prend le P.	7 Le P de la D 1 pas.
8 La D à la 3 c. du C.	8 La D à la 2 c. du R.
9 Le F à la 4 c. de la D adverse.	9 Le F du R à la 4 c. du F.
10 Le F à la 4 c. du C du R adverse.	10 Le C du R à la 3 c. du F.
11 Le F du R prend le C.	11 Le P prend le F.
12 Le C de la D à la 3 c. du F.	12 Roquent.
13 Le P à la 4 c. du R adverse.	13 Le P prend le P.
14 Le C à la 4 c. du R.	14 Le F à la 3 c. de la T.
15 La T du R à la c. du R.	15 La T de la D à la c. du C.
16 La D à la 2 c. du F.	16 Le F à la 3 c. de la D.
17 Le C à la 4 c. de la D.	17 Le F à la 2 c. du C.
18 Le C à la 4 c. du F du R adverse.	18 La D à la 3 c. du R.
19 Le C prend le P du C.	19 Le R prend le C.
20 Le F prend le C : échec.	20 Le R à la c. du C.
21 Le C à la 4 c. du C adverse.	Les Noirs ont perdu.

(1) C'est le coup juste. Il faut bien se garder de prendre avec ce P le P du C adverse, ce qui mettrait le F en attaque et compromettrait gravement la partie des Noirs; quoique riches de deux pions de plus, leur partie serait inévitablement perdue.

LE NOUVEAU DÉBUT DE M. COCHRANE.

Sur l'analyse, avec ses nombreuses variantes, que nous avons faite de ce nouveau début, une seule observation nous est parvenue d'Angleterre. Elle est d'un honorable gentleman, que nous ne sommes pas autorisés à nommer, mais que nous reconnaissons comme le plus intéressé dans la question. A ce titre, nous lui devons place et quelques mots de réfutation. ainsi qu'au *Club de Saint-Georges* qui partage son opinion.

« Au 15e coup de la deuxième partie (page 125 du *Palamède*), au lieu de » faire jouer la T du R à la 3 c. du R, il vaudrait mieux, dit-il, porter le C » à la 5 c. du R, pour gagner une pièce et la partie par suite. »

Voici notre réponse pièces en mains :

Première variante.

BLANCS.	NOIRS.
15 Le C à la 5 c. du R.	15 Le C prend le C.
16 Le F prend le C.	16 Le P du F du R 1 pas.
17 Le F prend le P du F du R.	17 Le P prend le F.
18 Le P du F du R 2 pas.	18 Le R roque avec sa T,
19 Le P prend le C.	19 Le P prend le P.

Les Blancs ne pouvant prendre le P sans être mat en trois coups, les Noirs conservent ce P de plus et ont également l'attaque.

Deuxième variante.

BLANCS.	NOIRS.
15 Le C à la 5 c. du R.	15 Le C prend le C.
16 La T prend le C.	16 Le R roque avec la T de la D.

Les Blancs ne pouvant prendre le F avec la T ni le C avec la T ou le F sans être mat, ont toujours un P de moins, désavantage qui certes n'est pas racheté par la position.

Ces deux variantes qui nous paraissent les moins mauvaises que puissent jouer les Blancs après avoir mis leur C à la 5 c. du R, ne leur donnant qu'un jeu très inférieur, nous devons maintenir notre coup comme préférable, et engager nos critiques d'outre-mer à nous commenter avec plus de soin.

Cet incident, du reste, ne touche en rien au fond principal de la question ; à savoir : le nouveau début de M. Cochrane, le P. du R. 1 pas au 7e coup, prendra-t-il place dans les bonnes ouvertures de jeu, oui ou non? — Eh bien! non... malgré tout son mérite.

Nous accueillons aussi avec empressement les observations de M. Kiesé-ritzky, sur *le nouveau début Cochrane*, quoique nous ne partagions pas entièrement sa manière de voir, et que sur beaucoup de points il se sé-

pare de nous et blâme les variantes par lesquelles nous supposons que les Blancs doivent répondre au coup du Pion de la Dame poussé 2 pas.

Monsieur le Rédacteur,

Cette jolie partie a vivement intéressé les amateurs du Cercle des Échecs. Nous en voyons la preuve dans le dernier numéro du *Palamède*, dont les colonnes contiennent plusieurs variantes, qui démontrent d'une manière si incontestable l'intelligence la plus profonde réunie à une habileté admirable. Cependant, puisque la matière n'est pas si facile à épuiser, il sera permis d'y ajouter quelques observations. D'abord, après le 6e coup des Blancs, les Noirs pourraient jouer la D à la 3 c. du F du R. Je sais bien que les Blancs prendront la D; mais voyons-en la suite :

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 pas.	1 Le P du R 2 pas.
2 Le C du R à la 3 c. du F.	2 Le C de la D à la 3 c. du F.
3 Le P de la D 2 pas.	3 Le P prend le P.
4 Le F du R à la 4 c du F de la D.	4 Le F du R : échec.
5 Le P du F 1 pas.	5 Le P prend le P.
6 Le P prend le P.	6 La D à la 3 c. du F du R (1).
7 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	7 Le F prend le P : échec.
8 Le R à sa 2 c.	8 Le F prend la T.
9 Le F prend la D.	9 Le C prend le F.

Maintenant les Noirs ont gagné pour la D perdue, une T, un F et deux Pions, ce qui signifie la valeur de dix Pions pour chacune des deux parties; parce que la D en vaut dix, la T cinq et le F trois (2). En tous les cas, je crois, la partie des Noirs très jouable; quant au 7e coup des Noirs, proposé par le cercle de Paris, le P de la D 2 pas, qui paraît fort bon, les Blancs auront tort de prendre ce P offert, soit avec le F, soit avec la D, ou au passage. C'est ici où j'ose recommander de jouer le F de la D à la 5 c. du C du R. Les variantes ci-après le rendront plus clair.

Les cinq premiers coups comme à la partie précédente.

BLANCS.	NOIRS.
6 Le P prend le P.	6 Le F à la 4 c. de la T.
7 Le P du R 1 pas.	7 Le P de la D 2 pas.
8 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	8 Le P du F du R 1 pas.
9 Le P prend le P.	9 Le P prend le P.
10 Le F du R prend le P.	10 Le P prend le F.
11 Roquent	11 Le C du R à la 2 c. du R.
12 La T du R à la c. du R.	12 Le F de la D à la 5 c. du C.
13 Le F prend le C : échec.	13 Le P prend le F.
14 La D à la 4 c. de sa T.	14 Le F prend le C.
15 Le P prend le F.	15 La D à sa 4 c.

(1) Cette première partie n'est pas celle du nouveau début Cochrane, qui ne commence qu'au septième coup des Blancs : le P du R 1 pas.

(2) Ces appréciations ne sont pas celles que nous leur donnons habituellement. Le Pion a plus de prix à nos yeux. Du reste, la valeur de toutes les pièces de l'échiquier n'est pas absolue; elle est relative et change continuellement d'après la position de la partie. S.-A.

16 La D à la 3 c. de sa T.	16 Le 1er P du F de la D 1 pas.
17 La D prend le F.	17 Le R roque avec sa T.
18 La D prend le 2e P du F.	18 La D prend le 1er P du F.
19 La D à la 3 c. du C du R.	

Partie égale.

Première Variante au onzième coup.

BLANCS.	NOIRS.
11 Roquent.	11 Le F de la D à la 5 c. du C du R.
12 Le F prend le C : échec.	12 Le P prend le F.
13 La D à la 4 c de sa T.	13 Le F prend le C.
14 Le P prend le F.	14 Le F à la 3 c. du C de la D.
15 Le C à la 2 c. de la D.	15 Le C à la 3 c. du F.
16 La T du R donne échec.	16 Le R à la 2 c. du F.
17 La T de la D à la c. de la D.	17 La D à sa 4 c.
18 Le C à la 4 c. du F.	18 La D à la 4 c. de son F.
19 Le C à la 5 c. du R : échec.	19 Le R à la 2 c. du C.
20 Le C à la 4 c. du C du R.	20 Le C prend le C.
21 La D prend le C.	21 La T du R à la c. de la D.
22 La T de la D donne échec.	22 La T prend la T.
23 La D prend la T : échec.	23 Le R à la c. du F.
24 Le R à la c. de la T.	

Les Noirs ont encore la pièce, mais il est douteux s'ils pourront éviter un échec perpétuel.

Deuxième Variante au onzième coup.

BLANCS.	NOIRS.
11 Roquent.	11 Le F du R à la 3 c. du C de la D.
12 La D à la 3 c. de son C.	12 Le C de la D à la 2 c. du R.
13 Le F à sa 7 c. : échec.	13 Le R à la c. du F.
14 La T à la c. de la D.	14 Le F de la D à la 2 c. de la D.
15 Le C à la 5 c. du R.	15 Le C du R à la 3 c. du F.
16 Le F à la 6 c. du R.	

Les Blancs regagnent leur pièce et conservent la bonne position.

Si on craint de faire le sacrifice du F on peut jouer au 8e coup :

BLANCS.	NOIRS.
8 Le F du R à la 5 c. du C de la D.	8 Le C du R à la 2 c. du R.
9 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	9 Le F de la D à la 5 c. du C du R.
10 Le F du R prend le C : échec.	10 Le P prend le F.
11 La D à la 4 c. de sa T.	11 Le F prend le C.
12 La D prend le F.	12 Le F prend le P.
13 La T à la c. du C.	13 Le F à la 6 c. de la T du R.
14 La D à la 5 c. de son F.	

Les Blancs ont une bonne attaque.

KIESÉRITZKY.

CORRESPONDANCE D'ÉCHECS.

MAT DE LA TOUR ET DU FOU CONTRE LA TOUR.

Fauville (Yvetot).

Nous recevons d'un de nos correspondans la rectification d'une erreur qui se trouve page 182 de l'ouvrage de Labourdonnais, au troisième renvoi du mat de la Tour et du Fou contre la Tour. Au dix-neuvième coup, l'auteur, analysant Philidor, fait jouer la défense de façon à lui faire perdre la partie qui, jouée juste à ce coup, aurait amené la position où cette partie peut être considérée comme remise. A cette occasion, il nous est demandé notre avis sur ce mat, qui a déjà tant occupé les célébrités du jeu et sur lequel s'élève pourtant le doute dans beaucoup de bons esprits, de savoir si, oui ou non, la partie est remise.

Notre opinion est fixée depuis long-temps à cet égard : tout dépend de la position des pièces au début. En considérant ce problême comme une fin de partie, le résultat (l'attaque et la défense également bien jouées), perte, gain ou remise, est entièrement subordonné aux cases qu'occupent les pièces restantes quand la partie se trouve réduite d'un côté : au Roi et à la Tour, et de l'autre : au Roi, à la Tour et au Fou. Si l'attaque amène la position donnée par Philidor, la partie est gagnée certainement par elle. Philidor a raison sur ce point, mais il a grandement tort, et Labourdonnais, malgré sa circonspection, s'est égaré sur ses traces lorsqu'il partage son opinion que l'attaque amène toujours forcément à la position donnée. Il y aurait certes à parier que, toutes combinaisons épuisées, la partie arriverait plus souvent à la position remise, telle que Lolli la donne, qu'à la position gagnée établie par Philidor. D'ailleurs cette position de Lolli se produit déjà quatre fois sur l'échiquier, et elle est très facile à obtenir, puisque le Roi est à la bande et près du coin ; il existe probablement d'autres positions analogues à celle-ci, et quand toutes les études auront été complètes sur cette grande question, on saura à quoi s'en tenir positivement ; mais elles ne changeront pas l'opinion des meilleurs esprits de notre siècle : seulement elles la corroboreront de façon à prévenir toute controverse à l'avenir. MM. Szen le Hongrois et Georges Walker ont déjà beaucoup travaillé cette question ; à eux à ne pas s'effrayer des nombreuses pages qui restent à écrire. Labourdonnais eut le tort de redouter ce fardeau ; il ne voulut pas même accepter la

coopération de Szen, à Paris, pour éclaircir les points douteux, et c'était cependant à ces lumières réunies qu'appartenait une pareille mission. Nous reviendrons plus tard et plus complètement sur cette matière.



Nuremberg.

M. d'Orville, d'Anvers, qui habite maintenant Nuremberg, nous a fait l'envoi de plusieurs de ses jolis problèmes d'échecs, que nous publierons successivement. Il y a long-temps que ses œuvres de goût et d'imagination font les délices des amateurs d'échecs. L'ancien *Palamède* en renferme un très grand nombre. Il est seulement à regretter que notre prédécesseur n'ait pas toujours fait connaître l'auteur de ces ingénieux délassemens. Nous nous ferons un devoir de suivre à cet égard une route différente. « A chacun le mérite de ses œuvres. » Et nous devons à M. d'Orville les félicitations sincères et les remerciemens de tous ceux qui prennent du plaisir à deviner ses intéressans problèmes. Espérons qu'il ne s'arrêtera pas, et que l'imagination, cette mine si féconde et si inépuisable chez lui, ne sera pas négligée, comme nous l'avions craint un moment. Que le ciel Bavarois l'inspire comme celui de la Belgique!



Louviers.

Quand un de nos bons joueurs d'échecs de Paris s'éloigne de la capitale, il est rare qu'il ne trouve pas dans les grandes villes quelque réunion de zélés amateurs d'échecs qui s'empressent de l'accueillir et de le fêter comme dans une loge fraternelle. Il en résulte un redoublement d'ardeur pour le noble jeu, et ces visites font surgir presque toujours de nouveaux adeptes et une amélioration générale dans le culte de l'échiquier. C'est ce qui est arrivé à Louviers, où M. Lécrivain eut occasion de passer l'année dernière. Quinze mois ne l'ont pas fait oublier du petit club d'échecs qui s'est formé dans le grand cercle commercial et industriel. Nous recevons d'un de ses membres, M. Ladieudie, quelques détails qui nous prouvent que le jeu profond et correct de notre ami et collaborateur a été apprécié à Louviers, comme il l'est tous les jours au Cercle des Échecs de Paris.

Nos problèmes y sont assez goûtés, pour que, même les plus difficiles, n'aient rien de mystérieux ni d'obscur pour les Œdipes de Louviers, qui les interprètent dans le langage des dieux. M. Jules Depoilly nous vient en aide pour la solution en vile prose, que nous donnons plus loin du VII[e] problème, inséré au numéro de février. Le poète est aussi clair et certainement beau-

coup plus élégant que nous qui, en citant ces vers, faisons de bonne grâce le sacrifice de notre amour-propre au plaisir de nos lecteurs (1).

Moyen de faire mat en *vers* et contre tous,
Pourvu qu'on ait les Blancs, puis le trait et trois coups.

Je commence d'abord par écarter du Roi
Mon brave Cavalier ; l'adversaire sur moi
Pousse son fantassin : alors le mien s'éloigne
En avançant d'un pas de peur qu'on ne l'empoigne.
Le Pion noir de nouveau vient s'offrir au combat,
Je l'accepte, l'enlève et fais échec et mat.

JEU DE DAMES.

Solution du COUP MARCHAND, *page* 134 *du dernier numéro du* PALAMÈDE.

Aux Blancs à jouer, ils font un coup de 9 Pions pour 9 Pions, et la partie restant 3 Pions contre 3 Pions, est gagnée par la supériorité de position des Blancs.

Voici comment ils doivent jouer :

BLANCS.	NOIRS.
1 23 — 19.	1 13 — 24, prend 1 P.
2 33 — 29.	2 24 — 42, prend 2 P.
3 37 — 48, prend 1 P,	3 26 — 37, prend 1 P.
4 17 — 11.	4 6 — 28, prend 2 P.
5 36 — 31.	5 37 — 26, prend 1 P.
6 27 — 21.	6 26 — 17, prend 1 P.
7 40 — 34.	7 30 — 39, prend 1 P.
8 44 — 24, prend 8 P.	

PROBLÈME.

Aux Blancs à jouer, ils gagnent la partie.

BLANCS. — 25, 27, 28, 30, 32, 33, 35, 38, 40, 45, 47, 49.
NOIRS. — 3, 5, 6, 9, 10, 12, 14, 18, 19, 23, 24, 26, 29.

Nous tenons ce coup d'un de nos correspondans de Sedan, M. B. G., aussi habile joueur aux échecs qu'aux dames. Il a fait ce joli coup en partie contre un adversaire auquel il rendait un Pion.



(1) M. Chamouillet avait aussi rédigé en vers fort piquans la solution de son fameux mat de neuf coups. Le défaut d'espace nous a empêché de l'insérer dans le dernier numéro. Ces vers ont perdu aujourd'hui le mérite de l'actualité, et nous devons nous borner à la communication manuscrite qui nous est fréquemment demandée et que nous sommes autorisés à accorder.

La communication de cette partie du Traité sur le Whist, *est un don de M. Deschapelles au Directeur du* Palamède; *mais il ne porte aucune atteinte au droit de propriété, réservé au contraire très expressément. Aussi les fragmens inédits que nous publions ne peuvent-ils être reproduits sans une autorisation écrite de l'auteur.*

TRAITÉ DU WHISTE.

PAR M. DESCHAPELLES.*

LE WHISTE A TROIS.

Le Whiste à trois, le Whiste avec un jeu découvert, voilà des appellations qui définissent ou qui expliquent l'espèce de whiste que nous traitons ici. Mais les périphrases deviennent gênantes dans les choses d'un usage journalier et très fréquent. Aussi chaque pays s'est-il empressé de remplacer celles-ci par une expression plus ou moins choisie ou même prise au hasard. Ici on l'a nommé *le Muet*, quoique ce mot n'ait point de spécialité; ailleurs on l'a appelé *l'Aveugle*, *le Mort*, quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre ces mots et l'idée à exprimer. Indépendamment du peu de sens, ces expressions sont désagréables ou sinistres, et ne conviennent pas lorsqu'il s'agit d'un amusement. Peut-être même a-t-on remarqué que, dans une société choisie et sous des circonstances particu-

* Le *Traité du Whiste* de M. Deschapelles, se compose de quinze chapitres formant trois parties distinctes.

L'une de ces trois parties, sous le nom de *Législation*, et contenue dans les chapitres V et VI, a déjà été donnée au public.

Sur les treize chapitres inédits, *le Palamède* fait paraître cette portion du chapitre XIV, intitulé: *les parties incomplètes*, et contenant, outre *l'Ingénu, le Robre à tourner, les Deux ingénus, l'Amboque.*

lières, l'on pouvait trouver des motifs de politesse pour éviter de les employer. Il y a un pays étendu et recommandable où, généralement, on l'appelle *l'Homme de paille;* mais ce nom n'est pas de nature à être maintenu plus qu'un autre. Au propre, un homme de paille c'est une cible ou un mannequin; au figuré, c'est un individu sans efficacité. Nous ne trouvons là rien qui peigne le jeu découvert, lequel agit constamment sur les trois joueurs, qui y puisent leurs inspirations comme leur règle de conduite. Ensuite, pour notre langue, qui n'a pas la qualité d'enfiler les mots comme dans une brochette, homme de paille est aussi une périphrase qui n'a pas assez de grâce et de noblesse pour qu'on lui donne, au salon, une place déjà refusée à d'autres moins communes et plus significatives.

Cependant ces essais, ces oscillations qui viennent de tant de côtés, indiquent clairement que le public veut un nom, et, en outre, qu'il n'est pas satisfait de ceux qu'on lui a trouvés jusqu'à ce jour. Or, si ce besoin est démontré, c'est à nous d'essayer de le satisfaire, fort incertain d'une réussite qui n'appartient pas seulement au travail et à la volonté, mais qui aussi exige ce concours étranger qu'on appelle l'à propos.

A l'occasion d'un petit ouvrage que nous avons donné sous le titre de *Législation du Whiste*, on nous a attaqué de divers côtés, et sur des points où nous pensions être le moins vulnérable; nous allons en causer avec d'autant moins de rancune, que ces attaques nous ont semblé ne pas avoir été aperçues, et que notre législation, déjà admise là où elle a été comprise, promet devoir devenir générale, en raison, soit de la nécessité et de l'absence de rivale, soit d'une méditation longue et consciencieuse qui aurait atteint son objet. On a prétendu que nous n'aurions pas dû changer l'orthographe des mots que nous avons pris de l'étranger; ils voulaient que nous écrivissions : *whist*, *partner*, comme l'écrivent les Anglais; et non pas : whiste, partenaire, etc., comme nous l'avons imprimé.

Dans une langue délicate, quand on emprunte au dehors, il convient de donner au mot une forme qui ne soit pas disparate; il y a des conditions d'euphonie et de versification qu'il faut surtout ne pas enfreindre, autrement on dénaturerait celle-là par des bigarrures de mauvais goût, et l'on donnerait à celle-ci de nouvelles et improductives entraves.

Nos pères et les sociétés savantes aujourd'hui en vigueur nous en donnent l'exemple. Ce serait d'ailleurs en vain qu'en maintenant l'orthographe d'un mot, on croirait lui conserver l'identité; il y manquerait toujours la prononciation. Où trouver des gosiers en dehors le climat, pour faire comprendre les noms propres dont nous avons fait Varsovie, Cologne et tant d'autres. On nous permettra donc de dire que l'observation, outre sa futilité, manque de rectitude.

D'autres, en exagérant la grosseur de notre premier volume, et en prenant l'air effrayé sur la menace d'un second, ont avancé que le sujet n'en valait pas la peine, et que c'était trop sur un jeu. Ils n'ont donc ja-

mais lu de fadaises? Ils croient donc que ces énormes bibliothèques ne renferment que des récits d'un grand intérêt? Il faut leur apprendre que sur le jeu d'échecs seulement, on a enfanté une masse de livres assez considérable pour les entourer d'une citadelle. Tant qu'une matière n'est pas épuisée, tant qu'elle trouve des lecteurs qui l'achètent et qui s'y plaisent, ce n'est pas sur l'étendue qu'on peut attaquer ceux qui la traitent. Un ouvrage, pour les gens de loisir, ne doit pas être un squelette. On n'a pas de motif pour s'y refuser l'anecdote et la pensée morale. On nous avouera qu'avec ce double secours, on peut indéfiniment avancer sans cesser de faire plaisir. Voltaire ne connaissait d'autre mauvais genre que le genre ennuyeux. Et pourquoi refuserait-on à un titre qui présente une réalité, ce qu'on accorde à des œuvres de fantaisie, souvent assez lourdes, dont nous sommes inondés? Nous nous croyons donc une seconde fois autorisé à dire que ces observations ne sont ni justes ni réfléchies.

Au bon temps de la littérature, les aristarques semblaient tenir leur mission d'une source que nous avons motif de croire, sinon tarie, au moins intermittente. Ils avaient du goût et de l'érudition, sous peine de tomber dans l'oubli et l'inutilité. C'est en vain qu'ils se seraient évertués à faire rire un public instruit, avec des récits ou des impromptus renouvelés des Grecs. Au feuilleton lui-même, on avait assigné l'emploi et fixé les bornes dont il ne se serait pas écarté sans compromettre son existence; les sciences, les arts et l'industrie, en y faisant entrer tout ce qui les concerne, individualité, convenances, jugemens, étaient un assez bon lot, étaient un champ assez vaste, pour qu'il dût s'en contenter; à la vérité il y fallait deux conditions : le travail et le sentiment; on ne veut plus s'y soumettre, c'est la paresse qui a engendré la mauvaise volonté, et l'impuissance y vient de l'égoïsme qui n'engendre rien. A présent un honnête homme qui reçoit un journal sérieux, en arrivant au bas de la page, se trouve en face d'une répugnance; ce sont des niaiseries romantiques, ou des bons mots surannés. Evidemment le feuilleton actuel n'est plus écrit pour la même classe, mais évidemment aussi, ce sont d'autres hommes qui sont appelés à le composer. Ainsi le public se corrompt en ne lisant que des niaiseries au lieu de documens instructifs, les écrivains s'achèvent aux vapeurs d'encens de leur coterie, et la dégradation se précipite.

Un pays si peuplé à l'égard du goût, de l'intelligence, et des sentimens élevés, est déjà presqu'un désert; la production y est éteinte et les pertes successives y deviennent irréparables. S'il est vrai que notre unité nationale dépende surtout de notre antique caractère, ne craignez-vous pas qu'ils périssent ensemble? Nous aurions résisté à de nombreux changemens de lois et de chefs, et nous disparaîtrions dans une espèce de toile d'araignée, dans un changement de manières.....

Mais je m'aperçois que je deviens bien sombre; or, si l'intention n'y est pas, on peut ajouter que le lieu en serait bien mal choisi.

Je reviens donc à mon Whiste, le calme est rentré pour un temps dans mon âme, ma bile s'étant épanchée dans cette espèce de préface.

Voici le nom de baptême que nous avons octroyé à ce *Traité du Whiste à trois :*

L'INGÉNU.

Il y a un jeu découvert dont le nom indique qu'il n'a de secret pour personne.

C'est un whiste à trois.

Dépourvu de ses qualités civilisatrices, parce qu'il n'admet pas de rentrans.

Mutilé dans sa sphère morale, parce que l'appréciation, à l'égard d'acteurs qui n'ont point de spontanéité, se trouve constamment ravalée et s'éteint entièrement dans certains cas.

Décimé dans la partie spéculative par la diminution ou la disparition des hypothèses, le jeu découvert traçant la route à suivre, et les intentions exécutives étant continuellement indiquées, et souvent impérieusement commandées.

Rétréci enfin et rapproché des moindres capacités; l'invention y cédant sa place au calcul, et la sagacité elle-même, y abaissant son allure aérienne et insaisissable pour y revêtir les formes modestes de la conduite et de l'expérience.

Sous l'empire de ces circonstances, on voit décliner, et même disparaître une partie des aspérités du whiste; le terrain, livré à l'habitude et à une sorte d'érudition spéciale, échappe aux conceptions élevées, et les forces viennent s'y confondre dans un cercle assez étroit.

D'où il suit qu'un joueur, précédemment classé au troisième rang, peut, par une pratique prolongée, arriver à défendre l'Ingénu avec toute la perfection possible.

Dans les motifs de la décision qui termine cet article, on trouvera les conséquences et, jusqu'à un certain point, la preuve de nos assertions.

Avant de passer outre, nous signalerons un inconvénient très grave attaché à l'Ingénu : c'est qu'il fatigue beaucoup et provoque assez rapidement la pesanteur de tête.

Nous avons dit ailleurs que si l'on jouait au whiste un espace de temps démesuré, le cerveau arriverait au sommeil sans passer par la douleur ; à l'Ingénu il n'en serait pas ainsi, pas plus qu'aux autres jeux auxquels il ressemble à cet égard ; cela tient à ce que ces autres jeux ne mettent en action que certaines parties de l'intelligence, permettant aux autres de rester oisives et engourdies; si cet état se prolonge il y a *rupture d'équilibre*, d'où bientôt naît la douleur, comme dans la grande nature naissent les tempêtes et les catastrophes.

Ces observations critiques n'empêchent pas que l'Ingénu ne soit un jeu plein d'intérêt.

Il conserve tous les dehors, ainsi que plusieurs autres qualités, d'une noble progéniture, et n'a rien de commun avec le Boston, le Maryland et autres bâtards du Whiste.

Nous ajouterons que ses combinaisons positives, ses habitudes de manipulation et sa spécialité dans les détails, peuvent être avantageusement reportées sur le domaine paternel, pour y manier les ressources et n'y laisser aucunes parties sans production.

A ces titres seuls, sans parler d'une nécessité déjà invoquée, sans tenir compte du plaisir produit par le changement, nous conseillerions, même aux plus habiles, de ne pas négliger, de temps à autre, une ou deux tournées d'Ingénu.

Une tournée se compose de trois robres, où chacun dirige alternativement le jeu découvert, se défendant contre les deux autres.

Dans l'incertitude sur l'avantage exact attaché à l'attaque ou à la défense, l'égalité s'établit par la réciprocité.

L'usage admet que le défendeur débute par la donne. Il pourrait s'y soustraire en passant la main, ou ce qui reviendrait au même, en donnant mal.

A l'Ingénu, la valeur de la donne est un problème; le prix réel de l'atout qu'on retourne, joint à l'avantage du *voir venir*, y étant balancé par le trait qui, dans nombre d'occasions, joue un rôle décisif.

Le défendeur donne à son choix, d'un jeu ou de l'autre; il se prononce en faisant couper à sa droite ou à sa gauche; de ce moment le robre est commencé et soumis aux règles.

En donnant du jeu couvert, il montre quatorze cartes, tandis qu'il n'en laisserait voir que treize s'il donnait de l'autre. Mais la compensation se trouve avec usure dans le point assigné au départ du trait.

Partant de la gauche du défendeur, le trait nous semble incertain, hypothétique; et, malgré la présence du jeu découvert, il participe comme entame, à ce que nous avons expliqué à l'article du premier en cartes (1).

Dans la nécessité d'éclairer le partenaire, ce trait n'admet guère de ruse; et sa naïveté devient une arme entre les mains du défendeur qui a plus de données pour la saisir et, par conséquent, plus de moyens d'en profiter.

Entrant dans le fort, le trait de gauche engage l'action sur le terrain du défendeur. A égalité d'atouts, celui-ci gagne le temps et la position; s'il est faible, il prend la main et organise une navette; quelquefois il tente quelque longue impasse qui peut devenir le pivot de tout le coup; ailleurs, il prendra d'un as, masquant la couleur qu'il a dans les deux mains.

Entamant d'une couleur faible, comme cela arrive le plus fréquemment, le trait de gauche la sacrifie dans tous les cas où le partenaire n'y aura pas force suffisante; s'il entame par une couleur où il est fort, il la fait apprécier, il en diminue la puissance, il prépare la coupe, il compromet ou absorbe les *communications* futures (2) ; enfin il empiète sur le partenaire dont il joue le jeu qu'il déroute, et auquel il ôte ses sorties.

---

(1) L'article du premier en cartes se trouve dans la portion de l'ouvrage déjà publiée (*la Législation*).

(2) On appelle *communications* les basses cartes que l'on conserve pour entrer dans une couleur affranchie, quand on a abattu les atouts.

Plus pernicieux qu'utile aux assaillans, le défendeur doit toujours viser à mettre le trait à sa gauche, et principalement au début de la partie.

Les choses ont bien changé de face, si le trait part de sa droite; le défendeur pris en flanc, cherche partout un soutien qu'il ne trouve pas devant lui; il hésite, il chancelle, il se laisse deviner.

Tantôt, ayant recours à de longues impasses, il laisse passer des levées presque ridicules, jusqu'à ce que, saisi par les grosses cartes qu'il ignorait être à sa droite, il se voit étrangler, trop heureux de sauver une levée sur trois ou quatre qui étaient immanquables, s'il eût connu la position.

Tantôt il va se précipiter sur un autre écueil; poussé par l'humeur ou le vertige au souvenir d'un désastre, il va prendre le contre-pied, avancer ses grosses cartes, et livrer roi et valet à as et dame qui étaient seuls, qui seraient tombés sans efforts; tandis que, plus tard, il faudra assister au passage d'une longue queue, étonnée ou orgueilleuse de se voir affranchie.

C'est dans le trait de droite que se logent, avec impunité, la ruse et le stratagème; ils y semblent naturellement indiqués à ceux même dont la bonhomie dédaigne généralement leur entremise, car les égales, ouvertes par en bas, éclairent beaucoup mieux le partenaire que si on les eût prises par la tête.

Comme entame, le trait de droite dessine quelquefois tout le coup et devient mortel au défendeur. Il est positif, il est presque matériel, c'est à dire à la portée des yeux, sans recours à l'intelligence; il est, enfin, tellement à éviter, que nous ne désapprouverions pas une maldonne calculée du jeu découvert.

Ces explications, à l'égard du trait, nous avions d'abord voulu les omettre, comme banales et trop faciles à suppléer; mais, dans la pratique, nous avons vu quantité de joueurs qui n'étaient pourtant pas dépourvus de savoir-faire, hésiter, nous consulter, et très souvent donner du jeu découvert par préférence.

A présent, nous pensons que cela n'arrivera plus.

(*La suite au prochain numéro.*)

N. *B.* Nous avons divisé ce chapitre de *Whist à trois* en quatre parties. La première, qui est la moins étendue, est celle que nous publions aujourd'hui. Les trois autres occuperont les numéros 5, 6 et 7. Ce petit traité se trouvera ainsi renfermé entièrement dans le volume du premier semestre 1842.



LES JEUX DE HASARD.

Barbeyrac, dans son *Traité du jeu*, fait remonter à une époque bien ancienne l'origine des jeux de hasard, dont Platon attribue l'invention à Mercure Trismégiste ; or, ni vous, ni moi, chers lecteurs, ne saurions fixer l'origine du dieu Mercure lui-même, pas plus que l'époque où il joua aux dés avec la lune. Voici à quelle occasion ; laissons parler Plutarque, traduit par Amyot.

« On dit que Réa, s'estant meslée secrettement à la dérobée avec Saturne,
» le Soleil s'en apperceut qui la maudit, priant en ses malédictions qu'elle
» ne peust jamais enfanter ny mois, ny an, mais que Mercure estant amou-
» reux de cette déesse, joua aux dés avec la Lune, et lui gagna la septan-
» tième partie de ses illuminations, tant que les mettant ensemble il en feit
» cinq jours, qu'il adjousta aux trois cent soixante de l'année... »

Mercure avait joué dans le ciel ; un des anciens rois d'Egypte avait joué dans les enfers, où il était descendu tout vivant, d'après les récits qu'en firent à Hérodote les prêtres égyptiens.

Voilà l'antiquité des jeux bien constatée.

Les peuples de ces temps reculés prirent au jeu beaucoup de goût.

Pendant le siége de Troie, généraux, officiers, soldats, se livraient à divers jeux ; ce fut là, sans doute, que Palamède, indigné que le hasard décidât seul de la fortune des joueurs, traça sur le sable du Simoïs le premier échiquier ; ce qui n'empêcha pas les jeux de hasard de se propager chez tous les peuples. Les Lacédémoniens furent les seuls qui proscrivirent le jeu. Chilon, un de leurs concitoyens, ayant remarqué que le jeu faisait la principale occupation des habitans de Corinthe, les Lacédémoniens refusèrent de conclure un traité d'alliance avec ce peuple de joueurs.

Bel exemple ! mais qui ne trouva point d'imitateurs, même chez les Athéniens, peuple voisin des Lacédémoniens.

Dans Athènes, l'amour du jeu fit de tels progrès que, sous l'administration de Périclès, les lois flétrirent vainement les joueurs, et qu'ensuite il fut ordonné aux citoyens de les dénoncer. Les joueurs alors sortaient d'Athènes pour aller à Scyros jouer dans le temple de Minerve.

Braver les lois, la flétrissure, la raison, dans le temple de la sagesse ! mais de tout temps les passions ont été brouillées avec la logique. Faut-il s'étonner que Socrate, Théophraste, Aristote, en attaquant la passion du jeu avec les armes de la raison, n'aient pas produit plus d'effet que les lois ?

Et les magistrats eux-mêmes se livraient au jeu qu'ils proscrivaient dans leurs lois !

Les Romains ne furent pas moins livrés au jeu que les Grecs, en dépit des remontrances de Caton le censeur ; et, par la suite, l'éloquence de Cicéron échoua devant cette passion, ainsi qu'avait échoué le noble courroux du censeur.

Sous le règne d'Auguste, l'amour du jeu devint une fureur. Horace n'en fit point l'objet de ses satires : Auguste était joueur ; Horace était courtisan. Hélas ! Virgile aussi le fut et poussa loin la flatterie dans ses Géorgiques.

L'exemple de ces hommes de si haute stature a trop souvent été invoqué

comme excuse par des flatteurs littéraires de diverses époques; les nains mêmes ont voulu faire comme les géans, et le *servum pecus* a suivi la route tracée par les plumes serviles.

Et n'avons-nous pas vu des loriots poétiques, chantres inamovibles de tous les pouvoirs, ou plutôt de la trésorerie, le premier de tous?

Ovide, non moins courtisan que Virgile et Horace, attaqua cependant la passion du jeu ; il avait donc de moins bons renseignemens qu'Horace sur la passion d'Auguste pour le jeu. Quoi qu'il en soit, voici la traduction des vers d'Ovide :

« C'est au jeu que la cupidité trahit votre cœur, le montre à découvert : » on sèche de désir, on frémit de colère, et l'on se meurt de rage. Que » d'injures! quels cris frappent les nues! Les malheureux! ils invoquent les » dieux, les dieux qui les châtient! »

Quel dommage qu'Ovide n'ait pas eu autant de philosophie que d'esprit! Il aurait supporté son exil avec dignité; pour l'abréger, il n'aurait pas élevé un autel au lâche proscripteur Octave, décoré du surnom d'Auguste, après que le succès eut servi de voile à ses attentats. Certains politiques ont dit que le succès est toujours une justification suffisante.

Juvénal, l'admirable Juvénal, exilé de Rome par Domitien, adressa-t-il à ce monstre des suppliques pour revenir à Rome? Non. Au sein de l'exil son cœur soignait la haine du tyran et de la corruption qui favorise la tyrannie. Noble haine que, par la suite, il épancha en vers sublimes, enfans du génie et de la vertu!

Ennemi du vice, pouvait-il ménager les désordres causés par le jeu?

On lit, dans le *Dictionnaire des Origines*, article *Jeux*:

« Pour prévenir les excès du jeu à Rome, il n'était permis de jouer que » jusqu'à une certaine somme; mais ces ordonnances n'eurent point d'exé» cution, et le *fiel* de Juvénal fit plus d'effet que la sagesse des lois. »

Corriger des joueurs, quel triomphe pour le poète! c'est presqu'un miracle. Le charmant prosateur Lucien, moins heureux que le poète, ne corrigea personne. Les miracles sont rares, même parmi les pères de l'Église, puisque ceux du VIe siècle perdirent leur temps à prêcher contre le jeu, et qu'il en fut de même des conciles.

Le clergé lui-même, le clergé bravant les sermons des pères et des conciles, jouait comme les païens. Grand sujet d'étonnement pour Justinien! « J'apprends, » dit-il, « que des diacres, des prêtres, et, ce que j'ai honte » d'ajouter, que des évêques spécialement chéris de Dieu, ne se font aucun » scrupule de jouer aux dés. »

Dans les siècles suivans, le clergé ne se montre pas plus obéissant aux ordonnances contre le jeu; et dans le XIe siècle on voit un cardinal, Pierre Damien, évêque de Florence, condamné pour avoir joué dans une auberge, à laver les pieds de douze pauvres, et à leur donner un écu par tête.

Il est permis de penser qu'alors beaucoup d'autres ecclésiastiques échappaient aux lois à force de prudence ou de fraudes.

Charles V, en 1369, rend une ordonnance prohibant les jeux de hasard; eh bien! le clergé se dispense encore d'obéir.

Sous François Ier, il n'est plus exposé à la désobéissance, car alors la loi ne défend le jeu qu'aux comptables; ceux qui joueront contre eux seront condamnés à payer le double de ce qu'ils auront gagné.

Le clergé n'a besoin que de prudence et de discrétion pour échapper à cette loi morale, au profit du fisc.

Mazarin, membre important du clergé, comme chacun sait, fit des salons royaux une espèce de maison de jeu, et bientôt les bourgeois devinrent joueurs comme des courtisans.

Et tout cela, à l'exemple d'un membre du clergé!

Il serait difficile à un théiste de trouver religieux et moral ce *que dessus et d'autre part*, relatif au clergé; mais ledit clergé tient peu de compte du blâme des théistes, croyant tout bonnement et fermement, en Dieu et à l'immortalité de l'âme.

Ces gens-là sont de droit condamnés au feu de l'enfer. Ce serait pour eux flammes trop douces que celles du purgatoire, si tant est qu'il y ait un purgatoire. On a droit de mettre la chose en doute depuis la déclaration d'un membre du clergé à ce sujet, déclaration faite à haute voix, en présence de nombreux témoins. Voici le fait :

Un riche abbé, joueur, joueur comme le cardinal Mazarin, mais moins heureux au jeu, éprouvait une vive indignation en voyant des impies gagner de grosses sommes, tandis que lui, homme d'église, éprouvait continuellement les rigueurs de la fortune.

Un jour qu'il venait d'essuyer une série de grandes pertes, il s'écria plein de courroux : « Si je perds cette fois, je dis le secret de l'Église. »

Il perd: « Eh bien! » dit-il, « il n'y a point de purgatoire. »

Grand dut être l'étonnement des joueurs catholiques, apostoliques et romains, en apprenant le secret de l'Église, et par un abbé encore!

Et vous, lecteurs, qui ne saviez pas l'anecdote ecclésiastique, vous étonne-t-il grandement le secret de l'église?

Du clergé au comte de Grammont, la transition est tout-à-fait naturelle :

1° Parce que ledit comte était destiné à l'église et porta la soutane;

2° Parce qu'il était membre de la noblesse, et que l'ordre de la noblesse se trouvait placé immédiatement après celui du clergé, suivant les us et coutumes de l'ancien régime.

Or donc, dans l'ancien régime, le comte de Grammont parut, pour la première fois, à la cour en qualité d'abbé. Il fut présenté au cardinal de Richelieu. Pour cette présentation, tout ce qu'on put obtenir du comte, fut de mettre une soutane par dessus ses habits.

C'est lui-même qui raconte cela dans ses Mémoires, rédigés par le comte Hamilton, son beau-frère.

Le censeur d'alors crut devoir s'opposer à l'impression, par respect pour le comte qui s'y trouve représenté comme un véritable escroc qu'il était.

Instruit de l'opposition, Grammont va chez le censeur et lui demande le motif de son refus d'approbation. — Votre honneur. — Eh! pourquoi sur ce point seriez-vous plus chatouilleux que moi-même, qui tiens à l'impression? — Oh! s'il est ainsi, qu'ils soient imprimés.

Ceux qui ont lu ces Mémoires savent si le censeur savait mieux protéger la réputation du comte que le comte lui-même. Mais dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, ce personnage faisait bon marché de ce qu'en morale on appelle honneur. A ses yeux et à ceux de beaucoup de grands seigneurs, l'honneur, c'était l'art d'habiller le vice ave élégance.

Le vice ne pouvait pas être représenté sous des formes plus gracieuses que celles de Grammont.

Dans les Mémoires du filou, les grands seigneurs, ses camarades, durent se reconnaître eux-mêmes.

Ceux qui, pourtant, ne possédaient pas, au même degré que lui, l'art

de l'escroquerie, ne tardèrent pas à s'y perfectionner en le lisant, et bientôt, comme leur modèle, ils surent joindre au profit de la filouterie l'avantage de n'en point rougir.

Inférieurs encore sur ce point à leur modèle qui avait ajouté au courage de la honte, la vanité de la publier.

Sur l'article de la publication, les joueurs escrocs de la bourgeoisie ne crurent pas devoir entrer dans l'imitation du grand seigneur. Ils pensèrent probablement, qu'aux yeux de la moyenne société dont ils faisaient partie, ce qui, chez le grand seigneur, était en raison du privilége, une simple inconvenance, serait un scandale chez le bourgeois.

Ils pensèrent que jusqu'au moment où les escrocs de la cour n'auraient plus le monopole de l'effronterie sans limites, les escrocs de la bourgeoisie devaient, par respect pour un reste de convenances, se borner aux profits de l'escroquerie, et l'exercer avec modestie.

Cependant, dès qu'à l'exemple des courtisans, les joueurs escrocs furent très répandus dans la société, on désigna les escrocs sous le nom de Grecs. Il parut même en 1758, un ouvrage ayant pour titre : *« l'Histoire des Grecs ou » de ceux qui corrigent la fortune au jeu. »*

Dans ce titre, pas un mot qui ne soit un euphémisme. « Euphémisme, figure de diction, par laquelle on déguise à l'imagination des idées qui sont » peu honnêtes ou désagréables, ou dures. »

Les noms filoux, escrocs, voleurs, avaient quelque chose de désagréable, Grecs devient l'équivalent de tous ces mots, et l'équivalent ne choque pas comme les mots en usage jusqu'alors.

Quand une infamie arrive à l'état de mœurs dans une grande partie de la société, l'euphémisme obligeant adoucit par de nouvelles expressions la brutalité du dictionnaire, qui donne aux actions et aux choses leurs véritables noms, sans égard pour la décence; chassée des âmes, la pudeur se réfugie dans les oreilles.

Les Mémoires de Vidocq nous apprennent que les voleurs et les assassins ont un argot à eux, probablement pour ne pas se faire horreur à eux-mêmes, en employant les expressions vulgaires qui peignent leurs criminelles actions.

Je ne passerai pas en revue les nombreuses maisons de jeu qui ont existé depuis Louis XIV jusqu'à Louis XVI, et même depuis. Vous trouverez, lecteurs, dans un ancien numéro de notre journal, un article sur ce sujet. Là, vous verrez figurer parmi les teneurs et *teneuses* de maisons de jeux, des personnages haut placés dans la société de ces diverses époques.

Si vous désirez de plus amples détails, accompagnés de réflexions utiles sur le danger et l'immoralité des jeux de hasard, procurez-vous l'ouvrage de Dussaulx, intitulé : *de la Passion du Jeu.*

Cet ouvrage m'a fourni, dans mes deux articles, beaucoup d'érudition. Me voilà érudit à bon marché, grâce à Dussaulx.

Dussaulx ! Qu'est-ce que c'est que cela? s'écrieraient de certaines gens qui ne savent pas, comme vous, que Dussaulx a publié un ouvrage sur ses relations avec J.-J. Rousseau.

Je ne pense pas que beaucoup de personnes osassent s'écrier : Jean-Jacques Rousseau ! Qu'est-ce que c'est que cela? Mais je pense que certaines personnes sont capables de dire : que Jean-Jacques Rousseau est perruque ! perruque comme la comète de 1811. LAVERPILLIÈRE.



VARIÉTÉS.

Un de nos abonnés qui arrive d'Angleterre, n'a pas voulu quitter cette terre hospitalière sans aller visiter le tombeau de Labourdonnais, au cimetière de Kelsall-Green. Aucun monument élevé ne signale au loin l'endroit où repose notre compatriote. Aussi le visiteur était-il déjà sur le marbre tumulaire,

Sta viator, heroem Calchas.

lorsque l'inscription suivante lui révéla qu'il touchait au terme de son pieux pèlerinage :

LOUIS-CHARLES DE LABOURDONNAIS,
the celebrated chess Player,
died décember 13, 1840, aged 43 (1).

Au moment de mettre sous presse nous apprenons que Mme veuve de Labourdonnais, née Gordon, vient de convoler en secondes noces. Son mariage, avec M. James Budge, riche marchand de draps à Truno, dans le comté de Cornouailles, a été célébré à Londres le 8 de ce mois.

Un fait assez récent, et dont nous pouvons garantir la véracité, d'après notre correspondant de Berlin, prouve que si le jeu (nous ne voulons pas dire la passion du jeu) est un agréable délassement, il a encore son utilité.

M. le comte L..., ambassadeur accrédité auprès de la cour de France, où sa femme brilla long-temps, fit un voyage en Prusse, il y a tout au plus deux ans, pour des affaires d'intérêts industriels, que le noble personnage savait fort bien allier avec celles de la diplomatie. Il s'agissait d'une usine de zinc ou de quelque autre entreprise semblable. M. le comte ne voyageait pas en prince, nous voulons dire incognito, car son train de grande route ne laissait pas ignorer au contraire que le voyageur était au moins un grand seigneur, et l'on ne se méprit nulle part sur sa qualité.

Arrivé à Berlin M. le comte L... fut invité et recherché dans les sociétés les plus nobles et les plus à la mode. On ne le traitait pas en commis voyageur, mais en véritable représentant d'une royauté, qui, quoique chétive et nouvelle, n'a pas moins pris son rang en Europe à l'ombre d'une alliance qui nous a coûté au moins un million. Nous ne pouvons en douter, nous autres contribuables.

On joue beaucoup à Berlin, et quiconque ne peut tenir 13 cartes à un whist ou à un boston, remuer les dés dans un cornet ou faire manœuvrer les pièces que le grand Frédéric affectionnait, est fort embarrassé dans un salon quand le café a été enlevé. C'est ce qui arriva à M l'ambassadeur. En vain, par toutes les ressources de l'esprit et le piquant d'une conversation fraîchement apportée de Paris, il essaya de lutter dans le salon de la belle duchesse de P., contre les habitudes de toute la noblesse allemande de passer les soirées à jouer, — il finit par se trouver aussi seul que Robinson dans son île, et cela contrastait par trop avec l'accueil plein d'empressement dont il avait d'abord été l'objet. Le héros de la fête était réduit à la position la plus gênante, quelle

(1) Le célèbre joueur d'Échecs, mort le 13 décembre 1840, âgé de quarante-trois ans.

que fût l'obligeance des maîtres de la maison à chercher les moyens de masquer cet abandon. On lui proposa inutilement de se mêler à quelques jeux. Il ignorait tout et ne s'était pas attendu, habitué qu'il était à la cour de Louis-Philippe, où la conversation fait tous les frais des réceptions, qu'ignorer les jeux de société était une faute. Il se rappela pourtant alors que M. de Talleyrand avait surpris plus d'un secret difficile, en remuant les cartes avec les souverains, et se promit bien de ne plus être pris à semblable fête sans avoir perfectionné son éducation de diplomate et d'homme du monde.

Mais comment oser prendre des professeurs chez les étrangers, dont on ignore presque la langue ? car aujourd'hui il est reçu que les ambassadeurs ne sont tenus de parler que la langue officielle de leur dignité. Chez nous, ils ne sont pas même obligés d'aller jusque là, depuis que les traités, témoin celui du droit de visite, ne se font plus en français. Pour le dernier des chargés d'affaires seulement, on se montre de la plus grande sévérité sur les langues mortes et vivantes. Telle est la pratique de notre chancellerie, et l'on n'y déroge décidément plus pour personne.

M. le comte L... se vit dans la dure nécessité de refuser beaucoup d'invitations, et abrégea considérablement son séjour en Prusse. Arrivé à Paris, il s'enquit tout de suite du meilleur professeur d'échecs. Rendons-lui cette justice : il donna la préférence à notre jeu favori, ce qui prouve chez lui un grand fond de goût et de discernement. Malheureusement il ne sut pas choisir et tomba sur un joueur qui peut recevoir la Tour et ne connaît du jeu des échecs que les pièces de 50 centimes, qu'il s'efforce, de midi à minuit, de recevoir et de ne jamais rendre. Tel est le professeur qui lui fut indiqué, et avec lequel il apprit à se faire faire le mat du berger par M. le baron G..., à la première soirée de M. le Grand-Référendaire, où il voulut essayer son nouveau talent. Il allait passer aux jeux de cartes lorsque (singulière destinée !) des malheurs de famille l'ont forcé de fuir bien vite une réputation de joueur, que les malheureux créanciers n'imputent que trop à lui et à son frère, qui n'en savait pas davantage sur les jeux de société, mais qui probablement en connaissait de beaucoup plus dangereux. Le *Charivari* ne manquerait pas de dire que cette famille, eût-elle été de notre cercle, n'aurait certainement jamais couru les risques de plus rudes échecs.

La moralité de cette anecdote très véridique est, qu'il faut savoir les jeux de société et s'y instruire à l'avance quand on fréquente le monde, et surtout les Prussiens, et que cette éducation peut préserver de beaucoup de travers.

La capitale compte quatre à cinq grands cercles, mais tous, à l'exception du cercle des Arts, et celui-ci par des circonstances particulières, ne font pas jouir le noble jeu des échecs des honneurs qui lui sont dus, et que les jeux d'argent devraient au moins lui rendre, ne fût-ce que par pudeur.

A peine peut-on trouver chez eux un échiquier à peu près complet et d'ordonnance, et le tarif des frais est même si élevé, dans deux de ces établissemens, qu'il équivaut à une prohibition. Il est dans notre devoir de signaler de pareils faits et d'appeler l'attention de MM. les commissaires sur un semblable état de choses. Dans le plus considérable de ces cercles, soit comme personnel, soit comme richesse, deux de nos abonnés, ayant eu la fantaisie de faire trois parties, on leur a servi un méchant échiquier de carton, avec cavaliers sans figures, et quand le vainqueur a dû payer les frais, on lui a demandé 5 francs : dix fois la valeur de son bénéfice ! !

Nous ne comprenons pas à quelle source avaient puisé les journaux qui, pendant plusieurs jours, ont répété à l'envi que le ministère avait projeté de soumettre aux Chambres une loi sur l'établissement des cercles. Dans quel intérêt cette présentation de loi aurait-elle eu lieu? L'autorité n'avait rien à y gagner : aussi sommes-nous bien convaincus qu'il ne lui est pas seulement venu à l'idée de réduire en rien l'arbitraire et le pouvoir absolu dont elle est investie à cet égard. Depuis l'élévation de Pharamond sur le pavois, la puissance d'aucun ministre, s'appelât-il Richelieu ou Maurepas, n'avait été en France plus despotique à cet égard, qu'elle ne l'est dans notre siècle de liberté. L'article 291 du Code pénal ne suffisait plus; on a profité des troubles politiques pour comprendre les cercles dans les lois de septembre. — Aujourd'hui un cercle est ou n'est pas, selon le bon plaisir. M. le ministre de l'intérieur n'ignore certes pas son autocratie à cet égard, et nous en a fourni une preuve assez récente. Aurait-il pu sans cela s'immiscer dans les affaires du *Cercle de l'Union*, quand il s'agissait de délibérer intérieurement sur un de ses membres? Était-ce l'ambassadeur de Belgique à qui l'on offrait ses passeports? Menacer de faire fermer un établissement qui n'agit que dans les termes d'un règlement approuvé! Qui croira que ce fût pour enlever ce droit à ses mauvaises passions que l'on eût présenté une loi de constitution des cercles? Et d'ailleurs, tombe-t-il sous le sens que, s'il faut modifier les lois de septembre, on commence à propos d'établissemens consacrés au plaisir, plutôt qu'en faveur des sociétés scientifiques ou de bienfaisance qui, sans exception, sont régies par la même loi?

Non, le pouvoir est armé et ne dépose jamais rien de son arsenal. Dans les momens, heureusement rares où le peuple reprend ses droits, le glaive se brise momentanément pour se reforger ensuite de nouveau à chaque circonstance bonne à exploiter.—Le ministère dispose sans contrôle de l'autorisation donnée à un cercle; elle est toujours révocable, et Dieu sait à quelle époque fortunée il n'en sera pas ainsi! Mais il est au moins responsable moralement, si des maisons établies avec son approbation n'offrent pas toutes les garanties désirables, et l'on peut le prendre à partie s'il existe encore, sous le nom de cercles, des tripots où la fortune privée puisse courir quelque risque aux chances d'un hasard plus ou moins corrigé. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet pour lequel nous avons besoin encore de nouveaux éclaircissemens.

Le Cercle des Echecs existe sur des bases que le pouvoir oriental le plus ombrageux ne se refuserait pas à sanctionner. Il n'y a pas de réunion académique et monastique qui présente plus de gages de moralité et d'ordre. — Nous en étions cependant à attendre depuis long-temps notre autorisation par cette filière hiérarchique qui commence au ministre, à qui l'on s'adresse, pour finir au commissaire de police qui répond; qui sait combien de mois les longueurs bureaucratiques nous auraient encore traînés, lorsqu'un de nos membres, Artaxerce *longue-main*, a tout aplani en vingt-quatre heures! Le despotisme ne va pas à nos rois d'ébène et d'ivoire, et leurs sujets ne s'en plaignent pas; ce n'est donc pas pour nous que nous élevons la voix. Mais il nous appartient de ne pas laisser s'accréditer des bruits sans aucune espèce de fondement; l'opposition a eu la bonhomie de les accréditer, sans remonter à leur origine, et l'urbanité des feuilles officielles s'est bien gardée, cette fois-ci, de les qualifier d'*inventions mensongères et calomnieuses.*



SOLUTIONS

DES PROBLÈMES DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

N° VII (1).

BLANCS.	NOIRS.
1 Le C à la 6 c. du F du R.	1 Le P du R 1 pas.
2 Le 1er P du F du R 1 pas.	2 Le P. du R 1 pas.
3 Le P. prend le P : échec et mat.	

N° VIII.

BLANCS.	NOIRS.
1 La D à la 3 c. de son C : échec.	1 Le R à la c. du P de sa T.
2 La D à sa 3 c. : échec.	2 Le R à la c. de son C.
3 La D à sa 5 c. : échec.	3 Le R à la c. du P de sa T.
4 La D à la 4 c. du R : échec.	4 Le R à la c. de son C.
5 La T à la c. du F du R adverse : échec.	5 Le R prend la T.
6 La D à la c. du R ad. éch. et mat.	

N° IX.

BLANCS.	NOIRS.
1 La R à la 5 c. de son F.	1 Le R à la 3 c. de sa T.
2 Le P du R 2 pas.	2 Le R à la 2 c. de son C.
3 Le R à sa 6 c.	3 Le R à la c. de son F.
4 Le R à la 7 c. de la D.	4 Le R à la 2 c. de son F.
5 Le P du C 1 pas.	5 Le R à la 2 c. de son C.
6 Le P du F du R 1 pas.	6 Le R à la c. de son F.
7 Le P du F du R 1 pas.	7 Le R à la 2 c. de son F.
8 Le P du F du R 1 pas.	8 Le R à la c. de son F.
9 Le P du R 1 pas.	9 Le R à la 2 c. de son F.
10 Le P du R 1 pas : échec.	10 Le R à la c. de son F.
11 Le P du C 1 pas.	11 Le R à la c. de son C.
12 Le P du R 1 pas.	12 Le R à la c. de sa T.
13 Le R à sa 6 c.	13 Le R à la c. de son C.
14 Le R à la 5 c. de son F.	14 Le R à la c. de sa T.
15 Le R à la 4 c. de son C	15 Le R. à la c. de son C.
16 Le R à la 5 c. de son C.	16 Le R à la c. de sa T.
17 Le R à la 6 c. de sa T.	17 Le R à la c. de son C.
18 Le P du F du R 1 pas : échec.	18 Le R. à la c. de sa T.
19 Le P du C du R : échec et mat.	

(1) Page 175, se trouve une solution en vers de ce problème.

Le mat se fait en dix-huit coups par le même système, si le Roi noir ne combine pas sa marche de façon à forcer le Roi blanc à perdre un temps pour arriver opportunément à la 6e case de la Tour.

N° X.

BLANCS.	NOIRS.
1 La T à la 4 c. du F du R : éch.	1 Le P prend la T.
2 Le P du F donne échec.	2 Le P prend le P.
3 Le P prend la T : échec.	3 Le P prend le P.
4 Le F donne échec.	4 Le P prend le F.
5 La T à la 4 c. de la D : échec.	5 Le P prend la T.
6 Le C à la 6 c. du F du R : éch.	6 Le P prend le C.
7 Le P à D : échec.	7 Le F couvre.
8 La 2e D prend le F : échec	8 Le P prend la D.
9 Le F donne échec.	9 Le P prend le F.
10 La D à la 5 c. du R : échec.	10 Le P prend la D.
11 Le C à sa 5 c : échec et mat.	

Nous avons reçu de nombreuses critiques sur ce mat conditionnel. La solution a été généralement peu trouvée. Les uns l'ont déclaré faux, impossible, d'autres l'ont qualifié plus sévèrement, en le traitant d'absurde et de contraire à tous les principes, parce qu'il y a deux Fous blancs. Cette accusation est tout-à-fait injuste : les Blancs ont été à dame dans le courant de la partie, et ils ont fait un Fou, pièce à leur choix, comme ils peuvent encore en faire un troisième dans l'exécution du mat. Il n'y a rien là de contraire aux règles et aux principes du jeu. La vraisemblance non plus n'est pas blessée, car il arrive tous les jours qu'en allant à dame, si vous ne preniez pas un Fou ou un Cavalier, vous feriez pat votre adversaire par une Tour ou une Reine.

Le mat proposé par M. Kieséritzky est un tour de force d'imagination qui exerce aux calculs comme tous les autres problèmes, et, sans nous jeter dans l'abus de ces coups extraordinaires, nous ne croyons pas non plus devoir les exclure entièrement, quand ils sont ingénieux, bien combinés, difficiles à exécuter et qu'ils portent, comme en cette occasion, la signature d'un amateur distingué.



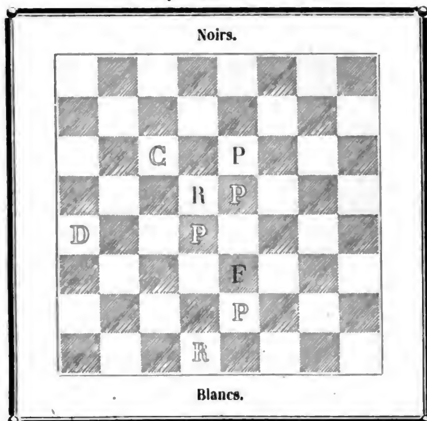
Le directeur du *Palamède*, rédacteur en chef,

SAINT-AMANT.

IMPRIMERIE D'ÉDOUARD PROUX ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, 3.

XI.

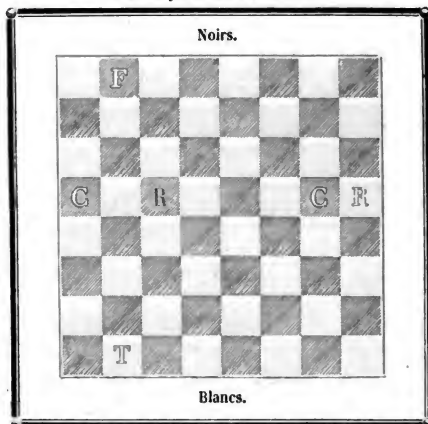
De la composition de M. d'Orville.



Les Blancs font mat en deux coups.

XII.

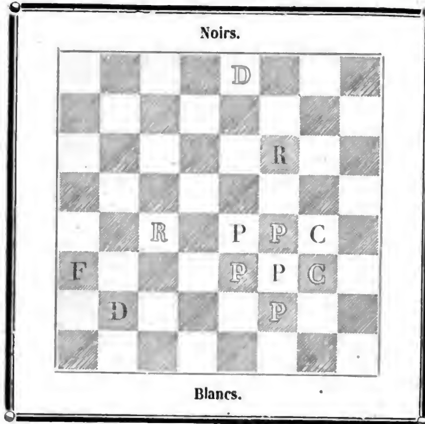
De la composition de M. d'Orville.



Les Blancs font mat en deux coups.

XIII.

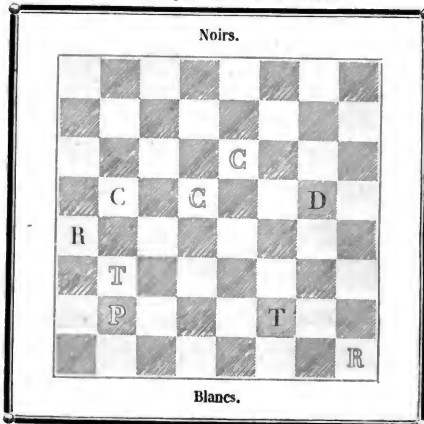
De la composition de M. Calvi.



Les Blancs font mat en trois coups.

XIV.

De la composition de M. d'Orville.

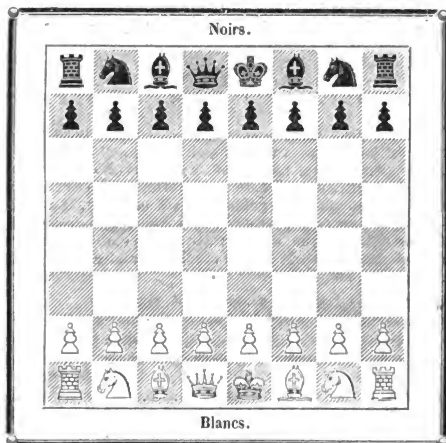


Les Blancs font mat en quatre coups.

LE PALAMÈDE.

Dans des vues d'amélioration, qui seront facilement comprises, nous avons cherché le moyen de substituer les signes figurés des pièces de l'échiquier aux lettres initiales qui seules ont été employées en France jusqu'à ce jour. Pour satisfaire à ce que nous regardons comme un progrès réel, nous avons eu recours aux fonderies anglaises plus avancées que nous, il faut bien en convenir, dans le perfectionnement pratique de la typographie.

Nous plaçons le modèle que nous avons fait venir de Londres sous les yeux de nos abonnés, qui seront ainsi parfaitement à même de se prononcer et de nous faire connaître leur opinion d'ici au 15 juillet, époque où nous commencerons seulement à employer ces nouveaux types pour le second volume de l'année 1842.



Dans le tableau de l'échiquier placé ci-dessus nous ne trouvons qu'un seul inconvénient, mais il est immense, et nous aviserons aux moyens de le faire disparaître. En Angleterre, toutes les pièces ont la même forme et la même désignation que les nôtres, à l'exception d'une seule; mais sur celle-ci la différence est telle que tout

accommodement entre nous est impossible. Il faut une transformation complète, radicale. Il ne peut être question de tomber d'accord par convention, là où la matière peut paraître si grave qu'elle toucherait à la sainteté. La pièce que nous nommons *Fou*, je ne sais trop pourquoi, est appelée *Bishop* (évêque) par les Anglais. Pour la figurer, ils emploient naturellement un des symboles de l'épiscopat, la mitre. Nous n'avons pas besoin de nous appesantir sur l'inconvenance que présenterait pour nous cet ornement révéré, appliqué à la désignation d'une pièce portant le même nom qu'un être privé de raison. La marotte et les grelots sont ses attributs, et le peuple anglais aurait les mêmes scrupules pour représenter le *Bishop* par la pièce française que nous allons faire fondre dans ce style.

Le *Palamède* étend de plus en plus ses rameaux, et l'accueil qu'il reçoit à l'étranger nous donne la ferme conviction qu'appartenant non à un individu ni même à un seul pays, mais à toutes les intelligences vouées au culte de l'échiquier, les progrès du noble jeu doivent être son but unique et constant.

Nos lecteurs ont déjà pu se convaincre de l'appui éclairé que nous avons trouvé de l'autre côté du détroit. Tous nos précédens numéros sont illustrés des savantes communications qui nous sont arrivées d'un peuple grave et réfléchi. Aujourd'hui nous avons pour tributaire un jeune amateur russe, déjà distingué par ses *Découvertes sur le Cavalier*. M. le major Jaenish, digne émule de M. Pétroff, le Labourdonnais de la Russie, s'occupe en ce moment de publier à Berlin, en langue française, un traité des ouvertures du jeu pour lequel M. Pétroff lui a fourni ce qu'il avait trouvé de nouveau sur la matière.

M. Jaenish nous a mis à même d'apprécier son beau travail, et nous nous estimons heureux de pouvoir en reproduire un fragment. Le début des deux Cavaliers du Roi au second coup, est traité d'une manière supérieure, et les amateurs de fortes études ont là un nouveau champ à parcourir. Le guide y est sûr et fidèle. A de l'érudition il joint des aperçus profonds, qu'à l'aide d'une connaissance complète de notre langue il n'éprouve aucun embarras à communiquer à ses lecteurs. Après l'avoir étudié avec attention, on pourrait s'écrier avec Voltaire :

C'est du Nord, aujourd'hui, que nous vient la lumière!

La Russie possède de fort bons joueurs d'échecs avec lesquels nous ferons successivement connaissance. Nous avons un morceau très intéressant sur la *Linguistique de l'échiquier russe*, que l'abondance des matières nous force de renvoyer au prochain numéro.

Le *Palamède* a accès dans le vaste empire de Pierre-le-Grand. Et quoique le czar actuel soit l'adversaire déclaré des idées politiques de la France, il aime, recherche et récompense magnifiquement nos artistes et nos savans. Notre Revue se regarde comme de la famille des sciences, et, à ce titre aussi bien qu'à l'absence de toute discussion sur la politique et la religion, elle a de droit ses entrées dans toutes les contrées du globe. Elle ne sera offensive nulle part.

COURS D'ÉCHECS.

TROISIÈME LEÇON.

Les onze premiers débuts indiqués dans l'*Encyclopédie des Echecs* sont entièrement consacrés à la défense contre l'attaque que Philidor analyse dans sa première partie. Cette attaque consiste à pousser un pas le P du F de la D au 3e coup, après avoir joué de part et d'autre au 1er coup le P du R 2 c. et au second le F du R à la 4 c. du F de la D. Dans les leçons contenues dans les numéros précédens du *Palamède*, nous avons examiné la première défense, et dans celle-ci nous en examinerons huit, qui n'offrent pas de brillantes combinaisons, mais qui sont cependant intéressantes.

Je n'ai pas suivi l'ordre des débuts de l'*Encyclopédie*, parce que je crois qu'il vaut mieux indiquer les attaques à faire sur des coups faibles avant de donner la meilleure défense connue. Ainsi le cinquième début de l'*Encyclopédie* sera notre onzième début, parce qu'il renferme la défense réputée la meilleure contre cette attaque de Philidor.

PREMIÈRE SECTION.

SECOND DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
3 Le P du F de la D 1 c.	3 Le C de la D à la 3 c. du F.

Le Noir joue son C à la 3 c. du F de la D pour vous empêcher de pousser le P de la D 2 c.

4 Le P de la D 2 c.	4 Le P prend le P.

Vous poussez le P de la D 2 c., et vous vous exposez à le perdre pour en gagner un autre et prendre une bonne position.

Si le Noir, au lieu de prendre le P avec le P, retire son F à la 3 c. du C de la D, vous sortez le C du R à la 2 c. du R. Il prendra le P avec le P et vous le reprendrez avec le P du F de la D. Il poussera le P de la D 1 c., et vous roquerez. Dans cette position, s'il porte son F de la D à la 3 c. du R, vous devez pousser le P de la D 1 c. Il portera son C de la D à la 5 c. du R, et il attaquera votre F, mais vous prendrez son F avec le P, et s'il vous prend le F avec le C., vous prendrez le P du F de son R avec votre P, en faisant échec. Le Noir prendra votre P avec le R et vous gagnerez le C en faisant échec au R avec votre D à sa 5 c.

5 Le F du R prend le P du F du R : échec.	5 Le R prend le F.

Il arrive souvent, au commencement de la partie, que l'on peut prendre le P du F du R adverse avec le F du R et donner une bonne disposition à son jeu. Le Noir prend le F avec son R plutôt que de jouer le R à la c. de son F., parce que vous prendriez le C de son R avec le F de votre R et lui feriez perdre un temps.

6 La D à la 5 c. de la T du R : éch.	6 Le P du C du R 1 c.
7 La D prend le F du R.	7 Le P de la D 1 c.
8 La D à la 5 c. de son C.	

Vous retirez au 8e coup la D à la 5 c. du C pour empêcher qu'il sorte le F de la D, ce qui serait arrivé si vous l'aviez retirée à la 4 c. de son F.

Votre position est plus belle que celle du Noir. Votre adversaire a perdu la faculté de roquer, et il s'est exposé à une attaque d'autant plus forte que vous pouvez sans crainte avancer vos P du côté du R.

TROISIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
	3 Le P de la D 1 c.

Le Noir joue le P de la D 1 c. pour soutenir son F du R avec le P et mettre en liberté le F de sa D, mais il vous laisse le temps d'établir vos P au centre.

4 Le P de la D 2 c.	4 Le P prend le P.
5 Le P prend le P.	5 Le F du R à la 5 c. du C de la D : échec.
6 Le F de la D à la 2 c. de la D.	6 Le F prend le F.
7 Le C prend le F.	7 Le C du R à la 3 c. du F.

Si le Noir au 7e coup jouait le F de la D à la 3 c. du R à la place de sortir son C du R, vous prendriez le F avec le vôtre. Il le reprendrait avec le P du F du R. Vous porteriez alors votre D à la 5 c. de la T du R, lui donneriez échec, et l'obligeriez à jouer le R ou à couvrir l'échec avec le P du C du R. Dans le premier cas, il renoncerait à la faculté de roquer et gênerait la sortie de sa T. Dans le second, vous feriez échec au R à la 5 c. du C de la D, et gagneriez le P du C de la D.

8 Le F à la 3 c. de la D.	8 Le R roque.
9 Le C du R à la 2 c. du R.	

Votre position est bonne comme dans le premier début. Vos P ainsi disposés au centre, gênent la sortie des pièces de votre adversaire et donnent toute liberté aux vôtres.

QUATRIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
	3 La D à la 3 c. du F du R.

Le Noir porte la D à la 3 c. du F du R pour vous empêcher de pousser le P de la D 2 c. En même temps il attaque votre P du F du R, et vous place sous le mat.

4 Le C du R à la 3 c. du F. | 4 Le C de la D à la 3 c. du F.

Votre coup de C est bien joué. Vous couvrez le P du F du R et vous mettez une pièce en jeu. Vous auriez pu porter votre D à la 2 c. du R à la place de jouer le C, mais il vaut mieux la laisser à sa c. pour soutenir le P de la D dans sa marche.

Le Noir joue son C de la D dans le but d'arrêter le P de votre D.

5 Le P du C de la D 2 c. | 5 Le F du R à la 3 c. du C de la D.

L'on ne doit pas pousser les P des ailes sans en avoir bien calculé les conséquences ; car il est difficile de les soutenir, et on ouvre son jeu à l'adversaire. Vous poussez le P du C 2 c. pour pouvoir sortir ensuite le C de la D à la 3 c. de la T sans l'exposer à être pris par le F du R Noir.

Le coup du Noir est bien joué.

6 Le P de la T de la D 2 c. | 6 Le P de la T de la D 1 c.

En poussant le P de la T de la D 2 c. vous forcez le Noir à jouer le P de la T pour faire une place à son F.

Si le Noir avait joué le P de la T de la D 2 c. à la place d'une seule, vous auriez poussé le P du C de la D 1 c. Règle générale : quand un P est attaqué il faut le pousser ; et dans le cas échéant, la règle eût été bien appliquée.

7 Le P de la D 1 c. | 7 Le P de la D 1 c.

Vous poussez le P de la D pour mettre en jeu le F de votre D.

8 Le P de la T du R 1 c. | 8 Le P de la T du R 1 c.

Vous poussez ce P pour empêcher le F de sa D de se placer à la 5 c. du C du R, ce que gênerait la sortie de votre D. En même temps vous ménagez une place à votre C. Vous auriez pu aussi jouer le F de votre D à la 3 c. du R, et l'opposer à son F du R. S'il le prenait vous le reprendriez avec le P, et le coup d'ensuite vous roqueriez, ce qui vous donnerait évidemment plus beau jeu ; et s'il le retirait, vous sortiriez le C de la D à la 2 c. de la D.

Le Noir joue son P de la T du R pour empêcher le F de la D d'attaquer sa D.

9 La D à la 2 c. du R. | 9 Le F de la D à la 3 c. du R.

Vous sortez la D pour arriver à mettre vos T en communication, et vous la placez à la 2 c. du R pour qu'elle puisse défendre le P du F du R dans le cas où vous voudriez jouer le C de votre R.

Le Noir oppose le F de la D à votre F, et il provoque l'échange d'une de ses pièces qui n'est pas en jeu contre une des vôtres qui est très bien placée. Dans cette position, vous sortez le C de la D à la 3 c. de la D, et votre position est préférable à celle du Noir.

CINQUIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
	3 La D à la 4 c. du C du R.

La D portée à la 4 c. du C est un mauvais coup de défense.

4 La D à la 3 c. du F du R.	4 La D à la 3 c. du C du R.

Vous jouez la D à la 3 c. du F du R pour défendre votre P du C du R. En même temps vous attaquez le P du F du R et forcez le Noir à jouer un coup de défense.

Si le Noir, à la place de jouer la D à la 3 c. du C du R, sortait le C du R à la 3 c. du F, vous joueriez le C du R à la 2 c. du R, ainsi que vous allez le jouer.

5 Le C du R à la 2 c. du R.	5 Le P de la D 1 c.

Le C porté à la 2 c. du R vous met à même de pousser le P de la D 2 c. et de roquer.

Le Noir joue le P de la D 1 c. pour mettre en jeu son F de la D.

6 Le P de la D 2 c.	6 Le F de la D à la 5 c. du C du R.

Le coup du Noir est mauvais. Il attaque votre D pour changer le coup d'ensuite son F contre votre C du R, et gagner un P; mais vous le prévenez.

7 Le F du R pr. le P du F du R : éch.	7 La D prend le F.
8 La D prend le F.	

Dans cette position vous avez beau jeu. S'il prend le P avec le P vous faites échec au R à la c. du F de la D adverse, et le coup d'ensuite vous prenez le P du C de la D.

SIXIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
	3 La D à la 5 c. de la T du R.

Le Noir sort la D trop tôt. Il l'expose à être attaquée par vos pièces, ce qui vous procurera le gain de plusieurs coups.

4 La D à la 2 c. du R.	4 Le C du R à la 3 c. du F.

Vous portez la D à la 2 c. du R pour défendre le P du R et le P du F du R.

5 Le P de la D 1 c.	5 Le C du R à sa 5 c.
6 Le P du C du R 1 c.	6 La D à la 3 c. du F du R.

Vous auriez pu jouer le C du R à la 3 c. du F à la place du P du C du R 1 c. et avoir beau jeu. Supposons que vous l'ayez joué, le Noir peut prendre le P du F du R avec le F du R ou avec la D. S'il le prend avec le F, vous jouez votre R à la c. de la D. Le Noir retirera sa D à la 4 c. de la T du R et vous porterez votre T à la c. du F du R pour pren-

dre le coup d'ensuite le P du F du R avec votre F, ce qui vous donnera beau jeu.

Maintenant examinons ce que vous devez jouer s'il prend votre P du F avec la D au lieu de le prendre avec le F. Vous prendrez sa D avec la vôtre. Le Noir fera échec en prenant la vôtre avec son F, et vous jouerez le R à sa 2 c. Le coup d'après vous jouerez le P de la T du R 1 c. pour faire retirer son C, ce qui vous permettra de prendre le P du R avec votre C, et vous fera gagner plusieurs temps sur votre adversaire.

7 Le C du R à la 3 c. de la T.	7 Le P de la D 1 c.

Il est dangereux de sortir les C à la 3 c. des T, parce qu'ils peuvent être pris par un des F adverses; d'ailleurs, dans cette position, ils perdent la moitié de leur force, ne pouvant décrire qu'un demi-cercle.

8 Le P du F du R 1 c.	8 Le C à la 6 c. du R.

Votre coup du P du F du R 1 c. est bien joué. Il faut toujours tâcher d'éloigner les pièces de votre adversaire, soit en poussant sur elles des P, soit en leur opposant d'autres pièces.

Le Noir joue son C à la 6 c. du R pour ne pas embarrasser son jeu, ce qui lui serait arrivé s'il l'avait porté à la 3 c. de la T.

9 Le F de la D prend le C.	9 Le F prend le F.
10 La D prend le F.	10 Le F prend le C.
11 Le C de la D à la 2 c. de la D.	

Dans cette position vous avez plusieurs temps sur votre adversaire et, par conséquent, votre jeu est préférable.

SEPTIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
	3 Le P du F de la D 1 c.

Ce coup est un mauvais coup de défense.

4 Le P de la D 2 c.	4 Le P de la D 2 c.

Si le Noir, à la place de jouer le P de la D 2 c., avait pris le P avec le P, vous auriez fait échec au R en prenant le P du F du R avec votre F.

5 Le F du R prend le P.	5 Le P prend le F.
6 Le P prend le F.	6 Le P prend le P.
7 La D à la 4 c. de sa T : échec.	

Vous gagnez un P, et votre position est au moins aussi belle que celle de votre adversaire.

HUITIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
	3 Le P du F du R 1 c.

Cette défense est encore plus mauvaise que la précédente.

Il est dangereux de jouer au commencement de la partie le P du F du R.

4 Le F prend le C.	4 La T prend le F.
5 La D à la 5 c. de la T du R : éch.	

Le coup d'ensuite vous prenez le P de la T du R, et forcez votre adversaire, pour ne pas perdre sa T à jouer son R.

NEUVIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
	3 Le P de la T de la D 1 c.

Le Noir, en jouant le P de la T de la D 1 c., perd un temps et vous laisse établir vos P au centre.

4 Le P de la D 2 c.	4 Le P prend le P.
5 Le P prend le P.	5 Le F à la 2 c. de la T de la D.

A la place de prendre le P avec le P vous auriez pu faire échec au R en prenant avec le F du R son P du F du R comme nous avons vu dans le second début ; mais vous avez aussi beau jeu en jouant de cette manière.

6 Le F de la D à la 3 c. du R.	6 Le P du F de la D 1 c.

Allgaier dit que dans cette position la partie est égale ; mais je pense que le Blanc doit gagner à cause de la disposition de ses P du centre.

7 Le F du R à la 3 c. de la D.	7 Le C du R à la 3 c. du F.

Si, à la place de jouer le F du R à la 3 c. de la D, vous aviez sorti le C de la D à la 3 c. du F, le Noir aurait joué le P du C de la D 2 c., et le coup suivant le même P 1 c. sur votre C, que vous auriez été forcé de rentrer à sa c. pour ne pas gêner votre jeu.

8 Le C de la D à la 3 c. du F.	8 Le P de la D 1 c.
9 Le P de la T du R 1 c.	9 Le R roque.

Vous jouez le P de la T du R 1 c. pour empêcher qu'il porte le F de la D à la 5 c. du C du R.

Votre adversaire ayant roqué, vous devez pousser le P du F du R 2 c., porter ensuite la D à la 3 c. du F du R, et faire une forte attaque en poussant vos P du C et de la T du R.

Dans la prochaine leçon nous analyserons la défense que le Noir doit faire contre le coup du P du F de la D 1 c. joué au 3e coup, et donnerons aussi un résumé des onze débuts que l'*Encyclopédie des échecs* consacre à cette partie.



PROBLÈMES.

SEPTIÈME PROBLÈME.

Position.

BLANC.	NOIR.
R à la 2 c. de son C.	R à la 4 c. de son C.
D à la c. du F du R adverse.	D à la 3 c. de son F.
F de la D à sa 3 c.	T à la c. du C de la D adverse.
P à la 4 c. du C du R.	C à la 5 c. du F de la D.
P à la 3 c. du F du R.	P de la T du R à sa c.
	P à la 3 c. du C du R.

Le Blanc donne mat en trois coups.

HUITIÈME PROBLÈME.

Position.

BLANC.	NOIR.
R à la 2 c. de son C.	R à la 3 c. de sa T.
T à la 5 c. du R.	T à la 7 c. du C de la D.
T à la 7 c. de la D.	F à la 5 c. de la D.
F à la 2 c. du R.	P à la 2 c. du F de la D.
P à la 4 c. de la T du R.	P doublé à la 7 c. du F de la D.
P à la 6 c. du F du R.	P à la 7 c. de la D.
	P de la T du R à sa c.
	P à la 3 c. du C du R.

Le Blanc donne mat en trois coups.

SOLUTION DES PROBLÈMES DE LA LEÇON PRIMAIRE.

(Voir le numéro du 15 Mars 1842.)

CINQUIÈME PROBLÈME.

BLANC.	NOIR.
1 La T à la 7 c. de la D : échec.	1 Le C prend le F (1).
2 Le C à la 6 c. du F du R.	2 Ce qu'il peut.
3 La T à la 7 c. de la T du R : échec et mat.	

SIXIÈME PROBLÈME.

BLANC.	NOIR.
1 La T de la D à sa c. : échec.	1 La T couvre.
2 La T du R à la 4 c. de la T de la D : échec.	2 La T prend la T (2).
3 Le P 1 c. donne échec et mat.	

CALVI.

(1) Si, à la place de prendre le C, le Noir joue le R à la c. du C, le Blanc fait échec au R avec le C à la 6 c. du F, et le coup d'ensuite donne échec et mat avec la T à la 7 c. du F du R.

(2) Si au lieu de prendre la T avec la T le Noir l'avait prise avec le P, le Blanc aurait fait échec et mat en jouant également son P 1 c.

LE JEU D'ÉCHECS EN GRÈCE.

Une lettre d'un de nos correspondans de Corfou nous donne des détails fort intéressans sur l'état du jeu d'échecs dans ces régions classiques. A la société littéraire de Corfou deux ou trois échiquiers fonctionnent tous les soirs. Les membres de l'établissement appartenant à la première classe du pays, ont parmi eux de bons joueurs, particulièrement M. Rossi et le comte Bulgarie, qui était dernièrement le président du sénat de Corfou. Le comte Viandi de Zante jouit aussi d'une haute réputation aux échecs.

Une sensation très vive a été excitée dernièrement dans leur cercle par la visite du capitaine Évans, si connu par son célèbre Gambit; il a eu occasion de se rendre en Grèce, comme commandant du bateau à vapeur de la marine anglaise l'*Ibérie*, naviguant entre Malte et les îles Ioniennes (1). Le club livra bravement bataille, mais fut finalement obligé d'amener son pavillon. Le capitaine Évans leur a prouvé qu'il avait sur leurs plus forts, le Pion et trait. Les nobles Grecs ont été charmés de leur vainqueur, et l'ont proclamé membre du club de Corfou. La réputation du capitaine Évans, comme créateur d'une de nos plus brillantes ouvertures, durera éternellement. Nous désirons seulement qu'il revienne bientôt au milieu de nous.

(Extrait du *Bell's Life in London*.)

DU JEU DES ÉCHECS DANS L'INDE.

L'Indostan, cette belle contrée de l'Asie, les Etats du Mogol, Caboul, Samarcand, la grande Tartarie et l'empire de la Chine, ont depuis longues années fourni de nombreux, de passionnés et savans joueurs d'échecs; des parties d'un enjeu considérable ont été faites surtout par de riches Indiens de Caboul, et tel ou tel prince, nabab, rajah ou babou, s'est parfois vu dépouillé d'une portion de ses Etats ou de la plus belle part de sa fortune numéraire, par un mat aussi malencontreux qu'inattendu.

Nous avons eu l'occasion de faire quelques parties d'échecs avec ces fameux joueurs de l'Inde, et nous confesserons, en toute conscience, que nous avons été presque toujours battu, lors même qu'ils égalisaient la partie par la remise d'une ou deux pièces; il est vrai de dire que le combat, pour être moins intéressé, n'en était pas moins intéressant, car nos adversaires attachaient un grand prix à vaincre un européen, dont l'amour-propre avait aussi beaucoup à souffrir de la défaite.

A la suite d'une soirée laborieuse passée alternativement entre un *houka* et un échiquier, un habitant de Patna, ville où nous nous trouvions alors et qui est située sur la rive droite du Gange, nous fit dire par son interprète qu'il ne connaissait, et encore de réputation seulement, que deux de nos compatriotes : Napoléon et Labourdonnais. Nous l'assurâmes que, chacun dans

(1) Le capitaine Évans est la moins contestable des supériorités réclamées par la marine anglaise sur la marine française.

leur genre, étaient nos deux plus grandes célébrités; il parut éprouver un vif plaisir de connaître déjà ce que nous avions de mieux.

Nos lecteurs n'ignorent pas l'effet moral que produit ce mot terrible tombant de la bouche de l'heureux vainqueur : *mat!* ou encore ces paroles ironiques proférées sur le ton de la plaisanterie : « Tirez-vous de là si vous le pouvez? » Notre éducation, nos mœurs, font que nous attachons peu d'intérêt à cette sentence railleuse, mais nous en souffrons *in petto*, il faut l'avouer. Chez les Indiens, dont l'usage du monde européen n'a pas façonné l'esprit jusqu'à concentrer le dépit ou la colère, l'irritation éclate; souvent les cimeterres brillent en l'air, et le Roi vaincu trouve la vengeance de sa partie perdue dans le triomphe de son conducteur, qui fait couler le sang de son adversaire.

Voici, sur le jeu des échecs, quelques anecdotes que nos souvenirs nous fournissent encore telles qu'elles nous ont été racontées par l'habitant de Patna dont nous venons de parler.

Il est dans l'Inde des joueurs d'échecs, dont la convention ou la prérogative, après la partie gagnée, consiste à emporter et à conserver le roi déchu; le vaincu doit alors se précautionner d'un autre Roi pour son jeu, tout différent par la forme et la couleur du Roi qui a succombé. Aussi n'est-il pas étonnant de rencontrer dans une famille de joueurs d'échecs, une myriade de Rois en ivoire, en argent, en or, enrichis de perles et de rubis, conservés avec soin comme de saintes reliques, sur le pied desquels on a gravé le jour, l'heure et le moment de leur défaite, ainsi que les noms de ceux qui ont été assez malheureux pour les perdre.

D'autres joueurs tiennent sur un livre, par *doit* et *avoir*, le nombre des parties ou les marquent sur les deux Tours, ou sur les cases de l'échiquier que l'on divise en deux camps; de cette façon, après quelques années consécutives passées à jouer ensemble, les deux joueurs, dont les marques partielles ont soi-disant été altérées ou augmentées, ne trouvent d'autre moyen de vider leur différend que dans un combat singulier, qui amène presque toujours la mort de l'un des champions.

Malgré l'amour-propre que nous apportons dans ces savantes parties, nous sommes encore loin de pousser l'exaspération jusqu'à nous couper la gorge pour un Roi de bois ou d'ivoire; c'est bien assez de le faire pour un roi véritable.

Voici un exemple, fort heureusement assez rare, de cette frénétique passion des échecs dans l'Inde.

Un riche babou de Dacca, qui avait pour maîtresse une jeune circassienne qu'il adorait, joua, dans un moment d'ivresse, en une seule partie, un instant de l'amour qu'il avait inspiré, et l'infortuné perdit; l'offre de sa fortune ne tenta nullement le vainqueur, et la fille au cou de neige, aux formes séduisantes, fut le prix du hasard ou de la combinaison. Ce hideux pacte verbal s'accomplit sans consulter le cœur de la victime; mais pendant que le triomphateur usait de la convention faite, le malheureux Indien vaincu se pendait de désespoir dans un kiosque qui ornait l'un de ses magnifiques jardins.

Le jeu des échecs, dans l'Inde, est comme l'opium, il entraîne à tous les excès, à toutes les aberrations de l'esprit, tant on en porte l'amour-propre à l'extrême.

PLUCHONNEAU aîné.



DÉBUT DES DEUX CAVALIERS DU ROI.

Le P du R ayant été poussé deux pas de chaque côté, et ensuite celui qui a le trait ayant joué le C du R à la 3 c. de son F (début du Cavalier du Roi), on peut dire que depuis l'origine des échecs, une question est encore pendante, à savoir : quel est le meilleur coup de défense à jouer en ce moment ? Il est vrai que depuis une trentaine d'années, tous les grands joueurs, sans exception, ont adopté la défense recommandée par les maîtres italiens, qui consiste à porter le C de la D à la 3 c. de son F. Nous sommes loin de nier la *beauté* de cette défense ; elle conduit aux débuts *corrects* (1) les plus intéressans qui existent. Mais tous ceux qui ont bien étudié ces magnifiques débuts, connaissent aussi l'extrême impétuosité et la longue durée de l'attaque, que le premier joueur acquiert par suite de ce coup. Cette circonstance nous a fait long-temps douter, avec plusieurs théoriciens anciens et modernes, si la défense italienne n'était pas, au bout du compte, *hasardée*. Nous sommes dernièrement revenus de ces doutes. Le développement complet du *pour* et du *contre* de cette question, est réservé à l'ouvrage que nous sommes sur le point de publier. Nous nous contentons d'observer ici que la plus forte attaque possible pour le premier joueur, est le P de la D poussé 2 pas au troisième coup, arme terrible entre les mains d'un amateur d'une grande force. Le *guioco piano* est aussi une très bonne attaque ; cependant, à notre avis, bien moins formidable que l'autre (2).

Ruy Lopez, ancien auteur d'un très grand mérite (traduction italienne de Farsia, Venise, 1584, pag. 141 et suiv., 155 — 161), et après lui Philidor, ont reculé à l'idée de ces difficultés sans nombre, et ont donné, comme meilleur second coup de défense, le P de la D un pas. Par ce coup, qui long-temps prédomina exclusivement dans l'école française, on évite toute attaque dangereuse ; mais, en revanche, on acquiert un jeu tellement serré et défensif, que nous hésiterions à le conseiller dans une partie jouée par correspondance.

Nous sommes donc personnellement de l'avis, qu'en apportant à son jeu une attention constante et une extrême prudence, on peut repousser

---

(1) Les gambits du Roi sont encore plus intéressans ; seulement nous ne pouvons pas mettre au nombre des débuts *corrects* une attaque qui, *en théorie*, perd forcément.

(2) On trouvera, dans notre Traité, de curieux détails sur une autre attaque, qui consiste à jouer, dans ce début, au 3ᵉ coup, le F du R à la 5ᵉ case du C de la D, menaçant les Noirs d'un P doublé. Lopez croyait le coup décisif en faveur des Blancs. Lewis le déclare mauvais (*First series of Lessons on chefs*, 3ᵉ édit., p. 115 et 116) ; nous croyons qu'il peut être joué sans inconvénient, mais sans avantage décidé pour aucun côté.

toutes les attaques dirigées contre le C de la D sorti au second coup. Cependant, et la question est naturelle, n'existerait-il donc point un moyen d'éviter entièrement toutes ces attaques embarrassantes, d'avoir une défense sûre et tranquille, sans recourir, en dernier lieu, à pousser le P du R un pas au premier coup? Ce moyen, il existe bien certainement, et si l'on ne connaissait l'extrême difficulté de la théorie des échecs, on aurait lieu de s'étonner qu'il ait pu être si constamment négligé. Ce moyen c'est de jouer, dans le début du Cavalier royal, au second coup de la défense, le C du R également à la 3 c. de son F.

Comment! s'écriera-t-on; mais ce coup a été condamné depuis des siècles! et par suite de cette condamnation il n'est nulle part en usage! Cette défense forme le premier début du plus ancien auteur classique sur les échecs, du Portugais Damiano, et déjà Lopez a très judicieusement réfuté Damiano! Depuis ce temps on n'a rien ajouté de nouveau aux coups donnés par Lopez, car le début a été tout-à-fait abandonné. Tout cela est parfaitement vrai; malheureusement cette complète condamnation reposait sur une erreur manifeste que nous allons signaler dans le moment. Nous n'avons aucun but polémique; nous nous humilions profondément devant les grandes autorités de l'échiquier, mais nous ne pouvons souffrir que la vérité soit plus long-temps obscurcie sur un point si important de la théorie.

Nous commencerons donc par rapporter l'analyse de Lopez, répétée par *Gustavus Selenus* et par toute la série des classiques jusqu'à notre temps, Lewis inclusivement (voyez la troisième édition de ses *First series of lessons*, *etc.*, 1842, qui vient de paraître, pages 81 et suiv.). Quoique cette analyse soit connue de tous les théoriciens, nous sommes pourtant obligés de la reproduire ici, pour mettre de l'ordre dans la discussion, et au profit de ceux de nos lecteurs auxquels elle ne serait pas familière.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C du R à la 3 c. de son F.
3 Le C prend le P.	3 Le C prend le P.

Ce troisième coup des Noirs a été enseigné par Damiano; Lopez l'a corrigé en jouant la D devant son R. Voyez la variante.

4 La D à la 2 c. du R.	4 La D à la 2 c. du R. (Meilleur coup possible.)
5 La D prend le C.	5 Le P de la D 1 c.
6 Le P de la D 2 c.	6 Le P du F du R 1 c.
7 Le P du F du R 2 c.	7 Le C de la D à la 2 c. de la D.
8 Le C de la D à la 3 c. de son F.	

On peut trouver plusieurs continuations de ce début dans l'*Encyclopédie des Échecs;* pour nous, nous n'allons pas plus loin, car il est déjà manifeste que les Noirs, malgré tous leurs efforts, perdront un pion, et par suite la partie, théoriquement parlant.

Variante au 3ᵉ coup des Noirs.

BLANCS.	NOIRS.
3 Le C prend le P.	3 La D à la 2 c. du R.

C'est le coup donné par Lopez ; il est certainement très préférable à celui de Damiano ; on va voir pourtant s'il conduit à bonne fin.

4 Le P de la D 2 c.	4 Le P de la D 1 c.

Si les Noirs prenaient ici le P au 4ᵉ coup, les Blancs joueraient le F du R à la 3 c. de la D, puis roqueraient, et les Noirs auraient mauvais jeu.

5 Le C du R à la 3 c. de son F.	5 La D prend le P : échec.
6 Le F du R couvre l'échec.	6 Le F de la D à la 4 c. du F du R.

M. Lewis fait jouer ici aux Noirs le F de la D à la 5 c. du C. du R, ce qui nous semble assez faible ; les Blancs roqueraient et auraient beau jeu.

7 Le P du F de la D 2 c.	7 Le F du R à la 2 c. du R.

Lopez ne fait pousser le P qu'un pas, ce qui est bien plus faible ; sur quoi il fait sortir aux Noirs le C de la D à la 2 c. de la D (même traduction, p. 126). Mais il ne faut point oublier que du temps de Lopez le Roi ne pouvait pas roquer, mais seulement sauter deux cases ; ainsi, la Tour du Roi Blanc ne pouvant pas immédiatement entrer en jeu, les Noirs avaient le temps de sortir leur C de la D. En jouant d'après nos règles actuelles, le meilleur 7ᵉ coup des Noirs nous semble évidemment celui que nous avons prescrit, vu que roquer du côté de la D serait dangereux pour les Noirs à cause des Pions blancs avancés.

8 Le R roque.	8. Le R roque.
9 Le C de la D à la 3 c. de son F.	

Je donne à juger aux connaisseurs si la position des Noirs n'est pas très inférieure à celle des Blancs. Leur D est compromise ; le P de la D poussé un pas resserre leur F du R et comprime toute l'activité de leur jeu. S'il n'y avait que cette variante, il eût évidemment mieux valu pousser dès l'abord le P de la D un pas au second coup. Ainsi l'a également jugé Lopez et tous les auteurs postérieurs. M. Lewis, par suite de la prudente réserve qui lui est habituelle, ne prononce *aucun jugement définitif* sur la défense du C du R sorti au 2ᵉ coup ; cependant, page 57 de la 3ᵉ édition, il déclare péremptoirement que le C de la D à la 3 c. du F, est la meilleure défense. M. Walker déclare le C du R à la 3 c. du F, expressément *mauvais*. M. de Labourdonnais ne l'a pas même rapporté dans son Traité. Enfin il n'est jamais joué, ni en France ni en Angleterre, ni en Allemagne, parce qu'on le croit mauvais.

Et c'est pourtant, nous le prononçons sans hésiter, la meilleure et la plus complète défense contre le début du Cavalier du Roi. La preuve en est très simple.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C du R à la 3 c. de son F.
3 Le C prend le P.	

Ici les Noirs ne doivent ni prendre le P avec le C, ni porter la D devant le R, mais chasser le C blanc en jouant :

	3 Le P de la D 1 c.
4 Le C du R à la 3 c. de son F.	

C'est la meilleure case pour y retirer le C.

	4 Le C prend le P.

Que doivent faire les Blancs dans cette situation ? S'ils jouent la D devant le R, les Noirs devront également porter leur D devant le R ; sur quoi, si les Blancs poussent le P de leur D 1 c., le C noir retournera à la 3 c. de son F ; et s'ils préfèrent pousser ce P 2 c., les Noirs pousseront leur P de la D encore une c. Si les Blancs d'abord au 5e coup poussent le P de la D 2 c., les Noirs avanceront le leur d'une case encore. La position sera entièrement égale, et, ce qui est surtout important, c'est que les Blancs, dans cette partie, n'acquerront jamais une forte attaque, comme avec la défense italienne, vu qu'ici les F du R se trouveront coupés des deux côtés par les P des D, comme dans les parties où le P du R a été poussé un seul pas au premier coup, ou comme dans les gambits de la D refusés. Pour ne laisser d'ailleurs au lecteur aucune espèce de doute au sujet de ce début important, nous examinerons plus bas les meilleures manières d'y continuer tant l'attaque que la défense, qui ne manqueront pas de présenter des points intéressans et difficiles.

Avant d'y procéder, arrêtons-nous un instant à la question de *l'invention de ce début.* En premier lieu, nous sommes bien loin de nous l'attribuer à nous-mêmes. Ce coup a été depuis fort long temps et assez fréquemment joué à Saint-Pétersbourg, où, sans doute, il doit avoir émané originairement de M. Pétroff, sans que ce dernier y ait d'ailleurs jamais attaché aucune importance ; car, étant toujours plus fort que ses adversaires, il ne le jouait pas habituellement, préférant se servir de la défense italienne, moins vigoureuse et complète, mais beaucoup plus intéressante. D'ailleurs nous ne songeons pas même à revendiquer l'honneur de l'invention pour notre célèbre Philidor russe ; car cette défense se trouve déjà mentionnée, quoiqu'en peu de lignes seulement, dans l'ouvrage du comte Cozio, d'où elle a passé dans l'*Encyclopédie* de M. Alexandre. L'ouvrage de Cozio, comme on sait, est excessivement rare ; il n'en a pas pénétré un seul exemplaire en Russie, et nos principales variantes sur ce début étaient déjà élaborées quand nous aperçûmes la petite colonne de l'*Encyclopédie* qui y a rapport. Voici d'ailleurs tout ce qui se trouve à ce sujet dans l'ouvrage de Cozio, que je me suis tout récemment procuré à Berlin. Les deux premiers coups étant toujours les mêmes, et les Blancs ayant pris le P avec le C, Cozio, après avoir répété

l'analyse de Lopez, ajoute, sous le titre : *Autre défense pour les Noirs : 3 Les Noirs ne prendront pas le P avec le C, mais pousseront le P de la D 1 c. sur le C blanc*; ensuite :

BLANCS.	NOIRS.
4 Le C du R à la 3 c. du F.	4 Le C prend le P.
5 La D à la 2 c. du R.	

Ce coup fait dans le moment cesser toute l'attaque des Blancs. Le P de la D 1 c., ou encore mieux 2 c., sont les deux seules bonnes manières de continuer l'attaque pour les Blancs, comme nous le verrons plus bas. (Cette observation n'est point de Cozio, qui n'a aucune note en cet endroit.)

	5 La D à la 2 c. du R.
6 Le P de la D 1 c.	6 Le C du R à la 3 c. de son F.
7 La D prend la D.	7 Le F prend la D.

Cozio fait observer ici que la partie est égale sans avantage d'aucun côté (vol. 1, pag. 214). Mais la preuve que Cozio ne se doutait même pas de l'importance du coup qu'il venait de rapporter, c'est que dans un autre endroit plus avancé de son livre (vol. 1, page 312), où, parlant encore du début des deux Cavaliers du Roi, et réfutant le Calabrois (qui fait aussi prendre aux Noirs le P au 3e coup, comme Damiano), il avait certainement la meilleure occasion de donner le coup juste de défense. Et pourtant dans ce passage il dit : *Il ne faut pas prendre le P, mais jouer la D à la 2 c. du R*, et répète ensuite une seconde fois, sans aucune modification, l'analyse de Lopez. Il n'a donc entrevu le coup juste que comme en passant, et sans en tirer aucune conséquence; ce qui prouve également qu'on ne le jouait pas de son temps à Turin. Il est d'ailleurs l'unique auteur sur les échecs qui mentionne ce coup, et dans l'unique passage de son livre cité plus haut.

Au reste, quel qu'en soit l'inventeur, peu nous importe; nous ne réclamons pour nous que le mérite de l'avoir tiré de l'oubli, indiqué son extrême importance, et élaboré les variantes qui suivent et qui doivent décider la question.

PREMIÈRE PARTIE.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C du R à la 3 c. de son F.
3 Le C prend le P.	

Nous traitons en premier lieu de cette attaque parce qu'elle est la seule qu'on prétend être dangereuse pour les Noirs, et que d'ailleurs effectivement elle est la plus forte possible. Les Blancs pouvaient encore jouer ici : 3 Le F du R à la 4 c. du F de la D, ce qui aurait amené une variante connue du début du F du R. Les Noirs n'auraient pu répondre sans se compromettre, que par : 3 Le C prend le P; ce qui, du reste,

bien loin de leur être désavantageux, leur donnera au contraire, par la suite, toujours un peu meilleur jeu, quoique fassent les Blancs. L'attaque : 3. Le F du R à la 4 c. du F de la D n'est donc pas à conseiller. L'espace nous manque ici pour rapporter les nombreuses variantes qui prouvent cette assertion ; on les trouvera dans notre ouvrage. Nous avons ici des combinaisons plus importantes à traiter. Le P de la D poussé deux pas au 3 coup, est une bien meilleure attaque pour les Blancs. (*Voyez 3ᵉ partie.*)

BLANCS.	NOIRS.
	3 Le P de la D 1 c.
4 Le C du R à la 3 c. de son F.	4 Le C prend le P.

Comme nous l'avons dit, les Blancs n'ont que deux bons moyens pour continuer l'attaque ; le premier est de pousser le P de la D 1 c. (*Voir 2ᵉ partie*); l'autre, plus vigoureux, est

5 Le P de la D 2 c.	5 Le P de la D 1 c.
6 Le F du R à la 3 c. de la D.	

L'unique voie qui est ouverte aux Blancs dans ce début pour arriver à une position d'attaque, c'est d'avancer le P du F de leur D 2 c. Or, ce coup ne peut être utile que si on le fait après avoir roqué ; on évite par là l'échec du F du R Noir : notre première variante le démontrera.

	6 Le F du R à la 3 c. de la D.
7 Le R roque.	7 Le R roque.
8 Le P du F de la D 2 c.	8 Le F de la D à la 3 c. du R.

Ici les Noirs pouvaient très facilement errer. S'ils avaient, ce qui semble naturel, défendu leur P de la D par le P du F de la D 1 c., les Blancs auraient, en peu de coups, acquis la supériorité de la position. L'espace nous manquerait pour prouver cette proposition, assez évidente d'ailleurs pour un joueur exercé.

9 Le P prend le P.	9 Le F prend le P.

C'est ce que les Blancs pouvaient jouer de plus fort. S'ils avaient, à ce coup, amené leur T à la c. de son R, les Noirs eussent dû faire la même chose. Si, au lieu de cela, ils avaient porté leur D à la 3 c. de son C, les Noirs eussent pris le P, les Blancs eussent repris avec le F du R, le F noir eût pris le F, la D eût repris le F : partie tout-à-fait égale ; car si, au dernier coup ou au précédent, la D Blanche avait pris le P du C de la D adverse, les Noirs, en jouant leur F de la D à la 4 c. de la D, eussent gagné la pièce.

10 Le C de la D à la 3 c. de son F.	10 Le C prend le C.
11 Le P prend le C.	11 Le P du F de la D 2 c.

Coup indispensable pour rompre les pions blancs réunis.

12 Le P du F de la D 1 c.	

14

Si les Blancs avaient pris le P avec le P, les Noirs eussent repris avec le F du R : partie entièrement égale.

BLANCS.	NOIRS.
	12 Le F prend le C.
13 La D prend le F.	13 Le P prend le P.
14 La D prend le P du C.	14 Le C de la D à la 2 c. de la D.

La partie est tout-à-fait égale. Si actuellement la D blanche retourne à sa 5 c. ou à la 4 c. de son R, les Noirs joueront leur C à la 3 c. du F du R, et les Blancs ne pourraient gagner le P sans perdre la D.

Variante au 6e coup des Blancs.

BLANCS.	NOIRS.
6 Le P du F de la D 2 c.	6 Le F du R donne échec.
7 Le F couvre l'échec.	7 Le F prend le F.
8 Le C de la D prend le F.	8 Le C prend le C.

Même coup des Noirs, si les Blancs avaient repris le F avec le C du R. Les Noirs n'eussent pas bien fait de jouer le F de la D à la 3 c. du R, les Blancs eussent répondu par la D à la 3 c. de son C.

BLANCS.	NOIRS.
9 La D prend le C.	

Si les Blancs avaient repris avec le C, les Noirs eussent pu faire pion pour pion.

BLANCS.	NOIRS.
	9 Le R roque.

Le jeu des Noirs est au moins égal à celui des Blancs. C'est le 6e coup des Blancs qui nous a semblé prématuré.

DEUXIÈME PARTIE.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. de son F.	2 Le C du R à la 3 c. de son F.
3 Le C prend le P.	3 Le P de la D 1 c.
4 Le C du R à la 3 c. de son F.	4 Le C prend le P.
5 Le P de la D 1 c.	5 Le C du R à la 3 c. de son F.
6 Le P de la D 1 c.	6 Le P de la D 1 c.
7 Le F du R à la 3 c. de la D.	

Si, au lieu de cela, les Blancs avaient avancé le P du F de la D 2 c., les Noirs se fussent très bien défendus en sortant leur F de la D à la 3 c. du R ; sur quoi les Blancs faisant pion pour pion, les Noirs eussent repris avec le C du R et eussent eu une belle partie. Mais si les Blancs, au lieu de faire pion pour pion, eussent joué la D à la 3 c. de son C, les Noirs eussent pris le P avec le P, et la D Blanche n'eût pu alors prendre le P du C sans être compromise par le contre-coup des Noirs, qui eût été de jouer le F de la D à la 4 c. de sa D. Supposant encore que les Blancs eussent avancé au 7e coup leur P du F de la D 2 c., les Noirs n'eussent pu donner le contre-gambit ou avancer également leur P du F de la D 2 c., sans s'exposer à des attaques embarrassantes. Toutefois, le coup, BLANCS : 7 le P du F de la D 2 c. nous semble prématuré, puisque la meilleure réponse des Noirs serait, à notre avis, NOIRS : 7 le F du R donne échec.

BLANCS : 8 le C de la D couvre. NOIRS : 8 le R roque, et la partie des Noirs est bonne.

	7 Le F du R à la 3 c. de la D.
8 Le R roque.	8 Le R roque.
9 Le P du F de la D 2 c.	9 Le P du F de la D 2 c.

La partie est tout-à-fait égale.

Il est fort digne de remarque, que les six premiers coups restant les mêmes, et puis les Blancs poussant leur P du F de la D 2 c., on est réduit à une variante du début : « P du R 1 c. au 1er coup, » qu'on retrouverait en jouant ainsi :

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 1 c.
2 Le P de la D 2 c.	2 Le P de la D 2 c.
3 Le P prend le P (meill. coup).	3 Le P prend le P.
4 Le P du F de la D 2 c.	4 Le C du R à la 3 c. du F.
5 Le C du R à la 3 c. du F.	

La défense contre le début du C du R, dont nous entretenons nos lecteurs, a donc l'avantage de réduire le jeu à des situations tout-à-fait analogues aux variantes du début : « P du R 1 c. » qui, comme on sait, est éminemment favorable à la *défense*. (Nous ferons observer, en passant, que le meilleur 5e coup d'attaque dans le début précédemment rapporté, n'était pas le C du R à la 3 c. de son F, mais bien le C de la D à la 3 c. de son F, tout comme, BLANCS : 7 le P du F de la D 2 c., n'était pas le meilleur coup dans la 2e variante).

TROISIÈME PARTIE.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le C du R à la 3 c. du F.	2 Le C du R à la 3 c. du F.
3 Le P de la D 2 c.	

Ce coup a été imaginé par M. Pétroff, pour introduire plus de variété dans le début des deux Cavaliers du R. Il est peut-être moins attaquant que de prendre de suite le P avec le C ; mais il donne naissance à une foule de jolies variantes que nous regrettons de ne pouvoir rapporter qu'au nombre de trois ou quatre ; nous en donnons un très grand nombre dans notre Traité.

	3 Le P prend le P.

On eût pu également prendre l'autre pion avec le C. (*Voyez la Variante*).

4 Le P du R 1 pas.	4 Le C à la 5 c. du R.

C'est le meilleur coup pour les Noirs ; ils eussent pu d'ailleurs, sans perte, jouer le C à la 4 c. de la D, ou même la D devant le R. Nous devons omettre ces variantes pour abréger.

5 Le F du R à la 3 c. de la D.	

Le meilleur coup possible pour les Blancs eût été de prendre le P avec

le C. (*Voyez la variante.*) S'ils l'avaient pris avec la D, les Noirs auraient poussé leur P de la D 2 c. Pour éviter l'attaque du F du R adverse, les Blancs auraient dû prendre ce P en passant; sur quoi les Noirs, reprenant avec le C, eussent eu, selon nous, très beau jeu.

	5 Le C du R à la 4 c. du F de la D.

Il n'eût pas été très bon de pousser ici le P de la D 2 c.

6 Le C prend le P.	6 Le P de la D 1 c.
7 Le P prend le P.	7 Le F prend le P.
8 Le R roque.	8 Le R roque.

Les Noirs au 8e coup ne pouvaient gagner le P de la T du R Blanc sans s'exposer à perdre la pièce au moins, ou la D s'ils avaient pris le C.

9 Le C du R à la 3 c. du C de la D.	

Pour éviter l'arrivée du F du R adverse à la 4 c. de son R, qui eût pu faire perdre quelque chose. Ici la partie est tout-à-fait égale.

Variante au cinquième coup des Blancs.

BLANCS.	NOIRS.
5 Le C prend le P.	5 Le P de la D 1 c. (1)
6 Le P prend le P.	6 Le F prend le P.
7 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	7 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
8 Le F de la D à la 3 c. du R.	8 Le R roque.
9 Le R roque.	9 Le C de la D à la 2 c. de la D.

Puis le C de la D à sa 3e c. ou à la 3 c. du F du R, selon les circonstances. La partie est parfaitement égale.

Variante au 3e coup des Noirs.

BLANCS.	NOIRS.
	3 Le C prend le P.
4 Le F du R à la 3 c. de la D.	4 Le P de la D 2 c.
5 Le P prend le P.	

Si les Blancs à ce coup avaient pris le P avec le C, les Noirs auraient dû pousser le P du F de leur D 2 c., et les Blancs, faisant pion pour pion, reprendre avec le C. Leur jeu eût été égal à celui des Blancs. Mais s'ils avaient, ce qui semble naturel, répondu en jouant : 5. Le F du R à la 3 c. de la D, les Blancs auraient roqué, les Noirs auraient roqué, après quoi les Blancs eussent avancé le P du F de leur D 2 c. et acquis la supériorité de la position. Cette remarque serait trop longue à développer ici ; je me contente d'ajouter que ces derniers coups furent le commencement d'une partie par correspondance jouée, en 1837, et gagnée d'une manière brillante par M. Pétroff, contre trois amateurs russes réunis en conseil. Peut-être aurai-je l'occasion de vous communiquer cette intéressante partie.

(1) On pouvait aussi jouer ce pion deux pas, ou le F du R à la 4 c. du F de la D ; mais ce qu'on a joué nous semble meilleur.

	5 Le C de la D à la 3 c. de son F.

C'est le coup juste de défense.

6 Le R roque.

Si les Blancs avaient poussé le P du F de la D 2 c., les Noirs, en donnant l'échec du F de leur R, eussent ou gagné un pion ou l'avantage de la position, en privant les Blancs de la faculté de roquer. D'un autre côté, si les Blancs, en jouant au 6ᵉ coup leur F du R à la 5 c. du C de la D, eussent voulu doubler un P aux Noirs, ils eussent donné l'attaque et beau jeu à leurs adversaires. (*Voyez la variante.*)

	6 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
7 Le P du F de la D 2 c.	

Même observation que ci-devant relativement au Pion doublé. BLANCS : 7 Le F du R à la 5 c. du C de la D. NOIRS : 7 Roquent. BLANCS : 8 Le F prend le C. NOIRS : 8 Le P prend le F. Les Noirs ont l'avantage de la position.

	7 Le F de la D à la 3 c. du R.

Partie égale, qu'il serait intéressant de continuer par correspondance.

Variante au sixième coup des Blancs.

BLANCS.	NOIRS.
6 Le F du R à la 5 c. du C de la D.	6 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
7 Le F prend le C : échec.	7 Le P prend le F.
8 Le F de la D à la 3 c. du R.	

Ils ne peuvent roquer sans perdre l'échange.

	8 Le P de la D 1 c.
9 Le F de la D à la 4 c. du F du R.	9 Le P de la D 1 c.
10 Le F de la D à la 3 c. du R.	10 Le F prend le F.
11 Le P prend le F.	11 Le F de la D à la 3 c. de sa T.
12 Le C de la D à la 2 c. de sa D.	12 La D à sa 4 c.

Les Noirs ont l'avantage.

Les variantes précédentes nous semblent établir d'une manière irrévocable, comme un point désormais acquis à la théorie, que, dans le début du Cavalier du Roi, le second joueur a toujours le choix entre deux systèmes de défense : l'un, qui consiste à sortir également le C du R à la 3 c. de son F., arrache à l'adversaire l'avantage du trait dès les premiers coups, et produit des situations analogues aux parties où le Pion du Roi n'est poussé qu'un pas au premier coup, toutes les attaques s'y faisant du côté où le Roi ne se trouve pas, et se réduisant à de simples gambits de la Dame, qu'il ne faut point accepter. L'autre défense, le C de la D à la 3 c. de son F, est à la vérité infiniment plus intéressante, mais donne beaucoup trop de prise à l'attaque, ce qui la rend moins solide et moins complète. Nous sommes même persuadés, qu'une fois notre système de défense devenant généralement connu, on jouera bien plus souvent le début du Fou du Roi, qui permet d'éviter ces situations ennuyeuses, et c'est ce qui nous a engagé, dans notre Traité, à donner beaucoup de soin au début du Fou, et à y rechercher de nouveaux modes d'attaque.

LE MAJOR J......,

Auteur des *Découvertes sur le Cavalier.*

La communication de cette partie du TRAITÉ SUR LE WHISTE, *est un don de M. Deschapelles au Directeur du* PALAMÈDE; *mais il ne porte aucune atteinte au droit de propriété, réservé au contraire très expressément. Aussi les fragmens inédits que nous publions ne peuvent-ils être reproduits sans une autorisation écrite de l'auteur.*

TRAITÉ DU WHISTE,

PAR M. DESCHAPELLES.

(Voir le Numéro précédent, du 15 Mars 1842.)

La première carte du défendeur ne doit pas légèrement sortir de sa main. Avant de rien livrer à sa mémoire, il doit établir le calcul de tout le coup, attendu la quantité de détails qui doivent lui rester dans le souvenir et la nécessité de procéder couramment, car hésiter ou s'interrompre au milieu du coup, c'est souvent se dévoiler, et toujours augmenter les chances d'oubli.

Il commence par noter, dans chaque couleur, les levées certaines ou possibles, les levées nécessaires ou indispensables; connaissant alors le maximum de ce qu'il a à espérer ou à craindre, en raison de la position de la partie, il ne se livre à aucune impasse, ou s'abandonne aux plus hasardeuses.

Le joueur qui n'agira pas ainsi, tombera dans de singuliers mécomptes; il manquera la partie avec un jeu sûr, ou se la verra enlever contre toute apparence.

Au début, président nécessairement certaines hypothèses, mais larges, flexibles, et disposées à recevoir toute modification qui va succéder. C'est le dégagement de l'inconnu, hâté par la réflexion et quelquefois favorisé par des circonstances fortuites, qu'une attention éveillée ne laisse jamais échapper.

On juge d'abord la distribution des couleurs; ensuite le gisement des cartes fortes; et quand l'analyse a parfait sa besogne, on passe à la combinaison pure et simple, à la manœuvre du coup, pour extraire ou conserver les rentrées et pour classer et échelonner la main.

Une fois là, tout est positif. Ce n'est plus le génie de Pascal ou de Newton, c'est l'esprit de Barême qu'il faut invoquer.

La difficulté a quitté le champ de l'imagination, cependant elle n'a pas disparu ; elle est descendue sur le terrain du savoir et de l'expérience. Celui qui aura négligé de s'y établir marchera d'erreur en erreur; il verra échouer les plus belles dispositions, ne trouvant point le ciment qui couronne son œuvre, et lui donne le fini et l'utile. En vain il appellera sa capacité au secours de son ignorance et de sa paresse, la capacité ne supplée pas l'érudition, elle l'emploie ; la capacité ne mène pas la charrue. Aussi, oserai-je affirmer qu'il est impossible de bien défendre l'Ingénu, sans en avoir fait une sorte d'étude et un long apprentissage.

Le talent du défendeur est, surtout, d'attirer le jeu sur ses couleurs, en l'éloignant des points où il se sent vulnérable; à la fin du coup, une quantité de levées va devenir le partage d'une rentrée (1) qu'il aura su conserver.

La perte d'une rentrée est si importante, qu'elle nécessite souvent un changement subit dans toute la conception d'un coup. Tel, jusqu'alors, a marché vers l'affranchissement et les grands résultats, qui, perdant sa réserve, est contraint d'enrayer sa marche, de courir à son propre salut, ses atouts, ses grosses cartes, qui devaient enfoncer et détruire; la chance a tourné, il faut à présent se hâter, les prodiguer à tort et à travers; faire ce qu'on appelle litière de soldats, se retranchant sur le tric, s'il est encore temps d'y prétendre, ou du moins sauvant la partie, qu'un moment d'obstination peut livrer.

Il n'y a rien à ménager, quand il s'agit d'abriter ses rentrées, quand il s'agit d'en détourner les assaillans. Comme la perdrix qui expose son corps, et s'en va criant et traînant l'aile pour éloigner le chasseur de son nid.

Tantôt, se laissant croire faible, on prendra de la plus haute des égales, pour ne pas dégoûter une attaque dont on sait n'avoir rien à craindre ; tantôt, on exagèrera sa force, en faisant connaître qu'on reste maître, pour désespérer et faire changer une direction dont on a mesuré le danger ; ici, on reculera l'entame d'une couleur pour engager l'ennemi à s'y jeter imprudemment ; là, on l'ouvrira effrontément pour l'empêcher d'y revenir; plus loin, on provoquera l'atout en jouant une couleur courte, ou bien, on jouera atout soi-même, pour que les adversaires, inquiets, se décident à vous faire couper; ailleurs, enfin, on s'enveloppera de replis, variant ses moyens pour ne jamais être deviné ; tenant compte du caractère de ses ennemis, et leur portant, surtout, des coups inattendus.

Avec de bonnes cartes, le défendeur doit procéder par la logique, par la force, et n'employer la déception que lorsqu'elle se présente d'elle-même, qu'elle ne le détourne pas de son chemin, de crainte d'a-

(1) Une rentrée est une carte forte pour prendre la main ; on peut la suppléer par une *communication*, quand les atouts sont épuisés.

voir perdu le temps à préparer un piége dans lequel on ne donnerait pas; et crainte qu'un plus habile ne l'égare tout-à-fait, en lui laissant toujours croire qu'il va se laisser saisir. C'est ici le cas d'appliquer la sentence : celui qui ne vit que de ruse, périra par la ruse.

Exposer quelques points pour gagner la partie, c'est de la tactique; exposer la partie pour gagner quelques points, c'est de la démence; exposer, enfin, la partie pour la gagner, on ne le doit même tenter que dans une position déjà désavantageuse.

Du moment qu'une position est bonne, il n'y a qu'à l'entretenir pour marcher naturellement à une amélioration graduelle; on ne doit même la compromettre qu'en partie, en face d'un résultat complet; il n'appartient qu'à un tact exercé de mettre l'enjeu en rapport avec ce qu'on peut acquérir. Le gain d'un royaume, par exemple, ne balancerait pas la perte que vous pourriez faire de l'héritage qui suffit à l'entretien de votre famille; et, peut-être, les arpens de terre de la Moscowa ne valent-ils pas les grains de sable ou les parcelles de craie de la Sologne (1).

Avec de mauvaises cartes, avec un jeu détestable, la conduite du défendeur doit être toute autre. La dissimulation est l'apanage de la faiblesse. Il faut bien chercher les ressources là où elles se trouvent, en trompant ses ennemis, en jetant la discorde dans leurs rangs, si l'on peut détourner leurs armes, si l'on peut sauver au moins sa vie!

Il y a des cas où la ruse peut être poussée bien loin sans cesser de trouver qui l'excuse; les perfidies de Bayonne ont soulevé l'animadversion universelle, même avant que la fortune les eût sévèrement punies, parce qu'elles se joignaient à une force qui aurait pu et qui aurait dû s'en abstenir; tandis que la postérité a passé rapidement l'éponge sur le machiavélisme d'Amédée de Savoie, dont l'existence était continuellement en jeu entre deux colosses violemment ébranlés.

J'admets donc le stratagème lorsqu'il se présente sous la main; je le préconise même lorsque la nécessité est là, qui parle; j'y mets une seule restriction, mais comme une barrière avec défense de la franchir; barrière à l'égard de laquelle il faut s'abstenir dans le doute, ne touchant sa limite que par exception, et ne prenant position qu'en deçà.

Je veux que les moyens qu'on emploie soient toujours convenables; qu'ils appartiennent au jeu ou qu'ils en découlent; je blâme une hésitation calculée, qui indiquerait une impasse ou un choix de cartes, là où il n'y en a pas; je blâme celui qui, pour éviter qu'on lui joue une couleur, ferait mine de la jouer lui-même. Je blâme enfin toute finesse qui n'est pas de bonne guerre, qui n'est pas acclimatée en bon lieu, ou qui ne serait point en harmonie parfaite avec la stricte droiture. D'ailleurs, ces finesses ne trompent qu'une fois; elles mettent en garde contre les yeux et le geste; elles détournent l'esprit de la bonne route, et nuisent en cela au développement de la vraie force; enfin elles appel-

(1) La Sologne est un pays stérile enclavé dans l'Orléanais.

lent la répression et ont fait maintenir à l'Ingénu une partie des règles qui ne semblaient pas devoir lui être applicables.

Le défendeur, quand il a dans la main la partie infailliblement gagnée, doit abattre; de même, avec un jeu sans ressource; je sais bien qu'il y a toujours la ressource d'une renonce, mais je n'en tiens compte, en présence du temps qui a aussi une valeur. Dans l'un et l'autre cas, outre le temps dont on fait économie, se trouvent la connaissance du jeu dont on fait preuve, et la suppression d'une sorte d'agonie dont l'inutilité entraîne le dégoût. Chacun hausse les épaules à la vue de joueurs qui, ayant gagné ou perdu évidemment, épuisent cependant les cartes jusques à la dernière, fatiguant mal à propos des adversaires qui finiront par éviter une partie vaine et désagréable.

Je crois avoir suffisamment traité la défense de l'Ingénu. Des préceptes particuliers ne lui sont point applicables, parce qu'elle est constamment relative, et que l'identité de positions ne s'y présente jamais. Dans un travail facile, c'est surtout à la direction qu'il faut s'attacher; la plus mince contention bien employée l'emporte alors sur de longues méditations en dehors le sujet, et l'esprit peut s'y passer d'étendue, pourvu qu'il n'y manque jamais de rectitude.

Quant aux détails sur la manœuvre des cartes, ils appartiennent au Whiste en général; on les trouvera dans les chapitres précédens(1); pour les appliquer à la défense de l'Ingénu, il ne s'agira que d'en retrancher ce qui concerne le partenaire, en appuyant un peu sur les moyens indiqués, d'induire en erreur et de dérouter ses adversaires, car ce concours éventuel est le seul qu'il reste à exploiter.

Nous voilà arrivés à l'attaque de l'Ingénu avec la satisfaction de pouvoir y être succincts, parce qu'elle rentre dans le Whiste; parce que, dans les cas spéciaux, il n'y a qu'à prendre le contre-pied de ce qui est indiqué pour la défense, et parce que son complément va se trouver dans la discussion et la décision qui terminent cet article.

Les assaillans ont la mission de jouer dans le fort ou dans le faible, d'après la place qu'ils occupent. Ils ont le droit de choisir cette place, le défendeur s'étant assis le premier; ce choix doit être dirigé dans l'intérêt commun, en raison des capacités réciproques, et sans choix personnel.

L'attaque dans le faible doit être confiée à celui qui a le plus d'habitude, qui est le plus classique; le jeu découvert à sa droite lui servant de boussole, il pourra prétendre ne jamais faire faute, et, chaque fois, porter à l'ennemi le coup le plus sensible.

L'impulsion lui appartient, parce que sa place veut qu'il soit éclairé le premier; il plonge dans les jeux et les voit bientôt tous les quatre, pour peu qu'aidé par un partenaire docile, il sache piquer l'adversaire au bon endroit, le forçant de s'expliquer, de quitter l'escarmouche et de courir à ses ressources.

---

(1) Les neuf derniers chapitres (inédits) intitulés, *la Doctrine*, contiennent les instructions relatives à la manière de faire valoir les cartes.

Le déguisement, la déception, il les emploie hardiment, parsemant les chimères dans l'esprit du défendeur, sans nuire à son associé, qui compte là dessus, toujours prêt à devenir complice et qui même ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'un commencement de réussite vient le mettre sur la voie.

En frappant sur le faible, c'est surtout des couleurs où il n'a rien qu'il doit chercher à partir ; en se jetant dans un pays tout-à-fait inconnu, il a plus de marge pour remplir son mandat de tout apprendre ; et d'un autre côté, les grosses cartes qu'il ne voit pas et qui sont probablement partagées, en les poussant les unes sur les autres, il va compromettre et aider à détruire la partie qui tombe dans l'embuscade.

Devant jouer dans le faible, à plus forte raison il devra jouer dans le néant, c'est à dire faire couper, et, par analogie, faire sortir les rentrées qui sont une espèce d'atouts. C'est ainsi qu'en détruisant la force motrice, il réduira les couleurs affranchies et tout un jeu à l'impuissance.

Comme on ne joue qu'une carte à la fois, ce sera le cas d'une logique serrée pour classer les coups d'attaque, portant en première ligne ceux qui doivent ramener la main, et ceux qui déterminent le concours.

Voilà les devoirs du principal assaillant ; il y a des choses qu'on n'apprend pas ; la vigueur de l'esprit ou le hasard vous les font trouver ; ici ce n'est point cela : le problème est posé ; ce sont des équations plus ou moins compliquées, mais qu'avec du travail on est sûr de résoudre. C'est un rôle écrit qu'il faut apprendre par cœur, le comprenant bien pour en suivre les nuances, et n'y introduire du sien que dans des occasions extrêmement rares, et pour ainsi dire ultra-légales.

A droite du jeu Ingénu, le rôle de l'assaillant n'a point de rapport avec ce que nous venons de recommander ; sauf la connaissance de treize cartes de plus, il rentre entièrement dans le Whiste à quatre. Il faut qu'il mesure la position, qu'il invente et qu'il rencontre juste. Une seule qualité est spéciale à la place qu'il occupe ; c'est une disposition constante à chercher les intentions de son partenaire, que nous avons dit devoir être éclairé souvent seul, mais toujours avant lui.

La mission de jouer dans le fort, il ne faut pas qu'il la remplisse servilement ; s'il affranchit les couleurs d'un jeu qui a de l'atout ou des rentrées, tout est perdu.

Il navigue au milieu des dangers et des exceptions ; ses fautes seront nombreuses, inévitables, difficiles à réparer, et souvent capitales, trompé qu'il est constamment par le défendeur, et de temps à autre par son partenaire. Heureux si, par une distribution de cartes qui en double la valeur, il peut souvent remettre la main à celui-ci pour en recevoir l'instruction et les moyens de concours.

Dans toute leur étendue, nos préceptes s'appliquent aux jeux ordinaires ; ils perdent une partie de leur valeur à mesure qu'une plus grande quantité de moyens s'accumule dans une seule main ; ils disparaissent enfin devant les jeux exceptionnels très puissans, qui peuvent forcer un résultat par eux-mêmes et sans secours étrangers. Ces jeux se jouent

comme un coup d'Écarté, on va au fait, on commande, et pour lors les devoirs du partenaire se réduisent à obéir et surtout à ne point contrarier.

J'entends dire à de très forts joueurs que, dans l'attaque de l'Ingénu, il fallait que le plus habile assaillant eût le jeu découvert à sa droite; ainsi, prétendent-ils, la position principale sera occupée d'une manière parfaite, tandis que de l'autre part, puisqu'on y doit faire faute, ce ne sera que du plus au moins.

A cela, on voit bien ce qu'il y a à répondre, et je ne m'y étendrai pas.

Il y a des usages ou des modes qui naissent et qui meurent sans motif raisonnable. J'ai vu, avec roi et dame, attaquer par la dame; avec tierce au roi, par le valet, etc. On prenait l'exception pour la règle. Qu'importe que cela soit mauvais, nuisible; c'est du nouveau que nous cherchons. Avec des idées de cette nature, on a substitué à d'autres époques l'architecture gothique aux modèles de la Grèce et de l'Italie; on a vu s'engouer pour Crébillon, pour Régnard, un peuple qui possédait Racine et Molière, et l'on voit les beaux sons et la mélodie engloutis sous une violente instrumentation, et mille et une petites notes en variation.

Pour revenir à notre affaire, j'y vois une seule chose bien démontrée. C'est que l'expérience d'un côté et l'imagination de l'autre ont, à l'Ingénu, leur place bien assignée.

Une grande préoccupation des assaillans concerne les exceptions auxquelles se livre le partenaire; il faut toujours y avoir l'œil, comme moyen d'initiation pouvant tenir à des circonstances qui ne sont encore connues que de lui. Dans le cas même où ces exceptions seraient introduites ou exécutées sans intelligence, elles exigeraient cependant qu'on s'y conformât, étant volontiers irréparables, ayant consommé le temps ou les ressources, ne laissant plus d'autre parti à prendre, et devenant comme une mauvaise créance dont on tire ce qu'on peut.

Avant de passer à la solution de la question qui termine cet article, j'en vais détacher et formuler ici un principe qui appartient à l'attaque comme à la défense, et qui fera prévaloir celle des deux qui saura en extraire la plus habile ou la plus heureuse application.

PRINCIPE FONDAMENTAL.

A l'Ingénu, les coups décisifs sont en faveur de la défense dans les premières levées, passant en faveur de l'attaque à mesure que le coup avance.

Ce principe a pour exigence :

1° Que le défendeur brusque, parce qu'il n'a plus rien à espérer sitôt que le concours est établi;

2° Que les assaillans patientent jusqu'à ce qu'ils se soient entendus pour agir.

Ces conséquences on les trouve partout; mais l'on ne saurait les présenter sous trop de formes, parce qu'elles sont l'âme de cette partie.

A présent j'arrive à une question qui est dans la bouche de tout le monde et que j'ai promis de résoudre.

Contrairement à ce que j'ai fait ailleurs, je joindrai la réponse à la demande; traitant ensuite séparément les paragraphes de celle-là.

S'il s'y trouve quelques répétitions, c'est qu'en faveur de l'ensemble on n'a pu les éviter.

QUESTION.

Entre les assaillans et le défendeur de l'Ingénu, de quel côté se trouve l'avantage?

RÉPONSE.

1° Entre joueurs de la troisième force, le défendeur a l'avantage *d'un dixième.*

2° Entre joueurs de la deuxième force, il y a *égalité.*

3° Entre joueurs de la première force, les assaillans ont l'avantage *d'un dixième.*

Cette solution semble bizarre; long-temps ma simplicité naturelle a cherché à lui résister; mais l'expérience était là, il a fallu obéir.

Je ne sais si les motifs que nous allons produire paraîtront péremptoires; car il y a beaucoup de choses que l'on sait, parce qu'on les a vues ou senties, mais que l'on ne saurait se flatter de démontrer. Peut-être faudra-t-il nous résigner à un petit nombre d'approbateurs, nous replier dans la satisfaction d'avoir proclamé une vérité, et dire comme tous les novateurs : nous pesons les suffrages sans les compter, et nous en appelons à Philippe à jeun, c'est à dire à une postérité éclairée.

(*La suite au prochain numéro.*)

JEU DE DAMES.

Le jeu de Dames n'a pas été aussi généralement pratiqué que les Echecs par les personnages les plus élevés de la société, cependant il a eu aussi de nobles favoris.

M. de Calonne, le spirituel et brillant contrôleur général des finances sous Louis XVI, jouait très passablement aux échecs, et au jeu de Dames il était devenu de première force. Esprit plein de ressources aux finances, il fit ses preuves devant notre assemblée des notables, trop prévenue ainsi que le public, pour le comprendre et le seconder. Il est présumable que, sous l'influence de Robert Peel, le même système préservatif d'une révolution aura chance toute différente devant l'aristocratie anglaise, grâce à son esprit éclairé, et instruite qu'elle est d'ailleurs par notre exemple de 1787.

En résignant ses fonctions publiques, M. de Calonne n'avait pas renoncé aux belles combinaisons. Il changea seulement de théâtre ; son public devint plus calme et plus silencieux. Manoury lui donna quelques leçons et l'éleva presque jusqu'à lui. Plus d'une fois le noble seigneur se plaignit, lui aussi, de sa grandeur, qui l'empêcha de hanter le célèbre café, rendez-vous de tous les joueurs de Dames ; il eût volontiers combattu avec *Mardochée*.... le marchand de cure-dents.

Retiré dans sa terre d'Hannonville, près Verdun, il y partageait la belle saison entre la chasse et le jeu de Dames, pour lequel il s'était créé un entourage qui le proclamait le *divin*.

Par une matinée du mois de septembre, au moment même où la meute impatiente remplissait de ses aboiemens la cour du château d'Hannonville, un élégant équipage, attelé de quatre chevaux superbement harnachés,

> Où tant d'or relevait en bosse,
> Qu'il éblouit tout le pays,

s'arrête devant le perron. Un cavalier de très bonne mine en descend, qui demande M. de Calonne. Les gardes chasse, valets du moment, s'empressent de l'introduire dans le salon, et après les premiers complimens l'étranger lui tint à peu près ce langage : « Monsieur, vous passez pour jouer » aux Dames à la perfection ; voulez-vous me faire la grâce d'accepter une » partie avec moi? Volontiers, » lui répondit le maître du château, sans lui demander ni son nom, ni son rang : les vrais amateurs en usent ainsi.

Le damier étant toujours un meuble en permanence dans le château d'Hannonville, la partie put commencer aussitôt. M. de Calonne perd ; l'étranger se lève, lui fait une profonde révérence, remonte dans sa voiture et s'éloigne. Le char du triomphateur était déjà loin, que M. de Calonne n'était pas revenu de sa stupéfaction. Il se remit triste et préoccupé à revoir le fatal endroit où la partie avait été compromise. On eût été fort mal reçu à venir lui parler de chasse à ce moment. Il regretta, seulement, d'avoir pu laisser s'éloigner un homme qui se vanterait peut-être de l'avoir vaincu au jeu où il attachait une si sérieuse importance, et sans savoir son nom : encore fort heureux si les indiscrétions de la victoire le lui livraient bientôt. Il jura que, dans quelque position qu'il le rencontrât, fût-ce même devant le roi, il saurait bien le contraindre à lui donner revanche.

M. de Calonne émigra comme presque toute la noblesse française. Cependant, rappelé par quelques affaires importantes à Paris, peu de jours avant le 9 thermidor, il sortait à peine de chez l'ami où il se cachait dans le plus strict incognito, lorsqu'au coin du boulevard il trouva le chemin barré par les sanglans tombereaux qui portaient les victimes de Robespierre à la hache infatigable de la place de la Révolution. Ses yeux se rencontrèrent avec ceux d'un gentilhomme qui paraissait indifférent à son sort et qui était attaché dans la première charrette. Il reconnut, à ne pouvoir s'y tromper, son joueur de Dames ; mais saisi d'effroi et plus mort que

vif, le parjure fut ce qui l'effraya le moins, et la pensée ne lui vint seulement pas d'aller lui demander compte de son ancienne victoire, comme il en avait fait si souvent le serment solennel.

M. de Calonne erra plusieurs années en Europe, et vint mourir dans sa patrie sous le consulat. Mais le jeu de Dames avait perdu, depuis long-temps, tout son prestige pour lui. Dans chacun de ses adversaires il retrouvait le gentilhomme qu'on menait à la guillotine, et, semblable à Macbeth, le spectre se dressait toujours en face de lui de l'autre côté du damier.

A Hannonville existait encore, il y a peu d'années, un vieillard presque centenaire, vieux serviteur de la maison de Calonne, à qui nous devons les souvenirs de cette visite, aussi présente à sa mémoire que si elle était de la veille. — Ce vieillard n'avait jamais voulu toucher un damier; rien ne l'aurait dissuadé que cela portait malheur.

VICES RECONNUS AUX CARTES A JOUER.

On a remarqué, dans les cartes à jouer, une différence sensible à la manipulation, que l'on ne peut attribuer qu'aux signes qui servent à en fixer la valeur. Plus elles sont chargées de coloris, comme les figures, moins elles se détachent facilement les unes des autres; elles ont au contraire une propension très marquée à rester adhérentes à la carte sur laquelle elles sont superposées. Il s'ensuit qu'en exerçant sur le jeu, avant de couper, une pression quelconque, vous dérangez le calcul des probabilités qui veut, qu'avec un jeu de piquet vous coupiez une figure dans la proportion de trois contre cinq, et qu'avec un jeu entier de cinquante-deux cartes, cette même chance soit de trois contre dix.

Cette légère nuance répétée souvent, devient une prime pour le joueur habile qui spécule dessus.

Au piquet vous êtes donc à peu près sûr, en coupant après une pression, d'imposer une basse carte au talon de votre adversaire. Beaucoup de personnes, en mêlant les cartes, les tourmentent de façon à établir ce qu'on appelle *le pont*, la moitié supérieure du jeu étant courbée, bombée, tandis que l'autre moitié, la partie inférieure, reste en ligne droite parallèle à la table; de façon qu'en coupant naturellement, sans réflexion, vous séparez juste les cartes au point d'intersection entre les cartes droites et les cartes courbes. On a vu des *Grecs*, suivant l'ancienne expression, user de ce moyen avec avantage, soit à l'écarté pour tourner le roi, soit au piquet pour vous laisser une mauvaise carte au talon, soit au whiste pour vous empêcher de tourner une figure. La disposition du joueur à qui vous présentez un jeu qui n'est pas bien tassé est souvent d'appuyer sur les cartes pour les aplatir avant de couper, et c'est ce moyen,

en apparence si légitime pour rétablir l'ordre altéré, qui est devenu lui-même une faculté exploitative. C'est faire soi-même *le pont*, quoiqu'il soit insensible à l'œil, par les raisons que nous avons déduites plus haut et dont chacun est à même de rechercher la preuve chez soi. Plus les cartes sont neuves, et plus la chance d'inégalité entr'elles se multiplie ; des cartes déjà jouées ont perdu une telle partie de leur sensibilité par le contact étranger qui les a émoussées, qu'elles ne présentent plus les inconvéniens que nous signalons. L'Amérique a devancé ici la prudence européenne : aux États-Unis, où le whiste est le jeu favori, on ne veut pas que l'atout soit fourni par le jeu qui donne ; on l'emprunte en coupant dans le jeu au repos. Ce n'est que remédier à demi au mal. La dernière carte peut toujours n'être qu'une basse carte ; mais, comme elle n'est atout que dans la probabilité de un contre trois, son importance est diminuée.

Nos cartes sont d'une nature très fine et très délicate. Elles ont peu de corps matériel : de là naît la puissance, sur le côté colorié, des aspérités et du glutineux. En Angleterre, où les cartes sont plus grandes et surtout plus épaisses, les mêmes inconvéniens ne sont pas à craindre. Il faudrait donc chez nous renoncer à la coquetterie de cartes si minces ; peut-être aussi par un fort glaçage, ou même un simple satinage, leur donnerait-on en dessous un poli et un uni semblables à ceux qu'elles ont par dessus.

Au toucher également il y a toujours eu quelque chose à dire ; car des personnes exercées, un aveugle même, distinguent avec les doigts les figures des autres cartes. Du même coup il faudrait aviser à corriger ces divers abus. Cela est possible et devient un devoir.

Les fabricans de cartes n'ayant pas d'intérêt à l'innovation, la négligeront ou n'agiront pas uniformément; mais l'autorité, entre les mains de qui l'on peut dire que passent toutes les cartes, par la formalité du timbre, doit exiger que l'on travaille de façon à enlever toutes les primes à l'immoralité. Son intervention ne doit pas se borner à être seulement fiscale ; qu'elle devienne vigilante et bienfaisante, elle ennoblira le but et le moyen.

Depuis long-temps, sans doute, cette imperfection de nos cartes à jouer a été reconnue, mais dans un cercle très rétréci de joueurs habiles monopoliseurs qui, sans autre concert qu'un intérêt commun, ont bien gardé le secret. Il fallait qu'il parvînt aux oreilles de l'honnête homme, pour que le cri d'alarme fût jeté ; malheureusement, les braves gens sont toujours les derniers à être informés.... et cela en bien d'autres choses.

LES COMÈTES. (1)

Loin de moi l'idée de faire une ascension vers les sublimes domaines de M. Arago. Je ne me mêle point des affaires du firmament ; elles se feront bien sans moi. Je respecte les comètes, et je ne les crains pas : il faut être César ou Napoléon pour les craindre ; il faut être Arago pour les découvrir. C'est autour de moi, dans un horizon de vingt pieds carrés, que j'épie le lever d'autres comètes, astres malins qui ont prédit et amené la ruine d'une multitude de Césars et de Napoléons du jeu.

M. Deschapelles, dans son admirable code du Wiste, aurait dû ajouter un chapitre spécial sur les comètes, ces fléaux de ce noble jeu. Sans avoir la prétention de remplir cette lacune, je veux signaler ces astres de maligne influence aux joueurs novices qui, se fiant sur leur talent, perdent tant de parties à quatre et à neuf, pour avoir négligé d'éclaircir le firmament de leurs clubs.

PHYSIOLOGIE DE LA COMÈTE AU WISTE.

La comète est ordinairement un monsieur de cinquante à cinquante-six ans, qui ne joue jamais qu'à la campagne ou en famille, à des enjeux modérés : sa figure est calme, son costume simple et propre, mais toujours arriéré de dix ans ; il parle peu et regarde la partie avec des yeux somnolens. Au Wiste à trois il ne daigne suivre que le jeu de celui qui *fait le mort ;* et avant que les treize cartes soient étalées sur le tapis, il annonce le nombre des *atouts* et des *honneurs*. La comète ramasse les mouchoirs, les cartes et les fiches qui tombent ; il offre du tabac lorsqu'on discute un coup dans un entr'acte ; il donne une plainte sourde au joueur qui se lève percé au cœur d'un *slem ;* il accorde un sourire au joueur qui arrache un *trick* désespéré ; il blâme l'attaque du *singleton* par une aspiration salivaire qui murmure dans le gosier. La comète a toutes les émotions du jeu sans en subir les inconvéniens. Si quelques épigrammes lui arrivent à bout portant de la bouche du joueur victime de son influence, la comète reçoit le coup avec un visage impassible et distrait ; quelquefois elle dit à sa victime insurgée : *Je ne vous croyais pas si superstitieux.* La comète se pose toujours en esprit fort qui n'a pas de préjugés.

Les comètes du firmament ne brillent que peu de temps ; elles font leur métier, et disparaissent à l'ordre de M. Arago, à nuit fixe, quand elles ont renversé un tyran. Les comètes du jeu sont tenaces et elles s'éternisent sur un fauteuil. Sous prétexte qu'ils n'ont pas de préjugés, ces astres aléatoires ne se font aucun scrupule d'accomplir une série de ca-

(1) Cet article étant la propriété du *Palamède*, ne peut être reproduit sans une autorisation écrite du Directeur.

tastrophes, sans accorder aux ruinés une indemnité légitime. Les comètes n'ont point d'entrailles, point de remords ; elles se lèvent à six heures pour dîner, et retournent à huit pour achever une victime dans l'exercice voluptueux de leur tranquille digestion.

On a long-temps agité, dans divers cercles, la question des comètes ; quelques esprits sages ont été d'avis de prendre des mesures énergiques pour écarter ces malignes influences qui jettent dans les jeux une si fâcheuse perturbation. Les résultats désirés n'ont pas été obtenus. Partout les comètes menacées dans leur existence de galeries, se sont révoltées contre la révolte des joueurs ; elles ont fait valoir leurs droits de membres ; elles ont cité l'article *Préjugé* du *Dictionnaire Philosophique* ; elles ont reparu plus terribles que jamais pour enterrer au Wiste les morts et les vivans. Un joueur courageux s'est rencontré dans la ville de ****, au Cercle de Popilius, et il a inventé le *para-comète*. Ce joueur se voyait démolir pièce à pièce et point à point, par une constellation de comètes formidables et vierges de préjugés. Il jouait le Wiste de première force ; personne, mieux que lui, ne savait sonder les arcanes de l'*impasse*, enlever au *mort* une dame troisième, en attaquant nonchalamment par le valet, avec l'as et le roi en mains ; dissimuler la force secrète du *vivant* pour se relever terrible, armé d'*atouts* victorieux ; établir entre les deux jeux la navette des *coupes* à la faveur d'une double *renonce* habilement ménagée ; personne, en l'absence des *as*, et ne se fiant qu'à des *dames troisièmes*, dévorées par une couleur longue, ne savait mieux que lui tromper les deux adversaires par une insolente attaque d'*atouts* visant au *slem*, et puis du haut de ses prétentions effrayantes, s'abaisser à glaner à la dérobée quelques *dix* passés rois, quelques *coupes* surprises, quelque *impasse* effronté, inouï, impraticable, et enlever ainsi la septième levée à la pointe d'un *treizième* inattendu. Ce joueur avait la conscience de son talent, et cependant, après chaque partie, il versait le plus jaune de sa bourse entre les mains de ses deux écoliers, lesquels se déclaraient tels pour donner à leur maître au moins cette fiche de consolation. En présence de pareils faits, il n'était plus permis de révoquer philosophiquement en doute la fatale influence d'une pléiade de comètes qui s'incrustaient sur le dos de l'habile et toujours ruiné joueur. L'infortuné se plaignit d'abord avec un accent doux qui aurait désarmé des tigres : oh ! quelle voix suppliante pourrait désarmer des comètes ! Celles-ci persistèrent, toujours en soutenant qu'elles n'avaient pas de préjugés. — Mais, leur dit la victime avec un organe déchirant, que m'importe, Messieurs, que vous n'ayez pas de préjugés? En attendant, vous le voyez, j'expire chaque jour devant vous ; je joue le rôle d'un gladiateur, et vous dévorez mes agonies ! Quel horrible plaisir trouvez-vous à ce spectacle de Romain du Bas-Empire ?

Les comètes secouaient la tête et prenaient du tabac ; on entendait vaguement murmurer sur leurs lèvres le mot superstition.

Le lendemain, au moment où l'habile joueur commençait sa partie en se félicitant d'avoir éloigné la constellation, il vit poindre à l'horizon le

trio de ses comètes habituées. Sa partie était superbe ; il avait gagné une *manche triple*, à *short-game*, et il n'avait plus qu'un point à faire pour gagner la seconde *manche* et la partie. Les comètes s'assirent. On coupa et on donna les cartes.

Le malheureux comètisé déroula son jeu ; il était superbe. Les comètes sourirent d'un air qui signifiait : Vous voyez bien que vous n'êtes qu'un obstiné superstitieux. Il trouva six atouts dans une main, et il eut deux *as* tués sous lui du premier coup. Le *rob* fut perdu et la partie après.

Eh bien ! dit-il en croisant les bras et se retournant vers les comètes, eh bien ! Messieurs, vous le voyez !

Une comète eut l'insolence de lui dire : Si vous eussiez attaqué par *atout*, vous auriez gagné le trick.

Ah ! s'écria l'infortuné, ceci est trop fort ! j'aurais dû *faire atout !* avec six *atouts* supérieurs rencontrés dans une main ! Quelle excuse de comète !

C'est bon ! ajouta le joueur, avec l'accent concentré d'un homme qui médite une vengeance.

Inutile d'ajouter que les autres parties furent emportées sur lui à triple carillon. Ses adversaires retournaient à chaque *donne* la couleur *trèfle*, couleur pleine de mystères que nul n'a pu sonder. Sur le tapis vert du mort, le vainqueur déroulait une effrayante série de trèfles, semblables à un vol de corneilles qui se seraient abattues sur un pré. Le perdant sentait à chaque instant, comme Damoclès, l'épée du *slem* suspendue sur sa tête ; et, s'il l'évitait, ce n'était que par un *roi* isolé, dernière et frêle ressource du désespoir.

Il faut dire que les comètes ont le double don d'être favorables aux uns et fatales aux autres ; leur influence serait neutralisée si elles portaient malheur à tout le monde. En général, elles n'agissent d'une manière funeste que sur les joueurs d'un tempérament nerveux ; leur action est nulle sur les joueurs d'un naturel lymphatique ou sanguin. Le joueur dont je raconte l'histoire avait des nerfs irritables comme des cordes de violoncelle ; le fluide cométique se développait sur eux dans toute sa puissance, et écartait continuellement les *atouts* et les *honneurs* de la pointe de ses doigts agités.

La vengeance éclata le lendemain.

A l'heure de leur lever du *club*, les comètes trouvèrent leur victime quotidienne enveloppée d'un paravent chinois de deux mètres de hauteur, et elles s'arrêtèrent stupéfaites au milieu du salon. Le chef des comètes proposa de faire le siége de la place et d'ouvrir une brèche au rempart. L'agent préposé à la police du cercle s'y opposa, disant que chacun était libre d'abriter son malheur derrière la muraille de la Chine, si cela lui semblait bon. Les comètes se désespéraient en entendant les éclats de rire de leur victime, qui accablait de *slems* ses anciens vainqueurs, que nulle influence ne protégeait cette fois.

Au bout d'une semaine de vaines tentatives, les comètes donnèrent leur démission, et s'affilièrent dans un autre cercle, où leur terrible réputation n'avait pas encore percé.

Je trouve le fait suivant dans le manuscrit de mes mémoires inédits qui ne paraîtront jamais.

A Florence, en 1835, j'avais l'honneur de faire souvent mon Wiste avec le général Macdonald, le général Tchichakoff et le nonce du pape, S. E. Felice Angeli. On me pardonnera de dire, sans amour-propre, que j'étais plus fort que mes trois adversaires. Cependant, malgré ma science bien reconnue à Paris et à Londres, et qui n'admet pour supérieure que l'invincible combinaison de M. Deschapelles, je perdais chaque soir tous mes *robs* avec une mystérieuse fatalité.

Souvent, la nuit, pensif sur les rives de l'Arno, je réfléchissais sur ce malheur acharné, demandant à l'ombre de Dante, qui a expliqué tant de mystères infernaux, de vouloir bien m'aider à m'expliquer le mien.

Un soir, comme je venais de perdre le *trick* avec la *quatrième majeure d'atouts septième*, j'avisai à ma gauche un monsieur, endormi d'un œil, et suivant mon jeu du coin de l'œil resté ouvert.

On sait que les plus formidables comètes sont les comètes qui dorment à côté d'un joueur. Contre celles-là point de salut.

Ma comète florentine était d'un âge mûr, et elle portait, comme dans l'ancien régime, une queue dans un ruban noir. Le costume de la comète était complet.

Tous les soirs, ce monsieur orné d'une queue suivait mes cartes, et me détruisait à vue d'œil.

Je pris des informations sur lui, et j'appris que c'était un homme d'un grand talent, et mon compatriote, M. Pons, directeur de l'Observatoire de Florence !

Quel trait de lumière !

M. Pons avait été attaché vingt ans à l'observatoire de Marseille, sous la constellation de M. Tullis. Il avait appris l'astronomie à l'école nocturne du ciel. Il portait les étoiles dans sa tête. La générosité du règne impérial accordait alors vingt-cinq louis à toute personne qui découvrait une comète. Napoléon, qui ne craignait pas les boulets, redoutait les comètes, et il les faisait dénicher à tout prix aux avant-postes du firmament. M. De Laplace secondait le faible de l'empereur, et il avait ordonné dans toute l'étendue de l'empire français une chasse aux comètes. L'observatoire de Marseille, voisin des astres, était donc un poste de prédilection.

M. Pons devint le fléau des comètes; lorsqu'un bout de queue luisait dans le Scorpion, la Vierge, l'Ourse, l'Orion, M. Pons le saisissait à deux mains, et le dénonçait à M. De Laplace, qui lui envoyait un mandat de vingt-cinq louis sur le receveur-général. En 1809 et 1810, la récolte des comètes dépassa toutes les espérances de M. Pons; il en éclatait dans chaque constellation. A la vérité ces comètes n'avaient pas une grande valeur personnelle à l'œil nu, et bien souvent elles ne vivaient que l'espace d'un soir, comme les belles-de-nuit; mais il suffisait qu'on eût surpris leur passage au vol pour qu'elles fussent payées comme une comète de Jules-César. M. Pons fit donc une petite fortune avec l'aide du ciel. Il

conquit une place honorable dans la science astronomique, et il y a même quelque part, dans les abîmes de l'infini, une comète qui porte son nom, et que nous devons voir reparaître en 2782, à trois heures vingt minutes du matin.

Voilà donc ce mystère ! m'écriai-je comme un finale d'opéra. Allez gagner au Wiste, dans le voisinage de M. Pons ! Hélas ! j'avais déjà perdu assez d'argent pour lui payer trois comètes, et mes ressources étant épuisées, je me vis contraint, un soir que j'étais sur le point de faire faillite, de lui dire en provençal, *ana veiré un paou su l'Arno se li siou.* (*Allez voir si je suis sur l'Arno.*) M. Pons ouvrit ses deux yeux à ce coup d'éperon de la langue maternelle, et trop fort sur l'article comètes pour se méprendre sur le sens de mon invitation, il se leva mélancoliquement et se confondit bientôt dans l'atmosphère nébuleuse du salon. J'ajoute, seulement pour la forme, que, dès ce moment, je reconquis pièce à pièce l'argent perdu par l'acharnement de M. Pons. Un jour plus tard, j'étais forcé de donner à Florence le spectacle d'un grand joueur de Wiste battu par un nonce du pape, et ruiné !

Il y a des joueurs d'une faiblesse incurable qui gagnent toujours ; ceux-là ont attaché, à leur mouvement de rotation autour de la table, un de ces terribles satellites qui tournent avec le joueur et le suivent dans sa révolution, comme la lune fait avec la terre. Ces comètes ainsi affiliées à un ami, ces lunes à queue, *lunæ caudatæ*, comme dit Pétrone, pesant de tout leur poids sur l'océan des cinquante-deux cartes, amènent dans le jeu de leur joueur un continuel flux et reflux d'*atouts.* Tant il est vrai que les plus grands phénomènes de la nature sont tous reproduits dans un ordre inférieur, et sous d'imperceptibles proportions ! Mystère partout ! On m'a montré à Londres deux comètes qui avaient fait fortune à Calcutta, en servant ainsi de lunes à plusieurs *étoiles* de la compagnie des Indes (1). Les *étoiles* partageaient avec les lunes leurs énormes bénéfices quotidiens. Sir William Bentinck se vit contraint à faire accorder à ces deux astres errans une pension de 200 livres sur la caisse du chancelier de l'échiquier ; ce ne fut qu'à cette condition que nos comètes indiennes rentrèrent en Europe. Sir William, administrateur éclairé, avait découvert qu'elles avaient une action maligne même aux échecs. Lorsque Boy le Syracusain fut battu à Venise par le plus mystérieux des joueurs d'échecs, il mit sa défaite sur le compte du diable. Certainement le diable y était pour quelque chose, mais il était représenté par une comète bulgare placée contre Boy. Sir William connaissait cette histoire. Un jour notre grand Labourdonnais perdit devant moi une partie avec un prince russe auquel il ne donnait que la *Tour.* Il me regarda de travers, et me traita de comète. Moi ! De ma vie je n'avais reçu un pareil coup de la bouche d'un ami. Vous êtes injuste, mon cher de Labourdonnais, lui dis-je ;

---

(1) Les actionnaires de la compagnie des Indes sont distingués selon leur puissance, par une, deux, ou trois étoiles.

oui, il y a ici une comète, c'est évident puisque vous avez perdu ; regardez en face et vous la verrez. Le prince russe coudoyait un voisin signé comète de pied en cap : c'était un Turc de la suite de Reschild-Pacha ; mais un Turc occidental, avec des sous-pieds et un paletot ! ! ! De Labourdonnais reconnut son erreur astronomique et me serra la main.

Puisse mon travail modifier, sinon anéantir un fléau qui désole les clubs ! Tels sont mes vœux, je n'ose pas dire mes espérances, car nous vivons dans un temps où trop de comètes abondent ; et nous pouvons dire aujourd'hui ce que Virgile disait pour les joueurs d'osselets de son temps :

Non alias diri toties arsere cometæ !

MÉRY.

LES JEUX DE HASARD.

« La France est aujourd'hui un bois plein de filoux ; on ne saurait jouer » dans presque aucune maison du royaume, sans s'exposer à être volé.

» Les palais des grands ne sont pas plus sûrs que les maisons des plus » petits particuliers. Les fripons se sont introduits partout et se trouvent » partout. »

Ce n'est pas moi qui dis cela, chers lecteurs ; si j'avais à le dire, ainsi que beaucoup d'autres choses du même genre à peu près, je sais bien que les lois de la politesse me commanderaient l'emploi de l'euphémisme, dont il est essentiel à présent d'acquérir l'habitude ; mais cela se trouve dans un ouvrage intitulé : *Histoire des Grecs* (grec est synonyme de filou au jeu) ; or, vous saurez que l'*Histoire des Grecs* fut imprimée en 1758, et nous sommes en 1842, ce qui est bien différent..... quant à la date.

Peut-être quelques personnes, et même beaucoup de personnes, diront-elles que de nos jours il y a aussi des *Grecs* ; qu'on en rencontre surtout dans la bonne compagnie ; que même, il y a trois ou quatre ans, plusieurs jeunes joueurs à gants jaunes furent surpris trichant de la meilleure grâce du monde, avec des cartes préparées.

Ni vous, ni moi ne dirons le contraire ; mais que l'on demande à vous et à moi, si les susdits jeunes gens sont aux galères : que répondrons-nous ? que nous en doutons, attendu que ce sont des *filoux bien nés*. Et si l'on nous dit qu'il n'y a plus de privilége de naissance ni d'autres, vous et moi sommes obligés de répondre : que sans doute cela devrait être, attendu que cela se trouve écrit quelque part ; attendu que cela fut promis nombre de fois depuis un demi-cent d'années. Mais que les écritures et les promesses ne sont pas des raisons pour que cela soit ; attendu que, depuis un demi-cent d'années, il s'est trouvé que les faits et les hommes ont été souvent en opposition avec les droits et les devoirs ; que tels hommes ont été en opposition avec eux-mêmes ; que..... enfin une kirielle de *que* logiques, toujours démolis par le terrible argument : pouvez-vous empêcher cela ?

Ainsi, vous et moi, ne multiplions pas nos *que* logiques, menacés du même argument. La règle du *que* retranché dans le rudiment de la langue latine, appliquons-la à la nôtre. Cette règle offre du moins l'avantage incontestable d'abréger le discours, en le débarrassant de phrases péniblement emmanchées et lourdes comme du plomb.

Revenons à l'*Histoire des Grecs*, histoire qui, sous le rapport du style, ne peut pas même entrer en comparaison avec les mémoires du *Grec* Grammont, lequel, à l'âge de quatre-vingts ans, semblait se glorifier de ses vices, probablement pour faire école d'élégante immoralité. Il forma d'excellens élèves, doués au reste de prodigieuses dispositions pour profiter de cette brillante éducation.

L'historien des *Grecs*, après avoir dit qu'il a évité de nommer les personnes qui figurent dans son ouvrage, ajoute : « Les noms des principaux per-
» sonnages, écrits en toutes lettres, auraient pu faire trouver ici le bisaïeul,
» le grand-père, le père, l'oncle, le neveu, le cousin d'un grand nombre de
» mes lecteurs. » Ne perdons pas de vue que cela fut imprimé en 1758.

Il poursuit ainsi : « Beaucoup d'honnêtes gens qui tiennent un rang distin-
» gué dans le monde, voyant, par cette histoire, qu'ils doivent leurs charges
» et leur poste aux friponneries de leurs pères, n'auraient pu la lire sans
» horreur..... — 1758 !

» Peut-être que ce n'est qu'à sa quatrième génération, qu'une postérité is-
» sue d'un sang grec, peut être entièrement purgée de cette gale de la filou-
» terie, et comme depuis le Mississipi nous ne sommes encore qu'à la pre-
» mière, voilà ce qui fait sans doute que l'espèce existe dans son entier. »

Qu'y a-t-il de commun entre les *Grecs*, la filouterie et le Mississipi, grand fleuve qui coule en Amérique ?

Il est bon de savoir que, depuis 1717 jusqu'à 1720, beaucoup de gens crurent que le Mississipi était le Pactole. Il le fut pour un petit nombre ; mais l'immense majorité y fit naufrage. Parlons sans figure, le système de Law, en enrichissant quelques joueurs, causa la ruine de je ne sais combien de milliers. Et du créateur de ce système, qu'en dire? qu'en penser?

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable sur les calculs des jeux de hasard ; joueur raffiné autant qu'habile joueur ; capable sur ce point de tout entreprendre et de tout cacher ; également actif et infatigable aux jeux de dés, de cartes, etc. ; qui à une table de jeu ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par calcul ou par prévoyance ; mais au reste si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin, un de ces esprits remuans et audacieux qui semblent être nés pour changer le monde financier.

Il fut donné à celui-ci de tromper en France les trois ordres de l'Etat, en les rendant joueurs effrénés, et de prévaloir contre les argumens de quelques logiciens financiers.

Quand une fois on a trouvé moyen de prendre la multitude par l'appât de la finance, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours sans regarder qu'ils allaient à leur ruine ; et leur subtil conducteur qui, en faisant le docteur et le prophète, vit qu'il avait tellement enchanté la France, qu'il en était regardé comme le sauveur.

Je ne vous raconterai pas la série trop fortunée de ses entreprises, ni les fameuses victoires de son papier sur l'argent, ni ces trois ou quatre années d'aveuglement de joueurs qui ont étonné l'Europe. C'était le conseil de la logique d'instruire les gouvernans à ne point quitter le sens commun, même en finance. Elle voulait découvrir, par un grand exemple, tout ce que peut le sophisme financier, combien il est naturellement captieux, combien fatal à toute autorité gouvernementale.

La logique avait presque deviné jusqu'à quand devait durer l'assoupissement du sens commun, et quand aussi devait se réveiller la France.

Et cet homme qui avait endormi la France, avait nom Law !!

Fils d'un orfèvre d'Édimbourg, il ne voulut pas exercer le métier de son père, n'éprouvant de goût que pour le métal qui en fait la base. Il se constitue joueur ; il joue à Londres, il y gagne ; il vient à Paris, établit une banque de Pharaon chez la célèbre courtisane Duclos où l'on jouait très gros jeu ; il gagne (1).

Les soins importans qu'il donnait à sa banque de Pharaon, ne l'empêchèrent pas de jouer dans d'autres salons ; il y gagnait. Le lieutenant de police d'Argenson lui ordonna de sortir de Paris, *sous prétexte qu'il en savait trop au jeu*..

Il va jouer à Gênes, à Venise, etc. ; partout il gagne.

Il va proposer au duc de Savoie, Victor-Amédée, l'établissement d'une compagnie qui paierait en billets les dettes de l'Etat. Le duc répond qu'il *n'est pas assez puissant pour se ruiner.*

Ce qu'avait refusé le duc de Savoie, parut très acceptable au duc d'Orléans, alors régent de France (2).

De tout temps, la France fut assez riche pour se ruiner, se refaire et recommencer. Les ministres passés et présens savent cela sur le bout de leurs doigts. Ils savent aussi que la ruine de la France n'est pas celle de tout le monde.

Le fameux joueur calculateur, accueilli par le régent, établit en 1716, et en son propre nom, une banque qui, en 1718, est déclarée banque du roi. En 1719, les actions de cette banque valaient quatre-vingts fois tout l'argent qui pouvait circuler dans le royaume ; c'était superbe..... pour ceux qui, songeant au lendemain, avaient réalisé leurs actions. Mais les vrais joueurs ne songeant qu'à jouer au jour le jour, savent-ils ce que c'est que demain ?

En 1719, Law, homme à millions, et à ce titre, membre de l'Académie des sciences, devient Français par lettres de naturalisation, catholique, apostolique et romain, contrôleur général, marguiller de l'église Saint-Roch, et fait cadeau à ladite église de la somme de trois cent mille livres en papier.

Cent mille écus ! voilà de quoi légitimer bien des opérations financières ! Celles de Law étaient d'ailleurs si respectables ! Aussi les théologiens molinistes déclaraient-ils que l'anathème lancé par l'église contre l'usure, ne s'étendait pas au commerce des actions.

Ainsi, le clergé pouvait faire ce petit commerce en sûreté de conscience. C'est ce que firent bien des membres de ce premier corps de l'État et de hauts dignitaires ! Des évêques, des archevêques, des cardinaux, faisaient antichambre chez l'homme-finance, dont on vendait le portrait gravé. Au dessous du portrait se trouvaient les vers suivans :

Sous l'auguste et sage Régence
D'un prince aimant la bonne foi,
Law, consommé dans l'art de régir la finance,
Trouve l'art d'enrichir les sujets et le roi.

---

(1) Law était beau, grand, bien fait, plein de grâce et d'agilité ; il excellait dans tous les exercices du corps, et particulièrement dans le jeu de paume. Appliquant le calcul au jeu, il y fit, sans déloyauté, des gains considérables. (*Law et son système de finances*, par A. Thiers, 1826.—*Encyclopédie Progressive*, de J. Coste.)

(2) Il est juste d'ajouter que ses ministres lui proposaient la banqueroute comme unique expédient. Le régent résista noblement, se regardant comme lié par les engagemens du feu roi. S.-A.

Enrichir les sujets et le roi! on ne tarda pas à s'apercevoir que le poète s'était trompé de moitié au moins; mais, en attendant, l'homme-finance jouissait amplement d'une gloire immense. Les plus hauts personnages de l'Etat deviennent ses courtisans.....

La réunion des joueurs eut lieu, pendant long-temps, dans la rue Quincampoix; ensuite sur la place Vendôme. Ce fut alors que, par humanité, le prince de Carignan, démontrant au pouvoir les accidens qui pouvaient résulter par suite des embarras de la circulation, proposa son hôtel de Soissons. Il fit construire dans le jardin bon nombre de baraques, dont la location lui valut au bout de l'année un petit profit de 500 mille livres. Un petit bossu, qui avait mis sa bosse en location, avait gagné un capital de 150 mille livres.

Qu'est devenu le petit bossu? Peut-être un grand personnage. N'était-il pas un seigneur Mississipien? Ne pouvait-il pas, comme tant d'autres, faire souche d'une famille blasonnée? Sa bosse était-elle un obstacle à ses moyens de plaire à une jolie demoiselle? à une? que dis-je? Il ne doit avoir eu que l'embarras du choix : 150 mille livres!! Alors, comme aujourd'hui, les jolies filles savaient apprécier le mérite de 150 mille livres. Il y a bien des chiffons dans 150 mille livres. Il y a bien de la coquetterie dans les jeunes têtes féminines de toutes les époques, et de l'orgueil et de l'ambition! Donc..... qui pourrait se flatter de connaître les limites de ces deux petites passions? 150 mille livres sont de bons auxiliaires à ces deux penchans vivaces.



Nous n'avons pas trouvé ce portrait du petit bossu dans les galeries de Versailles. Il appartient aux célébrités, mais pas précisément aux gloires de la France. C'est un commissionnaire au Mont-de-Piété qui nous a communiqué l'original dont nous présentons la copie fidèle à nos lecteurs. Nous ne savons comment au juste ce portrait a pu se trouver en possession du commissionnaire au Mont-de-Piété. Nous doutons qu'il ait prêté dessus une somme équivalente à celles que sut frapper le bossu sur son propre dos. Mais nous avons des raisons de penser que, sans vouloir s'en vanter, le commissionnaire est de la descendance du bossu. A la rondeur de ses épaules il y a transmission physique comme dans les goûts moraux de toujours prêter, et à gros interêt...

Vaste sujet de réflexions plus ou moins philosophiques, plus ou moins sérieuses, plus ou moins assaisonnées de plaisanteries, voire de calembourg! Contentons-nous de remarquer combien devait être nombreuse la clientèle de la bosse-pupitre, pour avoir produit au petit bossu la somme de 150 mille livres, qui aujourd'hui représenterait bien au delà de ce chiffre.

« Là, s'assemblaient les plus vils coquins et les plus grands seigneurs, tous » réunis et devenus égaux par l'avidité. »

C'est dans les mémoires de Duclos que se trouve ce passage. La réflexion qui le termine trouvera son application à toutes les époques où la cupidité sera amorcée par l'espérance de grands profits ; et si à l'avantage des profits procurant toutes les jouissances matérielles, se joignent pour les *heureux*, les jouissances de l'amour-propre s'enivrant de la considération, tribut ordinaire payé aux succès financiers sans examen d'origine, oh! alors on verra... on verra..... ce que nous voyons, qu'une infamie grandement lucrative ne saurait être une flétrissure, à moins que ce ne soit aux yeux des vrais philosophes; mais leur opinion ne compte pas.

Les joueurs de ce grand jeu, placés sur la roue de la fortune, montaient et descendaient avec une rapidité qui tenait du prodige.

« Il fut facile à ceux qui savaient le *secret du mystère*, de s'enrichir au » gré de leurs désirs, en dépouillant impunément de leurs biens les anciens » possesseurs.

» On peut dire que c'est sans mérite et sans travail que des gens tout-à-fait » inconnus dans le monde, s'en rendirent les propriétaires. »

Ce passage se trouve dans l'histoire du système des finances, sous la minorité de Louis XV, ouvrage imprimé en 1739, par un témoin du grand jeu public.

Que veut dire l'auteur par ces paroles : « Le *secret du mystère?* »

Soupçonnait-il des friponneries ourdies en haut lieu? Les soupçons planaient-ils sur des grands seigneurs, sur des dames de haut rang? Avait-il mieux que des soupçons? Il est probable qu'il savait bien des choses; mais pouvait-il les dire en 1739? Vaste champ pour les imaginations!

Oh ! combien vont se promener les nôtres! Car nous autres avons été témoins de tant de friponneries au jeu de la bourse, friponneries partant de haut lieu ! sans compter les ruses diplomatiques de ce coquin de télégraphe qui..... Hé bien! ne voilà-t-il pas un *qui*, placé de manière à en amener plusieurs autres?... Allons pas plus de grâce pour les *qui* que pour les *que*. Ne perdons pas de vue que le silence n'est pas défendu. Revenons au jeu de 1720, ou plutôt aux résultats de ce jeu.

Il furent terribles les résultats; des milliers de familles ruinées, quelques centaines enrichies outre mesure; un luxe effréné et scandaleux chez les joueurs heureux, parmi lesquels on comptait beaucoup de laquais de grands seigneurs. Ces gens là avaient-ils été instruits du *secret du mystère* par leurs maîtres ou par leurs *maîtresses*, femmes de grands seigneurs?

Et les susdits laquais se trouvèrent, par suite de ce jeu, subitement possesseurs de carrosses à eux, et placés dans l'intérieur étonné de les y voir ; et plus d'un, par une ancienne habitude, se dirigea vers le marche-pied de derrière.

Le cocher de Law, ayant fait un jeu considérable, demanda son congé.

— Tu es donc bien riche? lui dit Law ; mais si tu veux me servir encore, je quadruple tes gages.

— Je vous donnerai réponse demain matin, car aujourd'hui je joue mon va-tout.

— Soit : mais, en tout cas, je te prie de choisir ton remplaçant.

Le lendemain, le cocher arrive vêtu comme un grand seigneur ; il était suivi de deux cochers en livrée.

— Monseigneur, dit-il à Law, voici deux domestiques que je vous présente pour conduire votre carrosse.

— Mais je n'en ai besoin que d'un.

— Sans doute, mais je garderai celui que vous ne prendrez pas, pour ma maison.

Le cocher, à la cinquième ou sixième génération, reçut d'un généalogiste des lettres de noblesse. Nous serons discret et ne nommerons pas cette grande famille.

LAVERPILLIÈRE.

NÉCROLOGIE.

Le premier article de ce triste genre que nous avons la douleur d'enregistrer dans cette nouvelle série du *Palamède*, est pour le Nestor de l'échiquier français, M. le chevalier Brisout de BARNEVILLE, ancien commissaire des guerres, qui avait fait, en 1778, la guerre de l'indépendance avec Washington et Lafayette. Il est mort à Paris le 24 du mois dernier, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

Dans l'ordre de la nature, c'était assurément à notre respectable doyen à nous coûter de pareils regrets ; mais ils n'en ont pas été moins pénibles pour les amateurs d'échecs, qui, tous à peu près, avaient eu occasion d'apprécier, pendant cette longue carrière, les qualités sociales de cet aimable vieillard.

Il était le seul resté debout parmi nous qui pût dire : « J'ai joué avec Philidor ! » Il en recevait le Cavalier, et, quoique nous ne l'ayons vu jouer que dans un âge déjà avancé, son jeu nous rappelait une école pure et sévère. A l'exception des neuf derniers mois qu'il passa sur le lit de douleurs, exempt d'infirmités apparentes, il se mêlait gaîment à nos jeux où, comme l'anneau patriarchal, il rattachait deux siècles ensemble. Aussi indulgent pour les fautes que bon juge du mérite, il laisse parmi nous un vide difficile à combler.



VARIÉTÉS.

Le Cercle des Echecs de Paris a son aubaine des approches de la belle saison. Elle lui attire la visite de ses plus chers correspondans de la province. Cet hiver nous avions été à peu près réduits à ne vivre qu'entre nous; l'étranger ne nous visita guère, et nos compatriotes des départemens semblaient avoir au cœur redoublement de tendresse et de constance pour leurs dieux hospitaliers. Grâces soient donc rendues au printemps, puisque cette saison des amours doit être aussi celle des échecs! Il est un peu hâtif cette année, et le beau soleil de mars, qu'on dit pourtant dangereux, a rapproché de nous, même avant la première hirondelle, nos émules les plus éloignés. Ils ont ranimé nos parties et réchauffé l'ardeur de la galerie, facile à fatiguer quand les combattans sont toujours les mêmes. La Provence nous a rendu le général Guingueret, qui court de victoire en victoire par des combinaisons prudentes, lentement calculées. Sedan nous a prêté pour quelques jours M. Bernard-Gridaine, un des plus constans protecteurs et amis de nos divers jeux de combinaisons. M. Hermann a pu sortir de notre place forte de Strasbourg, où l'on voit bien qu'il n'a pas déposé ses armes sur les glacis. Cet amateur distingué semble avoir été détaché sur la frontière, comme pour tenir en échec les populations de l'Allemagne qui, en mettant le pied sur notre sol et en franchissant ce Rhin qui n'est plus l'objet aujourd'hui que d'un commun amour, rencontreraient en lui, sur le champ clos des soixante-quatre cases, un si rude joûteur, qu'il leur serait ensuite permis de penser que, aux dépens de la réserve, nous avons peut-être engagé imprudemment nos meilleures troupes aux avant-postes.

Malheureusement nos joueurs ne savent pas s'astreindre, comme les enfans plus mémoratifs de l'heureuse Albion, à retenir par cœur leurs parties pour les écrire ensuite. Si nous ne plaçons *ad hoc* un historiographe auprès d'eux, leurs hauts faits s'éteignent dans l'obscurité, ne dépassant pas les limites de notre Cercle, où ils sont aussi à l'étroit que dans le fameux cercle de Popilius. C'est vraiment perte et misère pour les colonnes du *Palamède*.

Les temps héroïques sont déjà bien loin de nous, où si puissans athlètes luttaient ensemble, que nous pouvions dire avec le poète :

Cesse de vaincre ou je cesse d'écrire.

On concevait alors la fatigue des trompettes de la renommée. Aujourd'hui notre ambition, se mesurant au sujet, serait satisfaite de pouvoir transmettre seulement quelques beaux fragmens des parties contemporaines. Si décidément les auteurs eux-mêmes ne veulent pas nous assister dans cette tâche, à l'aide de pieuses fraudes, nous serons obligés de dérober..... pour la postérité.



M. W. Lewis, le premier joueur d'échecs de la Grande Bretagne, que ses occupations éloignèrent long-temps de la pratique de l'échiquier, et qui vient de faire une longue et douloureuse maladie, est aujourd'hui en pleine convalescence. Il peut même s'occuper de refondre ses divers ouvrages sur les échecs, en un Traité complet auquel il va mettre la dernière main.

Les souscripteurs à qui il a fait un appel, connaissent le mérite de l'auteur : c'est dire assez qu'ils y ont répondu. En France même, où les livres anglais ont si peu de débit, il y aura exception en cette circonstance.

Dans son nouveau Traité, M. Lewis doit introduire *la seconde série de ses leçons* pour les forts joueurs. Cet ouvrage, publié en 1834, est devenu très rare. Il complètera, dans les conditions les plus favorables, le nouveau Traité qui contiendra nécessairement le meilleur système d'attaque et de défense dans les différentes ouvertures du jeu, auxquelles M. Lewis ajoutera ses judicieuses remarques et les plus intéressantes variantes. Nous savons déjà que le *gambit Muzio* a particulièrement fixé son attention.

Les problèmes, ces pages si attachantes des livres d'échecs, sont toujours une des parts les plus soignées des œuvres de M Lewis. Il s'est adjoint, pour en fournir une plus grande quantité d'inédits, un ami dont les preuves sont faites depuis long-temps.

Ce n'est pas au directeur de cette *Revue*, mais au caissier même que les souscripteurs français doivent désormais s'adresser. Nous nous félicitons si nos compatriotes continuent à montrer le même empressement. Il n'est en cette circonstance que l'acquit d'une dette sacrée envers MM. les *Gentlemen* anglais si parfaits pour notre *Palamède*. La réciprocité n'est ici qu'un tribut de la reconnaissance.



Nous avons été souvent pressés de questions au sujet de l'automate joueur d'échecs qui, après avoir fixé l'admiration de l'Europe, fut en Amérique, il y a une vingtaine d'années, montrer ce prodige de la mécanique enfanté dans une civilisation avancée.

Le secret de l'automate a été révélé après son départ, et le merveilleux n'eût plus existé pour lui dans notre société ; il a donc agi fort prudemment en ne risquant pas une nouvelle apparition. Mais il n'en est pas moins vrai que ce chef-d'œuvre, quoique dépourvu du pouvoir surnaturel, ne peut pas avoir disparu complètement de dessus le globe. C'est bien le moins, d'ailleurs, qu'il atteigne les bornes de la vie humaine, lui qui n'est ni chair ni os, et dont la nature est toute végétale et métallique.

Il fit sa première entrée dans le monde en 1770. Son auteur, le baron de Kempelen, le montra d'abord à Presbourg, et dès ce moment on regarda comme un enfantillage le canard digérant de notre célèbre Vaucanson. Acheté par le grand Frédéric pour une merveille, il livra son secret, et ne fut plus traité qu'à la façon du singe que le dauphin avait d'abord pris pour un homme. Relégué dans le fond d'un garde-meuble prussien, d'où la présence de Napoléon à Berlin le retira, pouvait-il rêver une plus glorieuse résurrection?

Le prince Eugène Beauharnais en fit l'acquisition et le réintégra dans son ancienne splendeur germanique.

Acheté ou loué ensuite par Maëlzel, le célèbre mécanicien, il reprit ses courses vagabondes en France et en Angleterre. De là il passa l'Atlantique.

Nous avons long-temps possédé un joueur d'échecs très intelligent qui fit son éducation au Café de la Régence, où, après avoir perdu son patrimoine au trente et quarante, il était devenu professeur d'échecs, vivant uniquement de trois à quatre francs qu'il y gagnait journellement. Nous l'appelions *Mulhouse*, du nom de sa patrie. Le directeur de cette *Revue* lui a l'obligation par-

ticulière de l'avoir initié aux premières grandes combinaisons du jeu, par une démonstration pratique renouvelée fréquemment. *Mulhouse* était émule de Mouret et de Boncourt, c'est à dire de première force après Labourdonnais.

Maëlzel n'eut pas de peine à l'embaucher. *Mulhouse* et l'automate, l'un portant l'autre, c'est bien le cas de le dire, firent voile pour l'Amérique. Tous les grands États au Nord et au sud de Panama, furent les nouveaux théâtres de leurs exploits. Enfin, après dix ans d'excursion dans ces riches contrées, nous apprîmes un jour la mort de *Mulhouse* à l'île de Cuba. Et trois mois après Maëlzel, effet du chagrin ou de la fièvre jaune, le suivit dans la tombe ; l'automate n'ayant pu se laisser aller aussi facilement à cette double cause de mortalité, tout nous porte à penser que ce corps, dont l'âme s'est envolée, pourrit aujourd'hui dans quelque magasin de la Havane, où peut-être on a déjà oublié tant de gloire et de renommée.....

Nous attendons des renseignemens certains pour achever notre article. Espérons qu'il ne sera pas nécrologique, et que nous serons bientôt à même de faire savoir à nos lecteurs si tant de perfections sont encore de ce monde... ou revenues de l'autre.



Nous trouvons dans le *Chess-Player's Chronicle* (Chronique des Joueurs d'Échecs), de Londres, les détails du dîner anniversaire donné à Liverpool, en février dernier par le Club des Échecs de cette ville. Cinquante convives s'y trouvaient réunis à *Clayton-Arms Hôtel*. Il est bon de savoir qu'après les clubs de la Métropole, le club de Liverpool tient le premier rang dans les trois royaumes-unis par le nombre de ses membres et le talent de quelques uns de ses joueurs. L'an dernier il ne comptait que cinquante-sept sociétaires; il en possède aujourd'hui près de cent.

Le directeur de cette *Revue* a eu occcasion de le visiter cet été. C'est même là qu'il a joué les deux seules parties qu'il a pu faire en Angleterre à ce dernier voyage. Elles ont été imprimées plusieurs fois en anglais ; aussi n'aurons-nous pas un grand effort à faire pour en donner plus tard la reproduction. C'est M. Mongredien, notre collaborateur, qui voulut bien, comme président du Cercle, nous offrir galamment le combat et en faire les honneurs. Notre séjour dans cette ville a été trop court pour consacrer deux séances aux échecs; aussi nous fut-il pénible de refuser la partie de M. le docteur Morrisson, qui partage avec M. Mongredien la supériorité aux échecs comme la présidence du Cercle. Honneur aux sociétés où le mérite donne le rang!

Nous ne perdrons jamais souvenance de l'excellent accueil dont nous fûmes l'objet. Il nous est également flatteur de penser que nous n'y avons pas été oublié, et la preuve en est évidente dans le passage suivant, extrait littéralement du journal anglais :

« M. Lavin : A l'immortelle mémoire de Labourdonnais! A M. Saint-
» Amant, le premier joueur d'échecs de France, après lui ! — Il a d'ailleurs
» manifesté l'intention de continuer la publication du *Palamède*, dont notre
» digne président devient un des collaborateurs; aussi demande-t-il à for-
» muler ainsi le toast :
» A M. Saint-Amant et au *Palamède* ! »

(*Cheers*—Acclamations.)



SOLUTIONS

DES PROBLÈMES DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

N° XI.

BLANCS.	NOIRS.
1 La D à la 2 c. de son F.	1 Le F à n'importe quelle case, voire même prenant le P de la D.
2 Le P du R 2 pas : échec et mat.	

N° XII.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le F à la 5 c. du R.	1 Le R à la 4 c. de sa D.
2 La T à la 5 c. du C de la D : échec et mat.	

N° XIII.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le C à la 5 c. de la T : échec.	1 Le R à la 4 c. de son F.
2 La D prend le P du R : échec.	2 Le R prend la D.
3 Le C à sa 3 c. : échec et mat.	

N° XIV.

BLANCS.	NOIRS.
1 La T à la 4 c. du C : échec.	1 Le R à la 4 c. de la T.
2 La T à sa 4 c : échec.	2 Le R prend la T.
3 Le C à la 5 c. du F : échec.	3 Le R à la 4 c. de la T.
4 Le P du C 2 pas : échec et mat.	

JEU DE DAMES.

SOLUTION DU PROBLÈME INSÉRÉ AU PRÉCÉDENT NUMÉRO, PAGE 175.

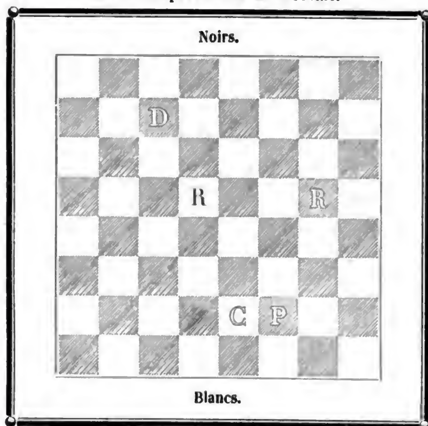
BLANCS.	NOIRS.
1 — 25 à 20.	1 — 14 à 34, prend 2 P.
2 — 27 à 21.	2 — 26 à 17, prend 1 P.
3 — 35 à 30.	3 — 24 à 44, prend 2 P.
4 — 33 à 11, prend 4 P.	4 — 6 à 17, prend 1 P.
5 — 49 à 7, prend 4 P.	Les Noirs ont perdu.

Le directeur du *Palamède*, rédacteur en chef,
SAINT-AMANT.

IMPRIMERIE D'ÉDOUARD PROUX ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, 3.

XV.

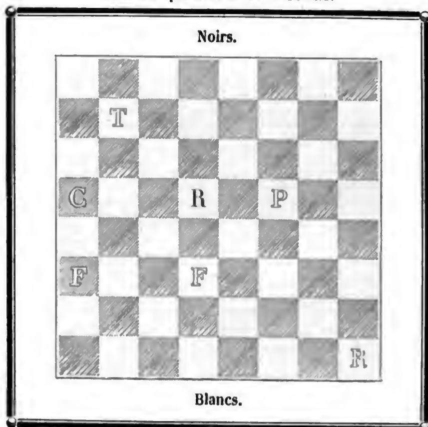
De la composition de M. d'Orville.



Les Blancs font mat en deux coups.

XVI.

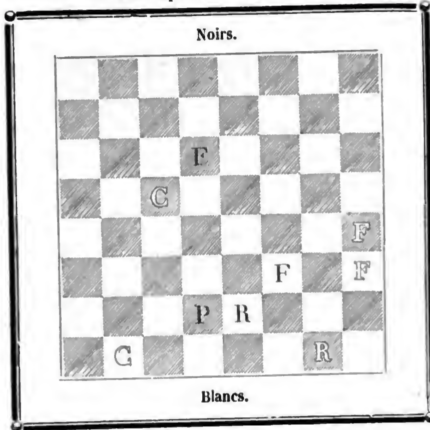
De la composition de M. d'Orville.



Les Blancs font mat en deux coups.

XVII.

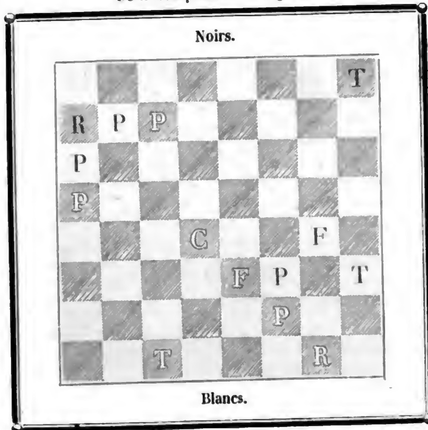
De la composition de M. d'Orville.



Les Blancs font mat en quatre coups.

XVIII.

De la composition d'Allgaier.



Les Blancs font mat en cinq coups.

LE PALAMÈDE.

COURS D'ÉCHECS.

QUATRIÈME LEÇON.

PREMIÈRE SECTION. — DIXIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
3 Le P du F de la D 1 c.	3 Le P de la D 2 c.

Le dernier coup du Noir est un coup de défense dont l'invention appartient à M. Lewis. Voir le 2ᵉ volume du *Palamède*, 1837, p. 369.

4 Le F prend le P.	4 Le C du R à la 3 c. du F.

Si, à la place de prendre avec le F, vous aviez pris avec le P, le Noir aurait pris le P du F de votre R donnant échec, et le coup suivant il aurait fait échec au R avec la D à la 5 c. de la T du R, il aurait regagné la pièce et pris une bonne position.

Le Noir sort son C dans le but de regagner son P en prenant votre F. Dans cette situation vous avez plusieurs coups à jouer; M. Lewis a fait sur un grand nombre une analyse habile et savante, Nous ne ferons que les indiquer.

Si vous jouez la D à la 3 c. du F du R il prend le F avec le C et roque le coup suivant. Si vous faites échec avec la D à la 4 c. de sa T il joue le P du F de la D 1 c. Dans cette position vous pouvez prendre le P du F du R avec votre F par échec, mais le Noir retire son R à la c. du F et son jeu est préférable.

Si vous jouez la D à la 3 c. de son C il roque, et si vous prenez le P du C de la D avec votre F il prend le F avec le F, et ensuite il porte la D à sa 6 c. et vous fait une attaque à laquelle vous ne pouvez pas résister.

Si vous poussez le P de la D 2 c. il prend le P avec le P, et vous le reprenez avec le vôtre. Dans ce cas il vous donne échec avec le F à la 5 c. du C de la D, et le coup d'ensuite il prend votre F avec le C, ce qui lui donne toujours l'attaque.

5 La D à la 3 c. de son C.	5 Le R roque.

La D portée à la 3 c. de son C défend le F qui serait pris par le C, et attaque le P du F du R.

Le Noir roque pour défendre le P du F du R et mettre en jeu sa T.

6 Le C du R à la 3 c. du F.	6 Le P du F de la D 1 c.

Voir : *A New treatise of chess ; By George Walker. Third édition, page* 88.

Le Noir pourrait jouer le C du R à sa 5 c. à la place du P du F de la D 1 c. Dans ce cas vous pousseriez le P de la D 2 c. et auriez beau jeu. Il pourrait aussi sortir le C à la 2 c. de la D pour soutenir son P du R. A ce coup vous répondriez en poussant le P de la D 1 c.

7 Le F du R prend le P du R : éch.	7 La T prend le F.

Au lieu de prendre le F avec la T le Noir pourrait jouer le R à la c. de la T. Dans cette supposition vous devriez jouer de la manière suivante :

Le P de la D 2 c.	Le P prend le P.
Le P du R 1 c.	La D à la 2 c. du R.
Le R roque.	La T prend le F.
Le P prend le C.	La D prend le P.
Le P prend le P.	

Votre jeu serait préférable à celui du Noir.

8 Le C du R prend le P du R.	8 La D à la 2 c. du R.

Si, à la place de jouer la D à la 2 c. du R, le Noir prend le P de votre F du R échec, vous jouerez le R à la c. de son F, car si vous preniez le F avec le R il porterait son C à sa 5 c., il vous ferait échec de deux pièces, et vous perdriez le C du R qui dans cette position est le soutien de votre partie.

9 La D prend la T : échec.	9 La D prend la D.
10 Le C prend la D.	10 Le R prend le C.

Vous pousserez le P de la D 2 c. et le coup suivant celui du F du R 1 c. après, vous jouerez le R à la 2 c. de son F pour soutenir les P dans leur marche. Votre position est très bonne. Quant à la valeur vous avez un P de plus. Deux petites pièces valent une T et 2 P.

Variante au 5e coup du noir.

BLANC.	NOIR.
	5 Le C prend le F.
6 La D prend le C.	6 La D à la 4 c. du C du R.

Si, à la place de prendre avec la D, vous prenez avec le P, le Noir a plus beau jeu.

Le Noir aurait pu prendre votre D avec la sienne au lieu de jouer sa D à la 4 c. du C du R. Dans ce cas vous auriez joué comme il suit :

Le P du R prend la D.	Le C de la D à la 2 c. de la D.
Le P du F de la D 1 c.	Le C à sa 3 c.
Le P du C de la D 1 c.	

Si vous aviez joué le P de la D à la place de celui du C votre partie eût été compromise.

7 Le P du C du R 1 c.	7 Le C à la 2 c. de la D.

Le Noir pourrait retirer son F à la 3 c. du C de la D à la place de jouer le C à la 2 c. de la D, mais vous auriez joué également le coup suivant :

8 Le P du F du R 2 c.	8 La D à la 3 c. du F du R.
9 Le C du R à la 2 c. du R.	9 Le P du F de la D 1 c.

Si le Noir, au 9e coup, au lieu de pousser le P du F de la D 1 c. avait roqué, vous auriez poussé le P de la D 2 c., et votre jeu eût été bien développé.

10 La D à sa 3 c.

Vous retirez la D à sa 3 c. pour la porter ensuite à la 3 c. du F du R, ce qui vous donnera une bonne position.

ONZIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
	3 La D à la 2 c. du R.

Ce coup du Noir est un bon coup de défense; il vous empêche de pousser le P de la D 2 c.

4 Le C du R à la 3 c. du F.	4 Le P de la D 1 c.

La sortie de votre C à la 3 c. du F est un bon coup. Si, à la place de ce coup, vous aviez joué le P du F du R 2 c., le Noir aurait pris le C de votre R avec son F, vous auriez pris son F avec la T, et votre adversaire, en portant la D à la 4 c. de son F, aurait gagné une pièce. Dans la supposition que vous poussiez 2 c. le P du F du R, le Noir ne pourrait pas prendre le P avec le P sans s'exposer à une attaque difficile à défendre, comme l'on pourra juger par les coups suivans :

	Le P du R prend le P.
Le P de la D 2 c.	La D prend le P du R: échec.
Le R à la 2 c. du F.	Le F du R à la 2 c. du R.
Le C du R à la 3 c. du F.	Le C du R à la 3 c. du F.
La T à la c. du R.	Le C du R à sa 5 c.: échec.
Le R à la c. du C.	Le C à la 6 c. du R.
Le F prend le C.	Le P prend le F.
Le C de la D à la 2 c. de la D.	La D à la 5 c. du F du R.
Le C de la D à la c. du F du R.	Le R roque.
Le C prend le P.	

Le Noir a plus beau jeu quoique avec un P de moins.

Analysons maintenant la position au 4e coup du Noir. Le P de la D 1 c. est un bon coup de défense. Si, à la place de ce coup, il avait fait échec en prenant le P du F du R avec le F, vous auriez pris son F avec le R. Il aurait fait échec au R en portant la D à la 4 c. du F du R, mais vous auriez poussé le P de la D 2 c. et le coup d'ensuite vous auriez pris le P du R avec le C, ce qui vous aurait donné beau jeu.

Cette remarque telle que je viens d'indiquer, a été faite par Salvio. Voir *Trattato del gioco di Scacchi di Salvio. Napoli*, 1604, page 44.

5 Le P de la D 1 c.	5 Le C du R à la 3 c. du F.
6 Le R roque.	6 Le F de la D à la 3 c. du R.

Dans cette position la partie peut être considérée comme égale. Si au lieu de roquer vous portez le C du R à sa 5 c. le Noir roquera et aura meilleur jeu.

Variante au 4e coup du blanc.

BLANC.	NOIR.
4 Le C du R à la 3 c. du F.	4 Le C du R à la 3 c. du F.

Cette variante est donnée par Philidor.

En jouant votre C à la 2 c. du R à la place de le jouer à la 3 c. du F du R, le Noir prendrait le P du F de votre R par échec, et le coup d'ensuite il ferait échec en portant la D à la 4 c. du F de la D. Il prendrait votre F, et aurait un P de plus avec une bonne position.

5 La D à la 2 c. du R.	5 Le P de la D 1 c.

S'il vous attaquait le P du F de votre R avec son C vous pousseriez le P de la D 2 c. et établiriez 2 P au centre.

6 Le P de la D 1 c.	6 Le P du F de la D 1 c.

Vous auriez pu pousser ce P deux pas et occuper le centre pour un moment ; mais vous n'auriez jamais pu conserver cette position.

Le Noir aurait pu jouer le F de la D à la 5 c. du C du R, et alors vous auriez dû jouer le P de la T du R 1 c. pour déloger son F ou le forcer à faire pièce pour pièce. En général, il ne faut jamais, lorsque vous pouvez l'empêcher, laisser gêner vos pièces par la direction des F.

7 Le P de la T du R 1 c.	7 Le P de la T du R 1 c.

Ces P ont été joués de part et d'autre pour empêcher les F de venir gêner les C.

8 Le F de la D à la 3 c. du R.	8 Le F prend le F.
9 La D prend le F.	9 Le F à la 3 c. du R.
10 Le F prend le F.	10 La D prend le F.

Vous voyez ici l'utilité du P poussé au 7e coup ; car sans cela il pourrait a présent jouer le C du R à sa 5 c. en attaquant votre D, et ensuite pousser le P du F de son R pour le mettre en action. Ces sortes de temps sont précieux à saisir, surtout dans les parties où l'adversaire vous a forcé de sortir vos C devant vos P.

11 Le C de la D à la 3 c. de la D.	11 Le C de la D à la 2 c. de la D.
12 Le R roque.	12 Le R roque.

Cette partie est égale. Le Blanc a conservé l'avantage du trait. Celui des deux joueurs qui pourra le premier mettre en action le P du F de son R en le poussant 2 pas, aura l'avantage de la position.

Les onze débuts que nous venons d'analyser présentent des variantes bonnes à jouer pour celui qui a le trait lorsqu'il ne fait pas avantage, parce qu'il conserve long-temps la supériorité du trait, sans faire aucun sacrifice ; mais s'il fait l'avantage d'une pièce, cette partie n'offre pas une attaque assez forte pour embarrasser, dès le commencement, l'adversaire.

La défense préférable à toutes les autres, comme nous avons vu, est celle indiquée au onzième début. Le premier néanmoins et le dixième fournissent les moyens pour soutenir l'attaque, et même d'arriver à une remise.

PROBLÈMES.

(Ces mats ont le seul mérite d'avoir été faits en jouant.)

NEUVIÈME PROBLÈME.

Position.

BLANC.	NOIR.
R à la 2 c. de sa T.	R à la c. de sa T.
D à la 4 c. de son F.	D à sa 2 c.
T de la D à sa 4 c.	T à la c. du F du R.
C à la 7 c. du R.	T de la D à sa c.
P à la 2 c. du C du R.	P à la 2 c. de la T du R.
P à la 3 c. de la T du R.	P à la 2 c. du C du R.

Le Blanc donne mat en trois coups.

DIXIÈME PROBLÈME.

Position.

BLANC.	NOIR.
R à la 6 c. du F de la D.	R à la 4 c. de la T de la D.
C à la 3 c. de la D.	P à la 5 c. de la T de la D.
P à la 3 c. de la T de la D.	P à la 4 c. du C de la D.
	P à la 6 c. du C du R.

Le Blanc donne mat en trois coups.

SOLUTION DES PROBLÈMES DE LA TROISIÈME LEÇON.

(Voir le numéro du 15 Avril 1842.)

SEPTIÈME PROBLÈME.

BLANC.	NOIR.
1 La D à la 7 c. du R : échec.	1 Le R à la 5 c. du F.
2 La D à la 5 c. du R : échec.	2 Le C prend la D.
3 Le F à la 2 c. de la D : échec et mat.	

HUITIÈME PROBLÈME.

BLANC.	NOIR.
1 La T du R à sa 5 c. : échec.	1 Le P prend la T.
2 Le F à la 3 c. de la D.	2 Ce qu'il peut.
3 La T prend le P de la T du R : échec et mat.	

CALVI.



LES ÉCHECS EN ALLEMAGNE.

Nous avons reçu la confirmation la plus éclatante de l'avantage que M. Deschapelles remporta à Berlin, à la suite des batailles d'Iéna et d'Eylau, en 1806, en donnant aux plus forts joueurs prussiens jusqu'à la Tour! le fait fut allégué dans le premier numéro du *Palamède* de Labourdonnais, page 23, et ce n'est pas de Berlin, trop édifié à cet égard, mais de Londres que surgirent des doutes. Ils amenèrent la provocation à Pion et deux traits que M. Deschapelles ne craignit pas de proposer aux Anglais; défi dans lequel nous fûmes mêlés, ce qui redoubla nos regrets de le voir avorter.

Aujourd'hui nous tenons des détails précis sur cette glorieuse visite de notre maître au club d'échecs de Berlin, d'un témoin oculaire et qui nous a assuré qu'il n'était pas le seul, parmi ses compatriotes, à se rappeler ces jours néfastes. Tout en nous déclarant le récit du *Palamède* parfaitement exact, il est tout naturel que les vaincus fassent leurs réserves pour le temps présent. Il y aurait cruauté à leur contester de ne pas accepter un état permanent d'infériorité aussi marqué.

Nous devons de notre côté déclarer avec franchise qu'il est à notre pleine connaissance que le jeu des échecs a fait en Prusse de grands progrès depuis 1806.

Deux réunions consacrées aux échecs existent en ce moment à Berlin. D'abord le club où joua M. Deschapelles, rue des Chasseurs, n. 10, dont l'origine se perd dans la nuit des temps; il est plus nombreux que son rival fondé en 1827; mais celui-ci possède les amateurs les plus forts. Sous le titre pastoral de « *Société d'amateurs au Jardin des Fleurs*, » il voit au printemps revenir les fidèles dans ses bosquets fleuris et sur sa verte pelouse en dehors de la porte de Postdam. Pendant les quartiers d'hiver, l'amour des échecs n'est sans doute chez eux qu'à l'état méditatif. Il avait été question de fondre les deux sociétés en une seule; mais ce projet, qui eût été d'un avantage commun, paraît aujourd'hui abandonné.

A l'ancien club, on trouve fonctionnant tous les soirs trois ou quatre échiquiers, sur lesquels M. le major Carisier est le plus habile combattant. Nous n'oserions pourtant pas jurer que M. Deschapelles n'y pût recommencer son expérience avec le même succès.

Du reste, Philidor, 60 ans avant M. Deschapelles, avait été à Berlin où il avait joué devant le Grand-Frédéric en donnant la pièce, avantage auquel il avait gagné contre M. le marquis de Varennes et le plus fort des joueurs prussiens de cette époque.

Les amateurs des échecs en Prusse, comme tous les Allemands en général, ne se bornent pas à remuer les pièces d'ivoire et d'ébène: la pensée marche, encore bien que les doigts soient immobiles. L'étude théorique les occupe au moins autant que l'exécution pratique. Cela explique parfaitement comment ils peuvent se contenter d'un cercle fermé par les frimas au moins la moitié de l'année. Nous donnerons, dans notre prochain numéro, l'analyse d'un gambit de Roi, qui sera une excellente preuve de la connaissance par-

faite qu'ils ont du jeu. Le vétéran docteur Bledow, le jeune Heydebrand de la Lasa, le capitaine Mayet, MM. Hanstein et Schorn, entre qui n'existe que de l'émulation et pas de rivalité, car ils sont étroitement unis d'amitié, ce qui n'est pas toujours l'ordinaire, seraient des joueurs d'échecs remarquables partout. Ils ont chacun un caractère de jeu différent et qui leur est particulier. Le docteur Bledow, dont la bibliothèque des échecs n'est surpassée que par celle de Georges Walker, préside, par son amour des recherches et de l'analyse, à tous les travaux de ses compatriotes. Le Calabrois, d'après la nature de son jeu, pourrait bien être son auteur favori. Le gambit de la Dame n'a plus de secrets pour le capitaine Mayet. Malheur à vous, si vous osez vous engager dans un gambit du Roi avec M. Hanstein : il prend longuement son temps, il est vrai, mais aussi, quelle mémoire et quelle rectitude sur le terrain de Muzio ! M. Heydebrand, à l'âge où l'on n'est encore qu'un écolier (vingt-trois ans), est passé maître bien reconnu. Il réunit la vigueur de la jeunesse à la sagesse de l'âge mûr ; aussi ne s'effraye-t-il pas des plus longs calculs. Vulnérable sur un seul point, si vous avez affaire à lui, débutez par le pion de la Dame deux pas. Il produit l'effet de la tête de Méduse sur cet excellent amateur. C'est une légère tache qui est assez commune à ses compatriotes, de pousser généralement trop loin l'affection ou l'horreur pour tels ou tels coups. Il est sans doute permis d'avoir des préférences, mais elles ne doivent pas être si sensiblement marquées. M. Heydebrand prépare un ouvrage que nous lirons cet automne, sur les débuts et les fins de partie. Comme écrivain, il comblera le vide produit il y a deux ans par la mort de Bilguer, une des célébrités du cercle, dont la brochure, sur le début du Cavalier, n'avait que le tort d'être trop exclusivement consacrée à une seule variante qui encore a perdu tout son intérêt comme généralement condamnée.

Les noms que je viens de citer se sont naturellement trouvés dans le comité qui dirigea le défi par correspondance, entre Berlin et Posen, en 1839 et 1840; nous donnerons plus tard à ce défi une place dans nos colonnes, ainsi qu'à celui entre Hambourg et Breslau qui n'est pas entièrement terminé, mais dont le résultat est déjà prévu : chaque ville gagnera une partie ; d'après l'examen que nous avons fait des deux jeux, s'il n'y a honte de défaite pour personne, il n'y a pas non plus à se féliciter d'avoir produit au jour des parties qui ne peuvent donner une idée que très inférieure sans doute au mérite des combattans.

C'est Berlin décidément qui tient dans toute l'Allemagne le sceptre des échecs. Aussi attachions-nous un grand intérêt à faire connaître ses supériorités. On peut apprécier maintenant le reste de ces fortes têtes allemandes, dont le célèbre Allgaier a été le Philidor.



LES ÉCHECS AUX ÉTATS-UNIS.

Les habitans des Etats-Unis ne sont pas impunément d'origine anglaise. Comme les nobles insulaires ils ont le goût des échecs et les cultivent avec succès. Le *Palamède* fait autorité sur le continent américain comme sur l'ancien continent.

Dans les Etats du Nord, c'est l'importante place de New-York qui, au milieu de ses immenses transactions commerciales, trouve encore quelques momens à donner à nos paisibles exercices. Il est vrai que New-York possède un ancien membre du Cercle des Echecs de Paris, M. Shulten, dont le nom est toujours vivant au milieu de nous. Il avait rang parmi les vingt plus forts amateurs : ces places-là ne se prennent pas facilement. Il a joué avec Labourdonnais, et c'est lui que les Anversois, faisant abnégation complète de sentimens rancuneux, chargèrent de nous apporter nos diplômes de membres honoraires du club d'Echecs de la ville d'Anvers. Il les passa à la frontière sous les monceaux de lauriers qu'il venait de cueillir sur les échiquiers de la Belgique.

M. C. Vezin, à Philadelphie, passe pour un très habile joueur. Nous ne le connaissons encore que de nom.

La Nouvelle-Orléans a long-temps possédé un club fort nombreux. La fièvre jaune y fit de douloureux ravages, et le reste de ses membres s'est dispersé sans doute pour échapper au fléau.

M. Ernest Morphy, notre correspondant, y entretient le feu sacré. Nous possédons de lui des matériaux fort intéressans qu'il avait adressés à Labourdonnais et que nous avons ramassés sur cette illustre tombe. Nous nous proposons de les mettre au jour à l'occasion de la défense du Gambit-Cochrane, quand nous traiterons cette partie. Il a été assisté dans ses travaux par MM. Ford et Rousseau. Ce dernier, d'après des informations récentes qui nous parviennent de la Nouvelle-Orléans, est d'un talent aux échecs que nous pouvons apprécier : il vient de faire, avec chances égales, près de cinquante parties contre M. Shulten qui, de New-York, avait été lui porter un cartel. De fort belles parties en sont nécessairement résultées ; nous regrettons de n'avoir pas été mis à même de les placer sous les yeux de nos lecteurs. Les bords du Mississipi n'ont pas souvent retenti de si intéressantes luttes. Puissent ces belles contrées se remettre de leur commotion financière et commerciale! Un état constant et durable de paix et de tranquillité peut seul développer à la fois, avec la civilisation, le goût et la pratique du jeu des échecs.



DERNIÈRE CAMPAGNE DE LABOURDONNAIS.

Nous avons reçu de notre providentiel collaborateur George Walker, qui possède les seize dernières parties jouées à Londres par Labourdonnais jusqu'à la veille de sa mort, les six parties qui sont les plus remarquables de cette triste et dernière campagne de notre ancien maître. Sous ce titre nous les reproduirons toutes six. Et cependant, pour nous servir des expressions de l'écrivain anglais :

« Il est bien démontré aujourd'hui que, dans ce dernier voyage, La-
» bourdonnais n'était plus lui-même. Son esprit était en partie paralysé
» par la peine et la maladie, et les ombres de la mort prochaine obscur-
» cissaient déjà les traits de lumière de ce génie expirant. Ce n'était plus
» le Napoléon d'Arcole, de Marengo et d'Austerlitz ; mais le Napoléon de
» Leipsick et de Waterloo, succombant sous l'empire des circonstances
» malheureuses et d'une destinée dont la mesure était comblée. »

Nous donnons aujourd'hui deux parties : la première jouée avec M. Georges Walker et la seconde avec M. Poppert, citoyen hambourgeois, fixé depuis long-temps en Angleterre où il est justement considéré comme un des plus forts joueurs d'échecs. Nous espérons mettre à même tous nos lecteurs de juger le talent de M. Poppert, non seulement en exposant sous leurs yeux quelques unes des belles parties qu'il a pu faire, mais encore les études auxquelles il s'est livré sur le jeu d'échecs, et notamment sur les parties de pions et deux traits, avantage auquel il passe pour invincible en Angleterre et simplement pour invaincu parmi nous. Nous ne pouvons oublier si vite le fameux défi de M. Deschapelles en 1836.

Nous croyons devoir accompagner ces parties de quelques notes qui en feront mieux ressortir les beautés, tout en signalant les défauts dont elles ne sont pas plus exemptes que les autres. Le tribut de l'imperfectibilité humaine est inépuisable. Il commença avec notre premier père et ne finira sans doute qu'avec le dernier homme.

M. DE LABOURDONNAIS *donnant Pion et Trait à* M. GEORGES WALKER (1).

Il faut retirer du jeu des Noirs le Pion du Fou du Roi.

BLANCS (G. W.)	NOIRS (De Lab.).
1 Le P du R 2 pas.	1 Le C de la D à la 3 c. du F.

(1) A ses précédens voyages, Labourdonnais donnait Pion et deux traits à M. G. Walker. Soit que celui-ci ait fait des progrès ou bien que Labourdonnais eût baissé, peut-être l'un et l'autre, il ne pouvait plus à cette dernière campagne donner qu'un seul trait avec le Pion, et encore n'avait-il pas les mêmes succès que jadis.

BLANCS.	NOIRS.
2 Le C de la D à la 3 c. du F.	2 Le P du R 1 pas (1).
3 Le P de la D 2 pas.	3 Le P de la D 2 pas.
4 Le P du R 1 pas.	4 Le C de la D à la 2 c. du R (2).
5 Le F de la D à la 5 c. du C.	5 Le F de la D à la 2 c. de la D (3).
6 Le F du R à la 3 c. de la D.	6 Le P du C du R 1 pas (4).
7 Le P de la T du R 2 pas.	7 Le P du F de la D 2 pas (5).
8 Le C de la D à sa 5 c.	8 Le F prend le C.
9 Le F prend le F : échec.	9 Le R à la 2 c. du F.
10 La D : échec.	10 Le R à la 2 c. du C.
11 Le F à la 6 c. du F : échec.	11 Le C prend le F (6).
12 La D prend le C : échec (7).	12 Le R à la c. du C.
13 La D prend le P du R : échec.	13 Le R à la 2 c. du C.
14 La D à la 6 c. du F du R : échec.	14 Le R à la c. du C.
15 Le P du R avance et gagne (8).	

M. DE LABOURDONNAIS *donnant Pion et Trait à* M. POPPERT.

Il faut retirer du jeu des Noirs le P du F. du R.

BLANCS (M. P.)	NOIRS (Lab.).
1 Le P du R 2 pas.	1 Le C du R à la 3 c. de la T (9).

---

(1) Le Pion du Roi un pas n'était pas la partie ordinaire de Labourdonnais; il le jouait ici ordinairement 2 pas comme à la partie de Pion et deux traits. Ce coup annonce de la défiance de lui-même, et une timidité de jeu qui ne lui avait pas été ordinaire. Toute la partie s'est ressentie de ce début. Au jeu des échecs, comme dans le monde, toute la destinée se ressent du premier pas.

(2) Coup que rien ne nécessitait et qui gêne la sortie des pièces du côté du Roi, surtout lorsque l'adversaire sait si bien profiter de vos fautes.

(3) Coup faible et sans portée.

(4) Coup à peu près forcé.

(5) Faute immense qui perd infailliblement la partie. — Un pas, ce Pion eût été bien joué en ce qu'il arrêtait l'attaque devenue si dangereuse de ce côté, et qu'on eût pu sortir la D à la 3e c. de son C, formant une petite contre-attaque, et, dans tous les cas, débarrassant le jeu.

(6) Ces quatre derniers coups sont à peu près forcés. Le mal vient de plus loin.

(7) Coup juste très bien conçu. En prenant du Pion, comme le vulgaire n'y eût pas manqué, on ne gagnait que la pièce, et la partie se fût encore long-temps traînée. Une pièce et un Pion suffisent ici pour faire le Roi mat au milieu de 4 pièces mal placées.

(8) Les noirs peuvent donner un échec au Roi qui ne change rien au sort de la partie. Elle est perdue depuis long-temps pour avoir été mal engagée; et tout le génie de Labourdonnais, dans son bon temps, ne pourrait relever ce qu'un début mal dirigé a si gravement compromis.

(9) C'est une très bonne partie de défense que ce C sorti au premier coup de façon à venir au second trait occuper la case vide du Pion. On l'a méprisée long-temps comme *rococo*, mais la sagesse des temps y fait revenir comme à beaucoup d'autres vieilles choses.

BLANCS.	NOIRS.
2 Le P de la D 2 pas.	2 Le C du R à la 2 c. du F.
3 Le F du R à la 3 c. de la D.	3 Le P du R 1 pas (1).
4 Le C du R à la 3 c. du F.	4 Le P de la D 2 pas.
5 Le P du R 1 pas (2).	5 Le P du F de la D 2 pas (3).
6 Le P du F de la D 1 pas.	6 Le C de la D à la 3 c. du F.
7 Roquent.	7 La D à la 3 c. du C de la D.
8 Le P de la T de la D 2 pas.	8 Le F de la D à la 2 c. de la D.
9 Le F du R à la 2 c. du F de la D (4).	9 Le F du R à la 2 c. du R.
10 La D à la 3 c. de la D (5).	10 Roque avec la T de la D (6).
11 Le P prend le P.	11 La D à la 2 c. du F (7).
12 Le P du C de la D 2 pas.	12 Le P du C du R 2 pas.
13 Le C de la D à la 3 c. de la T.	13 Le C de la D prend le P du R.
14 Le C prend le C.	14 Le C prend le C.
15 La D à la 3 c. du C. du R (8).	15 Le P de la T du R 2 pas.
16 Le P du F du R 2 pas.	16 Le P de la T du R 1 pas.
17 La D à la c. du R.	17 Le C à la 5 c. du C du R.
18 Le C à la 5 c. du C de la D.	18 La D à la c. du C de la D.
19 Le P de la T du R 1 pas.	19 Le P de la T de la D 1 pas.
20 Le C à la 4 c. de la D.	20 Le P du R 1 pas (9)
21 Le P prend le C.	21 Le P du C du R prend le P (10).

(1) C'était le cas plus que jamais de pousser le P 2 pas pour paralyser l'effet du F du R adverse. Autrefois Labourdonnais ne manquait jamais ce coup-là. — La timidité perce dans toutes ces dernières parties, et c'est ce qui prouve encore la décadence du maître, car il avait toujours eu beaucoup de hardiesse et de résolution dans son jeu.

(2) Il eût été préférable de prendre le P de la D avec le P du R pour gagner un temps. — Ce coup a été analysé dans d'autres parties analogues, et il est reconnu préférable à celui de pousser le P du R un 3e pas.

(3) Les Noirs prennent ici l'attaque de la partie du R 1 pas. Conséquence forcée de la manière dont les Blancs ont joué leur dernier coup.

(4) Pour défendre le P de la D qui maintenant pourrait être pris. Les Blancs sont en défense par suite de cette petite attaque sur leur P de la D.

(5) Pour empêcher de roquer le R avec sa T, ou peut-être pour engager les Noirs à pousser le P du F de leur D, ce qui ferait tomber l'attaque.

(6) Le roque du grand côté est rarement bon. Ici il ne fait pas exception à la règle générale

(7) Les Noirs ne reprennent pas ce P, pour s'assurer de préférence le P du R.

(8) Les Blancs ayant conservé leur P de plus, ne craignent pas de faire l'échange des Dames.

(9) Les Noirs sont forcés ici de pousser ce P pour ne pas le perdre. La position commande ici la manière de jouer. Les Noirs ont cessé depuis deux coups d'être maîtres de leur jeu.

(10) Les Noirs préfèrent établir leurs Pions au centre, en prenant le P au lieu du C, qui entraînait la perte de leur F du R, sans compensation dans la position. — Les Blancs ont ici un avantage marqué.

BLANCS.	NOIRS.
22 Le C à la 5 c. du F du R.	22 La T de la D à la c. du R (1).
23 Le P à la 4 c. du F de la D (2).	23 Le P de la T du R 1 pas.
24 Le P du F de la D prend le P.	24 Le P de la T du R prend le P.
25 Le R prend le P.	25 Le P fait échec.
26 La T du R prend le P.	26 Le P du R avance.
27 Le F du R prend le P.	27 La D fait échec.
28 Le R à la c. du F.	28 Le F du R prend le P.
29 Le P prend le F.	29 La D fait échec à la c. de la T.
30 Le R à la 2 c. du R.	30 La T du R : échec.
31 Le R à la c. de la D.	31 La T prend le F.
32 La D prend la D (3).	32 La T prend la D : échec.
33 Le R à la 2 c. du F.	33 La T prend le P.

A cet endroit la partie fut interrompue par la gravité de l'indisposition de Labourdonnais qui, pendant toute la séance, avait souffert les douleurs les plus vives. La partie n'a jamais été terminée ; mais elle n'en est pas moins précieuse à étudier par les beaux coups qu'elle renferme à différentes périodes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Au dire des témoins de cette partie, M. Poppert fut d'une longueur, sur chaque coup, qui excédait les bornes raisonnables et augmenta beaucoup la fatigue de son adversaire. Une heure sur chaque coup, et cela répété plusieurs fois, aurait certainement épuisé la patience de Job lui-même ! C'était d'ailleurs cruel envers un homme si près de son tombeau......

S.-A.



(1) Les Noirs ne peuvent retirer le C du R qui est attaqué, sans perdre un pion, ou, à la suite d'un échec au R, l'échange contre une T.

(2) Les Blancs pouvaient prendre le F du R avec le C par échec, la T reprenait, alors les Blancs prenaient le P du C du R adverse avec la T, et gagnaient un P avec une belle position d'attaque, outre la pièce qu'ils ont déjà de plus.

(3) Évidemment après ces échanges faits, la partie est perdue pour les Noirs qui ont une pièce et un Pion de moins : désavantages qui ne sont pas rachetés par une attaque de quelque valeur.

DÉFI AUX CLUBS D'ÉCHECS DE L'EUROPE.

Le Roi, la Tour et le Fou gagneront contre le Roi et la Tour.

Nous avons trouvé dans les numéros du *Chess Player's Chronicle* de Londres, du mois de décembre 1841 (*Revue d'Échecs* qui, par suite de relations postales mal combinées, ne parvient habituellement que déjà ancienne sur le Continent), le défi formulé ci-dessus, dont nous allons donner une traduction fidèle, nous réservant de l'accompagner de quelques réflexions.

« Il y a près de cent ans que les joueurs d'échecs les plus distingués de l'Europe sont divisés d'opinion sur la possibilité à un Roi, avec une Tour et un Fou, de gagner contre un Roi avec une tour seulement. Carrera, Philidor, Ponziani et d'autres célébrités, affirment que la Tour et le Fou gagnent positivement, tandis que Salvio, Lolli, Sarrat et une foule d'autorités, soutiennent que la partie doit être remise, excepté dans un petit nombre de situations particulières ou d'après une manière fautive de la défense. Parmi les grands joueurs nommés, deux seulement paraissent avoir employé, à traiter ce sujet, le degré de patiente investigation qu'il demande. Ce sont Philidor et Lolli. Le premier a laissé une élaboration ingénieuse de la savante démonstration par laquelle la Tour et le Fou gagnent dans une position donnée; mais il a faibli lorsqu'il s'est agi de prouver que l'adversaire peut être forcément amené à la situation demandée. Lolli se contente d'indiquer trois positions dans deux desquelles la partie est gagnée, tandis que dans la troisième, qui se représente à chaque angle de l'échiquier, il déclare qu'il est impossible à la Tour et au Fou de faire plus que la remise. Cette position est d'une extrême difficulté, et, avec trois situations données ensuite par les meilleurs joueurs de Paris, après un examen étendu du problème, elle a été considérée par la majorité des amateurs d'échecs comme si décisive, que depuis plusieurs années ce problème a cessé de fixer l'attention.

» Le caractère dominant de l'époque, cependant, est un esprit de recherche incessant; il a porté plusieurs joueurs éminens à s'intéresser, depuis peu, pour résoudre cette « *vexata questio.* » Les premiers, parmi eux, sont MM. Petroff de Russie (1), M. Szen, de Hongrie, et quoique le dernier, mais non le moindre, M. Zytogorsky, dont le nom est familier à nos lecteurs comme un collaborateur fréquent de la *Chronicle des Echecs.* Cet amateur, après avoir poursuivi religieusement ses investigations avec une diligence sans pareille, a, de la façon la plus parfaite et sans céder à aucune sollicitation, présenté aux rédacteurs de cette revue le fruit de son travail; celui-ci consiste

---

« (1) M. Petroff est au moment de publier le résultat de son examen qui, nous avons des motifs de le croire, est confirmatif du dire de Lolli, que la meilleure manière de jouer conduit à une remise. M. Szen, au contraire, se range à l'opinion émise par Philidor, que la Tour et le Fou peuvent certainement gagner. »

en positions innombrables des plus brillamment conduites, comprenant à peu près toutes les variantes possibles avec les pièces employées qui, dans notre opinion, démontrent incontestablement que, en jouant bien de part et d'autre, un Roi, une Tour et un Fou peuvent toujours gagner contre un Roi et une Tour. En vue de soumettre cette opinion à l'épreuve la plus multipliée, nos principaux rédacteurs sont prêts à prendre les quatre positions auxquelles nous avons fait allusion, et, par un enjeu de 20 guinées sur chacune, s'engagent à gagner, avec le jeu le plus fort, contre tout club ou société d'amateurs en Europe qui entreprendra la défense.

» Les positions suivantes sont celles proposées :

N° I.

PAR LOLLI.

BLANCS.	NOIRS.
Le R à la 6 c. du C du R.	Le R à la c. de son C.
La T à la 6 c. du R.	La T à la 2 c. du F du R.
Le F à la 5 c. du C du R.	

» Dans cette position, Lolli déclare que le Blanc ne peut jamais gagner, puisque le Noir peut toujours le prévenir pour amener son R à la 6 c. du R, sans quoi il affirme que vous ne pouvez pas forcer la partie.

N° II.

PAR LES JOUEURS DE PARIS.

BLANCS.	NOIRS.
Le R à la 5 c. de la D.	Le R à la 2 c. de la D.
La T à la 6 c. de la T de la D.	La T à la 2 c. du F du R.
Le F à la 4 c. de la D.	

N° III.

PAR LES MÊMES.

BLANCS.	NOIRS.
Le R à la 5 c. du F du R.	Le R à la 2 c. du F du R.
La T à la 6 c. de la T de la D.	La T à la 2 c. de la D.
Le F à la 4 c. du F du R.	

N° IV.

PAR LES MÊMES.

BLANCS.	NOIRS.
Le R à la 5 c. de la D.	Le R à la c. de la D.
La T à la 7 c. de la T du R.	La T à la 8 c. de la D.
Le F à la 4 c. de la D.	

» Tout ce qui serait relatif à ce défi doit être adressé à l'éditeur de *Chess Player's Chronicle,* 13, Carey-Street, Lincoln's Inn fields; ou à M. Zytogorsky, à Goode's-Chess Rooms, 39, Ludgate-Hill.

» *N. B.* Si ce défi n'est pas accepté d'ici à six semaines ou deux mois, nous avons dessein de publier toutes les variantes que l'habile inventeur a mises à notre disposition. »

Ce défi a le grand défaut, d'abord, de n'être pas acceptable par correspondance, attendu surtout que, ne déterminant pas le nombre de coups, ce que les provocateurs n'auraient pas dû oublier, il serait sans fin. En effet, il ne dépend pas de la défense, excepté dans le cas d'une grosse faute, de liquider la partie de façon à la rendre jamais nulle; tandis que l'attaque, recommençant sans cesse, finit par fatiguer et peut gagner, non par des combinaisons forcées, mais par suite d'une grossière faute ou de guerre-lasse. En fixant à cinquante le nombre des coups, il faudrait encore plusieurs années entre la France et l'Angleterre, et bien davantage, si l'Italie ou la Russie s'en mêlaient. Les présomptions s'accroîtraient sans doute en faveur de l'opinion qui triompherait dans ce défi; mais, comme néanmoins toutes les combinaisons ne seraient pas épuisées, l'épreuve ne pourrait encore être réputée décisive. Et le fût-elle, il y aurait certes plus de dévouement que de jouissance à se charger d'une tâche pareille. Nous doutons que le défi s'engage; pour notre part, nous aimerions mieux lire un volume écrit sur la matière que de pousser à mettre des joueurs aux prises dans de semblables conditions de correspondances. Nous attendrons donc la publication de toutes les variantes que M. Zytogorski a mises à la disposition des éditeurs de *Chess player's Chronicle*. Le délai fixé est déjà expiré.

Jusque là nous nous tiendrons dans la réserve de l'opinion formulée dans notre numéro du 15 mars 1842, page 173.

Nous devons relever ici quelques légères erreurs contenues dans l'article de *la Chronicle*.

Ou l'opinion de M. Szen est tout-à-fait changée de ce que nous l'avons connue, ou bien *la Chronicle* a été induite en erreur. Dans son dernier voyage en France, en 1836 et 1837, le célèbre Hongrois voulait arriver à une solution quelconque de ce problème. Dans cette vue il nous proposa, ainsi qu'à M. Calvi, de nous joindre à La Bourdonnais pour diriger l'attaque contre lui. Il fixait à cinquante le nombre de coups de part et d'autre, et dans le cas où, après ces cinquante coups, il ne serait pas mat, il recevait le prix du pari et accordait la revanche en continuant la partie dans la position où elle se trouvait, pendant encore cinquante coups, et ainsi de suite jusqu'à ce que la défense eût perdu. Ce n'est pas certes la croire impossible que d'en faire son jeu contre un antagoniste comme Labourdonnais. Nous avons déjà dit que celui-ci eut le tort de fuir cette occasion de faire faire un pas à la science.

Sur les quatre positions données, les trois dernières sont attribuées, mais à tort par *la Chronicle*, aux *joueurs parisiens*. Elles leur furent apportées il y a près de trente ans par les *deux frères de Lille*, qui les défendirent avec succès contre les successeurs de Philidor.

Nous pensons que, dans tous les cas, il suffit de s'en tenir d'abord à la position indiquée par Lolli, comme la plus importante. Cette position, à elle seule, offre déjà bien assez de difficultés.



LES CLUBS D'ÉCHECS DE LA GRANDE-BRETAGNE.

(*Chess-clubs of Great-Britain.*)

Hail! stars of Brunswick.

I.

Rien n'est plus essentiel, pour jouir convenablement d'un amusement ou d'un jeu quelconque, que la formation de clubs et de sociétés particulières et choisies. Par-là, les hommes qui ont les mêmes goûts et le même genre d'occupations, se trouvent mis en contact, et le sujet spécial de récréation auquel le club ou cercle est consacré, ne peut que profiter par les liens de l'habitude et de l'amitié graduellement formés entre les membres. Se rassembler et se fréquenter chaque semaine, chaque jour, dans la même maison et le même salon; se réchauffer au même foyer; lire les mêmes journaux et aux mêmes lampes; jouer la partie quotidienne d'échecs à la même table; pouvoir jouir du commerce habituel d'honnêtes et bienveillans esprits; voilà, sans doute, de quoi faire sentir à des célibataires comme nous qu'ils ne sont pas tout-à-fait isolés sur la terre. Dans notre cercle d'échecs nous possédons un petit monde à part, que nous avons modestement contribué à créer, à gouverner et animer; et dans ce petit monde nous nous efforçons de maintenir notre réputation d'habileté et de justifier nos prétentions par un exercice fréquent. Ici est notre champ de renommée, et, en qualité de vieux joueur d'échecs, nous tâchons de nous approprier une place honorable dans les annales du club, afin d'y laisser au moins un nom modeste, alors que notre forme corporelle et périssable sera redevenue poussière. Que d'épitaphes diverses sur le nouveau défunt sont alors composées dans les clubs! Si quelqu'un veut savoir ce qu'une société pense réellement de lui, qu'il fasse courir le bruit de sa mort, et se glisse déguisé, le jour suivant, dans son club! il le verra.

Mais abandonnons les généralités du sujet, et arrivons, sans autre préambule, à notre thème particulier, le cercle des échecs. Un homme comme il faut ne peut jouer fréquemment aux échecs dans un lieu public, ouvert comme la rue à tout venant : nous regardons ceci comme parole d'évangile. Dans une société constituée comme elle l'est aujourd'hui, surtout dans les grandes villes, le contact avec les étrangers est quelquefois temporairement plus agréable que lorsqu'on est constamment entre soi à se nourrir de politique. Nous tâchons de voir avec qui nous nous assiérons, et quel est celui avec lequel nous échangerons nos formidables échecs et mats. Il n'y a, Dieu le sait, aucun orgueil dans notre sentiment; nous jouerions aux échecs avec le diable lui-même, s'il était solidement enchaîné; mais nous voudrions alors que ce ne fût qu'une

simple rencontre avec son excellence, et non pas qu'on nous considérât comme associés permanens, tels que des membres d'un club d'échecs; nous supposons également que ce serait un diable respectable par lui-même et qu'il n'aurait jamais été exposé au pilori du Tartare. Dans un estaminet, un café, une taverne ouverte, vous ne pouvez dire avec qui vous jouez, ni quelles sont les personnes qui constituent votre galerie. A votre droite peut se tenir un filou fouillant dans votre poche pour s'emparer de votre bourse, regardant d'un œil de convoitise votre camaïeu ou votre épingle de chemise. A votre gauche peut se trouver un grossier manant, dont la présence ferait honte à la Cour des Miracles; un de ces petits voleurs de bas étage, dont toute la vie a été un mensonge, et dont le souffle n'exhale que fausseté : chacun d'eux n'en sera pas moins un bon joueur d'échecs, et à cause de cela très utile au propriétaire du lieu, comme le « lion » de l'endroit, étant payé de ses services comme professeur d'échecs par un bon plat de viande et un pot de bière deux fois le jour, par du tabac à priser, à fumer ou à mâcher, *ad libitum*, et chaque année par un assortiment d'habits de friperie pour le mettre à l'abri des intempéries des saisons.

Nous ne faisons pas un portrait exagéré; de pareilles choses existent, du moins à Londres. Les fumées du tabac et de l'ail, en de tels endroits, diminuent certainement les chances de maladies contagieuses et débarrassent l'air d'un assemblage de miasmes dont autrement une personne de manières décentes ne manquerait pas d'éprouver les funestes effets. Nous disons donc qu'un homme comme il faut ne peut se plaire à jouer dans un lieu public, et cela pour mille raisons : vivent donc les cercles d'échecs! Nous avons une fois joué pendant trois ou quatre heures dans un divan à Londres, avec un monsieur qui nous a abordé le jour suivant dans Picadilly, à la faveur de notre nouvelle connaissance, pour nous demander de lui prêter 10 schellings ou 12 francs.

Le club prévient tout cela. Il présente une barrière ou muraille que le monde impur franchit difficilement; un système rationnel d'élection, un comité choisi, la mortification attachée à une introduction insolite : tout cela rend les cercles d'échecs respectables. Un homme déconsidéré peut bien essayer d'escalader la barrière, mais son pied glisse et il tombe dans le fossé. La personne rejetée d'un club se réfugie dans les échoppes à bière et les estaminets; elle professe sa joie d'être indépendante des clubs, et Dieu sait si les clubs la regrettent!

Il ne faut pas, cependant, nous méprendre à cet égard : il y a d'honorables exceptions. Quelques uns des plus estimables amateurs d'échecs bien connus de nous ne sont membres d'aucun cercle d'échecs. Ils jouent rarement, et tout naturellement ils ne veulent pas encourir les frais d'abonnement à un club; en cela ils agissent sagement. D'autres encore dont les occupations sont très multipliées, ont à peine le temps nécessaire pour se livrer à leur récréation favorite et évitent avec raison la tentation en ne devenant membres d'aucun club. La passion des échecs, si on s'y livrait sans contrainte, dévorerait non seulement le temps, mais l'éternité.

La plupart des hommes d'affaires tremblent avec raison de se rencontrer trop souvent devant les fascinations de Caïssa, nymphe dont Cyrcé ne fut que le prototype. Une fois engagé dans son cercle magique et dans les ravissemens qu'elle fait éprouver, quel est l'homme dont l'esprit aurait assez de force pour lui faire saisir la coupe d'une main ferme et égale, et qui pourrait ne pas céder aux délices de ce breuvage pétillant jusqu'à ce qu'il eût oublié ses projets temporels de marchand, d'avocat, de pasteur, de médecin ou de manufacturier? Ceux-ci font donc très bien de ne pas inscrire leurs noms sur le tableau des membres d'une société consacrée aux échecs; et nos remarques ne s'appliquent point à eux, non plus qu'aux lieux publics bien ordonnés. M. Vielle, l'intelligent propriétaire du café de la Régence, à Paris, et M. Ries, l'infatigable maître du divan du Grand-Cigare, dans le Strand, à Londres, sont dignes de toutes louanges, pour leur dévouement aux intérêts du cercle des amateurs d'échecs, si distingués, qui fréquentent leurs vastes et beaux salons. Les joueurs d'échecs anglais ont surtout des obligations personnelles à ce dernier pour le soin constant qu'il apporte à mettre son divan à l'abri de l'intrusion d'individus peu respectables.

En parlant des lieux publics, en tant que le jeu des échecs s'y trouve intéressé, nous avons simplement voulu faire allusion aux inconvéniens inséparables du système; mais nous n'aurons point la folie de jeter le moindre nuage de blâme sur les endroits qui ne le méritent pas. Les lieux publics, d'ailleurs, servent de pépinières pour élever et former les joueurs novices qui, lorsqu'ils ont fortifié leur théorie par la pratique, fréquenteront alors les clubs. L'aiglon qui s'éloigne du nid maternel pour la première fois, est ébloui et aveuglé par les rayons du soleil, et c'est seulement après avoir surmonté la première impression qu'il ose entr'ouvrir la prunelle et regarder le Dieu du jour. Nous n'avons jamais vu pratiquer dans un club d'échecs rien qui ressemblât à un manque de libéralité ou de tolérance quant à l'admission des membres. Nous ne refusons pas de jouer aux échecs avec *A*, parce qu'il est cordonnier, mais parce que son caractère n'est point réputé respectable dans cette profession. Nous ne repousserons pas *B* lorsqu'il veut faire partie de notre club d'échecs, parce que c'est un marchand, mais parce qu'il a dupé ses créanciers, trompé ou ruiné ses amis, et qu'il est livré à des habitudes vulgaires et basses. Il est des points dans le Code de la moralité humaine que nous ne devons point perdre de vue; nous ne permettrons pas que les brillantes qualités du corsaire de lord Byron le rendent un peu meilleur qu'un simple écumeur de mer qu'il faut détruire comme une bête sauvage; nous ne souffrirons pas non plus qu'un beau joueur d'échecs soit toléré dans notre cercle parce qu'il saura bien jouer aux échecs, s'il porte au front ou sur l'épaule la marque d'un malfaiteur.

Honneur donc à celui qui le premier imagina les clubs! mille grâces soient rendues à celui qui éleva un club d'échecs! ces espèces de sociétés se répandent chaque jour davantage en Europe, et le temps n'est

pas éloigné, nous le croyons, où il n'existera plus dans aucun pays civilisé une ville de 10,000 âmes sans un cercle d'échecs. Notre objet cependant, il ne faut pas l'oublier, est exclusivement restreint à la Grande-Bretagne; ainsi notre plume ne doit pas s'égarer au-delà des blanches hauteurs de nos dunes.

Nommer tous les clubs d'Albion serait aussi inutile qu'impossible; il y aurait trop à dire, tant le nombre en est considérable; nous ne ferons donc qu'effleurer le sujet, en parlant seulement des principaux, en indiquant les lieux où ils se trouvent et en nommant quelques uns de leurs principaux joueurs. Notre but est en quelque sorte de tracer une carte des régions de l'échec, de manière à ce que les voyageurs qui viennent à Londres de l'est et de l'ouest, du nord et du sud, puissent non seulement prendre connaissance des principaux clubs de la métropole, où il existe des amateurs en si grand nombre, mais encore savoir les lieux où se trouvent les clubs d'échecs dans les provinces; et qu'il soit bien proclamé, pour nos frères en échecs de tous les pays étrangers, que dans quelque cercle d'échecs des possessions de notre gracieuse reine Victoria ils se plaisent à entrer, sur la présentation d'un de ses membres bien entendu, ils y trouveront toujours un bienveillant accueil, comme on le doit à des rivaux honorés qui viennent chercher parmi nous de nouveaux lauriers pour les ajouter à la couronne qui ceint leurs fronts. Les anciens chevaliers se présentaient aux tournois, et en braves champions frappaient avec force de leurs lances sur les boucliers des paladins avec lesquels ils désiraient se mesurer, libres ensuite de rester ou de repartir, ou vaincus ou vainqueurs, en frères bien-aimés dans l'honorable profession des armes. Il en est de même aujourd'hui des joueurs d'échecs; seulement le champion, s'il n'est pas heureux, s'il est battu, n'est pas obligé d'abandonner ses armes au vainqueur.

Mais arrivons sérieusement à nos clubs d'échecs, et commençons par une courte notice sur celui de Saint-Georges à Londres; non pas uniquement parce que cette société occupe le premier rang, comme étant le club le plus fort que nous ayions, mais aussi comme portant le nom du glorieux patron de l'Angleterre, bien que sans ce dragon avec lequel Saint-Georges fut de tout temps associé. Hélas! dans nos temps de dures vérités, les dragons, comme les licornes, ont bien perdu de leur crédit.

Le club de Saint-Georges vient d'entrer dans sa troisième année de vie, ayant été fondé sur les débris du vieux club de Westminster lorsque celui-ci dut croûler par l'effet d'une mauvaise administration. La première année du club de Saint-Georges s'écoula dans les appartemens d'un hôtel, mais ensuite il se casa dans Régent-Street en s'unissant à la Royale institution polytechnique. Là le club des échecs se trouve dans de superbes appartemens dont les croisées donnent sur la riante pelouse de Cavendish-Square, de manière que l'aspect ressemble plutôt à un paysage qu'à une sombre vue de Londres. Les membres du club Saint-Georges sont au nombre de 100, parmi lesquels se trouvent quelques

uns des plus grands seigneurs du pays, ainsi que presque tous les plus forts joueurs d'échecs de la métropole britannique.

Ce club a donc de grands attraits, une vitalité assurée, et pour y être admis il faut remplir des conditions qui font regarder l'entrée du cercle comme un grand privilége. Outre les échecs, on a la facilité de lire chaque jour tous les journaux et toutes les revues; le local est richement décoré, et des études plus sévères sont offertes à l'esprit en forme de cours sur diverses branches de la chimie et de la mécanique usuelle; ces cours ont lieu plusieurs fois par jour et ils sont faits par les plus habiles professeurs dans l'amphithéâtre de la Royale institution polytechnique. Les chevaliers de Saint-Georges ont de droit leurs entrées dans ce vaste établissement, et on pourrait y passer des journées entières à des études ou à des contemplations utiles. Ce n'est pas trop s'avancer que de dire du club d'échecs de Saint-Georges qu'il est la plus forte société de ce genre qui existe en Angleterre, comprenant comme il le fait un si grand nombre de noms illustres ou notables. Les étrangers et les provinciaux qui visitent Londres sont admis dans ce cercle, sur la présentation d'un membre, et peuvent librement fréquenter cet établissement pendant leur séjour dans la capitale; ajoutons que l'on prend le plus grand soin du club et que nul ne peut être élu, à moins qu'il ne soit, comme Bayard, sans peur et sans reproche. Le club de Saint-Georges est toujours ouvert, et depuis midi jusqu'à la nuit il offre l'apparence animée d'une réunion de gens de bonne compagnie, tous engagés dans notre jeu si subtil et si cher; tous étant de vrais joueurs d'échecs et tous dévoués aux intérêts de ce noble exercice. Le prince Albert a visité les salons de l'association polytechnique, et nous entretenons l'espoir que le jour n'est pas loin où nous verrons le nom de ce gentleman accompli en tête de la liste des membres de notre club, le Prince étant lui-même un bon joueur d'échecs, et se plaisant à encourager toute espèce de récréation utile ou agréable.

Outre le club Saint-Georges il y a dans Londres et dans ses faubourgs beaucoup de cercles ou de clubs d'échecs; on joue aussi aux échecs dans diverses institutions littéraires, dont nous parlerons peut-être un jour dans un article spécial.

De toutes ces sociétés d'échecs, la seconde, sous le rapport de l'importance, est celle de Ries dans le Strand, dont nous avons déjà dit un mot; mais elle entre à peine dans notre catégorie, puisque c'est un lieu public. Nous la passerons donc sous silence et nous quitterons la métropole pour les provinces.

Ajoutons auparavant, toutefois, un mot sur le club des échecs de Londres. (*London chess-club*).

Il fut fondé en 1807, et pendant longues années ce fut le premier club d'échecs de l'Angleterre; ses membres, pour divers motifs, ont graduellement diminué et on peut dire que leur esprit s'en est allé, que le corps et le nom seuls sont restés. Les raisons de cette décadence sont nombreuses. La principale paraît être l'introduction du Whist, qu'on

y joue maintenant beaucoup plus que les échecs ; et, à notre avis, c'est une cause de ruine pour les échecs lorsque les deux jeux sont tolérés à la fois dans le même établissement (1). Un autre principe funeste est le libre usage du tabac qui, s'il est une source de vie pour quelques uns, est une cause mortelle pour d'autres. Selon nous, la fumée du tabac dans un club d'échecs ne peut pas être plus tolérée que la fumée de l'assafœtida ou de l'opium. Nous sommes bien aise de jouer une partie d'échecs en allant dîner dans une maison où se trouveront des dames. Peut-on supposer que nous nous soumettrons à ce baptême de fumée de cigare, pour arriver ensuite chez notre ami, les habits empestés de l'odeur de la pipe ? cela est impossible. Nous reconnaissons que le tabac procure des jouissances, mais on peut se les procurer à une heure plus avancée dans la nuit ; à d'autres égards aussi, on pourrait considérer ce plaisir comme *rococo*. L'emplacement du club des échecs de Londres est aussi très mal choisi. Ses assemblées se tiennent dans une taverne de Cornhill, à trois milles du West-End de la ville ; et bien que la localité fût incontestablement bonne, lorsque les négocians et les banquiers habitaient la cité, aujourd'hui que l'usage universel, presque pour tous les gens d'affaires, est de retarder leur dîner pour aller le prendre à une villa ou un cottage à eux, à plusieurs milles de Londres, où ils reposent mieux et respirent un air plus pur, et lorsque presque toute la cité est devenue, en conséquence, comme une masse de comptoirs et de magasins, ses rues sont désertes le soir et sa vie bruyante l'a quittée avec la lumière du jour. L'hôtel de *Georges et du Vautour*, où se tient le club des échecs de Londres, est certainement parfaitement tenu ; mais nous doutons qu'une taverne convienne comme lieu de réunion pour un club d'échecs de métropole, puisqu'il faut y manger et boire, et que les pères de famille aiment mieux accomplir cette cérémonie chez eux. Le club d'échecs de Londres se trouve par suite réduit à une trentaine de souscripteurs ; ses meilleurs membres, abstraction faite des membres honoraires que nous ne devons pas compter (2), sont, sous le rapport de l'habileté aux échecs, M. Poppert, et le secrétaire honoraire du club, M. G. Perigal ; ces deux gentlemen s'estiment toujours heureux de jouer avec les visiteurs, et certes nous n'avons jamais rencontré d'antagonistes plus courtois. Mais nous devons quitter la cité de Londres et nous diriger vers l'est, pour y voir et y passer en revue les principales sociétés d'échecs des provinces ou comtés. Nous commencerons par celles de notre fier et noble siége du savoir, la ville de Cambridge.

(*La suite au prochain numéro.*) GEORGES.

---

(1) A cet égard nous ne pouvons partager en France l'opinion de l'honorable écrivain anglais, car non seulement le Whiste, mais le Trictrac, le Billard et d'autres jeux de combinaison, sont admis dans nos Clubs d'échecs, et nous les avons considérés comme des auxiliaires utiles et même indispensables à la durée et à la prospérité du sanctuaire des échecs. S.-A.

(2) MM. Lewis, Fraser, Slouss, Mercier et d'autres notabilités fréquentent toujours le Club quoiqu'ils n'y prennent que le titre de membres honoraires, récompense bien méritée par l'illustration qu'ils ont donnée à cet ancien établissement. S.-A.

DE L'UTILITÉ DES ÉCHECS.

CHRONIQUE ARABE DU VIIIe SIÈCLE DE L'HÉGIRE.

« Cidi Yuseph, disait le plus âgé de deux hommes assis devant un échiquier, cette partie sera pour moi. — *En scha Allah !* Si c'est la volonté de Dieu, reprit l'autre ; car n'oubliez pas, seigneur Alcayde de Salobreña, qu'il ne faut jamais faire de projet sans ajouter : si Dieu le veut. » Un jour, Mohammed, le prophète d'Allah, celui qu'il a envoyé avec sa direction et sa loi véritables pour les faire prévaloir sur toutes les autres religions, avait dit à ses disciples : « Demain je vous conterai l'histoire des Sept dormans. » On lui en fit reproche. Alors lui fut révélé ce verset qu'il a inséré dans sa dix-huitième sourate : « Ne dis jamais je ferai cela demain, sans ajouter : *En scha Allah* ! si c'est la volonté de Dieu. » Ainsi donc, seigneur Alcayde, ne vous glorifiez pas d'un triomphe qui n'est pas certain.

— Cela est vrai, reprit l'Alcayde de Salobreña ; mais si Dieu est bon ouvrier, cependant il veut qu'on l'aide, et je l'aiderai à vous gagner cette partie. »

En ce moment on entendit la voix du muezzim, qui du haut d'un minaret appelait les croyans à la prière ; les deux joueurs interrompirent aussitôt leur partie ; ils firent leurs ablutions et, se tournant du côté de la Mecque, ils se mirent en oraison. Le plus jeune, Yuseph, priait surtout avec ferveur ; en le voyant si recueilli on pouvait facilement juger que de longs malheurs l'avaient accoutumé à chercher des consolations qui ne vinssent pas des hommes. Il était fils du roi de Grenade Yuseph II Abou-Abd-Allah (*Le père du serviteur de Dieu*). Yuseph II avait été proclamé roi en l'année de l'hégire 795. (1392 de Jésus-Christ). A peine sur le trône, il avait eu des séditions à réprimer. Le désir qu'il avait manifesté de rester en paix avec le roi de Castille et de Léon, avait servi de prétexte aux turbulens de Grenade, à la tête desquels se trouvait son second fils Mohammed-Ben-Balba. Ils l'avaient accusé d'être mauvais musulman et de pactiser avec les ennemis de la foi. Ces troubles furent difficiles à calmer. Heureusement Yuseph fut tiré d'embarras par la folle agression du maître d'Alcantara Martin Yañes de la Barbuda. Ce chevalier fanatique s'était persuadé qu'il était appelé par le ciel à enlever la ville de Grenade aux musulmans. Méprisant la défense qui lui en avait été faite par le roi don Enrique de Castille, il était parti à la tête des chevaliers de son ordre, et d'une foule d'illuminés qu'il avait ramassés sur sa route, pour aller entreprendre cette conquête. Mais son armée avait été taillée en pièces par Yuseph, et Yañes de la Barbuda était lui-même resté sur le champ de bataille. Cette victoire avait imposé le silence aux séditieux. Mais Yuseph-Abou-Abd-Allah n'avait profité que pendant peu de temps de la tranquillité qu'elle lui avait procurée. En 799

de l'hégire (1396 de Jésus-Christ), il était mort pour s'être revêtu d'une robe empoisonnée que le roi de Maroc lui avait envoyée. Le trône devait naturellement revenir à Yuseph qui était l'aîné de ses fils; mais le second d'entre eux, Mohammed-Ben-Balba, était plus ambitieux. Depuis long-temps il s'était fait des partisans, et, moitié de bon gré, moitié de force, il s'était emparé du pouvoir. Il avait impitoyablement fait renfermer son frère aîné dans le fort de Salobreña. Cette captivité durait déjà depuis bien long-temps et l'on était au quatorzième jour de dulhaggia, dernier mois de l'année 810 de l'hégire qui correspond au vendredi 11 mai 1408.

« Seigneur Alcayde, » dit Yuseph, quand il eut fait une prière aussi longue que l'exigeait la sainteté du vendredi, car ce jour chez les musulmans est principalement consacré au service de Dieu, « Seigneur Alcayde, achevons notre partie.

—Je la gagnerai, reprit l'Alcayde.—Cela sera pour le mieux, répliqua le prisonnier. Nous aurons chacun la nôtre et il faudra que nous en fassions une troisième; » en disant, il s'accroupit sur son carreau et il reporta toute son attention sur l'échiquier placé à terre devant lui. A peine avait-il eu le temps de faire mouvoir quelques pièces, qu'on entendit crier les verroux qui fermaient la prison, puis la porte s'ouvrit et l'un des alguazils vint annoncer à l'Alcayde qu'Abd-Allah-Aboul-Hassan (*le serviteur de Dieu père du Beau*) demandait la faveur d'être admis auprès de lui et de rendre visite au captif de Salobreña.

Abd-Allah-Aboul-Hassan était un vieux courtisan qui avait su se maintenir en faveur sous tous les souverains. Il avait le talent de rester l'ami de tous les partis. Il était fort bien vu à la cour de Mohammed-Ben-Balba; aussi l'Alcayde ordonna-t-il de l'introduire à l'instant même.

« Asseyez-vous, dit Yuseph en lui présentant un des carreaux peu nombreux qui garnissaient sa prison. Pour recevoir une aussi aimable visite que la vôtre ma demeure est peu somptueuse. Après tout, Dieu m'est témoin que je la trouve bien telle qu'elle est, et quand je suis devant mon échiquier je ne désire pas autre chose. Vous jouez sans doute aux échecs, Cidi Abd-Allah?—Au temps du feu roi votre père, j'ai été admis quelquefois à l'honneur de faire sa partie, mais, depuis ce jour, ce jeu me rappelait de trop douloureux souvenirs, et je l'ai presque entièrement oublié. — Vous avez tort, Abd-Allah, les échecs et la prière sont des amis qu'il ne faut jamais négliger. Voici douze années que je suis ici. Ils ont adouci ma captivité. La contention d'esprit qu'ils commandent, émousse les passions, calme la colère, affaiblit les chagrins, adoucit les regrets. Tous les jours un saint alfaqui vient faire quelques parties avec moi, et le vendredi, pendant que ses devoirs religieux le retiennent à la mosquée, le seigneur Alcayde de Salobreña veut bien venir se faire battre à sa place.—Vous battre! vous battre, reprit avec vivacité l'Alcayde, car j'espère bien gagner cette partie.—A la volonté de Dieu, continua le prisonnier; mais pour le battant et pour le battu le plaisir est toujours le même. Ce sont des victoires où l'on ne verse pas de sang; elles ne laissent pas de remords; ce sont des défaites qui ne blessent pas et dont on ne conserve

pas de rancune. Si j'avais été prince, chaque fois que j'aurais éprouvé quelque sentiment de colère, j'aurais voulu faire une partie d'échecs; de cette manière j'eusse été certain de ne prendre aucune détermination dont je pusse ensuite avoir à me repentir.

— Et vous n'êtes pas curieux de savoir quelquefois ce qui se passe à Grenade, dit Abd-Allah-Aboul-Hassan ?

— De cette fenêtre, répondit Yuseph, on a une vue presque aussi belle que celle dont je pourrais jouir du sommet de l'Alhambra. Le rocher sur lequel cette tour est construite, domine toute la côte. Là, à droite, ma vue s'étend jusqu'au port d'Almuñecar, pas une voile ne court sur cette mer sans que je l'aperçoive ; sans doute les tours rouges de l'Alhambra sont bien belles, et cette cour des lions qu'a fait bâtir mon cousin Aben-Al-Hamar est une magnifique retraite ; mais je sais me trouver bien ici. La beauté d'une demeure est une chose à laquelle on s'accoutume bien vite, et, pourvu que ma partie d'échecs ne me manque pas, je me trouve aussi bien que dans l'alcazar de mes pères. Si les grilles qui sont à ces fenêtres ne m'enlevaient pas de jour et tant d'air, je n'aurais rien à désirer. Cette résidence même de *Medina-al-Zarah* (la ville de la fleur), ce palais, élevé par la magnificence des souverains de Cordoue, ne me tenterait pas. Je verrais sans envie cet édifice dont les toits dorés sont soutenus par quatre mille trois cents colonnes des marbres les plus précieux. Est-ce que je ne puis pas me figurer que je les vois là devant mes yeux ?



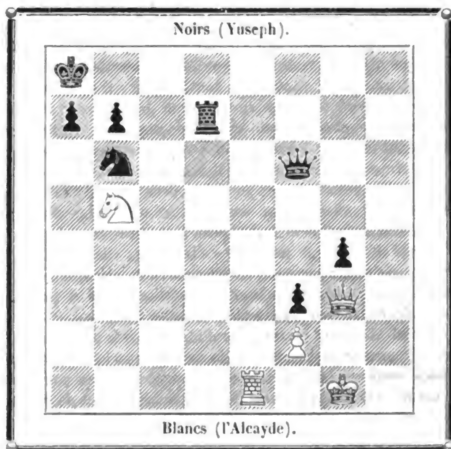
Après tout, que m'importe à moi que les murailles soient de jaspe ou de stuc aux couleurs éclatantes ! que m'importe que le bois de cèdre ait seul été employé dans sa charpente, que ses plafonds soient peints d'or, d'azur et ornés d'arabesques en relief et de ciselures du travail le plus délicieux! Je verrais même, sans le désirer, ce pavillon circulaire entouré de colonnes de marbre blanc surmontées par des chapiteaux d'or. C'est

là qu'Abd-el-Rahman allait se reposer quand il revenait de la chasse. Il aimait à en contempler les portes d'ébène et d'ivoire. Il se plaisait à regarder ce jet de vif-argent qui s'élance au milieu d'une conque de porphire et qui en retombant reflette les rayons du soleil et jette des éclairs dont l'œil a peine à soutenir l'éclat. Je n'envie rien de cela.

— Oui, reprit Abd-Allah; mais les nouvelles de Grenade ne vous intéressent-elles plus? elles sont importantes. Quand j'ai quitté la ville pour me rendre à Salobreña, Mohammed-Ben-Balba était malade; ses enfans sont bien jeunes, et vous êtes le fils aîné du dernier roi.

— Allah est miséricordieux, il détournera un semblable malheur des habitans de Grenade, car c'est une terrible chose qu'une révolution. Je prierai Dieu pour qu'il conserve long-temps la vie de mon frère. Après tout *Allah Akbar*! Dieu est grand, sa volonté soit faite.

— Cidi Yuseph, vous avez perdu, dit l'Alcayde tout joyeux, et ses yeux se promenèrent pendant quelques instans sur cette partie.



— Cela est vrai, c'est un mat étouffé en six coups; voilà ce que c'est que de parler en jouant aux échecs. Au reste, nous ferons une troisième partie et je tâcherai de n'avoir plus de distractions. » Les deux adversaires remirent les pièces en ordre et la partie nouvelle s'engagea silencieusement. Abd-Allah-Aboul-Hassan formait seul la galerie, et quelquefois, pendant que les deux combattans restaient absorbés dans leurs combinaisons, il se rapprochait de l'une des fenêtres d'où l'œil découvrait le sommet des Alpuxarras et la route de Grenade. Bientôt il resta comme attaché aux bar-

reaux de la grille. Son attention se concentrait toute entière sur un point que son regard semblait deviner bien plus qu'apercevoir. Le vieux courtisan, en voyant la froideur et le calme d'Yuseph, se demandait si ce n'avait pas été, de sa part, une grande imprudence de venir visiter un prisonnier d'État dans des circonstances aussi critiques. Si Mohammed allait ne pas mourir, se disait-il, si ses partisans parvenaient à faire proclamer un de ses jeunes fils pour roi.... je serais gravement compromis... je serais signalé comme l'ami de son compétiteur au trône. Et ses yeux ne pouvaient se détacher d'un point qu'il avait cru distinguer sur la route de Grenade. A chaque instant ce point devenait moins vague. C'était un homme à cheval.... bientôt on put reconnaître l'albornoz blanc (1) qui flottait sur ses épaules; puis on put distinguer la forme et la couleur de sa marlota (2). C'était un des maures de la garde du roi. Un membre de la tribu des Gomelez, la plus dévouée au parti de Mohammed-Ben-Balba. Pouvait-il être porteur de bonnes nouvelles? L'anxiété qui se peignait sur le visage d'Abd-Allah contrastait singulièrement avec la quiétude qui se lisait sur les traits des deux joueurs. Ils étaient tous les deux animés; cependant, comme la partie était encore parfaitement égale, aucun des deux ne montrait d'inquiétude ; mais Yuseph venait de faire une imprudence. Il avait exposé son roi et sa tour à un double échec. Il se mordait les lèvres en attendant que son adversaire eût joué. Il espérait que cette faute passerait inaperçue et qu'il aurait encore le temps de la réparer. En effet, l'Alcayde, tout préoccupé d'un autre coup, portait ses regards vers une partie différente de l'échiquier; déjà deux fois sa main s'était avancée pour saisir un pion qu'il voulait pousser et deux fois il s'était arrêté.

Cependant Abd-Allah, le courtisan, était rempli d'angoisses. Il se répétait qu'il s'était gravement compromis. Il voyait le Gomelez approcher et son anxiété se manifesta par cette exclamation : « Un cavalier du roi !

— C'est précisément ce que j'allais jouer, dit l'Alcayde, auquel ces mots avaient fait apercevoir qu'avec son cavalier du roi il pouvait faire un double échec. Il avança cette pièce et gagna l'échange.

— Cidi Abd-Allah, dit avec un peu d'impatience le prisonnier, dont ce coup compromettait grandement la partie, si vous jouiez plus souvent aux échecs, vous sauriez que la galerie doit s'abstenir de parler. — Mais je n'ai pas parlé des échecs. C'est un Gomelez qui vient de Grenade. Il doit avoir des nouvelles.

— Eh bien! dit l'Alcayde, quand il arrivera, on l'amènera ici et vous serez encore un des premiers à connaître les nouvelles que vous désirez tant savoir. »

Dix minutes se passèrent pendant lesquelles la partie de Yuseph allait de mal en pis. La perte qu'il avait éprouvée en avait amené d'autres. La position de son roi devenait à chaque instant plus critique. Il était serré de très près lorsqu'on introduisit le Gomelez porteur d'un message de la

(1) Albornoz : le bournous.
(2) Marlota, espèce de veste.

part de Mohammed-Ben-Balba. L'Alcayde prit aussitôt connaissance de l'ordre qu'on lui remettait; mais à mesure qu'il lisait, sa figure se troublait, sa main tremblait.

« Qu'avez-vous donc ?..... dit Yuseph qui avait remarqué sa pâleur. Tenez, j'ai deviné juste, c'est mon frère qui demande ma tête pour assurer le trône à ses enfans. Eh bien ! nous en parlerons demain.

— Non pas demain, repliqua l'Alcayde tout ému, ce n'est pas demain, c'est à l'instant même. Tenez, lisez, » et il lui tendit un papier dont l'histoire nous a conservé les termes exacts :

« Dieu est un éternel, il n'a point été créé, n'a point engendré, n'a » point d'égal et Mohammed est son prophète.

» Cayde de Salobreña, mon serviteur, aussitôt que tu auras reçu la » présente, tu ôteras la vie à Cidi Yuseph, mon frère aîné, et tu m'en- » verras sa tête par le porteur : j'espère que tu ne manqueras pas à mon » service. »

— Allah Akbar ! Dieu est grand, dit Yuseph.... mais cela ne doit pas nous empêcher de finir notre partie. »

Le pauvre Alcayde était tout troublé, il ne savait ce qu'il jouait, il confondait la marche de toutes les pièces, en sorte que Yuseph eut bientôt rétabli sa partie. Bientôt il commença à presser à son tour le roi de son adversaire d'une impitoyable manière. « Seigneur Alcayde, lui disait-il d'un air triomphant, vous ne gagnerez pas celle-ci et la fortune est inconstante. »

Pendant ce temps Abd-Allah-Aboul-Hassan était plus mort que vif. Sa faveur, sa vie lui paraissaient grandement exposées. Il aurait bien voulu s'éloigner ; mais on ne sort pas d'une prison bien vérouillée comme on s'échappe d'un salon. Il roulait dans son esprit les projets les plus absurdes, puis, par un reste d'espérance, ses yeux se reportaient encore sur la route de Grenade ; mais la route était déserte et la partie approchait de sa fin. Cependant à l'horizon il crut apercevoir un peu de poussière, puis il en vit davantage, puis il ne vit plus rien, elle avait disparu dans un pli de terrain ; puis il la vit reparaître. Cette fois il ne se trompait pas : c'étaient des cavaliers lancés à toute bride. Ils ne marchaient pas en corps; mais ils étaient échelonnés sur la route selon que leurs coursiers étaient plus ou moins vigoureux. Bientôt il put les distinguer : le premier est un Abencerrage ; le second est un Vanegas. L'Abencerrage est toujours le premier, puis en voici un groupe. Ils approchent, ils touchent les remparts. « Oh ! ceux-là sont porteurs de bonnes nouvelles, s'écria Abd-Allah : votre frère est mort ! Ils vous apportent la couronne, et j'aurai été le premier à vous saluer du titre de roi. » Cette fois encore le vieux courtisan avait deviné juste. Aussitôt que la mort de Mohammed-Ben-Balba avait été connue des habitans de Grenade, ils avaient proclamé Yuseph pour son successeur. « Au moins, dit le nouveau souverain en s'adressant à Abd-Allah, vous ne direz pas, je l'espère, que les échecs sont inutiles. Aujourd'hui, sans eux, ma couronne serait arrivée trop tard. Alcayde de Salobreña, vous êtes mat ; mais je vous attends à l'Alhambra, je vous donnerai votre revanche.

— Seigneur, dit Abd-Allah, j'ai dressé la liste des principaux partisans de votre frère, de ceux qui vous avaient dépouillé d'un trône qui vous appartient légitimement.

« Je ne veux pas la connaître, répondit Yuseph III, je serais peut-être » tenté d'être cruel à leur égard, ce serait leur fournir une juste excuse » pour m'avoir préféré mon frère. »

Loin d'imiter la conduite de Mohammed-Ben-Balba, le nouveau roi fit élever avec soin les fils que celui-ci avait laissés. Il les garda près de lui dans son palais et les traita comme s'ils eussent été ses propres enfans. Il régna pour la gloire de l'islamisme et pour le bonheur de ses sujets. Aussi, disent les écrivains arabes qui racontent son histoire : « Béni soit le Seigneur qui distribue les empires et qui donne la victoire, lui seul est grand ! »

J. LAVALLÉE.

JEU DE TRICTRAC.

PROBLÈME.

Les NOIRS ont gagné 15 trous de suite. Avec les BLANCS il faut, en 6 coups de dés, gagner 16 trous en grande bredouille.

POSITION DES DAMES.

Les NOIRS ont leur grand Jan complet, plus trois dames en sur-case sur la 6e case, et ont 10 points de reste.

Les BLANCS ont fait les 7e, 8e, 9e et 10e cases, ainsi que leur coin de repos ; ils ont, en outre, trois dames en sur-case sur la 7e case et deux dames en sur-case sur la 9e case ; ils ont seulement six points en bredouille.

Appeler les douze coups de dés et dire comment on doit les jouer. La manière de jouer des Noirs doit être forcée, avec ou sans variantes.



TRAITÉ DU WHISTE,

PAR M. DESCHAPELLES.

(Voir les Numéros des 15 Mars et 15 Avril 1842.)

PREMIER PARAGRAPHE.

Entre joueurs de la troisième force, le défendeur a l'avantage d'un dixième.

Le défendeur, dès l'origine du coup, a sous les yeux toutes les forces dont il pourra disposer; il forme son plan dans la tête, et marche à l'exécution par un mouvement collectif et sans tâtonner. D'appréciation morale et de partenaire à diriger, il n'en est pas question; de moyens nouveaux à rencontrer, de craintes ou d'espérances chimériques, il n'y en a plus; d'avance, il sait de quoi il s'agit; d'avance, il note les modifications qu'il pourra adopter par la connaissance qu'il acquerra de la position des cartes qu'il ne voit pas; d'avance, enfin, il pose les bornes extrêmes entre lesquelles doit se fixer son avenir.

Qu'y a-t-il là au dessus d'une combinaison matérielle que l'on apprend comme la règle de trois et où l'on devient maître avec de l'exercice?

La capacité d'un joueur de la troisième force, comparée avec la difficulté du Whiste, est dans la proportion d'un à trois. Si vous ajoutiez deux à cette capacité, vous auriez: un, plus deux, égale trois; si, au contraire vous retranchiez deux à la difficulté, vous auriez de même équation parfaite : un égale trois, moins deux.

C'est ce qui arrive ici à l'égard du défendeur, la difficulté du Whiste s'est aplanie et est descendue à son niveau; aussi avons-nous dit : qu'un joueur de la troisième force avait assez de capacité pour défendre l'Ingénu dans la perfection.

Il reste à chercher si les assaillans que nous prenons aussi dans la troisième force éprouvent la même métamorphose.

Je réponds sans hésiter, non, et j'exige que l'on soit de mon avis, parce que, pour le partager, il ne faut que des yeux et la plus mince réflexion.

Les assaillans restent ce qu'ils étaient au Whiste à quatre, plutôt en dessous qu'en dessus.

L'appréciation morale qui ne leur est pas familière (motif de séjour dans la troisième force) leur échappe ici entièrement; ils sentent que, comme

eux, leur partenaire est sous une influence étrangère, saccadée et fallacieuse; et qu'à l'égard du défendeur, malgré la portion de ses forces étendue sur la table, la difficulté de deviner celles qu'il a dans la main a tellement augmenté, qu'elle en est devenue inabordable.

Hésitant entre la violence et la déception, sans savoir de quel côté se garantir, ils envient la position d'un ennemi qui sait où il va; ils voudraient que ce fût déjà fini, que leur tour fût arrivé; et, à ce titre, faisant bon marché du présent, ils considèrent la défaite même comme tempérée par la cessation du tourment.

Ils ressentent la pression vraie ou imaginaire d'un corps puissant qui va les étreindre; ils ne voient que piéges tendus, que gouffres ouverts, et quelquefois, passant jusqu'au vertige, ils se précipitent eux-mêmes sur la pointe qu'ils veulent éviter.

Ces diverses causes entretiennent long-temps l'incohérence, et souvent reportent jusqu'à la septième levée la lumière qui doit les frapper, et le concours qui fait la force.

Alors, il est vrai, les affaires prennent une autre face; les intérêts s'unissent, s'organisent, le paysan devient un soldat discipliné, et la puissance se déplace.

Mais il est déjà tard, les grands coups sont portés, et l'ennemi, prévoyant, a gagné son repaire où il dévore sa proie.

Voilà ce qui arrive chaque jour à une partie d'Ingénu dans les conditions indiquées; voilà la relation qui s'établit entre les joueurs en raison de la place qu'ils occupent.

En présence des faits, l'énoncé de notre premier paragraphe doit donc se traduire ainsi :

Un défendeur de la première force peut faire avantage d'un dixième à deux assaillans qui sont à peine de la troisième force.

C'est ce qui avait lieu à une époque où l'on ne jouait que le Whiste en dix points.

Des parties constantes se formaient sur ce programme; je veux dire que le même joueur défendait toujours l'Ingénu contre deux assaillans auxquels il rendait un point par chaque partie.

La jouissance de ce point était réglée convenablement : 1° On ne le marquait qu'après avoir, par le jeu ordinaire, atteint le point de cinq ou au dessus; 2° et si on oubliait de le marquer à ce moment fixe, il était périmé. Ainsi, l'on évitait, d'une part, qu'il se confondît avec ce qu'on appelle une *bisque* (1); et de l'autre, qu'il eût action sur la quotité des fiches.

Dans ces conditions, la partie pouvait s'entretenir avec des succès partagés, avec une ardeur et un espoir réciproques; elle pouvait s'établir, elle pouvait durer, le nombre de joueurs étant encore assez restreint, et

(1) On appelle *bisque* un avantage désigné mais suspendu, qu'on ne prend que où et quand on veut. Au Whiste, un point en bisque vous laisserait à huit et à neuf, servant avec le tric et ne gênant pas l'action des honneurs; aux échecs, un trait en bisque vaut mille fois un trait désigné.

les plus habiles ne s'élevant guère au dessus de ce que nous appelons la troisième force.

On prétend que l'adoption du *Short-Whiste* a fait disparaître cette organisation pour introduire le mode actuel; au fait, dans une partie réduite à cinq points, il est difficile d'appliquer l'avantage exact d'un dixième. Notre avis à nous est que : eût-on conservé le *Long-Whiste*, l'Ingénu eût cependant été obligé d'y recourir à des modifications dans notre sens; l'éducation développée, par un usage plus suivi et plus étendu, et par l'admission de notre grande tactique (*chapitre VII* (1), eût nécessité les gradations que nous venons d'établir, incontestables quant au fond, et susceptibles seulement d'une discussion du plus au moins.

Quoi qu'il en soit, nous tenons pour constant :

1° Que les joueurs ne changent pas de force dans l'attaque de l'Ingénu, parce qu'ils y trouvent les mêmes, ou plus de difficultés que dans le Whiste à quatre;

2° Qu'ils changent de force dans la défense de l'Ingénu, parce que les difficultés y sont aplanies;

3° Que la capacité d'un joueur de la troisième force est suffisante pour défendre l'Ingénu aussi bien que le pourrait faire la première force;

4° Et que l'analyse de ce qui précède nous donne cette équation :

Première équation.

La première force, défendant l'Ingénu, égale la troisième force attaquant l'Ingénu, plus un dixième.

Ce résultat ne répugne pas aux idées générales; peut-être même devons-nous le considérer comme démontré à ceux qui nous ont bien suivi; cependant, qu'on y prenne garde, car les conséquences sont irrésistibles; elles sont d'une logique rigoureuse; elles confirment notre première assertion. Les voici :

Deuxième équation.

La première force défendant l'Ingénu égale la deuxième force attaquant l'Ingénu.

Troisième équation.

La première force défendant l'Ingénu égale la première force attaquant l'Ingénu moins un dixième.

On voit que l'équilibre parfait est dans la deuxième force, et que pour la maintenir, il a fallu ajouter ou retrancher un dixième dans les deux autres.

Il ressortirait de là une vérité que nous ne cherchions pas, c'est que la balance de l'Ingénu serait en faveur de l'attaque, puisque l'équilibre n'existerait qu'autant que la première force défendrait, tandis que l'attaque ne serait confiée qu'à la seconde.

Ceci est un fait. Pourquoi se produit-il? Est-il en harmonie avec le droit?

---

(1) Le chapitre VII, encore inédit, est intitulé : *le Système*.

A la fin de cet article, en traitant le second paragraphe, nous répondrons à ces questions.

Pour le moment, nous allons intervertir et passer au troisième paragraphe, pour apporter les preuves de nos deux dernières équations, qui sont là sans appui, en souffrance et comme sur la foi des traités.

TROISIÈME PARAGRAPHE.

Entre joueurs de la première force, les assaillans ont l'avantage d'un dixième.

Si l'on veut prendre ce paragraphe à la lettre, les forces qui auront précédemment acquis leur dernier degré de développement, ne seront plus susceptibles de s'altérer par un changement de place.

Resteront donc intrinsèques, les avantages des positions confiées à des intelligences qui n'en laisseront échapper aucun.

C'est là dessus que nous allons raisonner.

Cependant, nous croyons devoir nous interrompre pour intercaler ici une objection qui se présente, sur ce que l'on peut entendre par l'expression que nous avons employée.

On nous a dit : « Vous établissez une supposition gratuite ; c'est d'une manière absolue que vous introduisez ces premières forces, et dans ce sens, nous contestons leur existence ; si le progrès est la devise de l'humanité, la perfection absolue est exclue comme incomplète ; à chaque pas en avant, surgissent de nouvelles branches, s'ouvre une carrière inconnue, qui viennent dévoiler qu'on n'est guère avancé, si l'on envisage le chemin qui reste à parcourir.

» Où chercherez-vous des joueurs de la première force ? Dans cette grande ville, vous en trouverez une demi-douzaine qui semblent y avoir quelque prétention. Mais au peu de cas qu'ils font de leurs devanciers, vous pouvez juger qu'ils seront eux-mêmes effacés par d'autres, et par une succession sans terme.

» Eh ! qu'est-ce donc que ces grands joueurs que vous mettez au premier rang, que vous nous vantez ? S'ils nous ont débordé, c'est moins par l'étendue que par la quantité et la réunion de leurs conceptions. Isolées, prises une à une, elles ne nous sont point étrangères ; la supériorité de ces habiles n'est qu'un accident qui tient à l'emploi d'un logarithme qui fonctionne peut-être à leur insu ; nous n'y voyons rien de transcendant et d'inabordable ; nos regards peuvent la saisir et l'analyser ; et, ne contestant point ce qui lui appartient, chacun de nous peut signaler ce qui lui manque.

» Celui-ci s'annonce sous le caractère d'une attention profonde ; on sent que rien n'échappera à ses investigations. Les ruses qui l'auront surpris une seule fois, il se les approprie avec une rare intelligence ; personne, avant lui, n'a aussi bien apprécié la distribution et le classement des cartes, sans jamais errer dans la combinaison pour en tirer parti.

» Mais, trop attaché aux réalités, il manque de soutien en leur ab-

sence; il marche d'abord à tâtons, et ne souffle pas la vie sur le partenaire; heureux si, détournant les coups, il peut arriver jusqu'au grand jour avec de simples contusions et sans avoir été percé de part en part.

» Ailleurs, peu aguerri contre les revers, il devient comme complice de sa mauvaise fortune, le sang ne se porte plus au cœur avec assez d'abondance, et l'esprit, insensible au désir de se venger, ne lui rend plus de service que pour le soustraire à la mêlée.

» Celui-là, au contraire, frappe dès l'abord par sa confiance et sa fierté. Sa vaste conception a dépouillé l'inconnu, et son attaque vigoureuse ne manque jamais le point où doit se décider la victoire. Il provoque, il affronte le hasard, s'appuyant sur une fermeté qui grandit avec les obstacles, et qui s'élève au dessus même des désastres.

» Mais il va échouer devant les détails qu'il aura dédaignés; il va retrouver derrière lui, réunies et compactes, des résistances qu'il a franchies sans les détruire.

» Ailleurs, n'étant plus soutenu par des chances en rapport avec son ambition, il va déserter jusqu'à ses devoirs, et désespérer des intérêts associés qu'il ne comprend plus.

» Un autre se présente sur la scène, armé jusqu'aux dents, aussi puissant dans ses desseins que redoutable dans l'exécution, ne recourant à la défense qu'à bon escient, il prévient les coups en les portant lui-même; et s'il paraît ne pas voir une embûche, c'est pour y précipiter celui qui l'a préparée.

» Mais son inquiétude et son irration se sont communiquées autour de lui; une teinte sérieuse et même sévère a éveillé les plus indolens; sa force vient s'user contre des postes munis et palissadés; et le succès lui échappe parce que ses vaisseaux démâtés ne peuvent plus prendre le vent.

» Ailleurs, entraîné par un principe bien conçu, excellent, il en exagère les conséquences, et le temps d'en profiter est déjà loin de lui qu'il s'y obstine encore, comme si le travail et la peine étaient eux-mêmes un résultat.

» Cet autre vous apporte le fruit des études et de la perspicacité. Aux sciences les plus élevées, avec lesquelles il se joue, il va emprunter des applications lumineuses, inopinées; soit qu'il veuille, par l'analyse, aborder les objets sous toutes leurs faces, soit qu'il lui convienne d'envahir les faits et les analogies, pour en tirer de puissantes déductions. Entouré comme d'un vigoureux état-major, il traverse toutes les phases du combat, peu soucieux de subterfuges, et procédant par la force.

» Mais, trop occupé de lui-même, il ne tiendra pas assez de compte de ceux à qui il a affaire; trop assailli de pensées, il n'aura pas le temps d'y faire un choix judicieux. Ici, il va être abandonné et comme trahi par un partenaire dont il n'aura pas jugé la portée ou qu'il aura maltraité injustement; là, il va devenir le jouet de ses adversaires, pour avoir chaussé une idée dépourvue d'actualité.

» Ailleurs, surexcité par l'action, il poussera devant lui, sans se détourner, malgré l'évidence, offrant l'apparence d'une induration musculaire qui menace le cerveau.

» Un autre..... Mais nous croyons en avoir assez dit ; nous croyons avoir prouvé que les joueurs qui passent pour être aujourd'hui de la première force sont encore trop loin de la perfection, pour que le problème, tel que nous l'avons posé, puisse recevoir une solution expérimentale (1). »

A ceux qui nous ont adressé cette interpellation préjudicielle, nous n'avons rien à répondre.

En parlant théorie, nous avons, comme dans toutes les sciences, négligé le frottement. C'est à la pratique à s'en occuper ; c'est au jugement, au choix de celui qui opère, à lui servir de guide, à descendre dans les divisions, non seulement à l'égard du mélange des forces, mais encore à l'égard des bizarreries et des variations de force de la même personne, plus ou moins bien disposée.

Comme point de départ, nous maintenons les échelons que nous avons indiqués, confessant que leur exactitude pourra bien ne recevoir que des preuves accidentelles.

Nous confiant, du reste, à la sagacité des adeptes, nous allons achever de dérouler ce que nous pensons devoir se produire entre joueurs admis (au moins par la pensée) à la première force.

Avant tout, le défendeur sait ce qu'il peut et ce qu'il veut ; son but est positif, ses moyens dans sa main ; il va au fait sans tâtonnement, sans division ; il porte les premiers coups à des adversaires irrésolus, ignorant s'ils doivent résister à la violence ou se prémunir contre la ruse ; le moment où l'ombre le favorise, il le met à profit, il embrasse la direction la plus grave, et cherche surtout à entamer par une action décisive.

Ici c'est une navette qui se glisse comme un passe-partout, enlevant ou sauvant la partie presque sans moyens, et contre toute apparence ; là, c'est une couleur forte ou devenue telle par quelqu'heureuse impasse, qui domine, qui enclave un coup entier, et qui, ne permettant pas de riposter, force la parade et la précipite jusqu'à l'épuisement.

Les dispositions de jeux qui se prêtent à ces deux circonstances, sont éminemment avantageuses au défendeur ; alors il sort de son rôle, il devient assaillant, il commande la manœuvre, il dispose de ses ennemis. Ceux-ci étourdis, comprimés, n'ont pour ainsi dire pas le temps de courir aux armes ; en vain, unis par le désespoir, ils se précipitent à l'assaut... les positions sont occupées, inattaquables. Rebutés, meurtris, s'il leur reste une ressource c'est dans leurs boucliers ; ils les unissent, ils font la tortue, supportant les coups et sauvant les derniers malheurs ! Encore a-t-il fallu s'y prendre à temps ! encore faudra-t-il succomber malgré le courage, malgré l'intelligence, malgré la résignation !

Mais ces dispositions de jeux sont exceptionnelles, elles tiennent à une distribution de cartes qui ne se présentera qu'une ou deux fois sur dix ; leurs résultats, je ne les conteste pas : ils seront puissans, quelquefois énormes ; ils fascineront, ils éblouiront le spectateur qui, perdant de vue

(1) Cette esquisse de caractère concerne le jeu de quatre des plus habiles amateurs remarqués à Paris en 1834.

toute autre idée, proclamera la défense comme foudroyante et irrésistible.

L'imagination ne doit pas tenir la balance ; elle obéit trop à l'impression et au mouvement. Je ne suis point son partisan ; machinalement je me porte contre elle ; je l'attaque, je la dénigre. Peut-être c'est par vengeance, peut-être m'a-t-elle toujours refusé ses faveurs.

Ici, il y a une discussion : je demande qu'on ne se laisse pas prévenir, je demande qu'on écoute les plaideurs.

Les coups ordinaires, où les cartes sont distribuées d'une manière commune, régulière et naturelle, sont tous plus ou moins favorables à une attaque intelligente, leur production spéciale aura moins d'importance ; mais leur nombre et leur constance viendront balancer et bientôt déborder les grands résultats que nous avons mentionnés. Je ne sais pas si le lecteur partagera ma conviction, mais je l'ai puisée dans ce qui précède et dans ce qui va suivre.

Dans les conditions indiquées, en face d'une tactique exercée, habile, complète, et par conséquent sans connivence, il arrivera communément que les trois premières levées se feront, dans l'impossibilité d'obtenir un engagement décisif. Les adversaires, sur leur garde, refuseront l'ornière où l'on veut les pousser ; attentifs comme pour deviner une énigme, peu disposés à prendre le change ou à se laisser intimider, ils ne croiseront pas le fer, et s'entendront d'abord pour dilayer l'action.

Bientôt ils auront établi cette harmonie sans laquelle ils ne pouvaient rien entreprendre ; bientôt ils auront jugé les projets et les moyens du défendeur.

A la troisième ou quatrième levée, celui-là se sentira contenu et repoussé ; cette lumière qu'il fuyait, elle a surgi ; éblouissante pour ses yeux, mais protectrice d'intérêts unis, aussitôt que discernés. Les motifs de faiblesse et d'hésitation, l'isolement a disparu ; les assaillans n'ont plus qu'une pensée ; à une agression éphémère succède une attaque réelle et formidable ; les piéges sont comblés ; les embûches franchies ; et dans un combat corps à corps, les gros bataillons ont retrouvé leurs droits.

Avant de terminer ce tableau, je désire qu'on observe les effets de la différence des forces : dans le premier paragraphe le concours ne s'établit qu'à la septième levée. En outre, le défaut d'appréciation morale, l'intimidation, et par suite la perplexité et l'application médiocre de la combinaison simultanée, sont des faits constans qui ne se présentent pas ici.

On ne s'étonnera donc pas de trouver une solution si différente, en face d'une si grande opposition dans les données du problème.

Les assaillans sont arrivés rapidement à la connaissance des quatre jeux ; ils les voient comme s'ils étaient sur la table, étalés ; les efforts même d'un ennemi qui se hâte d'opérer, joints à leur habileté et à leur intelligence, les leur a dévoilés. Et déjà leur travail, dégagé du doute et de l'hésitation, est réduit à une manipulation simple et positive.

Cette connaissance complète n'existe jamais pour le défendeur ; j'en puis juger par ma propre expérience : combien de fois, tenant l'Ingénu contre deux joueurs d'une force assez médiocre, ai-je senti qu'ils s'en-

tendaient sans que j'y fusse initié ; ils me trompaient, à ma barbe ; jouant naturellement et sans grande finesse ; ils me trompaient ! et jusqu'à la fin du coup j'ai ignoré dans quelle main était telle ou telle carte importante.

Cela fait quelquefois pitié de voir comme le défendeur est ballotté.

Tantôt on le dépouille de toutes ses fausses, lui laissant dans chaque main une masse d'atouts pour se surcouper, pour faire par duplicata les levées qu'on n'a pu lui soustraire.

Tantôt on va faire tomber les honneurs les uns sur les autres, dénuant les jeux de défenseurs, et livrant leurs débris comme un troupeau d'innocens.

Ici, il est contraint d'ouvrir toutes les couleurs, de les prostituer, n'y faisant tout juste que les levées matérielles, que les levées qui sont là par une force d'inertie.

Plus loin, en refusant de prendre avec la carte forte, on lui a coupé ses moyens de communications ; on a réduit au néant une puissance encore apparente, mais paralysée et comme privée du souffle.

Ailleurs enfin, usant de violence, on va passer une revue rigoureuse et sans objection, enlevant nombre de trics à un jeu très fort, lequel, joué à couvert, eût lui-même emporté de grands avantages.

Voilà le traitement qu'on lui fait subir. Débusqué, traqué sur tous les points, le défendeur cherche en vain quelque moyen terme, un amendement : non, on lui refuse tout, la parole même, si le cas y était. On le prendrait pour un jouet, on croirait que c'est un mannequin entraîné et roulé par un torrent, si la rougeur du front, si l'anxiété des regards, ne faisaient souvenir que là il y a du sentiment, qu'il y a une créature qui souffre.

J'ai presque fini ma description de l'attaque et de la défense de l'Ingénu ; un mot reste encore à dire aux motifs du deuxième paragraphe. Je me figure que j'ai été impartial, et que si j'ai laissé voir, ou si j'ai libellé une opinion, elle appartient plus au raisonnement qu'à l'individu. Je tiens tellement à être jugé ainsi ; je tiens tant à convaincre ceux que je n'aurais pas persuadés, que je veux pousser à bout de logique par ce résumé surérogatoire.

RÉSUMÉ.

Dans les premières forces, le défendeur possède une initiative courte mais puissante, jointe à une certaine quantité de distributions anormales, dont la production est énorme.

Mais aux assaillans appartient la propriété des trois quarts de chaque coup, jointe à la masse des donnes ordinaires et de droit commun. Or, cette seconde part l'emporte de beaucoup sur la première, si l'expérience ne m'a pas trompé.

(La suite au prochain numéro.)

LE JEU DE PAUME.

Aujourd'hui le jeu, qui est toujours une passion, est aussi un délassement. Autrefois c'était une passion et une existence : c'était une profession avouée ; on était joueur comme on est maintenant bourgeois, avocat ou notaire; on comptait sur le jeu pour faire fortune, avoir des terres, faire un bon mariage et porter un nom. Si la fortune arrivait, on achetait une charge et on se reposait sur ses lauriers, vivant en bon gentilhomme sans rien faire, et, fier de ses succès, on abandonnait la lice où on s'était enrichi, pour finir ses jours dans le repos, au milieu d'un loisir plein de dignité : *otium cum dignitate*. Telle fut la vie de M. le marquis de Montbrun, gentilhomme assez obscur, mais dont les fastes du jeu de paume ont recueilli les exploits.

Vers la fin du XVIe siècle, il y avait dans la rue Saint-André-des-Arts, un pâtissier renommé, dont la femme était jolie et coquette. M. le duc de Bellegarde, passant par là d'aventure, vit la fringante pâtissière et s'attacha à elle. Le marquis de Montbrun, fils du pâtissier, a soutenu toute sa vie qu'il provenait du fait du duc; c'était l'opinion de sa mère, et dans la suite il gagna assez d'argent et prêta d'assez fortes sommes au duc, pour que celui-ci partageât cet avis, ou du moins feignît de le partager. On mit l'enfant au collége de Navarre; il était éveillé et joli garçon et se distinguait de ses camarades, non pas sur les bancs de l'étude, mais à tous les jeux de l'enfance; personne ne l'égalait à la marelle; il avait un talent particulier pour jouer aux dés et un bonheur remarquable à pair ou non. Si on ajoute à cela un grand dédain pour la boutique du pâtissier et pour les gens du commun en général, on aura un petit gentilhomme accompli. Montbrun, qu'on appelait au collége Daricande, comprit bientôt le danger des jeux de hasard, et il s'attacha à ceux qui demandaient de l'adresse, de la force de corps et de la justesse de coup d'œil. Dans ce temps-là le jeu de paume était en grande faveur; il était l'amusement favori des seigneurs et des gentilshommes; un fils de bonne mère ne pouvait pas prendre décemment une fluxion de poitrine autre part. Près du collége de Navarre il y avait un jeu de paume alors célèbre, qu'on appelait le Jeu de Paume de l'*Ecce Homo*. Ce fut là que Daricande fit ses premières armes.

« J'étais fort assidu à l'*Ecce Homo*, dit-il dans ses Mémoires, et je jouais fort joliment pour un écolier. J'avais l'esprit de faire si bien ma partie, que personne n'y savait mon jeu, et, en effet, je m'y laissais perdre souvent contre des gens à qui j'eusse donné quarante-cinq, et que j'eusse gagné encore tout de suite, sans qu'ils eussent seulement pris un jeu. Mais si je faisais cette manœuvre, ce n'était que lorsqu'il y avait beaucoup de monde sous la galerie et que nous ne jouions guère d'argent; car lorsqu'il s'agissait de quelque forte somme, je faisais le fantasque afin d'avoir sujet de faire fermer la porte du jeu de paume et que personne ne me vît jouer. Je me laissais perdre aussi, quand il survenait quelqu'un par hasard que je voulais amuser et que je savais avoir de l'argent. Je me laissai même une fois perdre tout exprès trente pistoles en pariant contre toute la galerie; ce qui fit dire à tous

ceux qui avaient eu quelqu'unes de mes plumes, qu'il y faisait bon présentement, et que mon chapelet commençait à défiler. Cependant je n'étais pas si dupe qu'ils le pensaient, et même il y avait plus à dire de la moitié; si je faisais cela, ce n'était que parce que je savais que le temps auquel plusieurs d'entr'eux recevaient leur quartier approchait. Aussi, dès qu'ils l'eurent reçu, je me remis à jouer contre le même homme qui leur avait fait gagner leur argent. Ce fut alors qu'ils me le rendirent avec usure, puisque je ne leur laissai pas un sol dans la poche; jusqu'à l'autre quartier, ils eurent le temps de s'ennuyer beaucoup. Ainsi, tout jeune que je fusse, je ne faisais rien que je n'eusse mes vues. En effet, je considérai continuellement, sans que cela me sortît un seul moment de la pensée, qu'étant né sans bien, je devais mettre en usage tous mes moyens pour m'élever au dessus de ma fortune. »

Cet esprit de ruse, appliqué au jeu, était naturel chez l'écolier: quand il ne pouvait pas jouer à la paume, il s'exerçait pendant des semaines entières à jeter un écu dans la fente d'une solive ou dans un nid de pie, et lorsqu'il était sûr de réussir en un certain nombre de coups, il faisait naître un pari qu'il gagnait toujours, en se gardant de déployer toute son adresse, pour se ménager un second pari qu'il gagnait encore. De cette façon il gagna cinq ou six mille livres à ses camarades, et, pour sortir tout-à-fait de page, il eut un duel, fut mis au Châtelet, et dès qu'il fut libre il passa en Angleterre. Il savait qu'à Londres on jouait à la paume, et qu'on y jouait beaucoup d'argent. Son esprit astucieux ne l'abandonna pas dans cette occasion. Tout son train consistait dans un jeune homme qui passait pour son valet de chambre, mais qui savait mieux pousser une balle que mettre les cheveux sous la papillote; c'était le premier garçon paumier de Paris, un enfant de la balle, le second, le plus habile qu'il y eût en France, et comme son fort à lui, Montbrun, était de primer, il pouvait, avec l'aide de son valet de chambre, défier les plus forts joueurs d'Angleterre.

Sa première visite fut au jeu de paume. Il eut l'air d'être frappé de tout ce qu'il y vit: il avoua ensuite qu'il avait quelquefois joué à la paume étant écolier, et il accepta une raquette. Son valet de chambre le regardait faire. Il ne fit que peloter et se laissa frapper de la balle quatre ou cinq fois comme un novice; pendant un mois environ il perdit toutes les parties. Enfin un jour le lord N*** entra dans le jeu de paume, et voulut jouer contre le jeune Français qui se faisait appeler le marquis de Montbrun, et se disait le fils du duc de Bellegarde. Une partie assez forte s'engagea. Montbrun demanda et obtint d'assez forts avantages, et il eut l'astuce de perdre. On doubla les enjeux et on joua la revanche; alors, dit naïvement le marquis :

« Pour faire mieux donner dans le panneau tous ceux qui me voyaient jouer, je feignis de n'avoir plus la tête à moi, de sorte qu'annonçant d'avance, par mon exemple, ce que devait faire un jour M. de Brancas, dont les absences d'esprit sont si connues, je me mis à faire de l'eau dans le jeu de paume, en présence de toute la compagnie. La galerie fit alors des éclats de rire comme si elle eût été à quelque farce ; pendant que j'entendis trois ou quatre barbons qui, ayant pitié de moi, se disaient les uns aux autres qu'il y aurait de la charité à ne pas me laisser jouer davantage ; que la tête commençait à me tourner, et qu'on se devait faire un scrupule de me gagner mon argent dans l'état où j'étais. »

Cependant la partie commença, elle était de deux cents jacobus, ce qui faisait une somme assez considérable, et qu'il importait à Montbrun de ne pas

perdre ; il la joua avec une si extrême habileté, qu'il eut l'air de ne la gagner que par un de ces hasards qui favorisent quelquefois les plus mauvais joueurs, de façon qu'il passa toujours pour aussi maladroit qu'il l'était peu. Il prit alors son argent et demanda quartier.

— Un moment, un moment, lui dit lord N***, vous me devez une revanche.

— D'accord, Milord, répondit-il, mais j'ai besoin de quelques jours de repos, et votre seigneurie me les accordera sans doute.

Cependant l'heureux joueur se permit alors de parcourir la ville, les théâtres, les places publiques, et le lendemain même, dans Hyde-Park, il rencontra lord N*** accompagné d'une fort jolie personne ; c'était une très jeune fille, à l'air ingénu, et qui fit sur le marquis une impression profonde.

— Milord est trop jeune, pensa-t-il, pour que ce soit sa fille ; c'est sans doute une cousine, une parente, et il poursuivit son chemin tout occupé de cette rencontre.

Mais à un caractère de cette trempe, l'amour ne pouvait pas faire oublier la ruse ; voici ce dont s'avisa Montbrun : il alla trouver le maître du jeu de paume, qui était Français, et le prenant à part, il lui dit :

— Mon ami, vous pouvez aisément me rendre un grand service, et j'espère que vous ne refuserez pas d'être utile à un compatriote.

— Parlez, lui dit celui-ci, parlez, M. le marquis, de quoi s'agit-il ?

— De fort peu de chose : vous voyez que me voilà engagé dans des parties avec des joueurs plus habiles que moi ; permettez-moi de venir m'exercer chez vous tous les matins ; j'amènerai mon valet de chambre, un garçon qui peut me donner bisque ou demi-quinze tout au plus ; ainsi je me fortifierai sans que personne n'en sache rien, et, pour plus de sûreté, veuillez être vous-même notre marqueur..... Mon ami, ajouta-t-il d'un air pénétré, ne trahissez pas mon secret, songez que vous êtes mon compatriote et que les Anglais sont nos ennemis naturels.

Le maître du jeu de paume lui promit tout ce qu'il voulut.

— Tout cela, rapporte le marquis, n'était que pour lui dorer la pilule, car je savais bien qu'un homme de cette étoffe qui s'établit en pays étranger, où il prétend faire fortune, oublie ses compatriotes en faveur de ceux qu'il regarde comme ses nouveaux protecteurs.

La chose arriva comme le marquis l'avait prévu. Le maître paumier avertit milord N***, et celui-ci n'eut point de repos qu'il n'eût assisté à ces parties arrangées tout exprès pour le tromper.

— Le paumier, dit Montbrun, donna même à milord N*** le plaisir de nous voir jouer deux ou trois fois, en le mettant sous la galerie, dans un recoin obscur, qu'il fit accommoder tout exprès avec du fil d'archal, dont les mailles étaient fort serrées les unes contre les autres, afin que je ne pusse pas découvrir qui c'était. Je l'y vis bien, ou pour mieux dire, j'entrevis bien qu'il y avait là quelqu'un, mais il me fut impossible de le reconnaître au travers de ce fil d'archal, et je ne pus que me douter de sa présence, d'autant mieux que milord avait eu la singulière précaution de se déguiser en femme.

— Qui donc est cette dame dont il me semble voir la coiffe ? demanda-t-il au maître paumier.

— C'est ma femme, me répondit-il.

— Je n'y ajoutai foi que de bonne sorte, poursuit M. de Montbrun, et je ne demandai pas mieux que d'être trompé, puisqu'au contraire j'eusse voulu de

tout mon cœur que tout ce qu'il y avait de joueurs à Londres, eussent été là aussi bien que milord, pour être témoins de ce que nous savions faire, mon valet de chambre prétendu et moi. J'avais ainsi la comédie sans que mon prochain adversaire ni le maître du jeu de paume en sussent rien. Mais ce qui me divertissait encore plus que tout le reste, c'est que mon valet de chambre se laissait frapper de la balle, tout de même que si ce n'eût été qu'un lourdaud. J'en riais, ou du moins je faisais semblant d'en rire; cependant je le faisais quelquefois tout de bon, car il me disait si naïvement qu'il ne savait pas pourquoi je trouvais tant de sujet de me moquer de lui, puisque si j'étais à sa place il m'en arriverait tout autant qu'il lui en arrivait; que sa comédie m'égayait moi-même..... Il n'avait pas, prétendait-il, coutume de jouer dans un jeu de paume *de dedans*, le diable de tambour le trompait toujours, en sorte qu'il s'y laissait toujours attraper.

Or, je laisse à juger si ce discours n'était pas risible, surtout venant du meilleur joueur de paume de Paris.

Un matin enfin, la maîtresse de la maison vint avertir son mari que milord N*** demandait à entrer, et qu'elle était fort embarrassée, à cause de l'importance de ce personnage.

— Milord N*** ! dit le paumier, il m'est impossible de le refuser, c'est un homme habitué à se faire ouvrir toutes les portes, surtout celles d'un jeu de paume qui est un lieu public.

Le gentilhomme anglais entra; il parut fort étonné de trouver M. de Montbrun, et comme celui-ci lui devait une revanche, il la lui demanda sur-le-champ. Montbrun, que sa feinte n'abandonna jamais, refusa d'abord; enfin il voulut bien consentir à jouer, si on lui donnait *demi-trente* et *bisque* en huit jeux; à cette condition il acceptait une partie de cinq cents jacobus. L'Anglais ne voulut pas jouer à des conditions si défavorables : il offrit *quinze*, puis *quinze et bisque*, et enfin *quinze et deux bisques* : ce qui fut accepté, et les deux joueurs envoyèrent chercher leur cassette. Dans ce temps là, suivant une expression du jeu de paume, on mettait toujours l'argent sous la corde.

Des exemples de mauvaise foi, récemment donnés en France et en Angleterre, avaient fait adopter cet usage. Les deux cassettes arrivèrent; celles de l'Anglais contenait plus de vingt mille jacobus; il n'y avait dans celle de Montbrun que ce qu'il avait gagné. Il s'agissait de savoir s'il fallait brusquer la fortune, ou faire traîner la chose en longueur; Montbrun se décida pour le premier parti, tellement la vue des vingt mille jacobus avait tenté son avidité. Il calcula aussi que cette partie n'ayant point de spectateur, il ne livrait son secret qu'à milord N***, lequel ne se vanterait pas de sa défaite. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les vingt mille jacobus furent gagnés, et que lord N***, tout dépouillé qu'il était, crut toujours pouvoir donner à Montbrun *demi quinze et bisque*.

Quelques jours après, milord N*** alla trouver chez lui M. de Montbrun, et il lui dit :

— Vous m'avez gagné, monsieur le marquis, tout l'argent comptant que je possédais; je tiens cependant à avoir une nouvelle revanche..... il m'est impossible de vendre mes terres, parce qu'elles sont substituées : il me faut du temps pour avoir de l'argent comptant, et néanmoins je brûle d'en venir aux mains avec vous, et je viens vous faire une proposition, ajouta-t-il en rougissant.

— Volontiers, Milord, répondit Montbrun, de quoi s'agit-il?

— Vous êtes Français, dit milord N***, et, comme tous vos compatriotes,

vous n'êtes pas indifférent aux charmes du beau sexe..... J'ai une maîtresse qui vous plaît beaucoup, je le sais... Vous m'avez rencontré avec elle à Hyde-Park, et depuis ce moment vous rôdez sans cesse autour de sa maison ; vos grisons sont toujours sur ses pas..... je vous la joue .... mille jacobus..... voulez-vous ?

— Miss Arabella Kroekford, n'est-il pas vrai, Milord ?

— Vous êtes bien informé, c'est son nom.

— Mille jacobus ?

— Oui, trouvez-vous que ce soit trop?

— Sans doute, Milord, d'autant plus que depuis hier au soir miss Arabella est à mes gages pour cent jacobus seulement, et c'est bien cher ; je ne compte pas la garder long-temps.

N'en déplaise aux contemporains du temps présent, et aux louangeurs éternels des choses passées, de nos jours le libertinage ne s'exprime pas avec autant de crudité ; comme, non plus, on n'emploie pas au jeu une finesse si voisine de la friponnerie.

Après ces équipées, M. le marquis de Montbrun retourna en France, où, grâce à son argent si légitimement gagné, il se fit reconnaître pour le duc de Bellegarde, acheta une terre, et amusa sa vieillesse par la composition de ses Mémoires qui, loin de ceux de Grammont pour le mérite littéraire, offrent cependant comme eux un rare exemple de l'ingénuité du vice.

Sous Henri IV, on comptait à Paris cent quarante jeux de paume ! Ces jeux étaient alors le rendez-vous des sujets de ce roi, qui *vainquit et la Ligue et l'Ibère*, et qui gagna Paris pour une messe. Ligueurs, protestans, catholiques, s'y rencontraient la raquette à la main ; et comme dans ce temps là les gentilshommes ne quittaient jamais l'épée, et que souvent même ils portaient une dague sous leur pourpoint, les jeux de paume furent souvent troublés par des scènes de violence et ensanglantés par des meurtres. Une singularité remarquable aujourd'hui distinguait ces établissemens, ils n'étaient point couverts, et des conduits habilement ménagés y amenaient l'eau, et en faisaient un lac qui se glaçait dans l'hiver et servait de lice à l'exercice du patin ; c'était donc dans l'été qu'on jouait à la paume, et on cessait ce jeu dès que le froid était venu : c'est de nos jours tout le contraire.

Sous Louis XIV, le goût du jeu de paume diminua ; on lui préféra l'escrime, qui enseignait l'art précieux de donner et de ne point recevoir, et de tuer son homme par raison démonstrative. La régence au contraire le remit en honneur. Philippe d'Orléans ne jouait pas à la paume, il est vrai, mais l'écossais Law, son contrôleur général des finances, y était très habile, et l'avantage de faire sa partie était assez considérable pour tenter les grands seigneurs : on pouvait y gagner autre chose que des *chasses* ; de la raquette du contrôleur général, s'échappait souvent des actions du Mississipi. La régence ne dura pas, les actions du Mississipi tombèrent ; Law fut chassé, et au ministère du cardinal Dubois succéda celui du cardinal Fleury, car nous n'avons pas à parler ici de M. le duc, plus exact à la toilette de madame de Parabère, qu'à tous les jeux du monde. Le règne de Louis XV fut celui des petites maisons, et surtout des spectacles ; on chassait sous l'amant de madame de Pompadour, on allait à l'Opéra, et tandis que le maître avait le parc aux cerfs, les courtisans hantaient de mystérieux réduits, bâtis sur les terrains alors vagues du Roule et de la Madeleine. On abandonna le jeu de paume. En 93 on n'en comptait plus que quatorze à Paris : quelle déchéance depuis Henri IV ! quel abandon ! cent vingt-six jeux de paume de moins !

Il est impossible de parler de ce jeu sans rappeler une des époques les plus mémorables de notre histoire, un fait plus décisif encore pour la nation que la prise de la Bastille, le serment du Jeu de Paume! Moment solennel, où le pamphlet fameux : *Qu'est-ce que le Tiers-Etat?* reçut une réponse et une sanction. Quand la dernière balle aurait disparu, quand la dernière raquette serait brisée, si la postérité la plus reculée pouvait jamais ignorer leur forme et leur destination, le nom du jeu de paume ne périrait pas, lié qu'il est maintenant à l'énergique protestation de nos pères. La salle du jeu de paume dont nous parlons n'était point à Paris, mais, tout le monde le sait, à Versailles; une gravure, seul reste d'un tableau de David qui n'a jamais été achevé, retrace la forme et la disposition de ce lieu historique.

Sous l'empire on essaya de relever ce jeu presque abandonné; les généraux Colbert, Bachelu, Lassalle et quelques autres, y jouèrent avec une habileté que l'on cite encore; mais l'homme qui régissait alors la France laissait à ses officiers peu de temps pour les jeux. Les rênes de leurs chevaux dans leur main gauche, la poignée du sabre dans la droite, ces officiers s'élançaient vers la gloire, sans repos comme sans relâche; pléiade brillante et à demi disparue dont chaque jour éteint encore une étoile.

La restauration arriva enfin et avec la paix, et quelle paix! revinrent les jeux. Le duc de Berry, jaloux de remettre en honneur un amusement d'une autre époque, se livra à un exercice qui, sans doute, avait occupé son enfance; nous l'avons vu au jeu de paume de la rue Mazarine, pousser une balle avec adresse et surtout avec vigueur. Si parmi les coutumes d'autrefois, les Bourbons de la branche aînée n'eussent voulu rétablir que celles qui peuplaient les jeux de paume, ils auraient sympathisé avec la nation beaucoup plus qu'ils n'ont fait, car aucun exercice n'est plus salutaire, aucune gymnastique plus propre à donner de la souplesse au corps, que les mouvemens multipliés nécessités par ce jeu; mais on ne s'en tint pas là. La mort du duc de Berry éloigna les courtisans de ces jeux que Louis XVIII connaissait à peine de nom, et pour lesquels Monsieur n'avait plus d'attrait. Ce jeu ne s'est pas relevé de ce dernier échec; cependant le jeu de la rue Mazarine a toujours subsisté et subsiste encore : il était tenu par le sieur Barre, paumier célèbre, véritable enfant de la balle, suivant une expression proverbiale à laquelle le jeu de paume a donné naissance, et qu'on dirait né une raquette à la main. M. Barre dépasse de bien loin tous les amateurs; tel est l'avantage de son état qui, cultivé tous les jours et depuis l'enfance, donne une supériorité excessive; au lieu de recevoir *demi-trente* et *bisque* comme le marquis de Montbrun, il peut le donner et davantage même, si c'est possible. On voit que la supériorité de M. Barre sur le plus fort amateur est effrayante, et que le célèbre paumier ne connaît point d'égal : aussi le cercle de la paume qui vient de s'établir passage Sandrier, l'a-t-il choisi pour son gérant. Ce cercle nouveau, réunit à beaucoup d'élégance tous les agrémens possibles dans un lieu pareil : jardin, salle de billard, galerie, cabinet de lecture; nous avons sous les yeux la liste des sociétaires, et si ces Messieurs sont assidus, il leur sera sans doute facile de remettre en honneur ce jeu, aujourd'hui presque oublié et qui, comme nous l'avons dit, entretient et développe les forces du corps. On assure que M. le duc de Nemours y va jouer souvent. Les amateurs les plus renommés sont, dit-on, MM. Mosneron de Saint-Preux, de Nanteuil et Boichard; il compte parmi ses membres, Horace Vernet qui, quelque adroit qu'il puisse être à ce jeu, sera toujours moins bon joueur qu'habile peintre.

L'article 15 du réglement porte ce qui suit :

« MM. les membres du jeu de paume seront seuls admis dans les salons et au dedans du jeu de paume; ils pourront cependant amener quelqu'un, *mais une seule fois*, et cette personne devra être présentée au commissaire. »

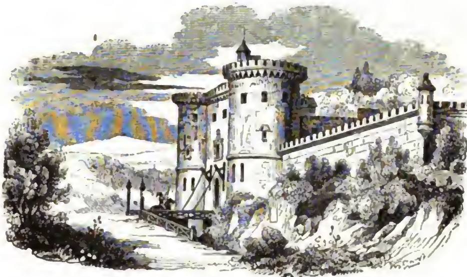
Ces restrictions nous paraissent trop sévères; cependant, pour ne pas négliger l'avis de Voltaire :

« On en vaut mieux quand on est regardé, »

on admet des spectateurs dans la galerie extérieure. Quel est donc le jeu d'adresse qui pourrait se passer des regards de la galerie?

Nous devons ajouter, en finissant, qu'aujourd'hui on ne joue plus d'argent à la paume, ainsi qu'on le faisait autrefois; on n'y joue rien, que l'honneur et les frais; mais ces frais sont considérables, et si on ajoute la perte de temps, ils éloigneront toujours du jeu de paume les gens occupés ou peu riches. Voilà un privilége tout trouvé pour l'aristocratie.

MARIE AYCARD.



Le château de Bellegarde.

VARIÉTÉS.

M. Deschapelles a joué la semaine dernière au Cercle des Echecs, avec le général Guinguerel, deux parties qui ont vivement intéressé tous les amateurs. Le jeu s'est engagé à Pion et quatre traits, avantage qu'on peut évaluer à la Tour. La première partie a été gagnée par le général : ce n'était qu'une revanche de l'année dernière. La seconde partie, faute de temps, a été interrompue. Le jeu avantagé avait conservé son Pion de plus et une position favorable ne laissant que peu de chances même pour la remise.

Il y a projet de poule arrêté entre MM. Deschapelles, le général Guinguerel et Saint-Amant. Le premier donne Pion et deux traits à M. Saint-Amant et Pion et quatre traits au général. Celui-ci recevra Pion et deux traits de M. Saint-Amant. Les paris sont engagés. Le jour n'est pas encore fixé. Le premier qui gagnera deux parties de suite aura la poule.



M. Mongrédien, président du club d'échecs de Liverpool, a passé cinq à six jours à Paris, pendant lesquels il a eu la gracieuseté de faire la part des échecs — à notre principal cercle, il a successivement fait la partie avec MM. Guinguerel, Ehrmann et Sasias, en qui il a trouvé de nobles et dignes adversaires. Au *Cercle des Arts*, les nombreux amateurs d'échecs s'étaient groupés d'avance autour de la table où devait se livrer la bataille, entre le champion de la Grande-Bretagne et notre brave commandant Hiélard, infidèle par cette seule circonstance au noble vicomte son plus constant ennemi. Notre compatriote n'a eu qu'à s'en applaudir; c'est avec éclat qu'il a tenu le drapeau de la France.

Nous avons vivement regretté que le court séjour de l'honorable gentleman n'ait permis qu'à un si petit nombre de nos amateurs de se mesurer avec lui. De long-temps nous ne l'aurions rendu à sa patrie s'il avait dû auparavant passer sur le corps de tous nos bons joueurs. La réputation méritée qui l'avait précédé en France, rendait chacun de nous jaloux d'avoir avec lui au moins une rencontre.



« Un Français qui va en Angleterre, y joue aux échecs avec avantage. Il » y est plus fort qu'en France. — Un Anglais qui passe sur le Continent y » perd au contraire une partie notable de sa force. »

Ceci n'est pas un axiome, mais c'est un fait. L'expérience nous l'a révélé, et nous pouvons du reste l'expliquer comme nous l'avons compris.

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. » Mais ici le vrai va devenir au contraire très vraisemblable. Quand nous allons jouer au milieu des Anglais, nous y apportons un très estimable défaut, celui de jouer trop vite; mais comme nous avons affaire à des antagonistes qui prennent leur temps, nous sommes forcés de réfléchir pendant qu'ils méditent, et notre coup de réponse s'en ressent très favorablement. Par la pratique habituelle nous devenons plus lents, sans pourtant égaler nos maîtres; de sorte que, sans

nous en douter, notre jeu acquiert une qualité qui lui manquait auparavant; qualité du reste éphémère, et que nous reperdons bien vite en repassant la Manche.

Les Anglais au contraire, quand ils jouent dans nos clubs, sont troublés par notre promptitude. Le flegme de leur esprit méditatif est démonté par notre vivacité française; ils sont comme emportés malgré eux dans une atmosphère qui tourbillonne avec rapidité, dans laquelle, non seulement ils ne peuvent plus donner le temps ordinaire et qui est nécessaire à leurs calculs ou à leur mémoire, mais encore où ils emploient mal le temps insuffisant qu'ils osent prendre. Ayant comme oublié leurs traditions et ne pouvant y suppléer par de nouvelles combinaisons suffisamment élaborées, ils se livrent à nos coups presque sans moyens de défense. Aussi, pourrait-il arriver qu'un de nos plus ignorans praticiens gagnât un joueur britannique qui en saurait dix fois plus que lui, — avantage dont il serait ridicule de se targuer. « On ne vaincra jamais les Romains que dans Rome, » disait le roi de Pont, et nous, nous affirmons que c'est en Angleterre seulement, qu'il est glorieux de battre les Anglais. C'est là que nous les avons toujours vus eux-mêmes et dignes de leur renommée aux échecs.



M. Alexandre, fondateur de l'ancien club de l'Echiquier, auteur de l'*Encyclopédie des Echecs*, qui habitait Londres depuis plusieurs années, vient d'arriver à Paris. Il n'y fera qu'un court séjour, se proposant d'aller revoir l'Allemagne, sa patrie. Il visitera successivement toutes les villes qui, au delà du Rhin, et jusque dans la Prusse, ont des réunions d'amateurs d'échecs. Le vieux professeur pourra y porter les traditions récentes des clubs de France et d'Angleterre au milieu desquels il a vécu.



M. Szen, le célèbre joueur hongrois, fait en ce moment sa partie à Vienne, en Autriche. Nous espérons, à Paris comme à Londres, qu'il ne retournera pas à Pesth, sans venir faire sa tournée périodique parmi nous. Il y a déjà cinq ans qu'il n'a visité l'Occident.



M. Cochrane, qui joue fréquemment depuis son retour de l'Inde, a retrouvé son ancienne force. C'est avec M. Georges Walker, l'honorable secrétaire du club de Saint-Georges, qu'il s'est principalement exercé. Nous tenons d'un spectateur assidu de ces intéressantes rencontres quelques détails que nous sommes bien aises de communiquer, car ils sont à l'honneur des deux champions. Cinquante-six parties ont été faites dans l'espace de peu de mois; M. Walker en a gagné vingt-neuf et perdu vingt et une; six ont été remises Il est à remarquer que le désavantage de M. Cochrane a été dans les premières parties. Il s'est soutenu et a même gagné dans la dernière période. Ce sont à peu près les mêmes phases que dans la célèbre lutte entre Labourdonnais et Macdonell, d'immortelles mémoires.



SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

(M. Jules de Pollly veut bien corriger en jolis vers l'aridité de ce travail.)

N° XV.

Quand vous aurez d'un pas poussé l'infanterie,
Dites : oblique à droite à la cavalerie.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P 1 pas.	1 Le R à sa 3 c.
2 Le C à la 4 c. du F du R : éch. et mat.	

N° XVI.

Le Cheval indompté, conduit près de la Tour,
Est maté par le Roi qu'un Fou mate à son tour.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le C à la 6 c. du F de la D.	1 Le R prend le C.
2 Le F à la 4 c. du R : échec et mat.	

N° XVII.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le C à la 3 c. du F de la D : échec.	1 Le R à sa 6 c.
2 Le F de la D à la 2 c. du F du R : éch.	2 Le R à la 5 c. de son F.
3 Le C à la 6 c. du R : échec.	3 Le R à sa 4 c.
4 Le F de la D à la 4 c. de la D : échec et mat.	

N° XVIII.

Ce mat n'a été que reproduit par Allgaler; il appartient à Stamma d'Alep, à qui, par l'erreur d'une célébrité, nous avions été entraîné à le dérober.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le C à la 5 c. du F du R : échec.	1 Le P du C de la D 1 pas.
2 Le P prend le P : échec.	2 Le R à la c. de la T.*
3 Le P va à D : échec.	3 La T prend la D.
4 La T prend la T : échec.	4 Le R à la 2 c. du C.
5 Le C à la 6 c. de la D : éch. et mat	

* Si le Noir autrement dirige le combat,
On le fait, à coup sûr, plus tôt échec et mat.

Le R, au lieu d'aller à la c. de la T, se posant à celle du C, serait mat en quatre coups, comme suit :

BLANCS.	NOIRS.
3 Le C à la 6 c. de la D : échec.	3 Le R à la c. de la T.
4 Le P du C 1 pas : échec et mat.	

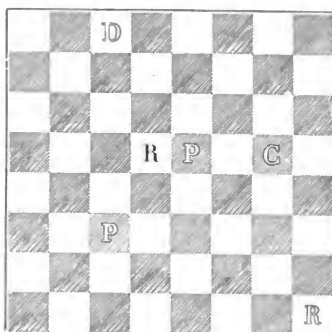
Le directeur du *Palamède*, rédacteur en chef,
SAINT-AMANT.

IMPRIMERIE D'ÉDOUARD PROUX ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, 3.

XIX.

De la composition de M. d'Orville.

Noirs.



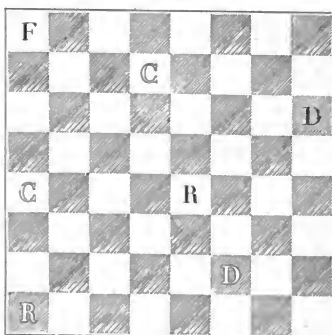
Blancs.

Les Blancs font mat en trois coups.

XX.

De la composition de M. d'Orville.

Noirs.

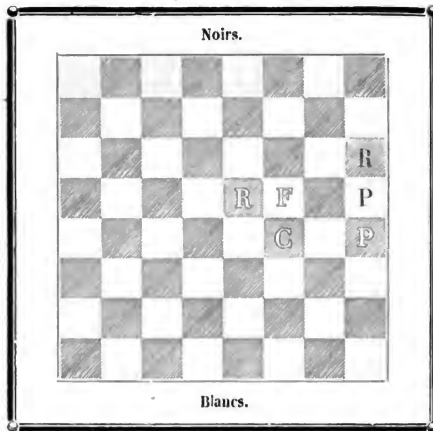


Blancs.

Les Blancs font mat en trois coups.

XXI.

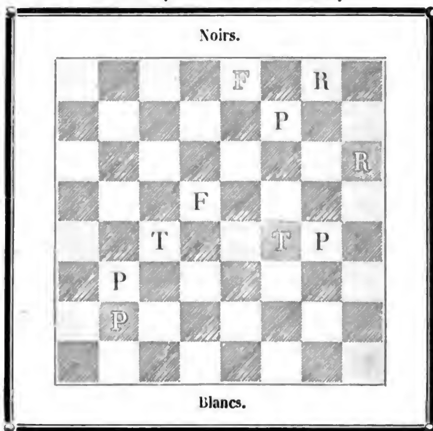
De la composition de M***, italien.



Les Blancs font mat en sept coups.

XXII.

De la composition de M. Kieséritzky.



Les Blancs remettent la partie.

LE PALAMÈDE.

Nous voici arrivés à la fin du premier volume de l'année 1842, qui comprend sept numéros. Nous croyons avoir tenu grandement nos engagemens envers nos lecteurs ; car, avec le numéro supplémentaire qui n'était pas dû, le titre et les tables, nous avons donné un tiers de plus de matière que nos obligations ne le portaient. Nous continuerons ainsi sans compter, comme nous avons commencé, et le second volume ne sera ni moins abondant ni moins intéressant que celui-ci. Au contraire, les rapports s'établissant de plus en plus entre les joueurs d'échecs de tous les pays ; les liens de cette confraternité se resserrant, et chacun apportant le tribut de ses observations, le jeu d'échecs participera tout-à-fait des avantages attachés aux sciences : il ne reculera plus et s'avancera vers un progrès théorique que nos aînés, praticiens avant tout, n'ont pas eu les mêmes facilités que nous pour atteindre. Si les hommes de génie n'apparaissent qu'à de longs intervalles, vivons au moins avec abondance d'érudits. Ils nous dédommageront, en attendant.....

Nous engageons nos abonnés à faire réunir en un seul volume les sept numéros publiés. Pour le cas où ils ne voudraient que le faire cartonner, nous leur remettrons une couverture. Mais il serait mieux de faire relier le tout en plaçant le titre du second numéro en tête avec le portrait de Labourdonnais ; la table des matières est brochée à la place qu'elle doit occuper, à la fin de ce numéro.

Le succès du *Palamède* ayant dépassé nos prévisions, ce premier volume est devenu rare, et le prix primitif, à notre grand regret, se trouve aujourd'hui plus élevé pour les nouveaux souscripteurs.



COURS D'ÉCHECS.

CINQUIÈME LEÇON.

PREMIÈRE SECTION. — DOUZIÈME DÉBUT.

Gambit Lopez (1).

BLANC.	NOIR.
1 Le P du R 2 c.	1 Le P du R 2 c.
2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	2 Le F du R à la 4 c. du F de la D.
3 La D à la 2 c. du R.	3 Le P du F de la D 1 c.

En jouant la D à la 2 c. du R vous menacez de prendre par échec avec votre F, le P du F du R, et de porter ensuite votre D à la 4 c. de votre F de la D faisant échec et recouvrant la pièce.

Le coup du Noir est mauvais. Il ne prévient pas l'attaque que nous avons indiquée et laisse à l'adversaire le temps de l'attaquer vivement ainsi que nous allons voir.

Le Noir, à la place de jouer le P du F de la D 1 c., pourrait jouer les coups suivans : Le P de la D 1 c., le C du R à la 3 c. du F, le même C à la 2 c. du R; enfin, le C de la D à la 3 c. du F. Nous analyserons dans cette leçon ces coups de défense qui se présentent dans le Gambit Lopez, réservant pour la dernière la défense que nous considérons comme la meilleure.

4 Le P du F du R 2 c.	4 Le F prend le C.

Le P du F du R poussé 2 c. est un bon coup d'attaque.

Le coup du Noir est mauvais. Il échange son F pour le C dans la vue de faire perdre à son adversaire la faculté de roquer du côté du R, mais la position qui reste au blanc compensera ce désavantage.

Le Noir aurait mieux joué en poussant le P de la D 1 c.

La variante suivante vous fera voir ce qui serait arrivé si à la place de prendre le C avec le F il avait pris le P avec le P.

5 La T prend le F.	5 Le P prend le P.

(1) Ce début de partie pouvait également trouver sa place dans les Gambits du Fou du Roi; mais comme, par exception à tous les autres Gambits, il ne devient Gambit qu'au 4e coup, nous l'avons placé ici dans les ouvertures « le Fou du Roi au 2e coup, » auxquelles il appartient bien plus légitimement.

Le coup du Noir est très mauvais. Il permet à son adversaire d'établir deux Pions au centre et de développer son jeu.

6 Le P de la D 2 c.	6 La D à la 5 c. de la T du R : éch.

Le Noir donnant échec avec sa D, défend son P ou l'échange contre le P du C du R blanc, mais il embarrasse sa D, ne sort pas ses pièces, et donne à l'adversaire le temps de développer les siennes.

7 Le P du C du R 1 c.	7 Le P prend le P.
8 La T prend le P.	8 Le C du R à la 3 c. du F.

Si à la place de prendre avec la T vous aviez pris avec le P, vous auriez masqué votre T et affaibli votre jeu.

Le Noir joue le C du R à la 3 c. du F pour prendre le P de votre R. A la place de ce coup il aurait pu jouer le P de la T du R 1 c. ; dans ce cas vous auriez porté la D à la 2 c. du F.

9 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	9 La D à la 4 c. de la T du R.
10 La D à la 2 c. du C du R.	10 Le C du R à sa 5 c.

Vous ne devez pas prendre le C avec votre T ; si vous le preniez, le Noir pousserait le P de la D 2 c., et finirait par regagner sa pièce.

Si à la place de jouer le C à sa 5 c., le Noir avait joué le P de la D 2 c., vous auriez retiré le F du R à la 2 c. du R, et le coup d'ensuite joué votre F de la D à la 2 c. de la D.

Nous ne poussons pas plus loin cette partie, où le blanc gagne une pièce et conserve une bonne position.

Variante au 4e coup du Noir.

BLANC.	NOIR.
	4 Le P prend le P.
5 Le C du R à la 3 c. du F.	5 Le P du C du R 2 c.

Le Noir joue le P du C du R 2 c. pour soutenir son P doublé.

6 Le P de la D 2 c.	6 Le F du R à la 3 c. du C de la D.
7 Le P de la T du R 2 c.	7 Le P du C du R 1 c.

Vous poussez le P de la T du R 2 c. pour rompre son jeu.

Le Noir pousse ce P ne pouvant pas le soutenir. S'il l'avait défendu avec le P de la T vous l'auriez pris avec le P, et s'il l'avait défendu avec le P du F, vous l'auriez pris avec le C pour lui donner ensuite échec au R avec votre D à la 5 c. de la T.

8 Le C à la 5 c. du R.	8 Le C du R à la 3 c. de la T.
9 Le F prend le P doublé.	9 Le F du R prend le P de la D.
10 Le P du F de la D 1 c.	10 Le F prend le C.
11 Le F de la D prend le F.	11 La T à la c. du C.

Dans cette position vous avez plus beau jeu. Vous portez le F de la D

à la 6 c. de la D et empêchez le Noir de sortir ses pièces et de roquer. Vous auriez joué le même coup si le Noir, à la place de porter la T à la c. du C, avait poussé le P du F du R 1 c.

TREIZIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
	3 Le P de la D 1 c.
4 Le P du F de la D 1 c.	4 Le C de la D à la 3 c. du F.
5 Le P du F du R 2 c.	5 Le P prend le P.

Le coup du Noir est mal joué. Il eût mieux valu jouer le C du R à la 3 c. du F.

6 Le P de la D 2 c.	6 La D à la 5 c. de la T du R : éch.
7 Le R à la c. de la D.	7 Le F du R à la 3 c. du C de la D.

Si à la place de jouer le R à la c. de la D, vous aviez joué le P du C 1 c., vous auriez compromis votre partie. Le Noir aurait pris le P avec le P, et vous aurait menacé d'un échec à la découverte.

8 Le C du R à la 3 c. du F.	8 La D à la 5 c. du C du R.

Le Noir veut soutenir son P doublé et il vous laisse le temps de développer votre jeu en attaquant sa D.

9 Le P de la T du R 1 c.	9 La D à la 6 c. du C du R.
10 Le C de la D à la 2 c. de la D.	10 Le C du R à la 3 c. du F.
11 La T du R à la c. du R.	11 Le C du R à la 4 c. de la T.
12 Le P du R 1 c.	

Dans cette position vous avez beau jeu. Vous attaquerez la D avec votre C de la D à la 4 c. du R, ensuite avec celui du R à la 4 c. de la T. Enfin vous pousserez le P du C du R 2 c. sur son C pour le faire retirer, ce qui vous laissera la faculté de prendre plus tard le P doublé avec votre F de la D.

QUATORZIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
	3 Le C du R à la 3 c. du F.
4 Le P du F de la D 1 c.	4 Le R roque.

Si à la place de jouer le P du F de la D 1 c., vous aviez pris avec votre F du R le P du F du R noir, vous auriez eu mauvais jeu, comme nous avons vu dans une des précédentes leçons. En roquant, le Noir met en jeu sa T, ce qui lui donne beau jeu, votre D étant devant le R.

5 Le P de la D 1 c.	5 Le P du F de la D 1 c.

Le Noir joue ce P pour pousser, le coup suivant, le P de la D 2 c.

6 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	6 Le P de la D 2 c.
7 Le F du R à la 3 c. du C de la D.	7 Le P prend le P.

Votre coup de retraite est bon. Si vous aviez pris le P avec le P, le Noir, reprenant le P avec le P du F de la D, aurait établi 2 P au centre et fait une place à son C. Vous auriez pu prendre le C avec votre F de la D, mais le Noir aurait pris votre F avec le P de son C et aurait eu beau jeu.

8 Le P prend le P.	

Cette partie peut être considérée comme égale. Elle est donnée par Salvio, qui, en roquant, place la T à la c. du R suivant les règles du jeu italien. Dans cette circonstance, cette manière de roquer n'apporte pas un grand changement à la partie.

QUINZIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
	3 Le C du R à la 2 c. du R.

Ce coup du Noir ne me paraît pas bon. Il empêche, il est vrai, le Blanc de pousser le P du F du R 2 c.; mais si le Blanc prend le P du F du R avec le F du R, et ensuite porte la D à la 4 c. de son F, il reprend sa pièce, gagne 1 P et se trouve en situation de pouvoir roquer assez promptement.

4 Le P du F du R 2 c.	4 Le P de la D 1 c.

Vous auriez mieux joué en portant votre C du R à la 3 c. du F.

5 Le C du R à la 3 c. du F.	5 Le C de la D à la 3 c. du F.
6 Le P du F de la D 1 c.	6 Roque.

Dans cette position la partie est égale.

SEIZIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
	3 La D à la 2 c. du R.

Cette défense est bonne. Règle générale : Quand l'on peut opposer la D à la D le résultat de la position est presque toujours égal.

4 Le P du F du R 2 c.	4 Le C du R à la 3 c. du F.
5 Le C du R à la 3 c. du F.	5 Le P de la D 1 c.

Le Noir en poussant ce P défend son P du R et met en liberté son F de la D, ce qui est très important au commencement de la partie.

6 Le C de la D à la 3 c. du F.	6 Le P du F de la D 1 c.

Le Noir pousse ce P pour arrêter la marche du C de la D qui cependant serait pris par le C de son R. Ce coup lui permet de disposer de son

C sans craindre de laisser pénétrer dans son jeu la pièce de son adversaire.

7 Le P de la D 1 c.	7 Le F de la D à la 5 c. du C du R.
8 Le P du F du R 1 c.	8 Le C de la D à la 2 c. de la D.
9 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	9 Le P de la T du R 1 c.
10 Le F de la D à la 4 c. de la T.	10 Le P du C du R 2 c.

Soit que le Blanc prenne le P en passant, soit qu'il retire son F à la 2 c. du F du R, la partie est égale.

DIX-SEPTIÈME DÉBUT.

BLANC.	NOIR.
	3 Le C de la D à la 3 c. du F.
4 Le P du F de la D 1 c.	4 Le C du R à la 3 c. du F.

A la place de jouer le P du F de la D 1 c., vous pouviez prendre par échec le P du R avec votre F. (Voyez la première variante.)

5 Le P du F du R 2 c.	5 Le F prend le C.
6 La T prend le F.	6 Le R roque.
7 Le P de la D 1 c.	7 Le P de la D 2 c.

Si au lieu de pousser le P de la D 1 c., vous aviez pris le P avec le P, la partie aurait changé. (Voyez la seconde variante.)

8 Le F prend le P.	8 Le C prend le F.

Si à la place de prendre le P avec le F, vous l'aviez pris avec le P, le Noir aurait pris le vôtre avec son C. Vous auriez pris le P du R avec votre P du F du R ; mais votre adversaire aurait pris ce P avec son C de la D, et sa position eût été meilleure que la vôtre.

9 Le P prend le C.	9 Le P du R prend le P du F du R.
10 Le F prend le P.	10 La T à la c. du R.

Vous auriez pu porter la D à la 3 c. du F du R, au lieu de prendre le P avec le F. Dans ce cas le Noir aurait joué le C de la D à la 4 c. du R.

Si le Noir avait pris le P doublé avec sa D., il aurait affaibli son attaque.

11 Le F à la 3 c. du R.	11 Le C à la 4 c. du R.
12 Le P de la T du R 1 c.	12 Le F de la D à la 4 c. du F du R.
13 Le P de la D 1 c.	13 Le F à la 6 c. de la D.

Le coup suivant le Noir joue son C à la 5 c. du F de la D, et gagne au moins une pièce.

Première variante.

BLANC.	NOIR.
4 Le F du R prend le P du F : éch.	4 Le R prend le F.
5 La D à la 4 c. de son F : échec.	5 Le P de la D 2 c.
6 La D prend le F.	6 Le P prend le P.

Vous auriez pu prendre le P avec le P à la place de prendre le F avec la D. Dans ce cas le Noir aurait fait échec en prenant votre P du F du R avec son F, et le coup d'ensuite il aurait porté son C à la 4 c. de la T de la D.

7 La D à la 4 c. de son F : échec	7 Le F de la D à la 3 c. du R.

En voulant gagner un P avec votre D, vous avez fourni à votre adversaire le moyen de dégager toutes ses pièces. Votre partie doit être perdue.

8 La D prend le P doublé.	8 Le C du R à la 3 c. du F.

Dans cette position, vous pouvez retirer la D à six cases différentes. Mais quelle que soit la case que vous choisirez, vous aurez mauvais jeu. Je crois qu'une seule mérite d'être analysée, les autres n'offrant pas une résistance prolongée. Cette case est la suivante :

9 La D à la 4 c. de la T du R.	9 Le C de la D à la 5 c. de la D.

Si à la place de jouer la D à la 4 c. de la T du R, vous l'aviez portée à la 4 c. de la T de la D, le Noir aurait joué la D à sa 4 c.

Le Noir avec son C de la D attaque le P du F de votre D, et il vous prendrait ce P et la T de la D si vous ne le défendiez pas.

10 Le C de la D à la 3 c. de la T.	10 Le P du R 1 c.
11 Le P du F de la D 1 c.	11 Le P du C du R 2 c.

Au lieu de jouer le P du F de la D 1 c., vous pouviez jouer le P de la D 1 c., ou le C du R à la 3 c. de la T, ou le même C à la 2 c. du R.

Si vous aviez joué le P de la D 1 c., le Noir aurait pris le P avec le P ; vous l'auriez repris avec le vôtre, et le Noir, en portant le C de la D à la 4 c. du F du R, vous aurait forcé de jouer la D à la 3 c. de la T du R pour défendre votre P de la D. Dans cette position, le Noir aurait joué sa T du R à la c. du R et aurait eu beau jeu.

Si à la place du P de la D 1 c., vous aviez joué le C du R à la 3 c. de la T, le Noir aurait poussé le P de la T 1 c. pour prendre votre D si vous roquiez.

Enfin si vous aviez joué le même C à la 2 c. du R, le Noir l'aurait pris avec le C de la D, et le coup suivant il aurait porté la D à sa 5 c.

12 La D prend le P.	12 La T du R à la c. du C.

Si le Noir n'avait pas pris le P avec la D, il aurait perdu plus tôt sa partie.

13 La D à la 3 c. du R.	13 Le C de la D à la 4 c. du F du R.
14 La D à la 2 c. du R.	14 La T prend le P du C du R.
15 Le C de la D à la 2 c. du F.	15 La D à sa 3 c.
16 Le C de la D à la 3 c. du R.	16 Le C prend le C.
17 Le P de la D prend le C.	17 La T de la D à la c. du C du R.
18 La D à la c. du F du R.	18 La T à la c. de la D.

19 La D à la 2 c. du R.	19 Le C à sa 5 c.
20 Le C à la 3 c. de la T.	20 Le C à la 4 c. du R.
21 Le C à la 4 c. du F du R.	21 Le C à la 6 c. du F du R : éch.
22 Le R à la c. du F.	Le Noir donne le mat en six coups.

Seconde variante.

BLANC.	NOIR.
7 Le P prend le P.	7 Le C de la D prend le P.
8 Le F du R à la 3 c. du C de la D.	8 Le C du R prend le P.
9 La D prend le C.	9 La T à la c. du R.
10 Le R à la c. de la D.	10 Le P de la D 2 c.

Le Noir sacrifie ce P pour mettre en liberté son F et, par suite, sa T de la D.

11 La D prend le P.	11 Le F à la 5 c. du C du R : éch.

A la place de prendre le P avec la D, vous pouviez le prendre avec le F. Dans ce cas le Noir aurait poussé le P du F de la D 1 c.

12 Le R à la 2 c. du F.	12 La D à la 3 c. du F du R.

Dans cette position, les Noirs, quoiqu'avec une pièce de moins, gagnent forcément.

La partie que nous venons d'examiner dans le courant de cette leçon est connue sous le nom de Gambit Lopez. Elle porte le nom de son inventeur, Ruy-Lopez, qui, le premier, l'a exposée dans son *Libro de la invencion liberal y arte de juego de axedres. En Alcala*, 1561.

Cet insidieux Gambit devient très dangereux si l'on prend le P du F du R poussé 2 pas au 4 coup; mais si on ne le prend pas, la partie peut être remise en adoptant différentes défenses.

La dernière est proposée par moi. Elle conduit au gain de la partie si le Blanc joue au 4 coup le P du F du R 2 c. ; mais s'il joue le P de la D 1 c. , la partie est tout-à-fait égale.



PROBLÈMES.

ONZIÈME PROBLÈME.

Position.

BLANC.	NOIR.
R à la 6 c. de son F.	R à la 4 c. de sa T.
F à la 2 c. de la D.	P à la 3 c. de la T du R.
C à la 4 c. de la D.	
P à la 3 c. du F du R.	
P à la 3 c. de la T du R.	

Le Blanc donne mat en trois coups.

DOUZIÈME PROBLÈME.

Position.

BLANC.	NOIR.
R à la c. de sa T.	R à la c. de son C.
D à la 5 c. du F du R.	T à la c. du F du R.
T à la 7 c. du C de la D.	T à la c. du C du R.
C à la 7 c. du F du R.	C à la 7 c. de la D.
P à la 2 c. de la T du R.	F à la 4 c. de la T de la D.
P à la 2 c. du C du R.	P à la 3 c. du C de la D.
	P doublé à la 6 c. du C de la D.
	P à la 5 c. du F de la D.
	P du C et de la T du R à leur c.

Le Blanc donne mat en quatre coups.

SOLUTION DES PROBLÈMES DE LA QUATRIÈME LEÇON.

(Voir le numéro du 15 Mai 1842.)

NEUVIÈME PROBLÈME.

BLANC.	NOIR.
1 La D à la c. du C du R adverse : échec.	1 La T prend la D.
2 Le C à sa 6 c. : échec.	2 Le P prend le C.
3 La T à la 4 c. de la T du R : échec et mat.	

DIXIÈME PROBLÈME.

BLANC.	NOIR.
1 Le C à sa 4 c.	1 Le P du F du R 1 c.
2 Le R à la 5 c. du F de la D.	2 Le P du F du R 1 c.
3 Le C à la 6 c. du F : éch. et mat.	

CALVI.



GAMBIT DU ROI.

M. Heydebrand de la Lasa vous ayant adressé de Berlin une lettre fort intéressante sur le gambit du Roi, qui fut le sujet de mon défi, l'année dernière, contre MM. Devinck, Lécrivain, Laroche et Chamouillet, vous avez bien voulu me l'envoyer en communication, pour que je puisse y joindre mes notes. Ces documens sont d'un grand intérêt pour moi comme pour tous ceux en général qui ont fait une étude constante des gambits. On y voit du premier coup d'œil que l'auteur n'est pas un joueur ordinaire. Je me félicite d'être le compatriote d'un amateur pénétré d'une aussi profonde connaissance de l'échiquier. J'ai examiné avec beaucoup de soin ce travail sur un gambit auquel j'ai déclaré ne pas connaître encore une défense suffisante. Il est à regretter que les bornes de votre revue ne permettent d'insérer *in extenso* les analyses de M. Heydebrand.

Je les accompagnerai des observations dont elles me paraissent susceptibles, et je vais rappeler sommairement ce début pour les personnes qui ne seraient pas suffisamment au courant.

Voici les quatre premiers coups de part et d'autre sur lesquels j'avais établi mon défi :

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 pas.	1 Le P du R 2 pas.
2 Le P du F du R 2 pas.	2 Le P prend le P.
3 Le C du R à la 3 c. du F.	3 Le P du C du R 2 pas.
4 Le P de la T du R 2 pas.	4 Le P du C du R 1 pas.
Le coup que je joue maintenant est	
5 Le C du R à la 5 c. du R.	

Allgaier fait jouer le C à sa 5 c., mais ce coup mène à une mauvaise fin, comme le démontre d'une manière incontestable M. de la Lasa ; l'auteur donne ici cinq manières de jouer ; voilà ce qu'il dit là dessus :

« Les auteurs donnent ici plusieurs coups de défense. D'abord le Noir » peut jouer son C du R à la 3 c. du F, c'est ce qui est bien loin d'être mau- » vais, comme le fait voir Philidor (p. 67 et 68, dans l'édition de Paris, » de 1803) ; mais le meilleur coup nous paraît être le P de la T du R » poussé 2 pas, quoique M. Lewis, dans sa traduction de Carrera, livre II, » chapitre Ier, fasse au huitième jeu la remarque qu'il préfère jouer la » D à la seconde c. du R. Lolli indique encore un tout autre coup, qui » est de l'invention de Salvio, savoir le F du R à la 2 c. du R qui, d'après » Lolli, procure une bonne attaque aux Noirs. Mais nous allons voir plus » tard que justement ce coup là est le seul qui permette aux Blancs de

» conserver l'attaque, de regagner le Pion sacrifié et de se faire beau jeu.
» Nous commençons par l'analyse de la manière de jouer qui, selon nous,
» est la meilleure pour les Noirs.

PREMIÈRE PARTIE.

BLANCS.	NOIRS.
	5 Le P de la T du R 2 pas.

» Le P de la T avancé 2 pas, a le double avantage de défendre le P attaqué et d'ouvrir à la T une sortie. »

1. Si les Noirs jouent au 5e coup le C du R à la 3 c. du F, les Blancs doivent jouer le F du R à la quatrième c. du F de la D, au lieu du P de la D 2 pas, comme le fait Philidor, et dans peu de coups ils auront beau jeu. Le P de la T du R 2 pas est certainement un bon coup, mais je suis de l'avis de M. Lewis, qui préfère la D à la 2 c. du R. Le F du R à la 2 c. du R donne la plus mauvaise défense. Le P de la D 1 pas donne également un avantage évident aux Blancs. Nous en parlerons plus tard.

Au 6e coup, les Blancs ne doivent pas jouer le P de la D, selon Ponziani, comme le prouve notre auteur, et il a parfaitement raison.

BLANCS.	NOIRS.
6 Le F du R à la 4 c. du F de la D.	6 La T à sa 2 c.

« Les Noirs pourraient défendre le P du F en portant le C à la 3 c. de » la T, coup que M. G. Walker semble recommander dans *the Polytechnic Journal*, septembre 1841, p. 142 ; mais nous préférons jouer » la T à sa 2 c. »

BLANCS.	NOIRS.
7 Le P de la D 2 pas.	7 Le P de la D 1 pas.

2. Ici l'auteur fait observer que les Blancs peuvent prendre le P du F du R avec leur C, pour gagner la T et le P du gambit, après avoir donné leur C et leur F. Alors ils resteront avec T et P contre deux petites pièces, un état égal, sans avoir avantage.

« Tous les auteurs qui traitent ce début font jouer aux Noirs, dans la » situation présente des pièces, le P de la D pour déplacer le C ; cependant » nous croyons qu'il existe encore un meilleur coup et que c'est d'avancer » de suite le P doublé à la 6 c. du F. Mais, nous dira-t-on peut-être, cela » ne peut que revenir à un changement de coups qui mèneront sans contredit à la même position ; pourtant nous répliquerons que nous allons » prouver plus tard qu'il n'en est pas ainsi. »

BLANCS.	NOIRS.
8 Le C à la 3 c. de la D.	8 Le P doublé à la 6 c. du F.

3. La prise du P du F par le C, mènerait au même but que tout à l'heure. Le mettre à sa 6 c., serait un mauvais coup.

« Les Noirs auraient pu jouer leur F du R à la 2 c. du R pour gagner
» le P de la T.

BLANCS.	NOIRS.
9 Le P du C du R 1 pas.	9 Le F du R à la 2 c. du C du R.

» Les Blancs n'osent prendre le P avancé, parce qu'ils compromet-
» traient leur jeu, en exposant leur P de la T à être attaqué pour la se-
» conde fois par le F du R adverse, ce qui forcerait les Blancs à opposer
» leur F de la D à la 5 c. du C du R, où il ne se trouverait défendu que
» par le P. En avançant le P du C, les Blancs détruisent d'avance tous
» les plans que les Noirs pourraient former contre le P de la T, par con-
» séquent la T du R est libre et peut au besoin être portée ailleurs, tan-
» dis que les pièces des Noirs se trouvent singulièrement gênées à cause des
» P de la D et du R, que les Blancs maintiennent sur leur quatrième case.
» Mais outre cet avantage des P du centre, les Blancs viendront encore
» fortement incommoder le jeu des Noirs, par les deux cavaliers qu'ils
» porteront à la 4 c. du F du R, et à la 3 c. du F de la D. Puis les
» Blancs auront soin de roquer du côté de la D, où leur R sera encore
» mieux placé qu'à la 2 c. du F du R, et de faire enfin avancer les Pions
» du centre qui souvent décident la partie en faveur des Blancs.

» En se reposant jusqu'alors sur les autorités des écrivains sur la ma-
» tière, on avait supposé que le P passé des Noirs leur assurait le gain
» de la partie, et il était donc réservé à M. Kieseritzky de modifier ce ju-
» gement. La grande difficulté est dans la défense des Noirs, qui manquent
» de terrain pour se développer convenablement, puisque les P du centre
» sont toujours prêts à s'ébranler si l'occasion favorable se présente, qui
» d'ailleurs ne pourrait se faire attendre si les Noirs sortaient avec leurs
» Cavaliers sur les troisièmes cases des Fous; il est donc évident qu'il faut
» tâcher de placer les Cavaliers sur les 3es cases de ses mêmes Cavaliers,
» en les faisant passer par les secondes cases du R et de la D. Toutes ces
» précautions prises, les Noirs seront toujours forcés à une longue et pé-
» nible défense qui, dans une partie par correspondance, finira peut-être
» par leur laisser l'avantage, mais qui sur l'échiquier, en face d'un anta-
» goniste qui ne précipite rien et qui continue tranquillement à réserver
» davantage le jeu des Noirs, ne pourra réussir que rarement. »

4. Et moi j'ose dire : « jamais, » si celui qui a les Blancs sait éviter les fautes que j'ai commises dans mes parties contre MM. Chamouillet et Devinck. D'abord je répondrai au dernier coup des Noirs par mon 10e : le C du R à la 4 c. de son F. J'approuve tout ce que dit l'auteur en faveur de la position des Blancs; mais je ferai deux observations : la première, que les Noirs perdront un temps en reculant la T menacée par une attaque masquée du F ou de la D à leur 3 c. ; la seconde, que je regarde la 2 c. du F du R pour cette place, où il faudra fixer le R Blanc, parce qu'il doit soutenir le P de son C et empêcher le P du gambit d'avancer. Ici il n'a rien à craindre ; il n'est pas atta-

quable, tandis que le R noir est fortement exposé. Ce dernier n'a pas une seule retraite assurée; même la c. de son F, souvent bonne, n'offre pas de garanties solides. L'auteur démontre ici que les Noirs ne peuvent pas jouer au 8e coup le F à la 2 c. du R, sans compromettre leur partie ; il en est de même s'ils jouent la D à la 2 c. du R.

Variante au 7e coup des Noirs.

BLANCS.	NOIRS.
	7 Le P du F du R à la 6 c. du F.

« Si les Blancs prenaient le P du gambit, les Noirs joueraient alors le P » de la D 1 pas et puis le F à la 2 c. du R.

BLANCS.	NOIRS.
8 Le P du C du R 1 pas.	8 Le C de la D à la 3 c. du F de la D.

» Dans la partie précédente nous avons déjà vu qu'il n'est pas très » avantageux de pousser le P de la D 1 pas sur le cavalier, mais nous y » avons aussi beaucoup recommandé le coup que nous allons analyser » dans ce moment. Le C porté à la 3 c. du F de la D réunit, outre l'avan- » tage d'attaque, celui de dégager plus vite l'aile gauche des Noirs, et de » préparer ainsi le roque, qui est d'une grande importance dans cette par- » tie.

BLANCS.	NOIRS.
9 Le C prend le C.	9 Le P de la D prend le C.

» Les Blancs ne pouvant éviter, sans inconvénient, l'échange de ce C, » ils se décident à prendre les premiers.

» Au premier aspect, le Pion doublé qui s'éloigne du centre, paraîtra » affaiblir le jeu des Noirs; mais en considérant qu'il procure une sortie » au F de la D, et qu'il donne une libre entrée dans le jeu à la T de la » D, on n'aura pas de peine à se convaincre que les Noirs ne font qu'a- » méliorer leur position en doublant leur Pion.

10 Le F de la D à la 4 c. du F du R.	10 La D à la 2 c. du R.
11 Le C de la D à la 3 c. du F de la D.	11 Le F de la D à la 3 c. du R.
12 Le P de la D 1 pas.	12 Roque.

» Les Noirs ayant roqué les premiers du côté de leur D, et ayant avan- » tageusement porté la plupart de leurs pièces, doivent gagner la partie » par la force qu'acquerra à la suite le pion passé. »

5. Je pourrais faire ici plusieurs observations, mais je me bornerai à changer seulement le dernier coup des Blancs; je prendrai le F avec le mien. Les Noirs sont forcés de reprendre avec le Pion, pour sauver le P du F de la D, qui est attaqué par mon F; alors je suis libre d'attaquer la D avec ledit F. Les Noirs ne peuvent pas couvrir avec leur C, à cause de mon P du R; ainsi les Noirs ne pourront pas roquer, et les Blancs gagneront le temps nécessaire pour mettre leur deux T en jeu.

Variante au sixième coup des Noirs.

BLANCS.	NOIRS.
	6 Le C du R à la 3 c. de la T.
7 Le P de la D 2 pas.	7 Le P de la D 1 pas.
8 Le C à la 3 c. de la D.	8 Le P du Gambit 1 pas.
9 Le P du C du R 1 pas.	

6. D'après l'examen soutenu que j'ai fait sur cette variante, je n'ai jamais trouvé d'inconvénient à pousser le P du C du R 1 pas, au lieu de prendre le P du gambit au moment où celui-ci avance. La position au 9e coup est presque la même, comme celle de la première partie, et aussi ici les Noirs doivent perdre un temps en reculant le C à sa place, pour défendre leur P de la T, par la T même contre le C blanc, qui occupera la 4 c. du F. Les Noirs ont encore un moyen, en poussant le P du F du R 2 pas, mais ce coup est fort dangereux pour eux.

DEUXIÈME PARTIE.

BLANCS.	NOIRS.
5 Le C à la 5 c. du R.	5 La D à la 2 c. du R.

« Le dernier coup des Noirs ne peut conduire qu'à une partie égale de » part et d'autre.

6 Le P de la D 2 pas.	6 Le P de la D 1 pas.

» Il vaut mieux jouer le P de la D 2 pas, que de prendre tout de suite » le P du C ; car dans ce dernier cas les Noirs en poussant leur P du F » 2 pas sur le C, embarrasseraient fortement le jeu des Blancs. Au lieu » de jouer le P de la D 1 pas, les Noirs pourraient avancer celui du F » du R 2 pas,

» Comme nous le montrerons dans une variante.

7 Le C prend le P du C.	7 Le P du F du R 2 pas.
8 Le C à la 2 c. du F du R.	8 Le C à la 3 c. du F du R.
9 Le F de la D prend le P.	9 Le P du F du R prend le P.
10 Le F du R à la 2 c. du R.	10 Le P de la D 1 pas.
11 Le F du R à la 5 c. de la T. du R : échec.	11 Le R à la c. de la D.
12 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	12 Le F de la D à la 4 c. du F du R.

» Partie égale.

Variante au sixième coup des Noirs.

BLANCS.	NOIRS.
	6 Le P du F du R 2 pas.

» Le coup du Noir qui fait le sujet de cette variante se trouve déjà

» dans l'ouvrage de Salvio, qui contient la partie de la manière suivante :

7 Le F de la D prend le P.	7 Le P de la D 1 pas.

» Plus tard nous ferons jouer aux Blancs le F du R.

8 Le F de la D à la 5 c. du C du R.	8 Le C du R à la 3 c. du F.

» Ce n'est pas mal joué que de placer le C entre le F et la D attaquée; » pourtant il nous paraîtrait encore meilleur jeu de porter la D à la 2 c. » du C du R, mais nous nous bornons ici à donner les coups tels que les » a indiqués le Napolitain.

9 Le C de la D à la 3 c. du F.	9 Le P du F de la D 1 pas.
10 Le F de la D prend le C.	10 La D prend le F.
11 Le C du R à la 4 c. du F de la D.	11 Le P du C de la D 2 pas.
12 Le C du R à la 3 c. du R.	12 Le P du C de la D 1 pas.
13 Le C de la D à la 4 c. de la T.	13 La D à la 2 c. du R.

» Les Noirs gagneront la partie.

7. Au lieu d'analyser les coups prescrits par notre honorable compatriote, nous donnons ici quelques variantes de notre part, laissant la comparaison aux lecteurs zélés du *Palamède*.

BLANCS.	NOIRS.
6 Le P de la D 2 pas.	6 Le P de la D 1 pas.
7 Le C prend le P du C.	7 Le P du F du R 2 pas.
8 Le C à la 2 c. du F du R.	8 Le P prend le P.
9 Le F prend le P.	9 Le C du R à la 3 c. du F.

M. Lewis fait jouer au dernier coup des Blancs la D à la 5 c. de la T : échec ; mais il oublie que la D sera chassée par le C adverse, et ainsi les Blancs perdront un temps. En outre, il est avantageux de laisser les deux majestés adverses dans une colonne, pour les menacer plus tard avec une Tour. Les Noirs ne peuvent pas avancer le P de la D sans perdre un pion, car celui du F de la D est également attaqué.

10 Le P de la D 1 pas.	

Coup décisif, comme je pense.

	10 Le P du F de la D 1 pas.
11 Le C de la D à la 3 c. du F.	11 Le P prend le P.
12 Le C prend le P doublé.	12 Le C prend le C.
13 La D prend le C.	

Maintenant les Noirs perdent leur P au centre ; leur position est mauvaise.

Variante au douzième coup.

BLANCS.	NOIRS.
	12 La D à la 2 c. du F du R.
13 Le C prend le C.	13 La D prend le C.
14 La D donne échec.	14 Le R à la 2 c. de la D.
15 Le F à la 5 c. du C du R.	15 La D à la 3 c. du R.

La D noire ne peut pas se mettre à sa 5 c. ou prendre le P du C., sans perdre la T.

16 Roquent et ont beau jeu.	

Deuxième variante.

BLANCS.	NOIRS.
	11 Le F de la D à la 4 c. du F du R.
12 Le P du C du R 2 pas.	12 Le P du R 1 pas.
13 Le P prend le F.	13 Le P prend le C : échec.
14 Le R prend le P.	14 Le C à la 5 c. du R : échec.
15 Le C prend le C.	15 La D prend le C.
16 La D à la c. du R.	16 Le P prend le P.
17 Le F du R à la 2 c. du C.	17 La D prend la D : échec.
18 La T de la D prend la D : éch.	Perdu.

Troisième variante.

BLANCS.	NOIRS.
	10 Le P de la T du R 2 pas.
11 Le F du R à la 2 c. du R.	11 Le F de la D à la 4 c. du F du R.

Un examen de cette variante nous mènerait à l'infini. Nous sommes pourtant porté à croire que les Blancs gagneront tôt ou tard le P isolé au centre.

Quatrième variante.

BLANCS.	NOIRS.
	8 Le C à la 3 c. du F du R.

Voici le coup qui est indiqué par M. de Lasa, mais il ne change guère.

9 Le F prend le P.	9 Le P prend le P.

A présent la position est précisément la même que ci-dessus.

Cinquième variante.

BLANCS.	NOIRS.
	9 Le C prend le P.
10 La D donne échec.	10 Le R à la c. de sa D.

Les Noirs pouvaient couvrir avec leur D; alors les Blancs auraient pris le C, et les Noirs n'auraient pas pu prendre la D sans perdre une pièce par un double échec. Or, les Noirs sont forcés de prendre le C, et puis les Blancs, après avoir échangé la D, porteront leur C de la D à la 3 c. du F.

11 Le F à la 2 c. du R.	

Ici nous répétons la remarque que nous avons faite à la troisième variante.

Sixième variante.

BLANCS.	NOIRS.
	7 La D prend le P : échec.
8 La D couvre.	

Cette manière de jouer est peut-être la meilleure pour les Noirs ; mais dans tous les cas ils ne conservent pas le P du gambit et les pièces blanches se développent plus facilement.

Septième variante.

BLANCS.	NOIRS.
	6 Le P du F du R 2 pas.

Notre auteur donne ici encore deux variantes où les Blancs jouent au 7e coup le F du R à la 4 c. du F de la D. Dans ces variantes, les Blancs finissent par gagner.

« Les variantes que nous venons de donner ne sont pas strictement » correctes, mais elles prouvent clairement que la D, placée au 5e coup » devant le R des Noirs, ne peut être considérée comme un bon coup de » défense, quoique le jeu des Noirs ne se trouve pas compromis par ce » coup. »

TROISIÈME PARTIE.

8. Cette défense consiste dans le 5e coup des Noirs : Le F à la 2 c. du R. L'auteur regarde cette défense comme mauvaise. Nous partageons son opinion, alors nous pouvons passer à la partie suivante.

QUATRIÈME PARTIE.

« Les variantes que je viens de rapporter font partie d'un grand ou- » vrage sur les échecs que je me suis proposé de mettre au jour dans » le cours de cette année, et dont les premières feuilles s'impriment » en ce moment. Ces variantes, qui ne sont qu'un court extrait des » tableaux composant le second chapitre sur le gambit du Cavalier du » Roi, suffiront pour donner la conviction à l'amateur, qu'il existe plus » d'une défense contre ce gambit qui, à juger d'après certaines ex- » pressions, a été considéré dernièrement comme *irrésistible*. Mais pour » démontrer encore plus clairement que d'avancer le P de la T du R 2 » pas au 4e coup, n'est pas un bon coup d'attaque, nous ferons ici en- » core mention d'une toute autre manière de défendre la partie, que » nous n'avons rencontrée nulle part, mais qui se réduit à une des dé- » fenses que nous venons d'examiner.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 pas.	1 Le P du R 2 pas.
2 Le P du F du R 2 pas.	2 Le P prend le P.
3 Le C du R à la 3 c. du F.	3 Le P du C du R 2 pas.
4 Le P de la T du R 2 pas.	4 Le P du C du R 1 pas.
5 Le C du R à la 5 c. du R.	5 Le P de la D 1 pas.

Ce dernier coup force les Blancs à prendre le P du C du R.

6 Le C du R prend le P du C.	6 Le F du R à la 2 c. du R.
7 Le P de la D 2 pas.	7 Le F du R prend le P : échec.
8 Le Cavalier couvre.	8 La D à la 4 c. du C du R.

» On pourrait, par plusieurs coups faibles des deux côtés, arriver à la » situation présente d'une manière différente.

9 La D à la 3 c. du F du R.	9 Le F à la 6 c. du C du R.
10 La T à sa 5 c.	10 La D à la 3 c. du C du R.
11 Le F du R à la 2 c. du R.	11 Le C du R à la 3 c. du F.

» Les Noirs ont beau jeu. »

9. Le 10ᵉ coup des Blancs n'est pas bon ; il permet aux Noirs d'attaquer au 11ᵉ coup deux pièces à la fois. Nous recommandons :

BLANCS.	NOIRS.
10 Le C de la D à la 3 c. du F.	10 Le C de la D à la 3 c. du F.
11 Le F du R à la 5 c. du C.	11 Le F de la D à la 2 c. de la D.
12 Le F prend le C.	12 Le P du C prend le F.
13 Le C de la D à la 2 c. du R.	13 Le F de la D à la 5 c. du C.
14 La D prend le F du R.	14 Le P prend la D.
15 Le F prend la D.	15 Le P prend le C : échec.
16 Le R prend le P.	

Dans cette position, les Blancs ont l'avantage, parce que :

1° Leurs deux T sont libres ;

2° Leurs Pions sont coupés en deux ; ceux des Noirs en quatre ;

3° Ils ont une pièce de plus en jeu.

Je n'oublie pas que les Noirs ont encore un coup à jouer pour égaliser le nombre des coups de chaque côté. Les Blancs ont cinq pièces en jeu, les deux pions au centre, le F, le C et le R. Les Noirs n'en ont que quatre, les deux pions, le F et la pièce qu'ils voudront jouer. D'ailleurs les deux pions joués un pas ne peuvent pas être considérés comme deux coups complets. Ces avantages, quoique peu marqués je l'avoue, doivent néanmoins rendre aux Blancs la victoire.

Première variante.

BLANCS.	NOIRS.
	10 Le F de la D à la 5 c. du C.
11 La D prend le F du R.	11 Le P prend la D.
12 Le F prend la D.	12 Le P prend le C : échec.
13 Le R prend le P.	

A peu près la même position que ci-dessus.

Deuxième variante.

BLANCS.	NOIRS.
	10 Le C du R à la 3 c. du F.
11 Le F du R à la 3 c. de la D.	11 Le C de la D à la 3 c. du F.
12 Le C de la D à la 2 c. du R.	12 Le F prend le C : échec.
13 Le R prend le F.	13 Le F à la 5 c. du C.
14 Le F prend le P.	14 Le F prend la D.
15 Le F prend la D.	15 Le F prend le C.
16 Le F prend le C.	16 Le F prend le F.
17 Le F prend la T.	17 Le F prend le P du R.
18 La T de la D à la c. du R.	18 Le P de la D 1 pas.
19 La T prend le P.	

Les Blancs ont gagné l'échange.

Troisième variante.

BLANCS.	NOIRS.
	10 Le P du F du R 1 pas.

Pour défendre la D, car si les Blancs jouaient le C à la 2 c. du R, les Noirs pourraient mettre leur F de la D à la 5 c. du C. Dans ce cas, la D blanche ne pourrait pas prendre le F noir, parce que le P reprendrait la D et ensuite les Noirs finiraient par avoir gagné une pièce.

11 La T du R à sa 5 c.	11 La D à la 3 c. du C.
12 Le F du R à la 3 c. de la D.	

Les Blancs ont évidemment meilleur jeu.

J'ai donné cette dernière manière dans une lettre que j'ai écrite à M. Walker, le célèbre professeur anglais, où j'avais déclaré que les Noirs perdraient leur P du gambit.

M. de la Lasa finit sa lettre par quatre parties intéressantes, dont je pourrai parler dans un des prochains numéros, et par quelques observations frappantes sur différens thèmes étrangers au gambit. Je n'hésite pas à déclarer que j'ai été très édifié de ce Traité de mon digne compatriote, et quoique je ne sois pas de son avis, qu'il y ait même plusieurs défenses contre ce gambit, je dois rendre justice à l'ardeur et à la bonne intention dans la recherche de la vérité sur toutes les questions.

KIÉSÉRITZKY.

GAMBIT MUZIO.

De tous les Gambits c'est celui où l'on donne le plus, où le sacrifice procure les jouissances d'une vive attaque et qui laisse le plus long-temps les douceurs ineffables de l'espérance de la victoire, si l'antagoniste ne répond par les coups justes à toutes les bottes qui lui sont portées. Ce début n'est certes pas nouveau, car son inventeur nous a précédés d'au moins deux siècles. Eh bien ! il n'importe : on lui trouve toute la fraîcheur de la jeunesse et l'on ne se lasse que difficilement de sa pratique. Il est comme ces maîtresses chéries avec lesquelles on a vieilli et qu'on ne peut plus quitter. Quand on a tâté du Gambit Muzio il est difficile de s'en séparer. Dans l'*Encyclopédie des échecs* nous le trouvons en compagnie de ses cent dix-huit variantes, dont la plupart sont séculaires. Salvio, à qui nous en devons la première connaissance, et qui a ainsi immortalisé le culte de l'amitié, nous l'a présenté dans sa simplicité native. On a trouvé en lui, depuis, bien plus qu'il n'est gros, et les cent dix-huit variantes bien comptées de l'*Encyclopédie* ne sont pas encore tout ce qu'il a inspiré à ses admirateurs. A Bombay, dans l'Inde (et que de droits n'a pas ce berceau où fut élevé le jeu des échecs, avant ou après l'apparition de *Palamède* sur notre planète, il n'importe), à Bombay, disons-nous, existe un Cochrane qui n'est pas le N° 1 ni le N° 2 dont nous avons parlé page 45; un Cochrane que nous appellerons le troisième du nom. Peut-être suffit-il de s'appeler Cochrane pour bien jouer aux échecs ! Ce Cochrane troisième a fait un livre, imprimé en anglais à Bombay, et dont nous ne pouvons obtenir un exemplaire que comme une relique, et encore celles de Brama sont-elles moins rares. Ce livre précieux (puisqu'on ne peut l'acheter même à prix d'or) analyse cinq à six variantes du Gambit Muzio qui n'étaient pas connues en Europe. Nous avons choisi celle qui nous a paru offrir le plus d'intérêt et nous la reproduisons avec ses subdivisions de variantes.—En Allemagne déjà cette importation de l'Orient vient d'être publiée, il est vrai, mais elle y reste à peu près enterrée, et n'en est pas moins nouvelle pour nous. Maintenant que le *Palamède* la jette sur le globe, nul ne pourra plus en prétexter cause d'ignorance, car la loi est réputée connue de tous, alors qu'elle est insérée au *Moniteur Universel.*

BLANCS.	NOIRS.
1 Le P du R 2 p.	1 Le P du R 2 p.
2 Le P du F du R 2 p.	2 Le P prend le P.
3 Le C du R à la 3 c. du F.	3 Le P du C du R 2 p.
4 Le F du R à la 4 c. du F.	4 Le P du C du R avance.

BLANCS.	NOIRS.
5 Le P de la D 2 pas (1).	5 Le P prend le C.
6 La D prend le P.	6 Le P de la D 2 p.
7 Le F prend le P.	7 Le P du F de la D 1 p.
8 Le F prend le P du F du R : éch.	8 Le R prend le F.
9 Le F prend le P.	9 Le C du R à la 3 c. du F.
10 Le P du F de la D 1 p.	10 Le R à sa c. (2).
11 Le F à la 5 c. du C.	11 Le F à la 2 c. du R.
12 Roquent.	12 La T à la c. du F.
13 Le P du R avance.	13 Le C du R à la 4 c. de la D.
14 La D prend la T : échec.	14 Le F prend la D.
15 Le F prend la D.	15 Le R prend le F.
16 La T prend le F : échec.	16 Le R à la 2 c. du F.
17 La T à la 7 c. du F.	17 Le R à la 3 c. du C.
18 La T prend le P de la T.	

Les Blancs ont beau jeu.

Variante au neuvième coup.

BLANCS.	NOIRS.
9 Le F prend le P.	9 Le R à la 2 c. du C.
10 Roquent.	10 Le C du R à la 3 c. du F.
11 Le C de la D à la 3 c. du F.	11 La D prend le P : échec.
12 Le R à la c. de la T.	12 La T à la c. du C.
13 La T de la D à la c. de la D.	13 La D à la 4 c. de son F.
14 Le F à la 3 c. du R.	14 La D à la 2 c. du R.
15 Le F à la 4 c. de la D.	15 Le C de la D à la 2 c. de la D.
16 Le P du R avance.	16 Le R à la c. de la T.
17 Le P prend le C.	17 La D à la 2 c. du F du R.
18 La T de la D à la c. du R.	18 Le P du F de la D 1 p.
19 La T de la D à la 7 c. de la D.	19 La D à la 3 c. du C.
20 Le P du F du R avance : échec.	20 Le P prend le F.
21 Le P prend la T et fait D : échec.	21 Le R prend la D.
22 La D à sa 5 c. : échec.	22 Le R à la c. de la T.
23 La D prend le P : échec.	23 Le F couvre.
24 La D à sa 5 c.	24 Le C à la 3 c. du F du R.
25 La D à sa 8 c. : échec.	25 Le C à la c. du C du R.
26 La T à la c. du R adv.	26 Le F à la 3 c. de la T.
27 La T du R à la 6 c. du F.	27 La D à la 4 c. du C.
28 La T prend le F.	28 La D prend la D.
29 La T prend la D.	29 Le R à la 2 c. du C.
30 La T du R à sa 5 c.	

Les Blancs ont beau jeu.

(1) C'est ce cinquième coup des blancs qui constitue la nouveauté du début. Jusqu'à présent on roquait, c'était l'ancienne méthode ; ou l'on jouait le C de la D à la 3 c. de son F d'après Mac-Donnell.

(2) Il serait peut-être préférable de jouer ici : le F de la D à la 5 c. du C du R.

Variante au vingt-sixième coup.

BLANCS.	NOIRS.
26 La T à la c. du R adv.	26 Le F prend le C.
27 Le P prend le F.	27 Le F à la 6 c. de la T.
28 La D à sa 4 c. : échec.	28 La D à la 2 c. du C.
29 La D prend la D : échec.	29 Le R prend la D.
30 La T prend la T.	

Les Blancs ont 2 échanges et 2 pions de plus : gagné.

Variante au vingtième coup.

BLANCS.	NOIRS.
20 Le P du F du R avance : échec.	20 La T à la 2 c. du C.
21 Le F prend la T : échec.	21 La D prend le F.
22 La T à la c. du R adv.	22 Le P de la T du R 1 p.
23 Le C à la 5 c. de la D.	23 Le C de la D à sa 3 c.
24 Le C prend le C.	24 Le P prend le C.
25 La D à la 3 c. de son F.	

Les Blancs ont gagné.

Variante au vingt-troisième coup.

BLANCS.	NOIRS.
23 Le C à la 5 c. de la D.	23 Le C à la 4 c. du R.
24 La T prend le F : échec.	24 La D prend la T.
25 La D à la 6 c. du F du R : éch.	25 Le R à la 2 c. de la T.
26 La D prend le C.	

Le Blancs ont beau jeu, 6 pions contre 4.

Variante au seizième coup.

BLANCS.	NOIRS.
16 Le P du R avance.	16 Le C à la c. du R.
17 Le P du R avance : échec.	17 Le C de la D à la 3 c. du F.
18 Le C de la D à la 4 c. du R.	18 Le R à la c. de la T.
19 Le C prend le C.	19 Le F à la 2 c. du C.
20 Le C prend la T.	20 Le R prend le C.
21 La D à la 7 c. du F : échec.	21 La D prend la D.
22 Le P prend la D : échec.	

Les Blancs font mat en deux coups.

Variante au onzième coup.

BLANCS.	NOIRS.
11 Le C de la D à la 3 c. du F.	11 Le F à la 2 c. du R.
12 La D à la 3 c. du C : échec.	12 Le R à la 2 c. du F.

BLANCS.	NOIRS.
13 Le P du R avance.	13 La T à la c. du C.
14 La D à sa 3 c.	14 La T à la 3 c. du C.
15 Le P prend le C.	15 Le F prend le P.
16 Le F à la 5 c. du R.	16 Le R à la c. du C.
17 La D à la 4 c. du F : échec.	17 Le R à la 2 c. du C.
18 La T prend le F.	18 La T prend la T.
19 Le C à la 4 c. du R.	19 Le C à la 2 c. de la D.
20 Le C prend la T.	20 Le C prend le C.
21 La T à la c. du F du R.	

Les Blancs ont l'avantage.

Variante au seizième coup.

BLANCS.	NOIRS.
16 Le F à la 5 c. du R.	16 Le R à la 2 c. du C.
17 La T prend le F.	17 La T prend la T.
18 Le C à la 4 c. du R.	18 Le C de la D à la 2 c. de la D.
19 Le C prend la T.	

Toujours beau jeu pour les Blancs.

Variante au douzième coup.

BLANCS.	NOIRS.
12 La D à la 3 c. du C : échec.	12 Le C à sa 5 c.
13 Le P de la T du R 1 pas.	13 La D prend le P : échec.
14 Le R à la c. de sa T.	14 Le P de la T du R 2 p.
15 La T de la D à la c. de la D.	15 La D à la 4 c. de son F.
16 Le P du C de la D 2 p.	16 La D prend ce P.
17 Le F à la 5 c. du R : échec.	

Les Blancs regagnent la pièce et ont beau jeu.

Variante au dixième coup.

BLANCS.	NOIRS.
10 Roquent.	10 La D prend le P : échec.
11 Le F couvre.	11 La D à sa 2 c.
12 La D à la 3 c. du C : échec.	12 La D à la 5 c. du C.
13 La D à la 5 c. du R : échec.	

Les Blancs gagnent.

Variante au septième coup.

BLANCS.	NOIRS.
7 Le F prend le P.	7 Le C du R à la 3 c. du F.
8 Roquent.	8 Le C prend le F

BLANCS.	NOIRS.
9 Le P prend le C.	9 La D à la 3 c. du F.
10 La D à la 4 c. du R : échec.	10 Le R à la c. de la D.
11 Le F prend le P.	11 La D à la 2 c. du R.
12 La D à la 3 c. du F.	12 La T à la c. du C.
13 Le C à la 2 c. de la D.	13 Le F à la 5 c. du C du R.
14 La D à la 2 c. du F.	14 Le C à la 2 c. de la D.
15 La T de la D à la c. du R.	15 La D à la 3 c. du F.
16 Le C à la 4 c. du R.	16 La D à la 3 c. du C du R.
17 Le P du F 2 p.	17 Le F du R à la 3 c. de la D.
18 Le F prend le F.	18 Le P prend le F.
19 Le P du F avance.	19 Le P prend le P.
20 Le P prend le P.	20 La T du R à la c. du R.
21 Le C à la 6 c. de la D.	21 La T prend la T.
22 La D prend la T.	22 Le R à la 2 c. du F.
23 La D à la 4 c. du C.	23 Le R à la c. de la D.

Variante au vingt-deuxième coup.

BLANCS.	NOIRS.
22 La D prend la T.	22 Le C prend le P.
23 Le C prend le P du F : échec.	23 Le R à la 2 c. du F.
24 La D à la 7 c. du R : échec.	24 Le C couvre.
25 La T du R donne échec.	25 Le R à la 3 c. du C.
26 La D à la 4 c. de son C : échec.	26 Le R à la 3 c. de la T.
27 Le C à la 6 c. de la D.	27 Le F à la 7 c. du R.
28 La D prend le P du C : échec.	28 Le R à la 4 c. de la T.
29 Le P du C donne échec.	29 Le R à la 5 c. de la T.
30 La D prend le C : échec.	

Les Blancs ont gagné.

Variante au huitième coup.

BLANCS.	NOIRS.
8 Roquent.	8 Le P du F de la D 1 p.
9 Le F prend le P du F du R.	9 Le R prend le F.
10 Le P du F de la D 1 p.	10 Le R à sa c.
11 Le F prend le P.	11 Le F à la 2 c. du R.
12 Le F à la 5 c. du C.	12 La T à la c. du F.

La suite comme à la première partie.



LES CLUBS D'ÉCHECS DE LA GRANDE-BRETAGNE.

(*Chess-clubs of Great-Britain.*)

Hail ! stars of Brunswick.

II.

Cambridge, ainsi qu'on pouvait l'attendre des graves têtes réunies dans ses colléges, a de tout temps été renommée pour les échecs, et a produit quelques joueurs de première force. Cette ville compte à présent deux clubs d'échecs : l'un, appelé le club de Cambridge, est habilement dirigé par les deux frères MM. Deighton, si bien connus depuis plusieurs années, comme les champions de Cambridge pour les échecs. Ces messieurs sont de forts joueurs et de dignes soutiens de notre cause, ayant toujours prouvé leur zèle et leur attachement à la bannière de notre noble jeu. L'autre club d'échecs de Cambridge a moins d'importance ; il se compose exclusivement de membres du collége de la Trinité, dont il a pris son nom. De Cambridge, nous tournons au nord-est, sans oublier de noter que bien que la ville d'Ipswich n'ait pas de club d'échecs, elle possède un habile enthousiaste de la cause, dans la personne de M. Georges Conder.

Le club des échecs de Yarmouth, dans le comté de Norfolk, est bien entretenu ; son principal membre est M. Kemp. A quelques milles de cet endroit, réside le révérend Horace Bolton, si bien connu des élèves aux échecs, pour ses beaux problèmes. — Ce gentleman est membre du cercle de Yarmouth, et le meilleur joueur du comté de Norfolk. Il y a un club d'échecs à Norwich, dont un des membres les plus actifs est M. Parmenter.

Le club des échecs de Nottingham réunit un vaillant corps de joueurs, à la tête duquel est M. Newham (1), décidément le meilleur joueur d'échecs du centre de l'Angleterre. Le club de Nottingham se réunit dans un beau salon dépendant de la bibliothèque publique de Bromley-House. Les réunions sont limitées à deux soirées par semaine. Dans une de ces occasions chaque membre est condamné à une petite amende, s'il ne se présente et ne joue au moins une partie. L'argent qui provient de ces amendes est

(1) M. Newham a eu l'honneur de jouer avec Labourdonnais. A Pion et deux traits, il a succombé, mais glorieusement. — Nous sommes fâchés que dernièrement il ait refusé de se mesurer à but avec l'auteur de l'*Encyclopédie des Echecs*, qui passait à Nottingham. Il n'est pas permis d'offrir avantage à un joueur qui n'en demande pas, alors surtout qu'il est de notoriété que les forces sont au moins balancées. Si M. Newham nous favorisait de sa visite à Paris, il pourrait compter sur notre empressement à faire sa partie, et à ne lui offrir avantage qu'après l'avoir battu à armes égales. S.-A.

soigneusement conservé pour servir à un dîner annuel du club, en vins d'extra, de Bourgogne, du Rhin, de Champagne. Cette société est si bien administrée et établie sur des bases si solides, qu'elle a plusieurs fois donné un bal aux dames de Nottingham, sûr moyen d'affermir la prospérité d'une pareille institution, en se rendant ainsi le beau sexe favorable et en faisant de chaque dame un défenseur officieux de sa cause. Le club de Nottingham a plusieurs fois soutenu des paris aux échecs par correspondance, et il les a toujours gagnés. Nous donnerons un jour quelques parties récemment jouées de la sorte, entre les différens clubs provinciaux de la Grande-Bretagne. M. Newham, du club de Nottingham, a fait dernièrement un cours public qui a été beaucoup applaudi. Ce gentleman est dignement secondé par MM. Noyes, Berrey, Watson et plusieurs autres habiles joueurs. Le séjour de beaucoup d'Allemands à Nottingham, à cause de son commerce de dentelles, est très favorable aux échecs. Parmi ces étrangers, nous citerons MM. Neuberg et Marx, tous deux membres enthousiastes du club en question.

Mais voilà que nous nous trouvons dans le comté d'York, et il convient de parler de différens clubs de cette province. C'est le comté par excellence du royaume, après celui de Middlesex, pour les arts et les sciences. Cela vient de ce que cette province est le siége et le centre d'une immense richesse, d'une nombreuse population et de grandes entreprises manufacturières et commerciales. Il s'ensuit que les échecs y sont plus spécialement favorisés, et on en conclura, nous l'espérons, que les moyens de rendre l'homme pur et heureux, c'est de lui donner beaucoup d'innocentes et agréables distractions.

Le club des échecs de Leeds a le pas sur les autres dans le Yorkshire; c'est la plus importante société de ce genre. Les assemblées ont lieu dans le magnifique hôtel de Scarborough, et les statuts sont des mieux entendus. Nous pouvons déclarer ici en passant que notre intention était de donner les statuts de chacun des clubs que nous nommons; mais nous devons y renoncer, attendu qu'ils formeraient à eux seuls un volume. Gloire aux joueurs d'échecs de Leeds! Nous avons passé avec eux d'agréables momens, et nous espérons les visiter encore, avant que l'hirondelle ne quitte nos rivages.

Parmi les joueurs de Leeds, nous devons placer au premier rang, MM. Rhodes et Cadman, dignement secondés par MM. Muff, (président du club), Boscovitz, Brown, Barr, Luccock, le comte de Mexborough et plusieurs autres noms également honorés. Les efforts infatigables de ces nobles joueurs ont dû répandre les semences des échecs dans tous les environs, et il s'en élèvera sans doute une abondante moisson. A Settle, Bingley, Malton et autres petites villes du Yorshire, prospèrent de petits cercles d'échecs; ils fleurissent comme les modestes violettes, à l'ombre du buisson. Le club des échecs de Leeds a joué savamment plusieurs parties par correspondance, et ces champions glorieux ont ceint leurs fronts de plus d'une palme triomphale.

Le cercle des échecs de Wakefield, stimulé probablement par un sen-

timent de rivalité honorable, en apprenant les succès obtenus par son voisin de Leeds, forme un corps de joueurs étroitement unis et résolus de vaincre ou de mourir. Les assemblées se tiennent dans un salon de l'hôtel-de-ville de Wakefield, et elles sont très nombreuses. Les plus habiles joueurs sont MM. Robinson et S.., admirablement soutenus par le révérend M. Tyson, et par une troupe d'élite de joueurs éprouvés. Nous n'oublierons jamais l'agréable combat que nous avons soutenu aux échecs, avec ce fils universellement estimé de notre église, M. Tyson, à une de nos dernières visites à Wakefield. Le lieu de la scène était dans le magnifique jardin de notre hôte, duquel tout le monde et toutes les formes du monde semblaient être bannies ; là, nous étions abrités des brûlans rayons du soleil par les branches verdoyantes d'un énorme mûrier, et nos armes de guerre se trouvaient déployées sur une verte pelouse ; le combat fut soutenu à outrance tout le long du jour. Nous suspendîmes ces graves hostilités pour le dîner seulement, et comme Antée, ce fameux géant qui ne touchait la terre que pour mieux recouvrer ses forces, nous renouvelâmes le combat, aidés de quelques verres de vin de Bordeaux des vignobles de Saint-Amant, jusqu'à ce que la chute du soleil dans l'Océan eût arrêté le carnage et confondu les rois, les reines, les chevaliers et les pions dans une masse de ténèbres.

Le même district possède le club d'échecs de Huddersfield, qui ne le cède à aucun autre sous le rapport de l'affection, de l'amour qu'il porte à tout ce qui concerne les échecs. M. Parratt préside les guerriers de Huddersfield, et vaut à lui seul une armée ; car il ne lui manque qu'un peu de pratique dans la métropole, pour atteindre au premier rang. Ce club n'est pas encore à son apogée, son voisinage lui offrant des ressources et de belles recrues qu'il n'a pas encore faites ; mais il n'en a pas moins déployé une grande bravoure dans un pari avec celui de Nottingham ; et il peut dire, comme le roi François Ier à Pavie, que s'il a perdu la bataille, l'honneur lui est resté. A la fin du dernier jeu du pari, les champions de Huddersfield oublièrent de saisir l'occasion de la victoire, et elle revient rarement. Nous publierons certainement cette partie, en indiquant le mouvement auquel nous venons de faire allusion, quoiqu'elle ait déjà paru dans le journal portant le titre de *Bell's life in London,* journal estimé des joueurs d'échecs, surtout depuis quelques années, et qui n'a pas peu contribué à répandre le goût de ce noble jeu. Que les clubs d'échecs des provinces d'Angleterre déclarent d'où ils ont tiré leur origine, et l'on verra que, pour la plupart, ils doivent leur existence à des suggestions de Bell.

La ville romantique de Halifax a un club d'échecs et possède un amateur distingué dans la personne de M. F. Crocholm. Les visiteurs apprendront de lui les règles du club, et ils trouveront la société dans un état florissant.

Et à propos d'Halifax, il nous revient en mémoire que le grand tournoi d'échecs du Yorkshire, pour cette année, doit avoir lieu dans son enceinte. Il faut en dire un mot.

Une fois par an, les joueurs d'échecs du comté d'Yorck ont un grand

jour de revue, une espèce de congrès ou de rendez-vous qui a lieu chaque fois dans une ville différente de ce vaste comté. Là se trouvent réunis plus de cent joueurs arrivant d'une centaine de milles à la ronde ; ils emploient le jour à se fêter. Les défis s'engagent et se vident séance tenante. On choisit pour l'occasion une vaste salle, généralement dans un édifice public, et là tous les joueurs se réunissent. Des jeux d'échecs en grand nombre sont placés sur des tables pour la commodité des champions rivaux, et partout la lutte commence indistinctement sur les diverses tables. Le bruit des armes, les soupirs des vaincus, les exclamations des vainqueurs, les appels de l'orgueil, les demandes à merci du faible au plus fort, tout se mêle et se confond dans la lutte. Un banquet splendide succède aux échecs, et l'on y panse les blessures par d'abondantes libations de vins généreux. Les échecs, le café et le punch viennent après le dîner, et le combat recommence pour durer toute la nuit. Au point du jour on se quitte à regret ; chacun regagne sa ville natale et le charme disparaît après avoir régné pendant près de vingt-quatre heures. Mais l'on ne s'est quitté qu'avec la promesse de se retrouver l'année suivante à une semblable fête. Ajoutons que les étrangers y sont toujours admis, et qu'ils y reçoivent le plus gracieux accueil, pourvu qu'ils soient Gentlemen et joueurs d'échecs. Le dernier rendez-vous était à Wakefield, et celui de l'année précédente à Leeds. Heureuse Halifax ! la prochaine fois ce sera ton tour ; tu recevras tes bien-aimés frères en échecs ! Le sort de Leeds et de Wakefield est comparativement plus triste, car le gourmand dit que ces deux villes ont dîné, et nous ne pouvons pas dîner deux fois en un jour. Trois fois heureuse ! cent mille fois heureuse Halifax ! pour l'honneur qui t'attend, au mois de novembre prochain, d'être saluée comme la maîtresse et la directrice de la fête, comme *l'Amphytrion où l'on dîne.*

Et maintenant que nous avons bu et mangé avec les membres du grand congrès annuel, du festival d'échecs du Yorkshire, nous reviendrons à nos moutons, en passant d'Halifax à Hull. Il y a un vieux proverbe anglais qui dit : « Dieu nous délivre de l'enfer, de Hull et de Halifax (1). » Le sens de ce proverbe n'est pas très clair, et nos amis du continent trouveront probablement la difficulté insoluble. Nous ne savons pourquoi il nous est venu à l'esprit, car il n'a rien de commun avec les échecs; mais en le traçant nous avons consciencieusement laissé courir la plume, sans chercher le moins du monde à la détourner de sa route. Assurément nous ne désirons pas être délivré de Halifax, qui est une des plus jolies villes du comté d'York. Nous ne devons pas non plus, en qualité de joueur d'échecs, souhaiter davantage d'être délivré de Hull, en considérant que cette Liverpool de l'est possède un bon club d'échecs, soutenu dignement par M. Spence et ses amis. Quant au troisième endroit, nous dirons simple-

(1) Il est à remarquer que le mot anglais pour *Enfer* est *Hell*. Ainsi le proverbe roule ici sur un jeu de mots. Les trois mots commençant par H : « *From Hell, Hull and Halifax, good Lord deliver us.* »

ment avec M. Pepys, l'antiquaire anglais : *Nous ne nous en soucions pas beaucoup*, et à cause de cela nous le passons sous silence.

La ville de Sheffield a son club d'échecs, mais nous le trouvons un peu arriéré comparativement à ses frères aînés. L'assemblée n'y a lieu qu'une fois par semaine, le mercredi soir, et seulement en hiver. Le quatorzième article du Code des échecs de Sheffield, a notre approbation, il porte : « Il est défendu de fumer et de boire (1). » Dieu sait que Sheffield a bien assez déjà de sa propre fumée. Nous espérons de voir le nombre des membres de ce club s'élever jusqu'à cinquante; l'immense population de cette ville permet d'atteindre ce chiffre. En attendant, la société possède plusieurs joueurs distingués, parmi lesquels M. Gilbart Cutts ne peut être oublié. L'institution est jeune et a tous les moyens de s'accroître. L'esprit entreprenant de cette ville immense n'a besoin que d'être tourné vers le jeu des échecs pour lui faire prendre une bonne direction. Sheffield, avec sa magnifique *institution mécanique*, ne peut long-temps demeurer comme elle est ; elle voudra étendre les limites de son club d'échecs.

Et York, York, jadis rivale de Londres dans les siècles féodaux! York, où donc est son club d'échecs? Hélas! répond l'écho, où? Nous avions entendu jadis parler d'un club d'échecs en cette ville; M. Newman, de la compagnie d'assurance, le présidait; mais en cherchant l'année dernière le lieu où il existait autrefois, nous ne l'avons plus trouvé; la place était vide et déserte. Nous avons appris à regret que, faute d'encouragement, le club avait cessé de vivre, et ne devait plus compter qu'au nombre des choses qui furent jadis et ne sont plus. Honte à la ville d'York, avec sa masse énorme de nobles résidens et d'hommes désœuvrés! Comment! mais les seuls ecclésiastiques attachés à sa belle cathédrale suffiraient pour soutenir un cercle ou club d'échecs, et ils devraient même penser qu'une pareille institution mériterait autant d'être soutenue que les murs de la cathédrale elle-même. Mais nous oublions que notre tâche est de passer en revue les clubs d'échecs existans, et nous nous éloignons du droit chemin en proclamant ainsi la nudité du sol. Néanmoins, nous gémissons pour York.

Bradford, qui n'est qu'à quelques milles de Leeds, a naturellement participé au mouvement, et cette ville possède un cercle d'échecs. Ce que nous disions de Nottingham, il faut le répéter de ce grand district de l'ouest du Yorkshire, de ce grand dépôt de draps et de laines britanniques. Il n'est pas peu redevable de ses progrès dans les échecs et autres arts à la présence de jeunes Français entreprenans, de Suisses et d'Allemands, qui habitent le pays comme agens acheteurs et vendeurs, et qui servent de lien entre le commerce des laines et des draps d'Albion et les négo-

(1) En France on interdit quelquefois de fumer dans nos clubs; jamais on n'a pensé qu'il fût besoin d'y défendre de boire. C'est une prescription qui, peut-être un jour, nous deviendra aussi nécessaire, mais nous sommes encore loin de l'abus qui peut seul motiver la rigidité de cette règle de tempérance. S.-A.

cians de Vienne, de Hambourg, de Pétersbourg, de Bordeaux, et d'autres places commerciales de l'Europe. Ces jeunes étrangers, qui arrivent ici avec peu ou point de capitaux, mettent un juste orgueil à soutenir, par leur conduite, l'honneur de leur pays aux yeux des Anglais. Le Saxon aux blonds cheveux, sent que s'il se comporte mal, toute la Saxe en souffrira. Le jeune Français pense au berceau de sa jeunesse, et il mourrait plutôt que d'attirer le moindre blâme ou le moindre sujet de raillerie sur la « grande nation. » Comme les juifs des anciens temps, transportés à Babylone, ces émigrans volontaires n'oublient jamais leur Jérusalem, leur patrie chérie. Qu'arrive-t-il? Ces jeunes gens se jettent bien rarement dans les sentiers du vice, de la paresse ou de l'intempérance. Ils sont des hôtes bien reçus dans les familles anglaises les plus respectables; car le père sent qu'avec eux ses filles seront en sûreté. Universellement aimés et respectés, ils forment une classe avec laquelle nos jeunes Anglais des districts manufacturiers se lient intimement et à leur propre avantage. Ces étrangers cultivent la musique, les échecs et autres genres de récréation aimable, et dans ces heureux concours s'établit une émulation profitable à tous. Puisse un tel état de choses continuer et durer toujours !

Doncaster, district renommé pour ses courses de chevaux, offre aussi un petit bataillon de joueurs d'échecs, réunis dans un club digne d'être visité par un champion voyageur de ce jeu. MM. Morey, Pearson et Bayles, sont en tête de la liste, et bien pénétrés des principes de l'art, qu'ils cultivent avec la ferveur de dévots agenouillés devant la châsse de leur saint favori. Nous avons joué beaucoup de parties à Doncaster, la plus propre et la plus jolie des villes de cette partie de l'Angleterre.

Quittons le Yorkshire pour le comté voisin, le Lancashire, où se trouvent deux clubs d'échecs bien dignes de nos louanges, savoir : à Liverpool et à Manchester. Un mot sur chacun.

Le club d'échecs de Liverpool tient ses assemblées à l'hôtel bien connu des *Armes de Clayton*, dans Clayton-Square. Nous y avons jadis fait plus d'un bon dîner, lorsque l'enseigne de l'hôtel était le *Bull* ou taureau, et que madame Orrell dirigeait la maison. Les principaux membres sont d'une grande force au jeu, et ils comptent soixante-dix à quatre-vingts néophites enrégimentés. Les principaux joueurs sont MM. Mongredien, le plus admirable des présidens, Spreckley, le zélé secrétaire, le docteur Morison et d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Nous nous arrêterions plus long-temps sur ce club splendide, si nous n'étions retenu par notre ami et chef de bataillon, M. Saint-Amant, dont la plume peut éloquemment parler du club de Liverpool, qu'il a lui-même visité l'année dernière.

Le club d'échecs de Manchester n'est pas moins nombreux que son voisin de Liverpool, nous disons *voisin*, bien que ces deux villes soient distantes l'une de l'autre de quarante milles, parce qu'elles communiquent ensemble par un chemin de fer que l'on parcourt en une heure et demie. Le club de Manchester se réunit dans l'institution publique appelée l'Athenœum, dont il faut nécessairement être membre, pour jouir du privilége du club. Celui-

ci est d'une formation récente, mais il renferme des hommes habiles, et il ne peut que prospérer. Son secrétaire honoraire est M. M....., et les devoirs de la charge ne pouvaient être mis en de meilleures mains. Nous nous rappelons encore le temps où les principaux amusemens des jeunes gens de Manchester étaient des combats de coqs, les courses de chevaux et la bouteille. Tout cela est passé de mode; un esprit meilleur et plus digne a prévalu, et aujourd'hui nous trouverons dans cette ville « *les hommes de Manchester*, » comme ils s'appellent eux-mêmes dans leur légitime orgueil, qui ne le cèdent à personne en Europe pour la culture de tout ce qui peut orner et agrandir l'intelligence humaine.

Notre sujet est presque épuisé. Nous ne nommerons plus qu'un petit nombre de clubs anglais, sans avoir égard à leur situation, géographiquement parlant.

Bristol, la reine de notre côte sud-ouest, tient une place élevée par sa science aux échecs, quoiqu'il lui ait été d'abord difficile de réunir ses amateurs en un club. Quoi qu'il en soit, la société existe et nous y distinguons un trio de joueurs habiles : MM. Williams, Henderson et Withers qui pourraient aisément renouveler le combat des Horaces contre les Curiaces, quels qu'ils fussent, qui voudraient entrer en lice avec eux. Ces messieurs forment le noyau des joueurs de Bristol, et nous espérons bien que le club comptera bientôt une centaine de membres, recueillis tant sur les hauteurs de Clifton que dans les vallées de l'Avon, pour entourer ces trois illustres champions, qui, en attendant, sont très en état de soutenir l'honneur du district contre les plus rudes joûteurs. D'autres villes de province peuvent être plus riches en joueurs d'échecs, numériquement parlant; mais aucun autre club à notre connaissance, excepté ceux de Londres, ne pourrait montrer trois joueurs d'une force égale à celle des trois champions de Bristol, que nous avons nommés (1).

Bath, Worcester et Plymouth ont des clubs; un des membres les plus zélés du club de cette dernière ville, est M. Fry. Brighton, comme cinquante autres villes que nous pourrions nommer, possède un club particulier d'échecs assez fort : on se réunit tantôt chez un de ses membres, tantôt chez un autre. Lynn, dans le Norfolk, a un club d'échecs assez bien organisé; il est dirigé par M. Lionel Self et ses amis.

Portsmouth, notre grand dépôt maritime, est moins fort dans son club d'échecs qu'il ne l'a été, mais il compte encore parmi ses membres beaucoup d'hommes de talent. M. Harry Wilson est le meilleur joueur de cette partie du pays; il est dignement secondé par le capitaine Robertson et

---

(1) Il est bien, sans doute, d'être ardent et passionné pour le jeu des échecs, mais il ne faut pas pour cela être exclusif. Il nous est revenu que le club de Bristol avait horreur de tout ce qui n'était pas purement échecs. Dans ce monde il faut plus de tolérance, et supporter souvent un peu d'alliage. Le beau, le bon, l'utile, n'existent que relativement et proportionnellement, même chez les joueurs d'échecs, sans exception pour ceux de Bristol.

S.-A.

M. Hoffmeister, dans la guerre offensive et défensive. M. Wilson est un des premiers noms anglais pour les échecs, et l'on peut le dire ici, puisqu'à Paris, en 1816, il gagna plusieurs fois Labourdonnais, en lui donnant le Cavalier. Ainsi changent et passent les gloires de ce monde!

Les clubs d'échecs de l'Écosse rivalisent noblement avec les sociétés du même genre de l'Angleterre. Dundee, Aberdeen, Inverness et plusieurs autres villes d'Écosse, doivent être mentionnées comme possédant des clubs d'échecs; mais les plus importans sont ceux d'Édimbourg et de Glasgow.

Édimbourg, la reine du Nord, la plus belle ville de l'Europe, a l'avantage de posséder un nombre immense de nobles résidens, qui se distinguèrent dans tous les temps par leur attachement aux belles-lettres, et par leurs efforts en tous genres pour développer l'intelligence humaine. Leur club d'échecs est le plus ancien que nous ayons hors de Londres; et bien qu'aujourd'hui il ait perdu un peu de son éclat, il n'en est pas moins digne de notre admiration; c'est un géant plus ferme que le roc, et qui défie l'orage avec une noble fierté. Le plus fort joueur du club est M. James Donaldson presque sans rival dans le Royaume-Uni, et il est très capable de soutenir une lutte avec honneur contre les Calvi, les Kieseritzky et les plus forts joueurs du riant Paris. A ce grand joueur, M. Donaldson, revient l'honneur du triomphe obtenu sur le club de Londres, dans ce grand pari par correspondance, si bien connu et consigné avec tant de soin dans les archives des échecs, lequel pari fut gagné par les joueurs d'Édimbourg. Tout le monde fit son devoir; mais à M. Donaldson appartient à juste titre la guirlande de chêne qui était dans l'ancienne Rome la récompense du général vainqueur dans une grande bataille. MM. Crawfurd, Swinton, Kennedy ne doivent pas non plus être ici oubliés, bien que notre omission ne pût avoir aucune influence sur nos lecteurs d'Édimbourg; ils portent dignement des noms connus de la renommée, en fait d'échecs.

Le club des échecs de Glasgow est d'origine récente; mais vu l'immense richesse et la population de cette ville commerciale, la Tyr de l'Écosse, le club a déjà acquis de l'importance; il compte plus de quatre-vingts membres. Son président est le galant comte d'Eglinton, si distingué par son amour des tournois et autres nobles amusemens, et contribuant sans cesse, avec sa jeune et belle compagne, à l'avancement de tous les genres de divertissemens honnêtes, qui chassent le souci et enflamment le cœur des plus purs sentimens. Les grands efforts de M. Andrew Gairdner, principal promoteur du club des échecs de Glasgow, ne sauraient non plus être omis dans cette notice, bien qu'ils soient connus et appréciés de tous les membres de la société. Un brillant avenir est réservé au club de Glasgow; nous contemplons cette future grandeur réfléchie sur le miroir de notre esprit. En avant Glasgow!

L'Irlande, l'infortunée Irlande, déchirée comme elle l'est par les convulsions et les querelles intestines, engendrées par le mélange de tous principes extrêmes et pernicieux, fruits du despotisme, de l'ignorance, de l'intolérance et de la sédition; l'Irlande peut à peine être citée pour

ses clubs d'échecs, du moins d'une façon distinguée. Dans le Nord, tranquille et manufacturier, Belfast possédait récemment un club d'échecs, dont un des plus ardens promoteurs était M. Mac Cracken ; mais nous croyons que ce cercle n'est plus que l'ombre de lui-même. Belfast réclame un tribut passager des pèlerins enthousiastes des échecs (et nous sommes fiers d'être du nombre), comme le lieu où naquit le plus grand joueur d'échecs de l'Angleterre. Il est presque superflu de nommer Alexandre Mac-Donnell, le digne compétiteur de Labourdonnais, tous deux morts à la fleur de l'âge, et tous deux, aujourd'hui, sommeillant sous le même gazon, à peu de distance l'un de l'autre, dans ce refuge des souffrances du cœur malade, le verdoyant cimetière de Kensall.

Dublin compte plusieurs clubs d'échecs assez bien constitués ; M. S..... et un fort parti d'amateurs y déploient leur bannière. Il existe à Armagh un club d'échecs dirigé par un sincère et enthousiaste admirateur de Caïssa, M. Georges Cochrane, et la bonne ville de Carlow possède aussi un club, sous le patronage d'un habile joueur, M. Charles Forth. Cet amateur produisit, il y a quelque temps, une grande sensation dans le public d'échecs de Dublin, en y jouant un certain nombre de parties sans voir l'échiquier, comme le faisait souvent le célèbre Labourdonnais à Paris.

Notre tâche est finie ; nous bornons ici notre essai sur les clubs d'échecs du Royaume-Uni. Puisse-t-il, quelqu'imparfait qu'il soit, faire comprendre à nos correspondans d'Europe, que des notices du même genre sur les clubs d'échecs des autres pays ne pourraient qu'être bien accueillies par les lecteurs du *Palamède*. Le voyageur en Allemagne, en Belgique, en Italie ou en France, s'il est amateur d'échecs, serait bien aise de connaître d'avance les lieux où il pourrait, en passant, se livrer à son amusement favori, et il règlerait son itinéraire en conséquence. Nous espérons donc que cet appel sera entendu. Le joueur d'échecs parcourant l'Europe pour sa santé ou son plaisir, arrivant dans une ville qui possède un club d'échecs, n'éprouvera plus cette impression de tristesse et de malaise que ressent trop souvent un voyageur en entrant dans un mauvais lit d'auberge ; en pensant que parmi toute cette population qui l'entoure, il n'y a pas un seul individu qui sympathise avec lui, pas un être disposé à lui donner un verre d'eau, pas même pour l'amour de Dieu. Si le joueur sait qu'il existe un club, il s'y rend et se trouve consolé. Il n'a jamais mis le pied dans cette ville ; il n'y connaît âme qui vive, pas même un chien : que lui importe ? Il est fatigué, faible, malade, épuisé, brisé de corps et d'âme ; il arrive par un temps affreux, tremblant de fièvre et de froid. Succombera-t-il sous tant de maux, cèdera-t-il au chagrin qu'inspire le sentiment d'une entière solitude ? Non ! Il se dit à lui-même : « Je reposerai ici, j'y dormirai en paix ; car j'ai ici des frères, et dès le lever de l'aurore, un ou plusieurs d'entre eux visiteront mon chevet, et veilleront, si je suis malade, à ce qu'il ne me manque rien de ce qu'il sera en leur pouvoir de me procurer.

GEORGES.

Mai, 1842.

MARCHE DU CAVALIER.

Huit vers alexandrins dont la clef est dans la marche du *Cavalier*, passant alternativement sur les 64 cases, sans toucher deux fois la même case. (Le point de départ est la case où est posé le Cavalier.)

qu'au	d'allure	pourtant	ou	coursier	fuis	fois	tous
mais	noir	même	et	quatre	en	ne	ta
toujours	tremble	blanc	peut	trace	ton	sens	seize
monde	faire	change	point	galoper	pas	propre	repasse
parvenir	abîme	cheval	franchir ♞	marqué	tu	course	du
qu'un	d'un	toi	s'ouvrir	doivent	l'ourse	ainsi	verrais
un	veux	chaque	voilà	tes	au	midi	sa
degré	ce	pieds	qui	jusqu'à	borner	sous	but

Nous donnerons dans notre premier numéro les huit vers qui constituent ce problème. Il ne faut pas chercher ici le mérite poétique, mais tout simplement la solution d'un problème sur lequel un célèbre mathématicien, Euler, a révélé les principes les plus ingénieux dans les *Mémoires de l'Académie* de Berlin, 1759.

Il y a une routine qu'un peu de mémoire suffit pour retenir, et qui, d'une case donnée, vous indique les autres soixante-trois cases à parcourir ; mais à quelle distance cette méthode n'est-elle pas de la théorie savante d'Euler qui, de toutes les cases de l'échiquier, vous rend ce parcours facile et par des milliers de routes différentes ! Avec l'aide d'un de nos abonnés, savant mathématicien, nous publierons un jour cette intéressante démonstration, enrichie de quelques découvertes postérieures.

TRAITÉ DU WHISTE,

PAR M. DESCHAPELLES.

(Voir les Numéros des 15 Mars, 15 Avril et 15 Mai 1842.)

DEUXIÈME PARAGRAPHE.

Entre joueurs de la deuxième force il y a égalité.

Je vais parler d'un milieu ; c'est assez dire que je ne traite plus la question. Un milieu, c'est ce qui ne se voit pas, parce qu'il est caché par les extrêmes ou les extrémités ; aussi, quand on vous parle d'un milieu qui a une figure ou une action, soyez sûr qu'il y a là dessous quelque chose de louche. En traitant la troisième et la première force, nous avons épuisé la discussion et nous avons caractérisé le paragraphe actuel d'une manière complète et sans qu'il reste rien à y ajouter. Si nous l'avons cependant introduit, c'est pour, en quelque sorte, lui demander compte d'une singularité.

En effet : comment se fait-il que le pair, que l'équilibre à l'Ingénu, vienne s'établir entre la première force qui défend, et la seconde force qui attaque?

Cela n'est pas naturel. L'équilibre n'est point arbitraire, il devrait exister entre la première force, d'un côté, et la première force de l'autre, si le jeu était bien fait ou s'il jouissait de toute sa perfection.

Il y a là dessous quelque vice, quelqu'erreur; cherchez donc; voici le dilemme qu'on m'adresse : le Whiste est un jeu incomplet, ou bien vous vous êtes trompé :

Notre respect pour le Whiste et le sentiment de la justesse de nos observations, nous ont également porté à méditer sur cette objection puissante, et nous ont dévoilé qu'elle n'était que le fruit d'un accident que nous ne croyons pas irréparable.

Le slaime est une partie intégrante du Whiste; il en forme le complément obligé; celui-ci sera donc tronqué et défectueux si on en détache l'autre.

Cependant un intérêt étranger a fait disparaître le slaime (*Chapitre XIII, à l'article* L'ENFILADE). Supposons le slaime réintégré, chaque chose va reprendre sa place.

L'égalité à l'Ingénu reviendra entre joueurs de la première force, parce que :

Les chances du slaime sont à l'avantage du défendeur, au point que sur cinq slaimes qui s'exécuteront dans un laps de temps quelconque, il y en aura quatre pour lui, et que la quantité de fiches qu'ils auront produites viendra couvrir exactement le déficit qu'un grand nombre de coups ordinaires aura ouvert contre lui.

Le Whiste a donc été un jeu parfait.

On a donc joui de toute sa beauté avant les atteintes que devaient lui porter l'égoïsme d'intérêts spéciaux, ou la manie de faire du neuf à tout prix.

Sera-t-il un jour réhabilité par une civilisation plus avancée de ses prosélytes?

Est-il vrai que la perfection dans l'exécution entraîne une nécessité de complément dans les conditions qui constituent?

Est-il vrai que ce soit une loi de nature, qu'elle s'étendra aux sociétés, et qu'il y a des yeux d'hommes qui sont destinés à les contempler dans leur état normal?

Je m'arrête. Il faut se défier d'une tendance à pousser ses idées trop loin; il y a soixante ans j'aurais pu en dire davantage; mais aujourd'hui les susceptibilités sont éveillées, craintives, farouches; peut-être est-ce la faute d'un intérêt mal compris. Dans tous les cas, je me prépare une excuse.

Au reste, notre tâche est remplie. Ceux qui voudront se perfectionner dans le jeu que nous appelons l'Ingénu, n'ont qu'à nous lire avec attention.

Sur la manière d'établir la partie il nous reste deux petites remarques à communiquer.

L'usage est de retourner l'Ingénu avant de jouer aucune carte; l'usage veut même qu'il soit retourné le premier, afin d'économiser le temps nécessaire pour la création simultanée des plans de campagne. Nous avons vu, par dérogation convenue à l'avance, ne retourner l'Ingénu qu'au moment où c'était à lui de jouer; il s'ensuivait une légère variation dans le nombre de ces cartes jouées un peu au hasard.

En second lieu, nous avons vu jouer l'Ingénu à quatre. Il n'y avait toujours que trois personnes à table, mais la quatrième venait remplacer celle qui avait fini son Ingénu et qui se levait pour rentrer ensuite jusqu'à ce qu'un chacun eût fait ses trois robres.

Nous n'avons rien à dire sur cette seconde variante; mais la première nous semble pécher contre ce travail préliminaire que nous avons recommandé, et qu'elle déplace par bizarrerie et sans avantage.

Notre dernier mot va atteindre une question qui se présente continuellement, qui a son importance et que nous avons déportée ou reléguée, parce qu'elle ne touche que l'affaire d'argent dont il nous a convenu de nous tenir aussi éloigné que possible.

QUESTION.

Entre une table de Whiste normale *(Voyez la 1re section du chapitre V)* et une table d'Ingénu,

De quel côté se trouve la plus grande chance de perte ou de gain ?

RÉPONSE.

A l'Ingénu, les chances diminuent dans une grande proportion, de moitié peut-être, c'est à dire qu'une table d'Ingénu à 20 francs la fiche, ne doit pas, au bout du mois, offrir un résultat pécuniaire supérieur à celui d'une table normale à 10 francs la fiche. Cette circonstance spéciale de recevoir ou de payer double lorsqu'on défend l'Ingénu, soit qu'elle porte avantage, comme dans les troisièmes forces, soit qu'elle porte désavantage, comme dans les premières, est une circonstance de nivellement.

Voilà le fait, tel que l'expérience nous l'a démontré, tel qu'il se présenterait si l'on prenait au hasard cinq cents robres entre quatre, comparés à cinq cents robres à l'Ingénu ; la perte ou le gain de la partie complète serait double de la perte ou du gain à la partie incomplète.

Le principal motif de cette différence tient surtout au commun des joueurs, parmi lesquels l'inégalité de position de défendeur ou d'assaillans se fait sentir davantage en raison de ce qu'ils sont moins exercés, au point qu'entre les plus faibles on arriverait peut-être à trouver qu'il y a deux contre un à parier pour celui qui dirige l'Ingénu.

Nous ne pousserons pas plus loin les preuves de notre assertion, nous étant aperçus que le raisonnement n'augmente guère le nombre des prosélytes. Sitôt que cela prend l'apparence d'une contention, chacun se hâte de quitter la voie, d'introduire son idée et de sacrifier les corollaires à la sensation. Il y a trois contre un à parier au robre pour ceux qui ont la première manche ; l'usage est de ne mettre que deux et demi, c'est une prime que l'on donne au gros côté pour le décider comme à une loterie ; prime énorme, puisqu'en quelques minutes elle produit un intérêt de 20 pour 100 en dehors. On croirait que tous les parieurs vont passer du même bord, que personne ne voudra volontairement subir cet impôt exorbitant. Pas du tout. Pour un pari du gros côté il y en a quatre qui prennent le petit. — Mais ils ne savent donc pas ? — Pardonnez-moi, ils savent ; et si vous en causez, ils vont vous le démontrer sans réplique. — Mais ils ne tiennent donc pas à l'argent ? — Pardonnez-moi, ce sont ceux qui y tiennent le plus. — Alors, certainement, ce ne sont pas des banquiers ? — Au contraire, ce sont des gens très honorables, très instruits, qui, pour gagner un 1/2 pour 100 par mois, font journellement courir un effet sur vingt places de change. — Alors je suis stupéfait. — Vous me permettrez donc de ne plus raisonner.

FIN DU WHISTE A TROIS (L'INGÉNU).

RÈGLES DE L'INGÉNU

Extraites des Chapitres V et VI déjà imprimés.

L'Ingénu, c'est à dire le Whiste à trois, est une déviation admise partout et qui offre tant de charme qu'elle est aussi répandue que le Whiste lui-même.

Les uns y sont portés par le désir d'une partie close qui les sépare momentanément du public, leur assure deux ou trois heures d'assiettes, et le plaisir de jouer sans désemparer; les autres y voient une diversion et une sorte de récréation sur un terrain qui descend et avec des difficultés d'un autre ordre, mais beaucoup moindres; d'autres y trouvent une dictature, n'ayant égard qu'au coup où ils dirigent, en ne s'occupant de leur position passagère d'assaillans que comme complaisance et réciprocité; d'autres y cherchent un champ d'étude pour s'entretenir de certaines combinaisons qui ne se saisissent que là, et qui se reportent, avec profit, à la partie à quatre; d'autres, enfin, y cherchent une revanche après des pertes consécutives, et se figurent qu'ils y jouent plus gros jeu.

Il était intéressant d'assigner à cette partie des règles fixes, en place des usages plus ou moins bien entendus qui la régissent aujourd'hui, et qui s'éloignent et peuvent s'éloigner chaque jour davantage de l'unité.

Comme nous l'avons fait pour la règle normale, nous allons donner un bout de commentaire à chaque article, parce qu'il nous semble que la chose en vaut la peine.

ARTICLE 1er.

La section première des règles ne concerne pas l'Ingénu; les articles 8, 9, 15 et 16 ne lui sont applicables que par analogie.

Commentaire de l'article 1er.

La première section qui organise les parties complètes ne touche pas directement les parties incomplètes. A l'égard de l'analogie entre l'article 8 et l'Ingénu, le défendeur commence par la donne qui entraîne le choix de la place et des cartes; l'article 9 est une conséquence; l'article 15 est une mesure d'ordre; et l'article 16, seulement pour le premier paragraphe, un arrangement à l'amiable.

ARTICLE 2.

A l'Ingénu, les assaillans restent soumis à la règle normale, sauf l'exception, art. 1er, qui précède, et celle, article 3, qui va suivre.

ARTICLE 3.

Quand la donne est au défendeur,
l'assaillant qui a coupé,
relèvera les cartes pour le coup suivant et les placera en face, à droite.

L'article 33, ainsi modifié, conserve ses conséquences.

Commentaire des articles 2 *et* 3.

Les assaillans sont les deux partenaires qui attaquent l'Ingénu. Leur concours et leur solidarité restent les mêmes qu'à la partie à quatre, et nous n'avons trouvé à leur appliquer aucune exception que l'article 3 ci-dessus, qui même n'est qu'une appropriation de l'article 33 de la règle normale.

ARTICLE 4.

Le défendeur, manœuvrant son jeu propre et le jeu Ingénu (*Voyez l'article* 8 *ci-après*), échappe :

1° A la section VI, sauf l'article 79 (*Voyez l'article* 5 *ci-après*);

2° A la section VII, sauf l'article 81;

3° A la section IX, sauf l'article 114;

4° Et aux articles 119, 121, 122, 123, 124 et 125 de la section X (*Voyez l'article* 8 *ci-après*).

ARTICLE 5.

Le défendeur ayant joué ou fourni de l'un ou l'autre jeu,
les assaillans ont les droits de l'article 79, sauf le dernier paragraphe.

ARTICLE 6.

Le défendeur jouant d'entame hors tour,
les assaillans en temps utile (*Voyez l'article* 82),

1° Maintiendront la carte,

2° Ou commanderont une couleur sur le coup.

Commentaire des articles 4, 5 *et* 6.

Le défendeur n'ayant pas de partenaire à éclairer, n'a plus de rapport avec les articles et règles de cette nature.

Les fautes, pendant la donne, sont passibles, parce que, faisant voir les cartes, il pourrait avoir intérêt à remêler ou à maldonner; mais une fois les jeux distribués, il peut tout montrer et tout dire. Les adversaires doivent être sur leurs gardes pour ne pas se laisser influencer; cependant comme, à la partie à quatre, l'induction y est contraire à la morale et susceptible, à la rigueur, d'être déférée à l'article 133 de la règle normale.

Au piquet, quand on a joué, c'est à dire lâché sa carte, on a épuisé son droit, et c'est le droit opposé qui commence ; ce doit être ici la même chose, parce que les adversaires ne peuvent pas être placés dans la nécessité de se presser ; et c'est ce que règle l'article 79.

On voit qu'à l'Ingénu la règle normale varie sous trois rapports :

La première variation, qui concerne les assaillans, est légère et n'est que pour l'ordre.

La seconde, qui concerne le jeu propre du défendeur, est plus considérable et appartient à la nécessité logique.

La troisième, qui concerne le jeu Ingénu, est plus profonde, parce que les fautes ne peuvent s'y commettre qu'en participation.

ARTICLE 7.

Par une exception spéciale,
le jeu Ingénu ne renonce pas ;
les fautes contre les règles (*Voyez l'article* 127),
ne peuvent entraîner une punition plus grave que la remise.

ARTICLE 8.

Sauf les questions ici spécifiées,
et les jugemens, article 133, qui peuvent concerner le défendeur,
en raison des analogies et de son absence de solidarité,
à l'Ingénu, la règle normale recevra une entière application.

Commentaire des articles 7 *et* 8.

Ces fautes contre les règles sont : la renonce, et le trop ou pas assez fourni. Dans les cas où elles ont lieu, comme amis et ennemis y ont assisté et y sont complices, elles doivent se rectifier à l'amiable, et le coup se reprendra et se continuera ; à moins du cas rare, où le trouble est devenu tel qu'on ne peut plus s'y reconnaître. Alors, comme pour une fausse distribution de cartes, il ne peut jamais être réclamé au delà d'une simple maldonne.

A l'égard de l'article 8, on sent que l'esprit de la règle normale, étant *la solidarité*, au moment où celle-ci n'existe plus, l'esprit existe encore, de façon qu'on doit s'attendre à voir demander et obtenir par la suite quelques décisions pour concilier et affermir les points que nous avons seulement indiqués.

L'Ingénu devrait avoir sa règle spéciale, divisée en trois branches ; mais ce serait la mer à boire, et je ne conseille à personne d'entreprendre un pareil travail.

Du reste, je recommande l'application sévère de la règle normale dans tous les cas que nous n'avons pas infirmés.

LES JEUX DE L'ENFANCE.

« Platon tança un enfant qui jouait aux noix; il lui répondit : tu me tan-
» ces de peu de chose. *L'accoutumance*, répliqua Platon, n'est pas chose
» de peu.

» Les jeux des enfans ne sont pas des jeux; et les faut juger en eux
» comme leurs plus sérieuses actions. (Montaigne.) »

S'il faut juger aujourd'hui des enfans par leurs jeux, on ne verra plus que des masses d'agioteurs au petit pied, dans ces légions en blouses et en casquettes; ils renoncent aux jeux folâtres de leur âge. On ne voit plus guère sur les places publiques de ces enfans gais et vifs, lancer une balle, la suivre, la dominer de l'œil, la saisir au vol et triompher par l'adresse. On rencontre sur les Boulevards, au pied des arbres maladifs, des enfans tristes comme les arbres, accroupis en cercle, silencieux, attentifs comme la cupidité; ils lancent à la poussette une bille dont le succès est un gain, un lucre; l'enfance! Ces jeunes têtes ont toutes l'air de portraits daguerréotypés : c'est la nature de mauvaise humeur; leurs yeux, attachés à la bille, au bouchon, à l'argent, ont l'immobilité de l'anxiété..... Ce regard humain où vit la pensée, cette vue qui seule fait face au ciel, courbée vers la terre, s'accoutume à vautrer dans la poussière sa magnifique intelligence!



Bientôt, chaque interstice de pavé, chaque trou dans la terre, sera une bourse où viendront se heurter des calculs dont le hasard n'est pas non plus le seul agent. Plus d'un gamin a son télégraphe, plus d'un moutard a son protocole! Les *trichards* sont si nombreux que bientôt les enfans feront comme la société : il ne restera plus assez d'*intrépides* pour faire seulement la police! et, faute d'horreur pour le vice, ils copieront aussi cette pitié féroce qui plaide en faveur des voleurs et des assassins! Ils s'élèvent à aller aussi un jour, hommes de lettres, porter des consolations aux assassins et aux empoi-

sonneuses ou, dévots, à porter des confitures aux banqueroutiers fleurdelysés. « Nos plus grands vices prennent leur pli dès notre plus tendre enfance. » *Tromperie* doit être corrigée dès le bas âge..... et tel père est si sot de » prendre à gentillesse quand il voit son fils affiner son compagnon par quel- » que malicieuse déloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vraies semen- » ces et racines de la cruauté, de la tyrannie et de la trahison. Elles se ger- » ment là et s'élèvent après gaillardement, et profitent à force entre les » mains de la coustume..... La laideur de la piperie ne dépend pas de la dif- » férence des escus aux épingles, elle dépend de soy..... Pourquoi ne trom- » perait-il aux escus, puisqu'il trompe aux épingles! (Montaigne.) »

Du temps de Napoléon, les enfans étaient tous tapageurs : ils jouaient à se battre, comme le grand homme dans son enfance préludait avec des boules de neiges aux canonnades de Marengo et d'Austerlitz. Aujourd'hui ils jouent à l'argent ; il y a dégénérescence. Ne vaudrait-il pas mieux voir ce genre humain en herbe, se battre que s'avilir ? Quelle triste vue que celle d'une jeune intelligence qui se détériore. C'est une anomalie plus grande que l'avilissement de l'âge mûr. Quand l'ouragan des passions a soufflé sur une nature, on comprend qu'elle demeure parfois invalide, appauvrie..... Mais qu'au printemps, saison toute d'espérance et de promesses, qu'au printemps on trouve une herbe flétrie, une fleur étiolée, qu'une destruction enfin soit si rapprochée de la création, on éprouve un malaise pénible, une angoisse de mort... La caducité avant la vieillesse, avant la jeunesse même, est un des stigmates du vice *le plus bourreau*, l'avarice. J'ai vu dans notre époque, où ce bourreau règne, j'ai vu des avares de sept ans ! Ces enfans rachitiques font des joueurs effrénés ; ils unissent la glace des vieux routiers au feu des jeunes imprudens, et sont ainsi la proie de deux tortures : l'âpre soif du gain et l'âpre crainte de la perte ! ces enfans sont comme les chiens dogues à qui l'homme communique la passion de la chasse : ils sortent de leur nature. Voyez, au Palais-Royal, ce cercle d'enfans : l'un a déposé ses outils de menuisier pour jouer plus à son aise ; l'autre, apprenti tailleur, n'ose pas, crainte d'être volé peut-être par les camarades, quitter son paquet renfermant un habit; il joue d'une main, empêché, gêné, n'importe il joue... et à quel jeu ? à croix ou pile ! le plus immoral des jeux. Quoi de plus dangereux, de plus pervertissant que d'accoutumer l'enfance à se régler sur le hasard, à obéir à ses chances, à n'être en rien l'agent de ses actions ! Ces enfans sont tellement frénétiques, que pour économiser le temps, qui est un terrible joueur à la poussette, ces enfans disent : *pre...*, pour premier, *se...*, pour second. Ces enfans sont froids ou furieux, vils ou insolens, cruels ou lâches ; ce sont des tigres ; ce sont des joueurs ! Demandez aux moineaux du Palais-Royal : donnez-leur une miette, ils accourent à vos pieds, sous votre manteau avec une confiance héroïque... Mais qu'un gamin leur jette un gâteau, pas de pierrots ! ils s'envolent, ils connaissent le gamin, et c'est le seul épouvantail que les jardiniers devraient employer. Quand on a un budget de sergens de ville comme le nôtre, ne pourrait-on pas occuper quelques uns de ses chiffres qui portent l'épée, à empêcher le scandale de pareils jeux? Si j'étais mère de famille, je le demanderais aux chambres. Je pense qu'il n'y a pas de joueurs dans nos représentans. Quelle garantie offrirait un joueur?

Les enfans ont encore un jeu que la police aussi devrait défendre. Quand arrive la Fête-Dieu, ils jouent à la chapelle ; ils amassent des prêtres, des vierges, des enfans de chœur de plâtre, les disposent suivant leur hiérarchie sur une petite table blanche, et ces enfans, qui ne sont pas des mendians,

vont tendre la main aux passans... Et le pauvre, mourant de faim, qui tend la main à ses frères, on l'arrête! et on tolère que des enfans sans besoins s'avilissent à mendier... Mendier! ce dernier effort de la victime au bourreau, cette sublime agonie de l'orgueil humain, il faudrait la retrancher comme un crime des fastes terrestres, au lieu de la laisser parodier par de sots enfans !....

Je voudrais un programme, une loi affichée des jeux permis et des jeux prohibés. Aujourd'hui tous les jeux-exercices sont abandonnés aux petites filles; ils ont avantageusement remplacé les *jeux innocens*, dont nous parlerons dans un prochain article. Elles sautent et courent tandis que les gamins disent *pre*..., *se*..., et plus tard, les gamins, devenus lions, jouent aux cartes ou à la tribune. Ils s'exercent au jeu de la parole, sans penser que leur premier maître, *croix ou pile*, n'a jamais eu d'éloquence. L'éloquence naît de la conviction : qu'ils ne pérorent donc que sur l'amour de l'or! Le législateur devrait s'accrocher aux jeux de l'enfance, comme l'aveugle à son bâton; puisque l'homme en naissant apporte ce besoin de tuer le temps qui le tue, donnez des alimens sains à ce besoin impérieux. Des spectacles et du pain, disent-ils plus tard! Disposez des jeux publics, où l'adresse, l'intelligence ne remportent que des victoires nobles et utiles. Il existe une telle ivresse dans cette passion du jeu, que, comme celle du vin, elle trahit, dit-on, le caractère: aussi que de mauvais joueurs qui cependant, hors du jeu, savent être aimables et polis! Le jeu a donc une action loyale, celle

Qui fait à des signes certains,
Reconnaître le cœur des perfides humains.

Faites donc jouer les enfans; vous saurez ce qu'ils sont, et alors vous tâcherez de les rendre ce qu'ils doivent être.

Il est des jeux niais, auxquels tous les âges, même des natures sublimes et par conséquent naïves, prennent part... « Parmy tant d'admirables actions de » Scipion l'ayeul, personnage digne d'une géniture céleste, il n'est rien qui » lui donne plus de grâces que de le voir nonchalamment et puérillement » bagnaudant à amasser et choisir des coquilles, et jouer à *Cornichon va de-* » *vant*, le long de la marine, avec Laelius. Et Socrate? il s'est vu vingt-sept » ans, de pareil visage, porter la faim, la pauvreté, l'indocilité de ses en- » fans, les griffes de sa femme, et enfin la calomnie, la tyrannie, la prison, » les fers et le venin. Mais cet homme-là ne refusait ny à jouer aux noisettes » avec les enfans, ny à courir avec eux sur un cheval de bois, et y avait » bonne grâce! » (Montaigne.)

R. Lav., née J. Ch.

Mai 1842.

NÉCROLOGIE.

M. Joseph SIPIÈRE, un de nos bons et fidèles amateurs, qui ne se sépara des joueurs d'échecs en aucune circonstance, vient de leur être enlevé à l'âge de quatre-vingt un ans, à la suite d'une attaque d'apoplexie. Il n'avait jamais été indisposé. Dans sa destinée était écrit sans doute que sa première maladie serait mortelle.

Ancien négociant à Marseille, sa patrie, et à Bordeaux, où, à deux reprises, il dirigea sa maison de commerce, il était venu se fixer à Paris depuis une vingtaine d'années. Jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans, il s'occupa de ses opérations commerciales, et s'en délassait en jouant aux échecs. Un affaiblissement de la vue l'avait enlevé aux deux mobiles de sa vie, le commerce et le jeu des échecs. C'est dans les affections de la famille, en jouant avec ses petits-enfans, qu'il avait retrouvé de nouvelles distractions, au milieu desquelles il a fini ses jours avec la conscience de l'honnête homme et le courage du philosophe.

Il s'est éteint sans de vives souffrances, le 1er juin 1842, juste cinq ans jour pour jour après la compagne de toute sa vie, laissant une famille intéressante et nombreuse qui le pleure amèrement. Sa fortune était considérable. Il l'avait amassée par soixante années de travail honorable, dont il se plaisait à rappeler les premiers pas. Son fils a été comme élevé au *Café de la Régence*, où il accompagnait son père à un âge où l'on recherche habituellement des plaisirs moins paisibles que ceux de l'échiquier. Nous devons nous féliciter que cette éducation un peu forcée n'ait pas donné de l'éloignement au jeune homme : au milieu de ses transactions importantes, il reste fidèle aux échecs. Il doit aujourd'hui à la mémoire paternelle la continuation de ce culte. La moindre part d'un bel héritage n'est pas celle de la vénération et de l'estime dont un père a joui toute sa vie dans une société intelligente et désintéressée comme la société des amateurs du Jeu des Échecs.



SOLUTIONS

DES PROBLÈMES DU NUMÉRO PRÉCÉDENT.

Page 265 : *Mat étouffé en six coups.*

BLANCS.	NOIRS.
1 La T à la c. du R adverse : échec.	1 La D à sa c. (1).
2 La T prend la D : échec.	2 La T prend la T.
3 Le C à la 7 c. du F de la D : éch.	3 Le R à la c. du C.
4 Le C à la 6 c. de la T : échec.	4 Le R à la c. de la T.
5 La D à la c. du C : échec.	5 La T prend la D.
6 Le C à la 7 c. du F de la D : éch. et mat.	

N° XIX.

Il y a deux manières de faire ce mat en trois coups.

BLANCS.	NOIRS.
1 La D à la 6 c. du R : échec	1 Le R à la 4 c. du F de la D.
2 La D à la 6 c. de sa T.	2 Le R à la 4 c. de la D.
3 La D à la 5 c. de son C : éch. et mat.	

Autre manière.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le R à la 2 c. de son C.	1 Le R prend le P à sa 4 c.
2 La D à la 6 c. du R : échec.	2 Le R à la 5 c. de son F.
3 Le C à la 3 c. de la T du R : échec et mat.	

N° XX.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le C à la 3 c. du F de la D : échec.	1 Le R à la 6 c. de la D.
2 Le C à la 5 c. du R : échec.	2 Le R prend le C.
3 La D à la 2 c. de son C : éch. et mat.	

(1) Si c'était la T qui s'interposât le mat serait en cinq coups.

N° XXI.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le R à sa 6 c.	1 Le R à la 2 c. de son C.
2 Le C à sa 6 c.	2 Le R à la c. du C (1).
3 Le R à la 6 c. de son F.	3 Le R à la 2 c. de la T.
4 Le R à la 7 c. de son F.	4 Le R à la 3 c. de la T.
5 Le R à la 8 c. de son F.	5 Le R à la 2 c. de la T.
6 Le C à la 5 c. du R : échec.	6 Le R à la c. de la T, ou à la 3 c. de la T.
7 Le C à la 7 c. du F : échec et mat.	

N° XXII.

BLANCS.	NOIRS.
1 Le F prend le P : échec.	1 Le F prend le F (2).
2 La T prend le P : échec.	2 Le R à la c. du F ou à celle de la T (3).
3 La T prend la T.	3 Le F prend la T (4).

4 Le R va gagner par la diagonale la c. du F de la D et le R noir ne peut plus venir prendre le P Blanc. Dans cette curieuse position le P et le F ne gagnent pas contre le P. Il n'y a que des pats et plus de mat possible.

(1) Il irait à la 2 ou à la 3 c. de la T que ce serait la même chose.
(2) Si le F ne prenait pas le F, les Blancs gagneraient au moins l'échange en prenant la T.
(3) Si la T Noire prenait la T des Blancs, ceux-ci seraient pat.
(4) Les Noirs ne prenant pas la T, ils ne pourraient plus que perdre la partie.

TRICTRAC.

Solution du problème proposé dans le dernier numéro.

NOIRS.	BLANCS.
1er coup 6 et 1.	2 et 2 donnent 8 points + 6 = 2 trous + 2 p.
2 — 6 et 6.	2 et 2 donnent 14 points : total, 4 trous + 4 p.
3 — 6 et 6.	2 et 2 donnent 14 points : total, 6 trous + 6 p.
4 — 6 et 6. 2 Points pour les Blancs.	2 et 2 donnent 16 points : total, 8 trous + 10 p.
5 — 6 et 2.	3 et 3 donnent 22 points : total, 12 trous + 8 p.
6 — 3 et 3 (1) 8 Points pour les Blancs.	3 et 3 donnent 16 points : total, 16 trous.

(1) Si les Noirs sur ce dernier coup, ne prenant pas leur coin de repos et jouant de façon que le terne des Blancs ne dut pas leur produire huit points, ils les auraient toujours par 5 et 2.

Le directeur du *Palamède*, rédacteur en chef,

SAINT-AMANT.

IMPRIMERIE D'ÉDOUARD PROUX ET Ce, RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANS, 3.

XXIII.

De la composition de M. d'Orville.

Noirs.

Blancs.

Les Blancs font mat en deux coups.

XXIV.

De la composition de M. d'Orville.

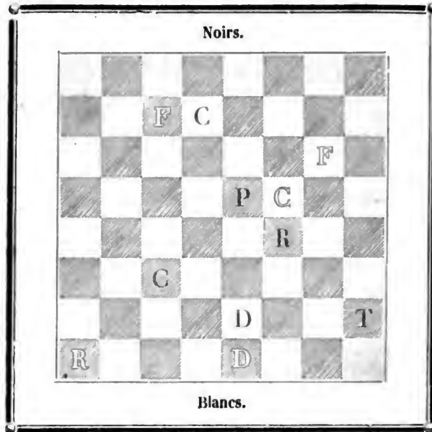
Noirs.

Blancs.

Les Blancs font mat en trois coups.

XXV.

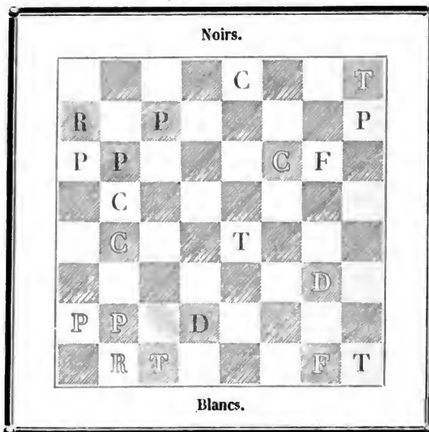
De la composition de M. d'Orville.



Les Blancs font mat en quatre coups.

XXVI.

De la composition de M. Mendheim.



Les Blancs font mat en cinq coups.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES SEPT NUMÉROS FORMANT LE PREMIER VOLUME DE L'ANNÉE 1842.

FIN DE LA TABLE DU 1er VOLUME.